This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

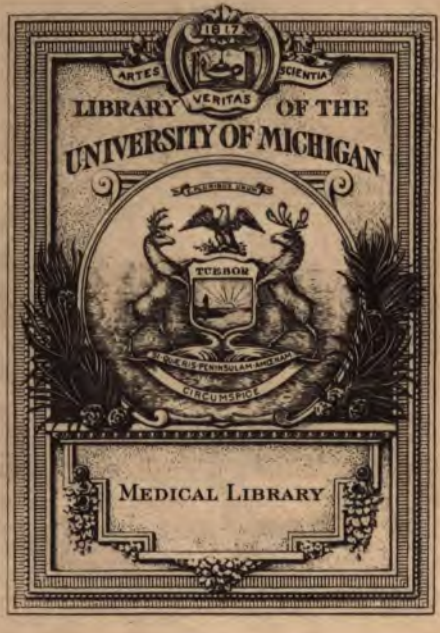
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
MEDICAL LIBRARY


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
MEDICAL LIBRARY

610.5
.J86
.G32

JOURNAL
GÉNÉRAL
DE MÉDECINE,
DE CHIRURGIE, DE PHARMACIE, etc.
OU
Recueil Périodique de la Société de Médecine de Paris;

Rédigé par M. SÉDILLOT, docteur en médecine, secrétaire-général de la Société.

HUITIÈME ANNÉE.

TOME VINGTIÈME.

A PARIS,

Chez { CROULLEBOIS, libraire de la Société, rue des Mathurins, n°. 398;
Théophile BARROIS jeune, libraire de la Société, rue Haute-feuille, n°. 22;
Et chez les principaux Libraires.

De l'Imprimerie de la SOCIÉTÉ DE MÉDECINE, rue d'Argenteuil, n°. 211.

AN XII. — 1804.

Explication des signatures abrégées des auteurs qui concourent à la rédaction de ce Journal.

(J. L. A.) . . .	Alibert.
(B. L.)	Bouillon-Lagrange.
(J. B.)	Bourges.
(Ch.)	Chaussier.
(J. F. L. D.) . . .	Deschamps.
(C. D.)	Desessartz.
(F. J. D.) . . .	Double.
(J. R. D.) . . .	Duval.
(F. N. G.) . . .	Gilbert.
(C. L.)	Lafisse.
(S. M.)	Morelot.
(C. P.)	Pelletier.
(P. R.)	Petit-Radel.
(R. C.)	Roussille Chamseru.
(P. S.)	Sue *aîné*.
(S.)	Sédillot, *rédacteur*.

12-38
S237

JOURNAL
GÉNÉRAL
DE MÉDECINE,
DE CHIRURGIE, DE PHARMACIE, etc.
OU
Recueil Périodique de la Société de Médecine de Paris.

Fragmens de séméiotique générale ; par F. J. Double.

Sur les signes et les symptômes.

Depuis que les progrès de l'idéologie nous ont fait connoître l'influence du langage sur les idées, et plus particulièrement celle des mots sur les pensées, on a cherché dans toutes les sciences à perfectionner les nomen-

Sur les signes et les symptôm.

Sur les signes et les symptôm.

clatures. Les mots, en effet, ne servent pas seulement à la communication des idées, ils entrent pour beaucoup dans leur combinaison, dans leur formation; sous ce rapport qu'étant le meilleur moyen de conserver dans notre esprit et de nous représenter à volonté les idées abstraites et générales déjà formées, ils nous aident singulièrement à combiner ces idées, comme élémentaires, et à en déduire de plus composées. Les mots sont donc des espèces de formules sensibles de nos opérations intellectuelles; et ils ont, sur celles-ci, la même influence que les noms de nombre dans les supputations de l'arithmétique, ou que les lettres de l'alphabet dans le calcul algébrique.

Je ne discuterai point les avantages ou les inconvéniens que présentent les bouleversemens des nomenclatures; je pense qu'ils sont presque balancés les uns par les autres. Je ne m'occuperai pas non plus de la possibilité d'introduire en médecine un système de langage dont les mots expriment la nature des choses que l'on veut rendre; je crois que ce sera toujours là un projet illusoire. Mais j'insisterai beaucoup sur la nécessité de se former des idées claires et invariables des mots que l'on emploie tous les jours; car la différence des

opinions sur les élémens des idées attachées à telle ou à telle dénomination entraîne nécessairement le plus grand vague dans les écrits, dans les discours; et devient la source de ces discussions interminables que l'on voit s'élever à chaque instant même parmi les hommes du plus grand mérite.

Sur les signes et les symptôm.

Appliquons ces considérations générales aux mots Signe et Symptôme que l'on confond tous les jours : tâchons d'abord de déterminer leur signification propre, d'assigner les distinctions que l'on doit adopter entre l'un et l'autre, et d'indiquer la marche différente que suit notre esprit pour arriver à leur connoissance. Nous établirons ensuite les divisions principales qu'ils admettent; et enfin nous signalerons quelques-unes des circonstances générales qui peuvent atténuer ou aggraver leur valeur respective dans les maladies.

L'état pathologique du corps humain, ainsi que son état physiologique, se manifeste à nos yeux par une suite plus ou moins nombreuse de mouvemens, d'opérations, dont la marche n'a cessé d'être pour l'homme une série de merveilles, que par l'habitude qu'il a contractée de n'y point réfléchir. Ces mouvemens ou ces opérations, dans la maladie, sont de deux sortes, et prennent les noms de

Sur les signes et les symptôm.

signes et de symptômes. J'appelerai symptôme, avec Fernel, tout accident survenu au corps vivant, accident qui s'éloigne de l'état naturel et qui peut être saisi par les sens. Le symptôme ainsi déterminé diffère du phénomène, en ce que celui-ci peut appartenir à l'état de santé, tandis que l'autre est exclusivement propre à la maladie; on ne dira jamais *les symptômes de la santé.*

Il ne faudroit pas confondre le symptôme avec la maladie, ni avec les causes qui la déterminent. La maladie et ses causes attaquent, altèrent essentiellement les fonctions de l'économie vivante; tandis que le symptôme isolé n'a primitivement aucune action sur elles : *symptoma functiones neutro modo lædit* (Fernel). Il est cependant des symptômes qui, par leur durée, produisent secondairement des altérations plus ou moins fortes; ces effets sont précisément ce que les pathologistes appèlent le symptôme du symptôme. Ainsi les fréquentes évacuations alvines sont un des symptômes de la dyssenterie; et ce symptôme produit à son tour une débilité plus ou moins grande de tout le système des forces vitales.

D'un autre côté le symptôme, quand il est essentiel, ne constitue qu'une partie de la maladie; puisque celle-ci n'est qu'une combi-

naison de symptômes différens, résultant de causes diverses, se succédant les uns aux autres, et plus ou moins étroitement liés entr'eux. La maladie en effet ne se compose jamais d'un seul symptôme, quoi qu'en ait dit Selle (1). Cette opinion qu'il suffit d'énoncer pour en faire sentir la vérité, avoit été déjà exposée par Macbride : *Si quem enim quocumque morbo laborantem examines*, dit-il, *numquam de unâ tantum re sed de pluribus, quæ malè ipsum habeant, conqueretur.* De cette différence entre les symptômes et la maladie, il résulte que l'on peut avoir apperçu les premiers sans connoître pour cela la maladie, puisqu'il ne s'agit pas seulement de voir les symptômes, mais qu'il faut encore en faire l'analyse et la synthèse pour obtenir, en résultat, une notion claire et sûre de la lésion que l'on observe.

Sur les signes et les symptôm.

Enfin les symptômes ne sont jamais que des effets des différentes causes de la maladie, ou des conséquences de quelque accident étran-

(1) *Selle pyrethol ed. 3a. Berol. 1789, pag. 23, §. de Symptomate. Dantur quidem morbi ubi tantùm singula functio læsa vel singula qualitas visibilis vitiosa adesse videtur, plurimi tamen morbi ex variorum symptomatum syndrome constant.*

Sur les signes et les symptôm.

ger qui vient la compliquer, ou bien encore les suites des symptômes eux-mêmes, comme je l'ai dit plus haut.

Quant aux signes, je regarderai comme tels, avec Fernel et Zimmermann, tout ce qui, venant à frapper notre esprit, nous instruit par-là de ce qui est caché ou obscur sur l'état passé, présent et avenir de la maladie : au reste, Fernel et Zimmermann n'ont fait en cela que copier Galien, qui avoit déjà dit dans son livre des Définitions : *Signum est id quo cognito alterius ignoti notitiam inducit ;* le signe est une chose qui, une fois connue, nous mène à une autre inconnue.

Après avoir donné la définition du signe et du symptôme, je vais en assigner les principales différences.

Omne symptoma signum est, dit Fernel ; et en effet, le symptôme annonce toujours quelque chose ; ceci n'a pas besoin de commentaire. *Non tamen omne signum symptoma*, ajoute-t-il, tout signe n'est point symptôme : il suffit, pour le concevoir, de se rappeler que le signe est le résultat d'une opération de l'esprit ; tandis que le symptôme est perceptible par les sens externes. Ajoutons que les perceptions de nos sens seroient insuffisantes et presque vaines pour l'étude des

610.5
.J86
.G32

quoique malade en déduisit seul le signe du délire.

Sur les signes et les symptôm.

Je crois trouver encore une idée suffisante du signe et du symptôme dans le reproche que Boërhaave, d'après Hippocrate, a adressé aux Gnidiens : il dit que toute leur science se bornoit à observer assiduement, mais superficiellement, tout ce qui arrive dans une maladie, sans se donner la peine d'en tirer les conséquences nécessaires et naturelles. On peut, ce me semble, réduire à ces termes le reproche d'Hippocrate et de Boërhaave : les Gnidiens s'attachoient exclusivement aux symptômes des maladies et négligeoient entièrement la connoissance des signes. Ainsi donc les symptômes sont du ressort de la seule observation des faits ou de l'épilogisme, comme le disent quelques commentateurs d'Hippocrate, Vallesius entr'autres; et les signes appartiennent à l'analogisme ou au raisonnement.

Afin de porter cette distinction au plus haut degré d'évidence, et pour la rendre comme physiquement sensible, on peut je crois, établir cette équation, et dire que le signe est au symptôme, ce qu'est dans un problème d'algèbre l'inconnue X à la donnée B. C'est par les opérations que l'on fait subir à la donnée,

que l'on parvient à trouver l'inconnue; tout comme c'est par les opérations de l'esprit sur les symptômes que l'on arrive à la connoissance des signes.

Sur les signes et les symptôm.

Les symptômes, du moins ceux qui appartiennent essentiellement à la maladie, sont assez constans; ils naissent, s'accroissent et ne se dissipent guères qu'avec l'affection à laquelle ils sont liés : au lieu que les signes, ceux même qui paroissent de la plus grande importance, sont quelquefois si subtils et se laissent appercevoir, à leur manière, pendant si peu de tems, qu'ils échappent facilement à l'observation de celui qui n'a pas une grande habitude de les étudier; et dès-lors ces avis salutaires de la nature sont perdus et pour le médecin et pour le malade.

Il existe entre les symptômes, les signes et les choses que ceux-ci indiquent, une connexion, une dépendance d'autant plus étroites que les bases des uns et des autres se trouvent plus solidement fondées en vérité. Les signes comme les symptômes sont en général des suites de la maladie elle-même; mais on peut dire plus exactement que les signes sont des conséquences que l'on déduit de ces mêmes suites de la maladie, c'est-à-dire des symptômes.

Sur les signes et les symptôm.

Les symptômes considérés isolément ne sauroient fournir des indications, si ce n'est dans quelques circonstances ; au lieu que les signes sont toujours autant d'indications, et souvent des indications suffisantes des moyens curatifs à employer : en effet, l'indication n'est qu'une sorte d'insinuation sentie par l'esprit, d'après la connoissance des signes.

Quelle est à présent la marche que nous suivons pour arriver à la connoissance des signes et des symptômes, et quelles sont les différentes sources où nous devons puiser cette connoissance ?

Nous avons déjà vu que les symptômes se réduisent à des sensations proprement dites, tandis que les signes naissent de la réflexion ; en sorte que dans une maladie les accidens extérieurs ou apparens ayant frappé l'esprit, celui-ci, en revenant sur ces premières sensations, les combine diversement, les compare à ce qu'il connoît déjà d'analogue, et tire, des idées simples du symptôme, les idées complexes qui sont ce qu'on appelle les signes des maladies.

Ainsi l'idée composée du signe, quoiqu'en apparence éloignée de toute perception sensible, ne renferme pourtant rien qui ne tienne primitivement à des idées simples venues par

voie de sensation, et que nous avons ensuite jointes ensemble au moyen de cette faculté dont nous jouissons de rappeler et de renouveler nos premières idées. La connoissance des symptômes étant purement du ressort des sens externes, l'attention suffit pour ne pas errer dans leur étude; mais quand nous voulons nous élever à la connoissance des signes qui n'ont point d'existence physique, et dans l'étude desquels notre esprit n'est dirigé que par l'observation et l'expérience, nous sommes loin de réunir la même certitude. L'on sait que les idées complexes sont les plus sujètes à être fausses, aussi nous trompons-nous bien plus souvent dans la déduction des signes que dans l'observation des symptômes; et voici, ce me semble, quelle en est la raison. L'idée du signe étant, comme les idées abstraites, une combinaison artificielle que nous faisons d'un certain amas déterminé d'idées simples, nous n'en pouvons avoir de modele sensible que dans notre imagination ou dans l'opinion de ceux qui ont la réputation d'en faire les plus justes applications. De cette manière nos idées à ce sujet passent pour vraies ou pour fausses, suivant qu'elles sont conformes à celles de ces gens-là, ou suivant qu'elles en sont différentes.

Sur les signes et les symptôm.

Sur les signes et les symptôm.

Quant à l'origine des signes et des symptômes, il est clair, d'après ce que je viens de dire, que les signes ont leur véritable source dans les symptômes, et que les symptômes nous sont fournis par l'observation des maladies, c'est-à-dire, par l'examen des malades et par les questions que nous leur faisons. Quelque facile que soit en apparence la perception des symptômes, il ne faut cependant pas croire que les deux conditions qu'elle suppose, l'art d'observer et celui d'interroger, soient à la portée de tout le monde. Pour se convaincre du contraire, il suffit de savoir que l'esprit d'observation se compose d'un certain tact naturel, qui fait que nous sommes à-la-fois capables de la plus grande attention à tout ce qui frappe nos sens, et susceptibles d'être vivement et promptement affectés de tout ce qui s'offre à notre esprit. Ensuite l'art d'interroger, comme l'a dit Rousseau (1), n'est pas si facile qu'on pense. C'est bien plus l'art des maîtres que des disciples; il faut avoir déjà beaucoup appris de choses pour savoir demander ce qu'on ne sait pas. Le savant sait et s'enquiert, dit un proverbe in-

(1) Nouv. Heloïse, 5e. part.

dien; mais l'ignorant ne sait pas même de quoi s'enquérir (1). Au surplus, ce n'est pas ici le lieu d'en parler plus au long; je reprendrai ce sujet dans une autre occasion.

Sur les signes et les symptôm.

Les symptômes, considérés comme je viens de les envisager, doivent être distingués en symptômes essentiels, en symptômes accidentels et en symptômes communs.

Les symptômes essentiels se rapportent à leur tour ou à la cause matérielle, ou à la cause formelle de la maladie; ou enfin ils sont le produit de ces deux premiers ordres de symptômes : ainsi nous avons des symptômes de la cause matérielle, des symptômes de la cause formelle, et des symptômes du symptôme. C'est sans doute à la deuxième espèce de symptômes que l'on doit rapporter ceux que l'on appele, en pathologie et en séméïotique, symptômes de la maladie; dénomination très-impropre sans doute, puisque, comme nous l'avons dit plus haut, la maladie n'est qu'une combinaison de symptômes différens, etc.

Les symptômes accidentels peuvent dépendre d'une complication morbifique, et alors

(1) Proverbe tiré de Chardin, tom. 5, pag. 175, in-12.

Sur les signes et les symptôm.

ils rentrent dans la classe des symptômes essentiels par rapport à la complication ; ou bien ils portent seulement l'empreinte de quelques modifications survenues accidentellement à la maladie, et dans ces cas ils se divisent en épiphénomènes et en épigénomènes : les premiers se montrent toujours favorables, tandis que les autres sont constamment funestes. Ce sont ordinairement les symptômes accidentels qui constituent ou plutôt qui annoncent le danger, la malignité et leur degré d'intensité dans les maladies : *Si verò benignus aut malignus sit morbus, ex subsequentibus ipsum accidentibus noscitur.* Cette réflexion suffit pour faire sentir toute l'importance que l'on doit donner à l'étude de cet ordre de symptômes.

Les symptômes communs sont ceux qui se présentent dans une foule de maladies différentes. Il faut que le praticien tienne compte de ceux-ci ; mais seulement pour savoir les écarter des autres qu'ils ne font qu'embrouiller. Il faut aussi les éloigner des histoires écrites des maladies, c'est-à-dire, des descriptions dans lesquelles ils obscurcissent la pensée du lecteur qui a de la peine à saisir au milieu de tous ces petits détails le caractère

essentiel

essentiel de la lésion. C'est en général un des reproches à faire à Cullen, dont les histoires générales des maladies présentent une exactitude beaucoup trop minutieuse; il est dans son ouvrage une foule de symptômes qui se retrouvent dans presque toutes les descriptions particulières. Or, en fait de symptômes de maladies, comme en fait d'autre chose, ce qui convient à tout ne distingue rien.

Sur les signes et les symptôm.

Quant aux signes, on les divise d'abord, suivant leur objet principal, en anamnestiques, en diagnostiques et en pronostiques.

Les signes anamnestiques, dont le but est de connoître ce qui a déjà eu lieu dans la maladie, se tirent ou des symptômes antécédens, ou de ceux qui se présentent actuellement. Ce sont là deux données, desquelles le praticien peut également s'éclairer pour savoir ce qui s'est passé antérieurement.

Les signes diagnostiques, suivant l'époque de la maladie qu'ils embrassent, se rapportent ou à l'imminence de la maladie, ou à son invasion, ou à son état, ou à sa terminaison, ou enfin à la convalescence.

Les signes pronostiques sont de bonne ou de mauvaise nature; et l'indication qu'ils fournissent, peut concerner en outre la

Sur les signes et les symptôm.

crudité, la coction ou la crise de la maladie, ses voies de terminaison, l'état des forces du malade, etc.

Cette division des signes, en anamnestiques, diagnostiques et pronostiques, est loin d'être bien tranchée; elle offre, comme toutes les divisions que notre esprit invente, une foule d'imperfections : ainsi les signes anamnestiques peuvent être aussi diagnostiques, et ceux-ci devenir également pronostiques. Je pourrois multiplier à l'infini ces distinctions sur les signes et les symptômes; il me suffiroit pour cela de copier les divisions et les sous-divisions nombreuses qui en ont été faites dans les différens ouvrages de pathologie et de séméïotique. Mais je pense que cette vaine subtilité que nous devons à la philosophie péripatéticienne des 15e. et 16e. siècles ne fait que surcharger inutilement la mémoire et rapetisser la science.

Le degré d'utilité qui résulte de la connoissance de chacun de ces signes n'est pas le même; on sent bien que les signes anamnestiques n'offrent pas l'intérêt des signes diagnostiques et des pronostiques. On néglige beaucoup trop aujourd'hui l'étude de ces derniers, ou de la séméïotique proprement dite. C'est sur-tout de nos jours que l'on peut s'écrier, avec

Prosper Martian, dans son Commentaire du 2e. livre des prédictions d'Hippocrate : *Quis nostrûm est qui centesimam partem eorum cognoscere possit quæ antiquiores medicos communiter prævidere consuevisse in hoc libro testatur Hippocrates.* Cependant telle est l'importance de cette étude, qu'elle ne fournit pas seulement des moyens certains d'arriver à la véritable notion des maladies, de leurs diverses périodes, et d'un traitement sagement dirigé ; elle constate encore la dignité de la médecine et le savoir du médecin. C'est en effet par les connoissances approfondies des signes et de leur valeur respective, mais principalement par la juste application qu'il en fait, que le médecin se montre vraiment supérieur à la tourbe des guérisseurs, qu'il inspire la confiance, et qu'il force l'admiration de ces hommes qui veulent toujours n'attribuer qu'au hasard des succès prévus cependant, et calculés par les règles d'un art fondé sur l'expérience et l'observation de plusieurs siècles (1).

Sur les signes et les symptômes.

(1) Je me plais à déclarer ici que c'est auprès du célèbre Fouquet, le Nestor vivant de la séméiotique, que j'ai puisé le goût et les premiers élémens de l'art des pronostics. Puissent ma reconnoissance réunie à

Sur les signes et les symptôm.

Je finirai par quelques corollaires, déduits de la lecture d'Hippocrate et de ses commentateurs, sur les principales circonstances qui contribuent à fixer la valeur des signes en général.

1°. Quoique chaque signe pris individuellement ait sa valeur relative, la force des signes ne consiste cependant pas dans cette valeur individuelle : il faut le concours de plusieurs signes dans une maladie ; ce collectif est nécessaire pour composer une indication certaine. *Non in uno signo tantùm sed ex plurium concursu*, a dit Hippocrate.

2°. Dans leurs rapports entr'eux, il faut encore que les signes soient liés et concordans. *Multùm confert in cujuscumque signi viribus explorandis, si consideremus an reliqua annuant aut renuant. Valles. in. epidem.*

3°. Un mauvais signe pris isolément a plus de valeur pour présager la mort, qu'un seul bon signe pour annoncer la santé. Il faut la

---

celle de tous ses élèves, et notre commune admiration pour son génie vraiment médical et pour son profond savoir, lui payer une portion de la dette que nous avons contractée à son égard!

réunion de plusieurs bons signes pour en détruire un mauvais : *Signa salutis aut mortis valentiora sunt significando mortem. cet. Valles. de vict. rat.* Sur les signes et les symptôm.

4°. La valeur des signes est assujétie, et comme relative aux circonstances générales dépendantes de l'habitude, du climat, de l'âge, du sexe, du tempérament, etc.

5°. Les causes procatarctiques des maladies diminuent aussi la valeur des signes : *Causæ procatarcticæ vim signis detrahunt.*

6°. Pour que les signes aient quelque consistance, il faut qu'ils se soutiennent pendant un certain tems, sur-tout lorsqu'il s'agit de prédire la cessation de la maladie : *Nullum signum adeò bonum cui, nisi perseveret, possis fidere. Hipp.*

7°. C'est principalement aux signes qui indiquent l'état de l'ensemble des forces vitales que le praticien doit faire attention ; ceux-là l'emportent en valeur sur tous les autres : et, tant qu'ils sont favorables, il ne faut point désespérer de la guérison, ainsi que l'a remarqué Galien dans ses Commentaires de l'histoire d'Héropyte.

8°. Le séméïologiste qui veut porter des présages certains sur la maladie, doit constamment avoir présent à l'imagination le tableau

Sur les signes et les symptôm.

de l'etat physiologique, et s'en servir comme de terme de comparaison auquel il remenera tout ce qu'il observe. Il mettra en balance la quantité de forces vitales que conserve encore l'individu malade, et l'intensité de la maladie ; en ayant toujours égard à ce qui avoit lieu antérieurement et pendant la santé.

9°. Parmi les nombreux avantages que la séméïotique offre à l'exercice de la médecine, on doit compter celui d'exiger du médecin la plus grande attention à tout ce qui se passe dans la maladie : c'est en effet le seul moyen de pouvoir en calculer les évènemens avec certitude.

10°. Celui qui veut avancer à-la-fois sûrement et rapidement en séméïotique, doit d'abord aller puiser dans les meilleurs auteurs la connoissance des signes qu'ils ont observés ; s'essayer ensuite aux lits des malades, et s'il est possible, sous les yeux d'un praticien habile dans l'art du pronostic, à faire des applications plus ou moins fréquentes de ces connoissances acquises par la lecture.

C'est principalement Hippocrate qu'il faut consulter à cet égard : mais sur-tout que l'on s'attache en le lisant à bien apprécier les épithètes dont il s'est servi pour exprimer les divers degrés de danger que chaque signe présente.

De l'union du litothome du frère Côme au cathéter conducteur de M. Guérin dans la taille latéralisée ; par P. M. FERRIER, des Bouches-du-Rhône, docteur de Montpellier.

Mémoire lu à la Société de médecine de Paris, le 17 pluviôse an XII.

Nec inutiliter locari operam arbitror qui illorum quæ jamjam ætas tulit notiones examinant..... rectificant.

Union du lithot. du frère Côme au cathéter conduct. de M. Guérin.

Dans les arts comme dans les sciences, lorsque les grandes données relativement à un objet ont été trouvées, l'on voit les recherches ne se diriger que vers des vues de perfectionnement.

Dans la thérapeutique chirurgicale, aucune partie n'offre un exemple plus frappant de cette vérité que l'opération de la lithotomie.

Réduite pendant long-tems au grand appareil, la chirurgie cherchoit en vain à éviter les inconvéniens qui dépendoient nécessairement de la déchirure des parties, et l'histoire de l'art nous indique peu de tentatives faites pour les prévenir. Mais la taille latéralisée ayant été proposée, ou pour mieux dire, dès

Union du lithot. du frère Côme au cathéter conduct. de M. Guérin.

l'instant que la méthode du frère Jacques, négligée d'abord en France, eût été renouvelée et perfectionnée par Cheselden, on vit les esprits ne s'empresser qu'à tâcher d'y apporter des modifications utiles. Quelques-uns ne firent que de légers changemens au mode opératoire décrit par l'auteur; d'autres conservèrent à peine de lui le lieu où il faisoit l'incision extérieure. De tous ces procédés, plusieurs n'eurent qu'une réputation éphémère; certains autres, secondés de l'adresse et de la réputation de leurs auteurs, furent employés pendant plus long-tems; mais l'expérience, ce juge sévère des inventions des hommes, les a presque tous fait oublier. Les procédés de Cheselden et du frère Côme avoient seuls survécu à tous les autres, et les maîtres de l'art les employoient, pour ainsi dire uniquement, lorsque celui de M. Guérin parut.

Ce chirurgien, par une idée ingénieuse, assujétissant au cathéter un trocar cannelé, trouva un moyen aussi sûr que facile d'entrer dans la vessie. Dans ce procédé une seule incision suffit, l'opérateur est guidé par un conducteur assuré; de là l'égalité de la plaie, la célérité dans l'opération, la sûreté dans son exécution.

Ce procédé eût réuni tous les suffrages, si

par son moyen l'opérateur avoit toujours été sûr de porter toute la largeur de son instrument dans la vessie ; mais l'expérience démontre que dans certains cas, quoique la partie membraneuse de l'urètre soit assujétie au moyen du trocar, le col de la vessie prête pourtant encore assez pour fuir devant l'instrument, sans s'en laisser entièrement traverser ; la pointe elle seule s'introduit dans la cavité vessicale, et le reste du tranchant se trouve arrêté par la glande prostate, qui n'en est qu'imparfaitement entamée.

Union du lithot. du frère Côme au cathéter conduct. de M. Guérin.

Cet accident, lorsqu'il arrive, oblige d'en venir à une nouvelle section ; car, en ce cas, on n'est pas assuré, comme dans le procédé du frère Côme, d'obtenir par la dilatation opérée au moyen de la tenète le degré d'ouverture que la laxité du col n'a pas permis d'avoir d'abord par l'incision.

La considération de cet inconvénient, dont des opérations multipliées sur le cadavre m'avoient convaincu, m'engagea à tâcher d'y parer. Je jugeai qu'en adaptant au cathéter de M. Guérin le lithotome du frère Côme armé d'un dard, ainsi que l'avoit fait Thomas, je pourrois atteindre mon but.

L'expérience, en justifiant mes vues, me prouva bientôt l'inutilité du trocar, parce

Union du lithot. du frère Côme au cathéter conduct. de M. Guérin.

que l'angle sous lequel coupe l'instrument lors de son entrée, étant plus aigu que celui du couteau de M. Guérin, je n'ai plus besoin de soutenir le col de la vessie. J'évite par-là un préliminaire de l'opération toujours douloureux, et qui offre même quelquefois l'inconvénient de laisser entre la raintre du trocar et le couteau une bride qu'on est obligé de couper avec le bistouri.

Description de l'instrument (1).

Les instrumens modifiés, ainsi que je l'ai cru nécessaire, consistent dans un cathéter, un porte-conducteur, un conducteur et un cystitome.

1°. Le cathéter est semblable à celui de M. Guérin; il est fait avec de l'acier non trempé, et non en fer; ce qui lui donne la solidité nécessaire pour ne point perdre sa situation respective, sans pourtant le rendre fragile.

2°. Le porte-conducteur est joint au cathéter au moyen d'un chaton quadrangulaire dont il est muni, et dans lequel entre l'extrémité supérieure du cathéter qui s'y trouve fixée par une vis. Cette disposition permet d'ajouter au même porte-conducteur des cathéters de diffé-

(1) On donnera incessamment la planche de cet instrument, qui sera placée à la fin de ce volume.

rens calibres (1). L'olive placée vers le bas, et munie d'une vis de pression vers son côté droit, est fendue inférieurement, dans une direction oblique de gauche à droite, de près de 30 degrés. Les bords de cette rainure, plus longs que dans l'instrument de M. Guérin, sont parallèles et disposés de manière à recevoir exactement la gaine du cystitome qui doit y passer.

Union du lithot. du frère Côme au cathéter conduct. de M. Guérin.

3°. Le conducteur qui doit glisser dans une coulisse pratiquée au haut de la rainure de l'olive n'est absolument que le trocar de M. Guerin, auquel, au lieu d'une pointe, j'ai substitué une extrémité mousse et oblique pour la faire correspondre à la courbure du cathéter. Vers son extrémité postérieure est une tige aplatie, placée perpendiculairement à sa direction. Ce conducteur a pour usage d'assurer la marche du cystitome, de soutenir le périnée au moment où l'on agrandit l'incision extérieure, enfin de diminuer l'épaisseur du périnée, au point que la tenète n'a besoin d'aucun conducteur.

4°. Quant au cystitome, il est composé d'une gaine, d'une lame et de son manche.

(1) Cette modification appartient à M. Petit, chirurgien, des Basses-Alpes.

Union du lithot. du frère Côme au cathéter conduot. de M. Guérin.

La gaine, plus légère que celle du lithotome du frère Côme, mais pourtant assez solide, est armée vers son extrémité antérieure d'un dard de 6 lignes de long sur 4 de large vers sa base : sa forme est celle de la pointe d'un bistouri convexe. Vers le milieu de sa longueur et du côté droit se trouvent des points d'observation, comme ceux que M. Deschamps a fait ajouter au lithotome du frère Côme; ces points désignent la place où doit aboutir l'index au moment où l'on opère, pour s'assurer que l'instrument n'outrepassera pas le lieu où l'on veut le porter. Vers son tiers postérieur est la charnière qui l'unit à la lame; enfin l'extrémité postérieure est aplatie, et forme la bascule sur laquelle doit appuyer le pouce quand on ouvre l'instrument.

La lame qui a à-peu-près 4 lignes de large dans sa partie tranchante, et qui n'est qu'à moitié cachée dans la gaine, offre une pointe obtuse et sans tranchant, d'à-peu-près 3 lignes de long; cette pointe est exactement appliquée contre le dard, et logée dans son épaisseur, afin de donner plus de longueur au reste de la lame qui doit couper. L'extrémité postérieure dont la direction forme un angle obtus avec la partie tranchante, est mince, plate, de la forme d'un triangle

alongé; sur elle est placée la crémaillère qui sert de manche.

Union du lithot. du frère Côme au cathéter conduct. de M. Guérin.

Cette crémaillère en ébène, et d'une seule pièce, est fixée sur la partie postérieure de la lame, de manière à pouvoir être élevée à différens degrés, selon la volonté de l'opérateur, qui, plaçant un petit arrêt dans une des hoches destinées à cet effet, gradue l'ouverture que doit prendre l'instrument. Ces hoches pratiquées de deux en deux lignes donnent à l'instrument, depuis 5 jusqu'à 15 lignes d'ouverture. Cette graduation est exactement imitée du frère Côme; on est toujours maître de ne pas se servir des degrès 13 et 15.

Procédé opératoire.

Le cathéterisme est le même que dans le procédé de M. Guérin. Le lieu de l'incision choisi, l'on applique le conducteur contre le périnée, et on l'y assujétit au moyen de la vis de pression. L'application de ce conducteur réduit l'épaisseur du périnée à 3 ou 4 lignes tout au plus.

Alors le cathéter saisi de la main gauche et incliné vers le côté droit du malade, autant qu'il le faut pour latéraliser l'incision, l'opérateur prend, avec la droite, le cystitome qu'il a déjà gradué; il en tient le manche fixé dans

Union du lithot. du frère Côme au cathéter conduct. de M. Guérin.

le creux de la main en l'y assujétissant avec les trois derniers doigts qui l'embrassent vers sa partie inférieure; l'indicateur est couché sur la gaine, de manière que son extrémité vienne correspondre à un des points d'observation que nous avons indiqués. Le pouce reste libre pour faire jouer la bascule, quand l'instrument devra être développé.

Le cystitome ainsi tenu, l'opérateur en engage la pointe dans la rainure de l'olive, et parvenant au moyen du conducteur jusques au périnée, il perce cet organe. Bientôt la pointe de l'instrument, heurtant contre la cannelure du cathéter, lui annonce qu'il ne s'est point dévié. Alors :

1°. Il enfonce le cystitome dans la vessie, en suivant toujours la goutière du cathéter, jusqu'à ce qu'il soit arrêté par le cul-de-sac de ce dernier, et par son index qui touche à l'olive;

2°. Par un mouvement d'ensemble, retirant à lui l'anneau du porte-conducteur, et relevant la pointe du cystitome, il s'éloigne du bas-fond de la vessie;

3°. Le pouce appuie sur la bascule, et écarte la lame d'avec la chasse;

4°. Alors, sans jamais abandonner la cannelure du cathéter, ni celle de l'olive, l'ins-

trument est retiré à demi; il coupe en sortant le col de la vessie et une portion de la prostate. Une fois ces organes incisés, l'opérateur abaisse le poignet, coupe le tissu cellulaire et la peau, et rend l'ouverture extérieure plus grande que celle de la vessie.

Union du lithot. du frère Côme au cathéter conduct. de M. Guérin.

Avec cet instrument, je crois avoir conservé les avantages que réunit le procédé de M. Guérin : incision unique faite avec sûreté et dans un très-court espace de tems, facilité à trouver la rainure du cathéter. J'ai supprimé le trocar, dont l'application est toujours douloureuse; et par une disposition dans l'instrument qui ne gène point l'opérateur, je l'ai averti d'une manière sûre qu'il étoit arrivé dans la cannelure du cathéter, d'où il lui est impossible de se dévier à cause de l'exactitude avec laquelle la rainure de l'olive embrasse le cystitome.

J'ai emprunté du frère Côme l'avantage de n'avoir qu'un seul instrument, pour faire des ouvertures de grandeur différente; j'y ai puisé sur-tout l'avantage d'obtenir toujours une incision parallèle, et de m'assurer de sa grandeur, autant que peuvent le permettre les différens modes toniques du col de la vessie; circonstances auxquelles est également soumis

le couteau de M. Guérin, même dans les cas où il réussit le mieux.

Union du lithot. du frère Côme au cathéter conduct. de M. Guérin.

Un reproche que l'on pourroit faire à cet instrument, c'est celui d'être une machine; mais ce qui le justifie, c'est qu'il n'est pas du nombre de celles qui obligent de réunir dans un seul instant toutes les circonstances que les instrumens simples permettent de rechercher par parties. Comme avec ces derniers, tous les mouvemens nécessaires sont soumis à l'analyse, rien ne se fait, jusques au plus petit détail, sans que l'opérateur n'en ait la connoissance intime, et n'en dirige les dispositions à sa volonté.

Des essais multiptiés, faits sur le cadavre en présence d'un grand nombre de personnes de l'art de la plus grande réputation, n'ont jamais présenté une issue défavorable.

M. Pelletan, chirurgien en chef à l'Hôtel-Dieu, après s'être assuré sur le cadavre de l'action du cystitome, opéra sur le vivant; et l'incision fut faite avec autant de promptitude que de précision.

Depuis que j'ai supprimé le trocar, M. Deschamps, chirurgien en chef à la Charité, voulut bien se servir de mon instrument sur un adulte; et l'opération a eu tout le succès qu'on pouvoit en attendre.

Tous

Tous ces faits prouvent que l'on peut tailler avec cet instrument ; mais ce n'est point assez, il faut qu'il soit exempt des inconvéniens que j'ai reprochés à celui de M. Guérin. S'il ne fait que l'égaler, et encore plus, s'il lui est inférieur, je prie la Société savante à qui je soumets mes vues de les rejeter unanimement; je ne veux pas que l'on puisse me reprocher d'avoir inutilement altéré le procédé d'un homme qui a rendu si simple l'opération de la lithotomie, et pour qui les amis de l'humanité doivent avoir autant de respect que de reconnoissance.

Union du lithot. du frère Côme au cathéter conduct. de M. Guérin.

Rapport sur le Mémoire de M. Ferrier ; *par* M. Deschamps, *chirurgien en chef de la Charité, etc.*

La manie des instrumens nouveaux, surtout pour l'opération de la taille, a paru assoupie sur la fin du dernier siècle. La célèbre Académie de Chirurgie, qui n'envisageoit que les véritables progrès de l'art, étoit bien loin de vouloir le laisser rétrogarder vers son berceau. Elle fit justice de tous ces moyens qu'enfantoient la fureur de produire du nouveau, et la vanité de se créer un nom, sans rien ajouter à la perfection des opérations : se confiant à la

Union du lithot. du frère Côme au cathéter conduct. de M. Guérin.

sûreté et à la dextérité de la main du chirurgien qui doit les faire ou ne pas se mêler de les entreprendre, cette savante Compagnie proscrivoit avec raison tous ces moyens intermédiaires entre le malade et l'opérateur, à moins d'une nécessité indispensable. Elle eut le courage de résister aux pressantes sollicitations de M. Lecat, et ne crut pas devoir adopter ses instrumens les plus ingénieux peut-être qui aient été imaginés pour exécuter la taille (1) : elle sut prévoir qu'un jour ils seroient abandonnés, et que leur réputation s'évanouiroit à la mort de l'auteur. C'est de cette manière qu'elle a jugé la série innombrable d'instrumens nouveaux, et l'évènement a justifié ses jugemens.

En 1767, un chirurgien à Roy-sur-Seine imagina un cathéter qui portoit à sa plaque une pièce qu'il appeloit pinule ; cette pièce, que l'on fixoit à la plaque après avoir introduit le cathéter dans la vessie, se portoit vers le périnée dans la même direction que la partie de la sonde introduite dans l'urètre ; et par le

(1) Trait. hist. et dogmatique de la Taille, tom. II, pag. 148 et suiv.

moyen d'une fente pratiquée à cette pièce, l'instrument piquant et tranchant que l'on y introduisoit, tomboit nécessairement dans la canelure du cathéter, et incisoit sûrement l'urètre. M. Sarda, chirurgien, a eu la même idée, etc. (1).

Union du lithot. du frère Côme au cathéter conduct. de M. Guérin.

C'est cet instrument que l'on nous reproduit aujourd'hui sous la même forme; à cette différence près, qu'une olive contenant une tige pointue, canelée, mobile, est substituée aux pinules, et de même dirige l'instrument tranchant dans la rainure de la sonde pour inciser sûrement l'urètre : c'est la même idée, la même intention, la même exécution. Mais quel est le chirurgien qui, familiarisé avec les opérations, seulement sur les cadavres, n'incisera pas sûrement l'urètre sur le cathéter? Ce seroit alors un instrument destiné à être mis entre les mains d'un téméraire et d'un mal-adroit; et ce seroit à un tel homme que l'on confieroit une opération justement réputée dangereuse, qui peut en deux ou trois jours décider de la vie du malade! Cette idée seule fait frémir. En vain, dira-t-on, tous ne sont pas pourvus du même de-

(1) Traité de la Taille, tom. II, pag. 174.

Union du lithot. du frère Côme au cathéter conduct. de M. Guérin.

gré d'intelligence et d'adresse ; eh bien ! que ceux-là ne soient point chirurgiens! car on leur dira avec Boileau,

Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent.

Je me dispenserai d'exposer ici le procédé opératoire détaillé suffisamment dans une brochure très-inutile, puisqu'elle n'ajoute rien aux connoissances actuelles sur la théorie et sur la pratique de l'opération de la taille, qu'elle en omet de très importantes, et qu'elle ne répète que ce qui a été dit à ce sujet sur la fin du dernier siècle, en gardant, comme c'est aujourd'hui l'usage, un silence profond sur les sources dans lesquelles l'auteur a puisé (1).

Sans avoir égard à tous les prétendus avantages de cet instrument que l'auteur de la brochure a détaillés, il me suffira d'exposer ici des observations que je suis d'autant plus à portée de faire, que j'ai essayé cet instrument sur le cadavre et sur le vivant. La première partie de l'opération de la taille, le cathétérisme offre beaucoup plus de difficultés qu'avec le cathéter ordinaire. Il ne faut que le sou-

(1) Parallèle des Tailles avec un instrument nouveau. Paris, an 1802, par M. Trejeran le jeune.

mettre à la vue d'un chirurgien instruit qui aura bien présentes à l'esprit la structure et la direction des parties que le cathéter doit parcourir, pour qu'il le juge *à priori*. En effet, la partie inférieure de ce cathéter n'étant point courbée, mais droite et de la longueur de près de quatre pouces, introduite jusqu'au-delà du bulbe de l'urètre, le bec tombe perpendiculairement sur sa partie membraneuse, en inclinant un peu le manche en avant, et pour peu que l'on force et déchire cette partie de l'urètre, comme cela m'est arrivé sur le cadavre, et à M. Ferrier en ma présence : de là une fausse route dans laquelle nous avons conduit l'instrument tranchant. Lorsque j'opérai publiquement sur le vivant dans l'amphithéâtre des opérations à l'hôpital de la Charité, j'eus beaucoup de peine à faire pénétrer le cathéter dans la vessie ; et sans mon doigt introduit dans le rectum pour diriger le bec de ce cathéter, je n'aurois pas osé forcer le passage. On ne me contestera pas, je crois, l'habitude d'introduire un cathéter dans la vessie : quelles difficultés n'aurois-je donc pas éprouvées, si le spasme assez fréquent qu'éprouve le malade dans cette circonstance eût été de la partie ? Pendant l'espace de tems que l'on met à introduire le cathéter dans la

Union du lithot. du frère Côme au cathéter conduct. de M. Guérin.

Union du lithot. du frère Côme au cathéter conduct. de M. Guérin.

vessie, à disposer le trocar, à le faire pénétrer dans la canelure du cathéter, l'opération de la taille seroit terminée. C'est la remarque qui fut faite par tous les assistans à cette opération sur le vivant. Quant à l'incision de l'urètre et du col de la vessie, elle fut pratiquée avec la plus grande facilité et promptement; mais ce ne fut pas avec les mauvaises lames de Pouteau, qu'a adoptées l'auteur, lames dont le tranchant arrondi à son extrémité pousse la pointe de la prostate long-tems en arrière avant de l'entamer, et par-là expose la partie membraneuse à s'en séparer, comme cela a eu lieu quelquefois. J'employai le lithotome du frère Côme à pointe piquante et tranchante que vous a présenté M. Ferrier.

Cette machine, comme toutes celles qui sont mauvaises, a déjà éprouvé plusieurs corrections : donc elle est vicieuse dans son origine. Les corrections la rendent-elles meilleure? je n'en crois rien. Les bons instrumens sont ceux qui, comme je l'ai dit dans mon Traité de la taille (1), n'ont point eu besoin d'être corrigés; Cheseldein n'a rien changé à son couteau, ni le frère Côme à son bistouri

(1) Tom. II, pag. 170, n°. 581.

caché ; ces deux procédés sont tels qu'ils étoient dans leur origine ; ils sont donc bons puisqu'ils n'ont pas eu besoin d'être corrigés. Nous avons vu le gorgeret tranchant d'Haukins que l'anglomanie vouloit à force préconiser, subir tant et tant de corrections, que d'un gorgeret on en a fait une lame platte et tranchante, dont on ne se sert plus.

Union du lithot. du frère Côme au cathéter conduct. de M. Guérin.

La dernière correction qui vient de vous être présentée par M. Ferrier, consiste à substituer au trocar une tige carrée canelée, reçue dans l'olive et aboutissant à la peau du périnée sans l'entamer. Cette rainure correspond parfaitement à celle du cathéter qui en fait une continuité exacte, interrompue par l'épaisseur du périnée : au lieu des lames de Pouteau, il se sert du lithotome caché du frère Côme, mais qui en diffère en ce que le bec de la chasse est applati, piquant et tranchant, et que ce tranchant est au niveau de celui de la lame qui est saillante, et non cachée entièrement. Ce bistouri étant conduit dans la rainure du conducteur, sa pointe traverse le périnée, tombe dans la cannelure du cathéter, et la parcourt de suite jusqu'à son bec, où elle est arrêtée : alors écartant la lame de la chasse qui ne quitte point le cathéter, on pratique l'incision comme avec le litho-

Union du lithot du frère Côme au cathéter conduct. de M. Guérin.

tome du frère Côme. Il n'y a pas de doute que, si la machine lithotomique nouvèlement présentée vaut quelque chose, c'est à M. Ferrier qu'elle en est redevable, puisque l'instrument tranchant pénètre plus aisément jusques dans la vessie, et que l'incision du col se fait de dedans en dehors. Mais le défaut essentiel de cet instrument, ainsi que de presque tous ceux qui ont été proposés, est toujours le même, celui de subordonner l'habileté du chirurgien au mécanisme de l'instrument; tandis qu'il faut toujours que l'instrument soit subordonné à l'intelligence du chirurgien qui, dans tous les tems d'une opération, doit être le maître absolu de lui donner, dans la partie sur laquelle il opère, toutes les directions que les circonstances exigent.

L'instrument à cataracte de M. Guérin est sans contredit un des plus ingénieux qui aient été imaginés pour exécuter cette opération avec promptitude. Malgré les avantages précieux qu'il présente, les meilleurs oculistes ne s'en servent point : ils préfèrent, et avec raison, l'instrument dont ils sont les maitres et qu'ils peuvent diriger à volonté. En vain répétera-t-on que tous les chirurgiens ne sont pas exercés aux opérations; j'ai déjà répondu à cette assertion;

et ma dernière réponse sera de dire qu'il est ridicule de mettre entre les mains des personnes peu instruites et peu exercées des instrumens dont les plus habiles craignent de se servir.

Union du lithot. du frère Côme au cathéter conduct. de M. Guérin.

Quelle confiance peuvent mériter les observations en faveur du nouveau litothome que cite l'auteur de la brochure en question, quand le premier article contient ce qui suit : « Messieurs Petit, et Martin jeune chirurgiens à » Lyon, et d'autres praticiens distingués, » n'ont qu'à s'applaudir d'avoir mis en usage » ce procédé (1) ». J'avois appris par des témoins oculaires que M. Martin jeune ne s'applaudissoit point d'avoir mis en usage ce procédé, ce qui me fut confirmé à mon passage par Lyon. Voici ce qui eut lieu dans l'opération. M. Martin, après avoir introduit le cathéter dans la vessie, perça le périnée avec le trocar jusqu'à ce que la pointe toucha le cathéter. Il conduisit le couteau dans la rainure du trocar pour le faire parvenir dans celle de la sonde; mais il s'apperçut bientôt que la pointe s'isoloit : heureusement le malade avoit à faire à un chirurgien parfaitement instruit. Que seroit-il arrivé, s'il eût été entre les mains

(1) Voyez cette brochure, pag. 177.

Union du lithot. du frère Côme au cathéter conduct. de M. Guérin.

d'un de ceux auxquels cet instrument est destiné ? Le couteau piquant et tranchant eût été porté au hasard ou dans le rectum ou dans le corps de la vessie, par-tout enfin où la longueur de la lame eût pu pénétrer. Et voilà l'instrument que l'on présente à ceux qui n'ont pas, dit on, le degré suffisant d'intelligence et d'adresse. Dans cette opération commencée par M. Martin jeune, la pointe du trocar s'étoit déviée, et au lieu de se rendre dans la canelure du cathéter, elle s'étoit arrêtée à son côté. J'en démontrai dernièrement la possibilité à un de mes confrères ici présent.

Il y a peu de tems qu'un de nos collègues les plus exercés à la lithotomie, se servant de cette machine sur le vivant, laissa entre le périnée et la partie membraneuse de l'urètre un espace que n'atteignit point l'instrument tranchant : il fut obligé d'inciser cet espace consécutivement. On n'admettra sûrement pas, que, dans ce cas comme dans celui de M. Martin, l'instrument ait été mal conduit. Si cela arrive à des chirurgiens très-instruits, très-adroits, *quid facient alii ?*

L'approbation, jusqu'à présent tacite pour l'honneur de la chirurgie française, que quelques chirurgiens distingués ont, dit-on, donnée à ce lithotome, ne doit point en imposer.

Dans la série innombrable des instrumens nouveaux pour pratiquer la lithotomie, quels sont ceux qui n'ont pas obtenu des succès? La majeure partie a eu des approbateurs distingués; quels instrumens en ont plus réuni que ceux de MM. Lecat et Pouteau; et que sont devenus tous ces instrumens? La taille au niveau de Pouteau n'a-t-elle pas eu ses enthousiastes? M. Pamard, célèbre chirurgien à Avignon, n'a-t-il pas regardé ce procédé comme une découverte merveilleuse (1)? Peut-on soupçonner ce chirurgien instruit d'avoir été assez aveugle pour ne pas juger sainement cet enfantillage, dont Pouteau lui-même a rougi? Mais en prônisant l'instrument, Pamard n'avoit d'autre but que de flatter la vanité de l'auteur et de se le ménager. Qu'est-il résulté de tant d'instrumens? Rien. Toute cette féraille a disparu avec les inventeurs : un simple couteau suivant le procédé de Cheselden, et le lithotome caché les ont fait oublier (2).

Union du lithot. du frère Côme au cathéter conduct. de M. Guérin.

(1) Taille au niveau, de Pouteau. Avignon, 1765, pag. 71.

(2) Nous nous étions proposés de placer ici la figure de l'instrument corrigé par M. Ferrier : mais nous n'avons pu nous le procurer. Nous espérons pouvoir remplir cette lacune à la fin du volume. (*Note du rédact.*)

OBSERVATIONS METEOROLOGIQUES

De Floréal an XII,

J. du m.	Thermomètre. Maximum	Minimum	a midi	Baromètre. Maximum.	Minimum	Midi.
1	+ 5,9 mi.	+ 0,6 ma.	+ 5,9	27,10,00 mi.	27,9,55 s.	27,10,00
2	+ 9,5 mi.	+ 4,7 ma.	+ 9 5	27,10,27 mi.	27,9,05 ma.	27,10,27
3	+10,4 s.	+ 6,5 ma.	+ 9,7	27,11,60 s.	27,10,00 mi.	27 10,98
4	+12,6 mi.	+ 5,6 ma	+12,6	27,11 50 s.	27,10,62 s.	27 11,50
5	+12,8 mi.	+ 8,7 ma.	+12,8	27,9,65 s.	27,9,05 ma.	27,9,32
6	+13,4 s.	+ 7,3 ma.	+11,8	27,10,20 s.	27,8,95 ma.	27,10,17
7	+15,1 s.	+ 9,3 ma.	+14,3	27,9,80 s.	27,8,65 ma.	27,9,17
8	+15,3 mi.	+11,4 s.	+15,3	27,11,60 s.	27,9,90 ma.	27,11,17
9	+18,9 s.	+17,0 ma.	+17,0	28,0,70 mi.	28,0,40 s.	28,0,70
10	+18,9 mi.	+12,2 s.	+18,9	28,0,05 ma.	27,11,55ma.	27,11,85
11	+16,4 s.	+11,1 ma.	+16,2	27,11,95ma.	27,10,90 s.	27,11,35
12	+19,3 mi.	+10,6 ma.	+19,3	27,11,80ma.	27,10,80ma.	27,11,66
13	+20,2 s.	+13,2 ma.	+20,0	27,11,60 s.	27,10,80 s.	27,11,43
14	+19,5 mi.	+14,3 ma.	+19,5	27,11,05 s.	27,10,80ma.	27,10,93
15	+19,8 mi.	+11,8 ma.	+19,8	28,1,68 s.	27,11,55ma.	28,0,76
16	+17,6 mi.	+12,8 ma.	+17,6	28,3,26 mi.	28,2,08 s.	28,3,26
17	+14,6 s.	+10,1 ma.	+14,4	28,3,88 mi.	28,3,55 s.	28,3,88
18	+14,2 s.	+12,6 mi.	+ 9,1	28,3,30 ma.	28,2,68 s.	28,3,05
19	+13,6 s.	+ 7,6 ma.	+12,4	28,1,85 mi.	28,1,20 s.	28,1,85
20	+15,0 s.	+ 9,6 ma.	+14,4	28,1,40 ma.	28,0,60 s.	28,0,85
21	+14,6 s.	+ 7,9 ma.	+ 9,0	28,0,68 mi.	28,0,18 ma.	28,0,68
22	+10,2 mi.	+ 6,3 ma.	+10,2	28,1,72 s.	28,0,30 ma.	28,1,08
23	+13,2 mi.	+ 1,9 ma.	+13,2	28,2,50 mi.	28,1,85 ma.	28,2,50
24	+16.8 mi.	. . . .	+16,8	28,2,05 s.	28,1,95 s.	28,2,00
25	+19,3 mi.	+10,4 ma.	+19,3	28,2,08 ma.	28,1,33 s.	28,2,00
26	+17,8 mi.	+13,6 ma.	+17,8	28,0,20 ma.	27,9,80 ma.	27,11,34
27	+15.5 mi.	+ 8,9 s.	+15,5	28,0,92 s.	27,10,20ma.	27,11,44
28	+15,8 mi.	+ 8,7 ma.	+15,8	28,1,95 mi.	28,0,68 s.	28,1 95
29	+18,0 s.	+11,9 s.	+17,4	27,11,78ma.	27,8,77 s.	27 10,38
30	+17,2 s.	+11,5 s.	+17,1	27,9,15 ma.	27,8,05 ma.	27,8,90

RÉCAPITULATION.

Plus grande élévation du mercure.	28,3,88	le 17
Moindre élévation du mercure.	27,8,05	le 30
Elévation moyenne.	27,11,96	
Plus grand degré de chaleur.	+ 20,2	le 13
Moindre degré de chaleur.	0,6	le 4
Chaleur moyenne.	+ 10,4	

FAITES A L'OBSERV. NAT. Par BOUVARD astronome, membre de l'Institut national.

J. du mois	Hyg. à mid	Vents.	VARIATIONS DE L'ATMOSPHERE.
1	68,0	o.n.o.s.o	Ciel couvert.
2	66,0	S.S.O.o.	Ciel nuag.; av. très-forte dans la journée.
3	70,0	S. O.	Ciel couvert.
4	72,0	S.	Pluie fine; ciel très-couvert.
5	72 0	S. S. O.	Ciel couvert.
6	69,0	S.s. O.o.	Pluie par interv.; ciel couvert.
7	78,0	S. S. O.	Pluie par inter.; ciel très-couvert.
8	78,5	S. S. O.	Ciel rempli de nuages; pluie forte dans la n.
9	75,0	S. O. S.	Beau ciel; fort orage dans l'après-midi; ton.
10	75,0	S. E.	Pluie dans la journée; ciel couvert.
11	72,0	S. O.	Beauc. d'écl.; pluie fine à div. interv.
12	77,5	e.n.e.s.e	Brouillard; ciel très-nuageux.
13	69,0	S. E. S.	Ciel légèrement couvert; soleil foible.
14	70,0	S. S. E.	Ciel couvert; pluie par intervalles.
15	72,0	S.	Quel. gout. d'eau et beauc. d'éc. toute la j.
16	71,0	O. S. O.	Quelques éclaircis; ; ciel couvert.
17	68,0	N. O.	Ciel couvert.
18	64,5	N. N.O.	Ciel couv.; quelq. éclaircis sur le soir.
19	65,5	N. N.O.	Pluie fine; ciel chargé de nuages.
20	68,0	O. O.	Pluie fine par int; ciel couvert.
21	64,0	O N.O.	Pluie fine; ciel entièrement couvert.
22	57,0	N. N. E.	Pluie fine par inter.; quelques éclaircis.
23	58,0	O. O.	Forte gel. bl.; ciel couv.; beauc. d'éclaircis.
24	56,0	N.o.S.o.	Légers brouill.; gelée blanche; ciel couv.
25	62,0	S. E. S.	Quelques légers nuages; ciel couvert.
26	57,0	S S. E.	Pl. et av. à div. interv; ciel lég. couv. sur le s.
27	64,0	S. O. O.	Ciel ch. de n.; pluie; gr. et ton. très-fort.
28	69,5	O. S. o	Nuag. ép. çà et là; ciel ch. de pet nuag. cl.
29	53,0	o.s.o.s.e.	Ciel en gr. part. couvert toute la journée.
30	61,0	N.e s.e.	Beauc. d'éclaircis couv. par interv.

Récapitulation.

Nomb. de jours beaux.	14	Le vent a s. du N. .	3 fois.
de couverts. . .	16	N. E. . .	3
de pluie.	15	E. . .	1
de vent. . . .	30	S-E. . .	7
de gelée. . . .	3	S. . .	12
de tonnerre. . .	3	S-O. . .	14
de brouillard.	2	O. .	9
de grêle. . .	2	N-O. . .	5

Eau de pluie tombée dans le cours de ce mois 2 pouc. 1 lig. 4-10.

MEDECINE DE MONTPELLIER.

Observations cliniques; par M. LORDAT, *médecin du dépôt de mendicité de Montpellier.*

II°. FRAGMENT.

Maladie cardiaque des anciens.

Maladie cardiaq. des anciens.

Les anciens ont décrit sous le nom de *cardiacon morbus cardiacus*, une maladie que les modernes, trompés par la dénomination et par quelques symptômes, ont confondue avec d'autres affections qui avoient des ressemblances avec elle, soit par les caractères extérieurs, soit par la cause prochaine. La méprise la plus singulière est celle du docteur Jammes (1), qui a cru que la maladie cardiaque étoit la syncope. L'erreur est d'autant plus surprenante, que cet auteur rapporte en entier le chapitre de Cœlius Aurélianus où la maladie est décrite.

L'exact Selle a insinué que cette affection étoit la même que la fièvre *atacta lenta :* en effet, la passion cardiaque peut, dans bien des cas, être prise au premier coup-d'œil pour une fièvre *hélode*, accompagnée d'une asthénie extrême. Cependant en réfléchissant sur la description que Celse nous a laissée, et sur celle bien plus détaillée qu'on trouve dans Cœlius Aurelianus, on peut remarquer des différences bien notables entre cette maladie et les diverses espèces de *typhus*.

(1) Dict. de Médec.

Néanmoins la marche de cette maladie est en tout ... différente de celle des typhus, pour qu'on ne ... pas la confondre avec ceux-ci. Les caractères ... Celse lui donne sont renfermés dans le passage sui... *Venarum exigui imbecillique pulsûs sunt; sudor ... supràconsuetudinem, et modo, et tempore; ex ... thorace et cervicibus atque etiam ex capite pro... pit; pedibus tantummodò, et cruribus sicciori... atque frigidis. Acuti id morbi genus est* (1). A ... caractères ajoutez l'absence du délire, comme le ... expressément Celse, qui, après avoir parlé des ... erses espèces d'aliénations mentales, dit : *His mor... præcipuè contrarium est id genus quod cardiacon à ... cis nominatur, quamvis sœpè ad eum phrenitici ... seant : siquidem mens in illis laborat, in hoc verò ... stat.*

Maladie cardiaq. des anciens.

L'opinion que le même auteur avoit de la nature de cette affection est exprimée de cette manière : *Id autem nihil aliud est, quam nimia imbecillitas corporis; quod stomacho languente, in modico sudore digeritur.*

Cœlius Aurelianus décrit la maladie avec plus d'exactitude et de détail. Voici les principaux traits du tableau qu'il en donne.

D'abord fièvre aiguë, accompagnée de beaucoup de chaleur; pouls accéléré, fréquent, déprimé et foible; émission de cette espèce d'accès, sans que le pouls se relève; on ne tarde pas à observer dans les mouvemens de l'artère un désordre extrême. Ensuite, aversion pour les alimens; soif immodérée; insomnie ou sommeil

(1) *Cornelii Celsi medicina, lib. 3, cap. 19.*

Maladie cardiaq. des anciens.

très-léger ; hallucinations ; jactations ; froid et engourdissement des extrémités, principalement à la région des articulations.

L'auteur pense que ces symptômes ne doivent point être attribués à des causes procatarctiques débilitantes, puisqu'on les observe lors même que le malade n'a éprouvé ni hémorragies, ni évacuations alvines, ni aucune autre excrétion excessive ; d'où il conclut que la résolution des forces est un des premiers effets de la lésion.

Les progrès de la maladie se font remarquer par l'accroissement des symptômes dont nous venons de parler, principalement du froid et de l'engourdissement des extrémités, de la foiblesse, et de l'état du pouls, qu'on regarde comme de mauvais signes. Quand le mal est parvenu à son comble, il se présente d'autres accidens qui annoncent un danger imminent. Pouls concentré, obscur, tremblotant, formicant, irrégulier et intermittant, ou pour mieux dire manquant, *déficiens;* insomnie continuelle; chez quelques-uns sueur subite et abondante ; tristesse extrême ; le malade désespère de son sort ; la respiration devient petite et laborieuse.

C'est encore à cette époque qu'on observe les symptômes suivans : visage pâle, yeux caves, défaillance, un desir extrême de l'eau froide, des palpitations fréquentes.

Cœlius Aurélianus met au nombre des signes mortels la diarrhée, les larmes involontaires, la chassie, l'aversion extrême pour les alimens, le dégoût pour le vin, un sentiment de pesanteur incommode à la région épigastrique, lorsque le malade a pris quelques alimens,

mens, le tremblement des lèvres et les autres symptômes que la séméiotique générale nous apprend être de mauvais présage. Le retour de la santé s'annonce par les signes suivans : le pouls se relève ; le froid se dissipe ; la difficulté de la respiration diminue ; la confiance et l'espérance reviennent ; les alimens produisent un sentiment de réfection ; le sommeil devient plus profond, et semblable à celui des personnes fatiguées. Maladie cardiaque des anciens.

Cœlius Aurelianus croit, contre l'avis de Celse, que le délire peut survenir quelquefois dans la passion cardiaque. Il ne met point non plus la même importance à la présence de la sueur, puisqu'il dit qu'elle peut manquer, sans qu'on doive méconnoître la maladie : *In quibusdam sine sudore vires solvuntur ; et naturalis vigor disjectione occultâ quam græci adelon diaphoresin vocant, extinguitur : cùm omnis corporis habitudo laxior atque dimissa et friabilis (fluxibilis) fuerit facta* (1).

Le même auteur demande si cette maladie s'accompagne de fièvre. Il répond qu'elle n'y est point essentielle, quoiqu'on l'y observe quelquefois (2).

L'auteur, sans s'en laisser imposer par une dénomination équivoque, rejette les diverses théories admises de son tems ; et au lieu de placer le principe de la maladie dans tel ou tel viscère, il reconnoit une lésion profonde dans le système entier des forces.

Les maladies que l'on peut confondre le plus facile-

(1) *Acut morb. lib. II, cap.* 33.

(2) *Dicimus igitur sicut omnes nostri methodici, quosdam sine febribus esse cardiacos, ut eos qui sanguinis emissione solvuntur : quosdam verò febricitare. Idem, ibid. cap.* 34.

Maladie cardiaque desanciens.

ment avec celle que je viens de décrire, sont la fièvre lente nerveuse, et l'adynamique de M. Pinel. Cependant, avec de l'attention, il est difficile de ne pas appercevoir des différences essentielles qui obligent à séparer toutes ces affections.

D'abord la fièvre qui manque souvent tout-à-fait dans la maladie cardiaque, pendant sa durée, se fait toujours remarquer dans les deux autres, au moins dans leur début, et elle ne peut être méconnue ou n'est réellement absente que dans quelques momens où la malignité est à son comble.

La fièvre ataxique lente a pour un de ses caractères essentiels le délire, ou tranquille ou sourd; tandis que Celse exclut formellement toute aliénation mentale de la maladie cardiaque, et que Cœlius Aurelianus dit qu'on l'y observe bien rarement.

Les typhus s'accompagnent toujours de symptômes spasmodiques et convulsifs, tels que les soubresauts des tendons, la carpomanie, les tremblemens des mains. Celse n'admet rien de tout cela dans la maladie dont je m'occupe, et Cœlius Aurelianus n'auroit pas manqué d'en faire mention s'il l'eût observé. Les seuls symptômes convulsifs qu'il admet, fort différens encore de ceux-là, ce sont le tremblement des lèvres, et l'adduction des mâchoires dans le moment où le malade prend ses alimens, de telle sorte qu'il mord la cuiller.

Il paroît qu'une sueur douce et égale forme souvent une crise heureuse du typhus nerveux : au contraire, la sueur est toujours un mauvais symptôme dans la maladie cardiaque; Cœlius Aurelianus s'étend même assez longuement sur les signes qui peuvent faire

distinguer cette sueur de celle qui est critique dans les maladies aiguës.

Maladie cardiaque des anciens.

Les fièvres nerveuses, et particulièrement la lente, ne causent qu'une soif modérée, souvent même presque nulle. On a vu que dans la passion cardiaque la soif étoit ardente, et que le malade appétoit sur-tout l'eau froide.

La fièvre adynamique ou putride me paroît encore différer essentiellement de la passion cardiaque, d'abord par l'absence de ce froid des extrémités, par le délire qui s'y montre assez constamment, par une sorte de loquacité, par des déjections alvines très-fétides, par l'éruption de pétéchies, par l'adypsie, par les hémorragies, par les parotides qui forment un symptôme assez fréquent de cette fièvre, etc.

Il me paroît donc qu'on a eu tort de négliger cette maladie, à laquelle les anciens médecins donnoient beaucoup d'attention, et dont une connoissance plus exacte nous serviroit à classer plusieurs faits intéressans qu'offre la pratique, et qui embarrassent quand on n'est point prévenu de leur existence. J'ai éprouvé trois fois cet embarras, et je vais rendre compte des cas qui l'ont produit

Pendant l'été de l'an VIII, il régna, dans la maison de force dont je suis médecin, une fièvre pétéchiale simple et bénigne dont je donnerai l'histoire dans une autre circonstance. La maladie fut bornée au quartier des femmes, un seul d'entre les hommes présenta quelques taches pourprées : mais la maladie dans laquelle parut cette éruption chez lui fut totalement différente de la fièvre pétéchiale, qui étoit en quelque sorte pandémique dans la maison.

Maladie cardiaque des anciens.

Le sujet dont il est question étoit le nommé C..... de Montpellier, détenu en vertu d'un jugement du tribunal criminel. Il étoit âgé de 40 ans, d'une haute stature, ayant peu d'embonpoint, d'un visage assez coloré, et habituellement mélancolique, au moins depuis qu'il se trouvoit dans la maison.

Sa maladie débuta par une sorte de courbature semblable à celle que j'ai décrite dans le premier fragment; cette indisposition se prolongea jusques au troisième jour. Alors parurent quelques taches pourprées au cou et à la poitrine; mais elles étoient très-clair-semées. A cette époque il se déclara une prostration dans les forces, qui ne correspondoit nullement à la brièveté et au peu d'importance de son indisposition. Cette foiblesse s'accompagna d'un froid réel et thermométrique aux extrémités, de sorte qu'elles étoient à la température d'un cadavre. Le pouls disparut complètement aux avant-bras et aux tempes, et il me fut impossible de le sentir pendant les dix jours que dura la maladie depuis l'apparition de ce symptôme. Il y eut fréquemment des sueurs partielles au cou et à la poitrine, un dégoût extrême pour les alimens, une appétence bien décidée pour l'eau froide et pour le vin.

Ce qui s'offrit de très-surprenant au milieu de ces symptômes, c'est que le malade refusa constamment de garder le lit; il se faisoit conduire dans la cour, où il restoit toute la journée.

Je remarquai deux symptômes décrits par Cœlius Aurelianus : *Respiratio parva atque anhela et insustentabilis; et per profectum* (*morbi progressum*) *rara locutio, ac tremula.*

Quand j'interrogeois le malade, il me répondoit assez souvent en un langage métaphorique et d'une manière très-courte ; je le crus d'abord dans le délire ; je fus bientôt détrompé par la justesse de ses discours, et ensuite par le souvenir qu'il conserva dans sa convalescence de toutes les conversations que nous avions eues ensemble : ce qui m'a fourni l'occasion de faire une réflexion touchant les signes du délire. J'ai vu qu'il ne falloit pas prendre à la lettre ce que Galien dit là-dessus. Le langage figuré est quelquefois employé par les malades comme plus propre à rendre les sensations insolites qu'ils éprouvent, et comme beaucoup plus court. Souvent même, pour s'épargner la peine de parler long-tems, ils retranchent toutes les expressions qui avertiroient de la figure dont ils vont user. Ces ellipses fréquentes donnent à leurs discours une sorte de désordre que l'on pourroit prendre pour un signe de délire, si l'on ne se tenoit sur ses gardes.

Maladie cardiaque des anciens.

Vers le septième jour il survint des selles dyssentériques, mais qui ne présentoient rien de critique. Le treizième jour, le malade éprouva un mieux sensible : le sommeil qui avoit totalement disparu, revint ; le pouls se releva, l'appétit se prononça, et la prostration des forces se dissipa. La convalescence fut longue et pénible. Outre la gravité de la maladie, l'individu avoit supporté une abstinence fort longue, puisque pendant les dix derniers jours il n'avoit pris que du vin pour sa nourriture. Il ne recouvra même point sa première santé ; il resta débile tout l'été et tout l'automne, et au premier froid de l'hiver suivant il mourut.

Maladie cardiaque desanoiens.

Si l'on compare cette histoire avec la description donnée plus haut, on ne pourra s'empêcher d'y reconnoître les caractères les plus saillans de la passion cardiaque.

J'ai vu depuis un cas assez semblable au précédent, mais dont l'issue fut malheureuse. Je l'ai observé avec le docteur Courty, qui m'a transmis une partie des détails suivans, qu'il avoit été plus à portée de recueillir, comme médecin ordinaire de la personne malade.

C'étoit une femme du peuple, âgée d'environ 60 ans, d'une assez bonne complexion, et très-laborieuse: elle demeuroit près la porte de la Blanquerie. Après avoir éprouvé pendant quelques jours une indisposition semblable aux prodrômes de certaines maladies aiguës, et même une diarrhée assez fatigante, elle tomba tout-à-coup dans un état de foiblesse tel que ses parens prirent l'alarme et réclamèrent le secours des gens de l'art; c'étoit dans le mois de floréal de l'an 11, quand j'observai la malade pour la première fois. Elle étoit dans une débilité extrême; le pouls battoit à peine; la malade éprouvoit une sensation d'anéantissement à la région épigastrique; le froid des extrémités étoit très-considérable et continuel; la diarrhée ne subsistoit plus; la malade ne se plaignoit que de sa foiblesse, des lipothymies fréquentes qui lui survenoient, et de la langueur qu'elle ressentoit à l'estomac. Au reste il n'y avoit pas la moindre apparence de fièvre; le dégoût pour tous les alimens étoit bien prononcé; hors le vin et l'eau froide, son estomac ne pouvoit rien supporter. Ces symptômes continuèrent et allèrent même en augmentant jusques au treizième jour; il

y joignit, selon le rapport du docteur Courty, des douleurs partielles intenses, mais passagères, qu'on observoit sur-tout au cou et à la poitrine. Il n'y eut jamais aucune altération dans les facultés intellectuelles. La mort arriva à la fin du treizième jour, et elle fut une sorte d'extinction annoncée par le progrès gradué de la foiblesse.

Maladie cardiaque des anciens.

C'est alors que je soupçonnai pour la première fois l'identité de cette affection avec la passion cardiaque, et la différence de cette dernière d'avec les typhus. Ce soupçon me rendit plus attentif lorsqu'il se présenta une nouvelle occasion d'observer une maladie qui, quoique un peu différente des précédentes, me parut cependant du même genre.

Le sujet de cette dernière observation étoit Marie F....., native de Nismes, âgée de 22 ans. Elle avoit toujours joui d'une bonne santé, malgré que la laxité et une sorte de bouffissure du tissu cellulaire, et la pâleur de son teint semblassent annoncer une disposition cachectique. Son indocilité et les désordres de sa conduite avoient obligé ses parens à la faire conduire dans la maison de force de Montpellier. Elle étoit atteinte d'une blénorrhée, selon toute apparence, vénérienne, pour laquelle elle fut soumise à un traitement.

Cette fille paroissoit continuellement plongée dans une tristesse profonde que rien ne pouvoit dissiper. Après un mois de séjour dans la maison, elle tomba malade, le dimanche 23 vendémiaire an 12; je ne pus pas être témoin des premiers symptômes, parce que l'invasion de la maladie eut lieu vers les dix heures du matin, et que je ne vis la malade qu'à la visite du lendemain. On me rapporta seulement qu'elle s'étoit plainte d'un

Maladie cardiaque des anciens.

grand mal de tête, d'un sentiment de chaleur incommode, d'un mal-aise général et de quelques nausées qu'elle attribuoit à une indigestion, parce qu'elle avoit déjeûné une heure avant que la maladie se déclarât.

Quand je la vis, voici les symptômes que la malade présentoit; mal de tête assez intense; envie de dormir continuelle, sans pouvoir trouver le sommeil; tristesse et abattement moral extrêmes; prostration des forces, qui n'empêchoit pourtant pas la malade de se coucher sur les deux côtés; chaleur naturelle accompagnée d'une moiteur générale; pouls petit, foible, vide, un peu plus fréquent que dans l'état naturel; aversion pour tous les alimens, et même pour le vin, mais désir extrême de boire de l'eau froide; néanmoins langue humide; douleur morte accompagnée de langueur à la région épigastrique; enfin constipation.

La maladie dura trois semaines; la malade expira le samedi de la troisième. Je n'apperçus jamais aucun changement qui pût me faire espérer une coction. Les symptômes dont j'ai fait l'énumération allèrent en augmentant, et furent accompagnés de quelques autres. Je n'observai jamais des sueurs bien décidées, mais seulement une moiteur qui ne s'étendoit pas sur les extrémités. La température de ces dernières ne me parut pas diminuer. La malade devint sujète à des lipothymies fréquentes, et même à des syncopes, quand on la faisoit mettre sur son séant pour boire. Tous les moyens que j'employai pour procurer quelques selles furent sans succès; les urines coulèrent toujours abondamment, et c'est par-là que s'évaporoit l'eau froide

que la malade prenoit en grande quantité. Jamais il n'y eut la moindre aliénation mentale, ni une fièvre bien décidée ; mais l'envie de dormir et l'agrypnie persistèrent jusqu'au dernier moment.

Maladie cardiaque desanciens.

Vers le quinzième jour le pouls devint extrêmement foible et ne se releva plus ; la malade désespéra de sa guérison ; les sens extérieurs s'affoiblirent, la vue sur-tout devint fort trouble ; il s'amassoit dans les angles des yeux une humeur blanche et puriforme ; la respiration étoit par fois entrecoupée de profonds soupirs, et même la malade se plaignit de quelque gêne dans les mouvemens de la poitrine. Au reste, je n'observai pas de palpitations, quoique Cœlius Aurelianus prétende qu'on en remarque souvent.

Bientôt il se forma aux gencives des ulcères douloureux qui s'étendirent avec rapidité dans toute la bouche, et qui ne tardèrent pas à se gangrener : cet accident se montra quatre jours avant la mort. Enfin la foiblesse devint extrême ; le pouls tremblottant ; la respiration entrecoupée ; jamais il ne parut aucun mouvement convulsif. Deux heures avant le dernier soupir, le ventre s'ouvrit, et il y eut plusieurs selles diarrhoïques.

Je fis l'ouverture du cadavre ; mais je ne trouvai aucun vice organique qui pût me rendre raison de la mort. Une petite quantité d'eau épanchée dans le bas-ventre, l'amaigrissement et la couleur grise de l'épiploon sont des circonstances trop légères pour mériter une attention sérieuse. Les viscères renfermés dans les trois cavités me parurent dans leur état naturel ; seulement je trouvai l'estomac et tout le tube intestinal entièrement vides. Les vaisseaux qui rampent

sur les viscères étoient dans une inanition complète; ce qui rendoit la surface des intestins, même celle du jéjunum, extrêmement pâle. Cela me rappela un passage de Cœlius Aurelianus, qui regarde comme un signe mortel le bruit qui accompagne la déglutition, et qui se continue pendant le séjour des alimens dans l'estomac; bruit dont il attribuoit la cause à l'insensibilité de ces parties, et à l'extinction des puissances vitales. Les substances alibiles selon lui s'engloutissent dans l'estomac comme dans un gouffre (1). Cette manière de voir me parut alors plus exacte qu'elle ne semble l'être au premier coup-d'œil; et je fus tenté de l'adopter à la lettre, en voyant l'état d'atonie dans lequel les parties devoient avoir langui.

Maladie cardiaque desanciens.

Mais une chose qui me frappa, ce fut l'état de dissolution du sang et la petite quantité que j'en trouvai dans les gros vaisseaux; il sembloit n'avoir pas été capable de cette coagulation qui forme le caillot; et au lieu de sang figé, je ne rencontrai dans le cœur qu'une gélatine tremblante et un peu de sanie.

La différence qui se trouve entre les descriptions que les auteurs cités plus haut nous ont laissées de la passion cardiaque, oblige à faire une comparaison de leurs observations, pour en déduire une histoire plus

(1) *Item conservata integri atque non masticati cibi transvoratio cum quodam vomitu perniciem denuntiat, et magis si immutata atque indigesta post sumptionem fuerint immorata plurimo tempore, et tamquam in utriculo, moto ventre, sonitum reddant quem græci* bombon *vocaverunt. Est enim signum mortuorum corporum ut tamquam inanimato atque insensibili tegmine cibus depositus videatur.*

exacte. Ce qu'on peut conclure de toutes deux, c'est qu'une asthénie profonde fait la base de cette maladie; que la débilité est même portée au point que la réaction fébrile devient impossible. C'est peut-être à cela que tient la différence principale qui existe entre cette maladie et la fièvre adynamique essentielle. Il est vraisemblable que l'absence de la fièvre est la cause de celle du délire et de l'anomalie qui se fait souvent remarquer dans cette dernière. Maladie cardiaque des anciens.

Il me paroît qu'on peut regarder la passion cardiaque comme une affection intermédiaire entre la fièvre putride et le scorbut. Elle diffère de la première en ce que la pyrexie et la malignité n'y compliquent pas la foiblesse; et de l'autre en ce qu'on n'y observe point la dissolution putride ou telle autre dégénération spécifique. Les sueurs que Cœlius Aurelianus ne regarde pas comme essentielles, malgré l'avis de Celse, ne me paroissent ici qu'un épiphénomène très-ordinaire dans les cas de foiblesse. Par conséquent, je me garderois de fonder toutes les considérations thérapeutiques sur cet objet, comme l'a fait ce dernier. Cette évacuation n'annonçant qu'une dominance dans l'exhalation, laquelle se remarque dans presque tous les cas de débilité extrême, n'est qu'un effet dont la cause seule doit fixer l'attention du praticien.

Ce qui confirme mon sentiment sur la nature de la passion cardiaque, c'est le symptôme particulier que j'ai observé chez la dernière malade. Il peut être considéré comme une stomacace portée au dernier degré de putridité.

La sensation que les malades éprouvent à la région épigastrique, ne doit point être prise pour le signe de

Maladie cardiaque des anciens.

quelque affection organique ; elle ne peut pas non plus faire conclure que le siège principal de la maladie se trouve dans l'estomac. Ce sentiment de débilité n'est que le témoignage de la foiblesse générale ; et il résulte de l'influence qu'ont les affections de toutes les parties sur le centre épigastrique.

Il ne faut pas non plus tenir compte de tout ce qu'on a dit sur les palpitations, et des efforts que l'on a faits pour prouver que le cœur étoit le principal siège de la passion cardiaque; car, outre que ce symptôme ne s'observe pas toujours, comme Cœlius Aurelianus l'a fait remarquer expressément, il n'est le plus souvent que l'effet de la foiblesse : personne n'ignore que le moindre mouvement le détermine chez les scorbutiques, et qu'il précède et suit ordinairement les lipothymies.

Il est clair que tout le but de la curation doit être de relever les forces par les moyens les plus énergiques. Comme l'espèce de foiblesse qui existe ici est analogue à celle que l'on rencontre dans les fièvres putrides, les toniques à mettre en usage doivent être tirés de la classe usitée dans ce dernier cas, et par conséquent se rapprocher plutôt des astringens que des spiritueux.

LITTÉRATURE MÉDICALE FRANÇAISE.

Nouveaux élémens de physiologie ; par ANTHELME RICHERAND (1), *chirurgien en chef adjoint de l'hôpital Saint-Louis, etc.*

Nouv. élémens de physiolog.

L'ouvrage que nous annonçons est trop généralement connu pour que nous croyions utile d'en offrir une analyse détaillée. Les docteurs Alibert et Double en ont exposé le plan dans ce Journal (2), lorsque les premières éditions en furent publiées ; et le jugement favorable qu'ils en ont porté a été pleinement justifié par le succès qu'il a obtenu. En mettant au jour la 3e. édition, l'auteur a revu avec soin toutes les parties de son Livre ; il y a fait diverses corrections, et l'a enrichi de plusieurs additions importantes ; c'est sur ces changemens que nous nous proposons de fixer spécialement l'attention du lecteur : ils rendent ce Traité de plus en plus digne d'être compté parmi les meilleurs livres classiques que nous possédons sur les diverses parties de la médecine (3).

---

(1) Troisième édition, revue, corrigée et augmentée, 2 vol. in-8°. Prix 11 fr. et 14 fr. franc de port. A Paris, chez Crapart, Caille et Ravier, libraires, rue Pavée St.-André-des-Arcs, n°. 12.

(2) Tom. XII, p. 133 ; et tom. XV, p. 69.

(3) Dans le nombre des réflexions que nous avons faites en parcourant cette nouvelle édition de l'ouvrage de M. Richerand, il en est une que nous consignerons ici. Elle porte sur un passage de l'avertissement, où l'auteur annonce qu'il a revu avec soin toutes les parties de son Livre, et qu'il y a

Nouv. élémens de physiolog.

L'auteur considère la vie comme une collection, un ensemble de phénomènes qui se succèdent pendant un tems limité dans les corps organisés; elle n'est qu'un effet dont les causes sont les propriétés vitales; et c'est pour avoir confondu celle-ci avec les phénomènes qui en dépendent, qu'on s'est formé des idées fausses sur la vie, et qu'on en a proposé des définitions inexactes. Le terme Vie exprime donc une idée plus ou moins complexe; car les phénomènes qui la constituent peuvent être plus ou moins nombreux, suivant l'organisation des êtres vivans et la nature de leurs propriétés. Il est bien remarquable que dans l'homme l'activité de la vie, variable suivant une multitude de causes, soit généralement relative à la structure des individus.

---

reconnu *plusieurs imperfections dont l'indulgence du public avoit bien voulu ne pas s'appercevoir*. On peut bien par indulgence ne pas relever des erreurs ou des imperfections que l'on a reconnues; mais c'est toujours par une raison moins flatteuse et sur-tout moins louable qu'on ne les apperçoit point. Au reste, sans m'arrêter davantage à tout ce que la phrase citée présentera d'offensant aux personnes qui auront lu l'ouvrage de M. Richerand, je m'attacherai uniquement à prouver la fausseté de ce que l'auteur avance. En rendant compte de la seconde édition de cet ouvrage, nous avons montré que nous nous étions apperçus des inexactitudes qu'elle contenoit; il n'est certainement point de lecteur qui ne les ait également senties : nous en avons signalé quelques-unes, et M. Richerand a eu le bon esprit de tirer parti de nos observations [*]. Il a fait en conséquence à son travail des corrections utiles, sans cependant en avoir écarté toutes *les imperfections*; celles qui restent disparoîtront sans doute insensiblement dans les éditions prochaines. [*N.* par F. J. D.]

[*] V. entr'autres p. 78 et 79 du tom. XV de ce Journal.

« Pour juger sainement de la remarquable différence qu'apporte dans le caractère l'inégalité de la structure, comparez les extrêmes, opposez à un colosse un homme d'une très-petite taille : en admettant que celui-ci, malgré l'exiguité de ses dimensions, jouît cependant d'une santé robuste, on peut conjecturer qu'il est babillard, remuant, sans cesse en haleine, changeant à tout moment de lieu : on diroit qu'il cherche à regagner sur le tems ce qu'il a de moins dans l'espace. La raison plausible de cette différence dans l'activité vitale, suivant la différence de stature, se déduit de la grosseur relative des organes les plus importans à la vie. Le cœur, les viscères de la digestion, etc., ont à-peu-près le même volume chez tous les hommes; chez tous, les grandes cavités ont presque la même étendue; et c'est à la longueur plus ou moins considérable des membres inférieurs que doit être principalement attribuée la différence dans la stature. On conçoit aisément alors que les viscères digestifs fournissant une aussi grande quantité de sucs nourriciers à une moindre masse, que le cœur imprimant le même degré d'impulsion au sang qui doit parcourir un moindre trajet, toutes les fonctions s'exécuteront avec plus de rapidité et d'énergie ».

Nouv. élémens de physiolog.

L'abdomen, comparé aux deux autres grandes cavités du corps, fournit à M. R. le sujet d'un article qui manquoit dans l'édition précédente : cette cavité presqu'entièrement remplie par l'appareil digestif, dont les voies urinaires font partie, offre dans la grandeur, et dans la structure de ses parois, des rapports évidens avec les fonctions de cet appareil. «, La capacité de l'abdomen est supérieure à celle des deux autres grandes

Nouv. élémens de physiolog.

cavités; ses dimensions ne sont pas invariablement fixées comme celles du crâne, dont la grandeur est déterminée par l'étendue des parois osseuses et non extensibles : elles sont aussi plus variables que celles de la poitrine, parce que les degrés de dilatation de celle-ci sont limités par l'étendue des mouvemens dont les côtes et le sternum sont capables. Le bas-ventre s'agrandit, au contraire, d'une manière en quelque sorte indéfinie, par l'écartement de ses parois molles et extensibles. On le voit contenir jusqu'à quatre-vingts pintes de liquide dans certaines hydropisies ascites, sans que cette quantité énorme d'un fluide accumulé cause la mort par l'effet de sa masse ; tandis qu'à raison de la délicatesse du cerveau, de l'exacte plénitude du crâne, et sur-tout de l'inflexibilité de ses parois, les moindres épanchemens sont si dangereux dans cette cavité ; tandis que l'amas de quelques pintes de liquide dans la cavité de la poitrine amène à sa suite la suffocation. Cette vaste capacité de l'abdomen, susceptible d'une augmentation facile, étoit bien nécessaire dans une cavité dont les viscères, creux pour le plus grand nombre, et dilatables, renferment des matières dont les quantités sont variables, et d'où se dégagent des gaz qui remplissent de grands espaces. Quelle prodigieuse différence n'établit point dans les dimensions de l'abdomen la différence des alimens dont les animaux se nourrissent ! Comparez le corps grêle, élancé du tigre, du léopard, de tous les carnivores, à la masse pesante de l'éléphant, du bœuf, de tous les animaux dont les végétaux font la principale ou l'unique nourriture. L'enfant qui digère beaucoup, pour se développer et croître, a l'abdomen bien plus étendu

que

que l'adulte et que le vieillard. Chez lui l'appendice xyphoïde du sternum se termine vis-à-vis le corps de la huitième ou neuvième vertèbre dorsale : dans les vieillards, elle descend jusqu'à la dixième, ou même la onzième ; de manière que la capacité abdominale diminue avec le besoin des alimens et l'activité de la digestion ».

Nouv. élémens de physiologie

Les artères doivent-elles être considérées comme des tuyaux contractiles, ou simplement élastiques ? C'est sur quoi tous les physiologistes ne sont pas d'accord. M. R. prend un parti moyen entre ces deux opinions extrêmes, et nous paroît se rapprocher davantage de la vérité. « La force contractile dont jouissent les artères, réside dans leur tunique jaune ou moyenne. Elle est d'autant plus grande, que cette tunique a plus d'épaisseur relativement au calibre de l'artère. Aussi, comme l'observe Hunter (*à treatise on the Blood, inflammation, etc.*), la force élastique est presque la seule dont soient douées les parois des grosses artères, tandis que la contractilité est très-apparente dans celles d'un moindre calibre, et règne presque exclusivement dans les vaisseaux capillaires : aussi, la progression du sang dans les troncs voisins du cœur est-elle principalement due à l'impulsion que cet organe lui a communiquée ; et, comme le disoit Lazare Rivière, la circulation dans les gros vaisseaux est un phénomène plutôt hydraulique que médicinal. L'action des gros troncs artériels, voisins du cœur, est si peu nécessaire à la progression du sang qu'y lance ce dernier organe, que l'aorte éprouve de fréquentes ossifications, sans que la circulation s'en trouve dérangée. La grosse artère est naturellement ossense dans

Nouv. élémens de physiolog.

l'esturgeon. J. L. Petit a vu sur un libraire, auquel on avoit amputé la jambe, toutes les artères d'un certain calibre ossifiées, dures, et par conséquent incapables d'exercer la moindre action sur la colonne du sang qui les parcouroit. Tous ces faits semblent des argumens victorieux en faveur des physiologistes qui n'admettent que l'élasticité pour causes des contractions artérielles ; mais ce qui est vrai pour les vaisseaux voisins du cœur, ne l'est plus relativement aux capillaires. L'influence de cet organe ne s'étend pas jusqu'à ces vaisseaux. L'on conçoit sans peine que la colonne de sang, qui, par l'impulsion primitivement reçue, a parcouru toute la longueur des tubes, dont les parois sont ossifiées, inflexibles, et par conséquent inertes, arrivée à l'extrémité de ces canaux, est en quelque sorte ressaisie par la puissance vitale qui domine dans les capillaires, et coule sous l'influence des propriétés qui animent cet ordre de vaisseaux. Ajoutez que l'élasticité, quelque grande qu'elle puisse être, ramène seulement les tissus qui en jouissent à cet état d'où l'extension les a tirés. L'effet élastique est une espèce de réaction, toujours relative ou proportionnée à l'action qui précède. Pourquoi les artères se resserrent-elles sur le vivant, au point que vides, leur canal s'oblitère et s'efface, tandis qu'il se conserve sur les cadavres, quelqu'entière et parfaite qu'eût été la déplétion du système artériel dans les derniers instans de la vie ? Cependant plusieurs physiologistes, d'une grande autorité et des plus récens, regardent encore l'élasticité comme la principale cause de la progression du sang dans les artères ».

En réfutant l'opinion de Boërhaave sur l'obstruction

des artères bronchiales et pulmonaires, l'auteur est conduit à établir des idées plus saines sur les phlegmasies pulmonaires. « L'analyse anatomique des poumons, ou la distinction des tissus qui entrent dans leur composition, fournit de plus justes idées sur la différence des inflammations dont ils peuvent être atteints. On a vu que de ces phlegmasies pulmonaires la plus fréquente et la moins grave, le catharre, consistoit dans l'inflammation de la membrane muqueuse qui tapisse les voies aériennes; tandis que la véritable péripneumonie avoit son siége dans le parenchyme de l'organe, qu'elle convertit en une masse dure et compacte. C'est cet état que les anatomistes ont depuis long-tems désigné par le terme d'hépatisation, parce qu'en effet la substance du poumon a contracté de la dureté, sa pesanteur offre même un peu l'aspect du foie. Les mêmes recherches anatomiques ont fait voir que la pleurésie consistoit dans l'inflammation de la plèvre et de la superficie du poumon; inflammation qui tantôt ne laisse aucune trace, mais qui plus souvent offre à l'ouverture des cadavres la plèvre épaissie et opaque, couverte d'une couenne albumineuse blanchâtre, plus ou moins épaisse, ou bien adhérente au poumon. Ces adhérences du poumon à la plèvre costale sont si communes, que les anciens anatomistes les regardoient comme une disposition naturelle, et les appeloient ligamens du poumon. On a cru jusqu'ici que ces adhérences dépendoient de l'organisation d'une substance qui transude des deux surfaces. De nombreuses dissections m'ont convaincu que dans tous les points où elles sont établies la plèvre a disparu; qu'elle s'est décomposée; et que, soit à la surface du poumon, soit à l'in-

Nouv. élémens de physiolog.

Nouv. élémens de physiolog.

térieur des côtes et de leurs muscles, elle s'est épaissie par le fait de l'inflammation; qu'elle est devenue celluleuse par la raréfaction de son tissu et l'écartement de ses lames. La plèvre ainsi réduite en tissu cellulaire, l'adhérence se fait par première intention, de la même manière que dans les plaies simples réunies immédiatement. Il n'est pas d'organes qui, plus que les poumons, fournissent des faits importans à l'anatomie pathologique : les variétés qu'ils offrent, à l'ouverture des cadavres, sont presque innombrables; et pour en donner un exemple, la plèvre se présente sous cinq états bien distincts à la suite de la pleurésie : 1°. sous l'état naturel, lorsque la maladie étant commençante et légère, la résolution s'est opérée au moment de la mort; 2°. lorsqu'elle est rouge, épaissie et opaque; 3°. lorsqu'elle est recouverte d'une couenne albumineuse; 4°. lorsqu'elle est adhérente; 5°. lorsque, par suite de l'inflammation chronique, un hydrothorax s'est formé ».

L'histoire de la chaleur animale lui a fourni matière à des développemens non moins instructifs : il y prouve par des faits que, si l'augmentation réelle ou thermométrique de la chaleur est peu considérable dans les parties enflammées, elle est néanmoins fortement ressentie à raison de l'exaltation de la sensibilité par l'inflammation. On trouve également dans cet article la curieuse observation de cet espagnol qui a fait le sujet de toutes les conversations de la capitale. « Ce jeune homme s'apperçut, en traversant une maison incendiée, que la présence du feu lui étoit moins incommode qu'il ne l'avoit cru jusqu'alors. Il s'étudia à en braver impunément l'action, et devint capable de pré-

mener sur sa langue une spatule rougie à blanc, et d'apposer la plante des pieds et la paume des mains sur un fer rouge et incandescent, ou bien à la surface d'une huile bouillante. Rien n'égale l'absurdité et l'exagération des fables dont il est devenu l'objet, si ce n'est l'ignorance et la mauvaise foi de leurs auteurs. Voici en quoi consiste tout le merveilleux de cet homme prétendu insensible et incombustible : il fait glisser rapidement à la surface de sa langue, couverte de mucosités salivaires, une spatule rougie, dont toute l'action paroît se borner à en dessécher la surface en vaporisant les sucs dont elle est enduite. Après avoir promené l'instrument de la base à la pointe de la langue, il la ramène promptement dans la bouche et la colle au palais, auquel elle abandonne une portion de sa chaleur, en même tems qu'elle s'humecte d'une nouvelle salive. Dans une expérience faite en public, l'individu ayant prolongé l'application de la spatule, à l'effet caustique de la chaleur qui s'est manifesté, l'épiderme s'est détaché, et on l'a trouvé roulé comme une pelure d'oignon, dans un linge dont il s'étoit servi pour se nettoyer la bouche. Il ne plonge pas les pieds et les mains dans l'huile bouillante ; il se contente d'apposer à la surface de ce liquide la plante des premiers, et la paume des secondes ; il réitère fréquemment ces applications, entre lesquelles il laisse de courts intervalles. L'épiderme répand l'odeur de la corne brûlée lorsqu'il prolonge l'expérience. Personne n'a fait l'observation que cet individu, dont les mains ne sont pas calleuses, a les paumes de ces parties et les plantes des pieds matelassées de graisse. Un épais coussin de cette substance, peu conductrice de la chaleur, sépare la peau des apon-

Nouv. élémens de physiolog.

Nouv. élémens de physiolog.

vrôses et des gros cordons nerveux subjacens, ce qui explique jusqu'à un certain point la moindre sensibilité (1) ».

« Le pouls, observé pendant ces expériences, m'a présenté environ 120 pulsations par minute; la transpiration est visiblement augmentée, et va souvent jusqu'à la sueur. Toutes les parties du corps jouissent du degré ordinaire de la sensibilité; toutes se détruisent par l'application durable des caustiques; le feu les brûleroit si son application étoit prolongée, et l'acide nitrique détruiroit infailliblement la langue, s'il s'en lavoit la bouche, comme on n'a pas craint de l'annoncer. Cet individu ne présente donc aucune exception aux lois connues de l'économie animale; il est au contraire une preuve nouvelle de l'effet de l'habitude sur les organes ».

L'auteur a complété l'article sur la mécanique animale, qui avoit déjà beaucoup d'étendue dans l'édition précédente; il fait voir que tous les mouvemens de l'homme et des animaux offrent des exemples de la courbe élastique ou du 3e. levier, et les ramène tous à la théorie de cette courbe. Cette idée simplifie et facilite singulièrement l'étude de la mécanique animale; elle peut être regardée comme une formule générale, à l'aide de laquelle on obtient la solution de tous les problêmes que renferme cette intéressante partie de la physique : c'est par son emploi, que ce que M. R. dit des mouvemens se distingue sur-tout de ce qui avoit été avancé jusqu'à ce jour. Le mécanisme de

(1) Le sentiment de douleur que l'on éprouve dans les brûlures provenant des houpes nerveuses du derme, cette explication ne paroit être d'aucun poids. [Note du R.]

l'articulation du pied avec la jambe offre néanmoins une sorte d'exception à cette règle générale. A chaque pas que nous faisons, le pied représente un levier du second genre ; mais ce levier, qui de tous est le plus avantageux, est ici accommodé à la résistance la plus grande que nous ayons à surmonter, je veux dire, le poids entier du corps chargé de fardeaux plus ou moins considérables. Ce problème de mécanique animale est le sujet d'une Dissertation qui termine l'article de la marche. Nouv. élémens de physiolog.

Mais il n'est point à notre pouvoir d'indiquer toutes les additions qui se trouvent disséminées dans le cours de l'ouvrage, et fondues en quelque sorte dans le texte du discours ; quoique les citations que nous en avons faites suffisent pour en donner l'idée et faire juger à-la-fois de la manière et du style de l'auteur. Nous allons rapporter quelques traits ajoutés à l'histoire des tempéramens, et dans lesquels la force de l'expression nous semble unie à la justesse de la pensée. « En vain celui que la nature a doué du tempérament sanguin, voudra renoncer aux voluptés des sens, avoir des goûts fixes et durables, atteindre par des méditations profondes aux plus abstraites vérités ; dominé par ses dispositions physiques, il sera incessamment ramené aux plaisirs qu'il a eus, à l'inconstance qui fait son partage ; plus propre aux productions brillantes de l'esprit, qu'aux sublimes conceptions du génie. Son sang, qu'un vaste poumon imprègne abondamment de l'oxigène atmosphérique, coule avec aisance dans des canaux très-dilatables, et cette facilité dans le cours et dans la distribution de ses humeurs est en même tems la cause et l'image des heureuses dispositions de son esprit ».

Nouv. élémens de physiolog.

. . . . « L'histoire de J.-J. Rousseau, comme celle de presque tous les mélancoliques qui se sont illustrés dans la carrière des lettres, nous présente le génie aux prises avec l'infortune, et luttant péniblement contre l'adversité ; une ame forte logée dans un corps débile, d'abord douce, affectueuse, expansive et tendre, aigrie par le sentiment d'une condition malheureuse et de l'injustice des hommes. Jusqu'au moment où, tourmenté du désir de la célébrité, Rousseau s'élança dans la carrière épineuse des lettres, doué d'un tempérament sanguin, on le voit présentant toutes les qualités propres à ce tempérament, doux, aimant, généreux et sensible, quoiqu'inconstant ; son imagination féconde ne lui présente que des images riantes, et dans cette illusion du bonheur il vit d'agréables chimères ; mais graduellement détrompé par les dures leçons de l'expérience, profondément affligé de sa misère et des torts de ses semblables, son physique s'use, se mine et s'épuise ; avec lui le moral change, et son exemple peut être donné comme la preuve la plus frappante de l'influence réciproque du moral sur le physique, et du physique sur le moral. Il prouve sans réplique que le tempérament mélancolique est moins une constitution particulière du corps, qu'une véritable maladie, dont les degrés peuvent varier à l'infini, depuis une certaine originalité dans le caractère jusqu'à la manie la plus décidée ».

L'éloge de cet ouvrage seroit superflu ; il se trouve dans le nombre de ses éditions, dans la rapidité avec laquelle elles se succèdent, dans les traductions qui en ont été faites, enfin dans l'opinion qu'en ont conçue tous les gens éclairés.

(Dupuest-Rony, M.)

Fondemens de la science méthodique des maladies ; par J. B. Th. Baumes, *professeur à l'Ecole de médecine de Montpellier, etc.* (1).

Fondem. de la scien. méth. des maladies.

Il y a dans tout ouvrage une somme d'idées communes ou d'idées de détails qui sont généralement reçues et employées : c'est un fond qui appartient à tout le monde ; mais aussi il doit s'y trouver des idées propres, des apperçus neufs, des combinaisons originales. Pour qu'un livre se distingue d'un autre, il faut qu'il surajoute des faits nouveaux, ou qu'il combine ceux qui sont connus d'une manière particulière ou inusitée. C'est à ces idées propres que l'on doit s'attacher principalement, en analysant un ouvrage que l'on veut faire connoître au public ; afin que les amis de la science, qui sont familiers avec ce qu'il y a de commun et de classique pour ainsi dire dans le sujet, jouissent sans peine de ce qu'il y a de nouveau, et puissent facilement se mettre au courant et au niveau du système avancé par l'auteur. En dégageant ainsi ces idées principales, on en montre le fort et le foible, et l'on prépare ou l'on provoque un jugement solide. On donne sa propre opinion sans montrer de la partialité, et l'on dispose celle des autres sans lui faire violence. M. Baumes trouve dans la chimie de quoi baser un système nosologique complet : il range, selon certains points de vue d'affinités, de compositions, ou mieux dans l'ordre d'un petit nombre de principes matériels, la série de tous les genres de maladies et de

(1) 4 vol. in-8°. Montpellier an X. Chez l'auteur ; et à Paris, chez Méquignon l'aîné, rue de l'Ecole de médecine.

Fondem. de la scien. méth. des maladies.

tantôt d'une maladie réelle et existante en soi, tantôt de plusieurs maladies, c'est-à-dire de plusieurs espèces qui se rapprochent par quelque chose de général que. Il y a donc des genres positifs et des genres abstraits; ces derniers se sous-divisent en espèces qu'il sera bon quelquefois de détailler. Quant aux divisions capitales ou classes, elles sont au nombre de six. La première, à laquelle l'auteur donne le nom de *Calorinèses*, indique, d'après sa théorie les proportions du calorique; la seconde, ou des *oxigénèses*, celle de l'oxigène; la troisième, ou la classe des *hydrogénèses*, se rapporte à l'action de l'hydrogène; la quatrième à celle du phosphore, et prend le nom de *phosphorénèses*; la cinquième marque les effets de l'azote : c'est la classe des *azoténèses*; enfin la dernière est un supplément qui renferme les maladies que l'auteur n'a pas pu lier aux divisions précédentes.

Classe première ou les *Calorinèses*. Elle comprend deux sous-classes : première sous-classe, les *Surcalorinèses*. 1er. Genre. La *Polyémie* (ou la pléthore sanguine.) 2e. G. L'*Hématédèse* ou tumeur sanguine : savoir, l'écchymôse, la congestion sanguine ou l'hématocèle, la tumeur hémorroïdale, les varices, l'anévrysme. 3e. G. L'hémorragie, comprenant les hémorragies du nez, des oreilles, des gencives, de la poitrine, de l'estomac, des intestins; les hémorroïdes fluentes; les pertes et la ménorragie; les écoulemens sanguins de la vessie, de l'urètre, de l'ombilic; enfin l'hémorragie suite des opérations. 4e. G. L'*hecticie* : savoir, l'étisie fébrile ou fièvre étique et l'échauffement, que l'auteur appèle hecticie apyrétique. Le 5e. G. est la combustion humaine spontanée. Le 6e. ouvre

la sous-classe, intitulée les *Décalorinèses*, où celle dans laquelle le calorique est en défaut. Ce genre est appelé *Crymose*, pour désigner une maladie causée par le froid ou le refroidissement, soit général, soit d'une seule partie du corps. 7e. G. La *Squirosarque*, c'est-à-dire, l'endurcissement du tissu cellulaire. 8e. G. Les scrofules. 9e. G. La *Crymodinie* ou le rhumatisme froid spécifié par les diverses portions du corps qu'il peut attaquer. 10e. G. *Polylymphie* ou la pléthore lymphatique. 11e. G. L'hydropisie qui donne pour ses espèces la cachexie ou la bouffissure; l'œdème particulier de la tête, des paupières, de la gorge, du poumon, du scrotum, du genou, des jambes; l'anasarque; la leucophlegmatie; le pemphygus; l'hydrocéphale; l'hydrophtalmie; l'hydropisie de l'oreille ou *hydrotite*; la ranule ou grenouillette, nommée *hydroglosse*; l'hydrothorax; l'hydrorachis ou spina bifida; l'hydromphale; l'ascite et les hydropisies enkistées du bas-ventre; l'hydrocèle; l'hydropisie articulaire; l'hydropisie osseuse; l'hydropisie capsulaire ou le ganglion. 12e. G. La chlorôse.

Fondem. de la scien. méth des maladies.

La deuxième classe renferme les maladies avec excès ou défaut d'oxigène. Les *désoxigénèses* comprennent les onze genres suivans : 13e. G. L'*Anémie* ou le défaut de sang. 14e. G. La *Cyanose* ou maladie bleue. 15e. G. La *Blennose* ou affection muqueuse, dont les espèces sont : 1°, la fièvre muqueuse, continue, quotidienne, quarte, rémittente; 2°, la disposition pituiteuse sans fièvre; 3°, les fluxions pituiteuses, le coriza, le catarrhe de la vessie, le catarrhe simple de l'urètre, la leucorrée, soit utérine, soit vaginale, les hémorroïdes muqueuses. 16e. G. L'adynamie, qui

Fondem. de la scien. méth. des maladies.

se divise en asténie corporelle, en asténie mentale (et ici l'auteur a donné une partie des maladies de l'esprit, comme a fait M. Vitet dans sa nosologie); 17e. G. Les affections gastriques et intestinales sous le nom de *gastrose*; pour sous-divisions la fièvre gastrique légère ou fièvre continue putride de Boërhaave; grave ou fièvre putride des premières voies devenue maligne; l'anorexie; l'adypsie; la nausée; le vomissement; les flatuosités, la mauvaise digestion ou dyspepsie. 18e. G. L'*Helminthèse*, pour dire toute maladie occasionnée par des vers, avec fièvre ou sans fièvre. 19e. Le genre du *stuporisme* désigne les maladies causées par des gaz vénéneux ou des miasmes morbifiques; l'asphyxie par les gaz hydrogène simple ou sulfuré, azote, acide carbonique, carboneux, par la fumée, par les gaz aromatiques de certaines plantes dans l'ordre de Linné. L'action du miasme des marais appèle dans l'ordre de M. B. la fièvre quotidienne intermittente et rémittente; la fièvre tierce intermittente, rémittente et maligne, ou pernicieuse; la double tierce intermittente et rémittente; la fievre-quarte intermittente et rémittente; les fièvres erratiques. Le miasme animal rangé sous lui le typhus modéré de Cullen ou la fièvre putride; le typhus grave ou la fièvre maligne avec les variétés des fièvres pestilentielles. Les morsures vénimeuses sont celles de divers serpens. Diverses plantes ont sur l'économie une vertu stupéfiante ou narcotique: l'auteur les désigne dans l'ordre de Linné, classe à part leurs effets. Enfin les liqueurs fermentées ou alcooliques ont des effets sédatifs ou narcotiques qui complètent le genre des poisons. 20e. G. La démence: espèces;

l'oubli; l'imbécillité incohérente, niaise, bête; l'idiotisme; le crétinisme. 21e. G. Le goître, distingué en goître cellulaire et en goître thyroïdien. 22e. G. Lésions dans le mouvement, *dyscinie*. Espèces : le tremblement, le chorea, le béribérié. 23e. G. Les vésanies ou les mélancolies illusoire, craintive, morbifique, religieuse, panophobique, zoantropique, féminine, etc., plaintive, érotique et ou nostalgie, en démonomanie.

Les *Suroxigénèses* comprennent les 37 genres suivans. 24e. G. Les illusions des sens, le *phantasmé*. Divisions : la vue embrouillée ou floconneuse, *berlue*; la bévue ou la vue altérée ou dénaturant les images, le vertige ou tournoiement; le bourdonnement, l'ouïe fausse ou confuse; l'hydrophobie spontanée ou ténéneuse; l'antipathie; le cochemar; le somnambulisme. 25e. G. La dépravation du caractère réunit 1°. l'orgueil avec ses diverses formes, etc. 26e. G. Déréglement de l'imagination et des passions. 27e. G. L'agrypnie. 28e. G. La névrôse, et sous ce titre viennent 1°. la fièvre nerveuse lente; 2°. la fièvre nerveuse vive ou fièvre nerveuse aiguë par contagion de Selle; 3°. les resserremens, que l'auteur appèle *spasmes colibans*, savoir; la constriction de la prunelle, celle de l'intestin, celle de l'aorte pectorale; 4°. le spasme avec production de flatuosités; 5°. l'hypocondrie; 6°. l'hystérie. 29e. G. La folie ou l'aliénation complète : 1°. avec fièvre ou le délire et la frénésie; 2°. sans fièvre; la manie constante ou périodique. 30e. G. Le satyriasis et la métromanie. 31e. G. La contraction, que l'auteur appèle *tonisme*, et qu'il divise en tétanos avec fièvre, sans fièvre, avec insensibilité, avec léthargie; en strabisme, en

Fondem. de la scien. méth. des maladies.

trisme ou rigidité de la mâchoire, naturel, traumatique, avec catalepsie; en torticolis; contracture d'un membre; crampe; priapisme; catalepsie. 32e. G. Les affections carotiques ou comateuses, que l'auteur met sous le titre de *narcose*; savoir: 1°. la léthargie ou typhomanie, et le carus; 2°. l'apoplexie. 33e. G. Les maladies convulsives où le *clonisme*, éclampsie ou convulsion des enfans; épilepsie; la convulsion, soit générale soit d'une partie; la palpitation; le hoquet; l'éternuement. 34e. G. La toux simple ou accidentelle, quinteuse ou la coqueluche. 35e. G. L'asthme et ses variétés. 36e. G. La phthisie ou la consomption purulente. 37e. G. La *Gastrorexie*, qui renferme la boulimie, la polydipsie, à quoi l'auteur ajoute l'antropophagie. 38e. G. La douleur variée par son siège produit la céphalalgie gravative, tensive, etc. 39e. G. Les poisons (*toxicose*). 40e. G. Les paralysies générales et partielles. 41e. G. L'amaigrissement. 42e. G. *Epischésie* ou les suppressions. 43e. G. Sous le titre générique de *spermatisme* on trouve le spermatocèle ou enflure des vaisseaux spermatiques, la gonorrhée ou l'écoulement de l'humeur séminale sans virulence. 44e. G. La diarrhée et la lienterie; diarrhée noire ou mélène. 45e. G. Les évacuations excessives et extraordinaires. 46e. G. Le diabètes. 47e. G. La grossesse; les môles; la grosesse extra-utérine; la grossesse prolongée. 48e. G. L'avortement. 49e. G. Le calcul et le gravier; le calcul rénal, vésical. 50e. G. Les concrétions dans l'intérieur de la tête, dans le conduit lacrymal, sous la langue, dans les poumons, dans l'estomac et les intestins, dans la matrice. 51e. G. Le leucome: savoir, la cataracte, les taches et les excroissances membraneuses

membraneuses de la cornée; le glaucôme ou vice des humeurs de l'œil. 52e. G. L'augmentation de volume ou les gonflemens. 53e. G. La *pneumatose*, qui comprend les emphysèmes. 54e. G. L'obstruction et les squirres des glandes. 55e. G. Le polype. 56e. G. La phegmasie qui comprend la diathèse inflammatoire, la fièvre éphémère, la synoque ou fièvre inflammatoire simple, la fièvre putride sanguine ou avec symptômes d'inflammation au début, que l'auteur appèle synoque. 57e. G. Le phlegmon. 58e. G. Les inflammations phlegmoneuses, soit vives, soit lentes; savoir: les inflammations du cerveau, des yeux, de la langue, des amygdales ou l'esquinancie, de la mamelle, du poumon, du thymus, du pancréas, du foie, de la rate, des reins, de la matrice, de l'ovaire. 59e. G. Petite-vérole discrète, confluente, inoculée; petite-vérole volante. 60e. G. La vaccine vraie et fausse termine les oxigénèses.

Fondem. de la scienc. méth. des maladies.

IIIe. Classe. Les *hydrogénèses* se composent de 18 genres, ainsi qu'il suit. 61e. G. La phlogôse, c'est-à-dire, les inflammations séreuses ou bilieuses. 62e. G. L'érésypèle apyrétique, fébrile, boutonné, vésiculaire, circulaire, pustuleux. Après cela viennent les diverses taches de la peau, les boutons, la goutte rose, les phlyctènes, la brûlure; les effets de la foudre, le panaris, l'engelure, le phymosis, le paraphymosis; la tumeur blanche des articulations, le spina ventosa. 63e. G. La scarlatine régulière, avec angine simple, angine ulcérée ou maligne; scarlatine pustuleuse, miliaire, ortiée. 64e. G. L'urticaire chronique, vésiculaire, tubéreux. 65e. G. Le pourpre ou fièvre pétéchiale; le pourpre blanc, rouge, noir; l'éruption pétéchiale sans fièvre.

Fondem. de la scien. méth. des maladies.

66e. G. La rougeole simple, lenticulaire, angineuse, pourprée. 67e. G. La fièvre miliaire rouge, blanche, régulière, avec la suette, avec angine; fièvre miliaire des femmes en couche; miliaire chronique. 68e. G. Le pemphigus sous-divisé en primitif, fébrile, benin, malin, non fébrile. 69e. G. Les inflammations membraneuses (*phlogoesie*). 70e. G. Déviation du lait (*galactose*), 1°. avec fièvre puerpérale; 2°. sans fièvre : lait répandu. 71e. G. La *polysarcie* ou obésité générale et partielle; le stéatôme et l'ostéostéatôme. 72e. G. *Polycholie* ou diathèse bilieuse; d'où la fièvre bilieuse, la jaunisse claire, intense, noire, le calcul biliaire, la diathèse atrabilaire. 73e. G. Les dartres farineuses, écailleuses, croûteuses, vives. 74e. G. L'*achore* des enfans ou croûte de lait; l'achore des adultes. 75e. G. La teigne humide, lupine, figueuse, sèche, etc. 76e. G. Le trichoma cordoné, touffu, ongulé. 77e. Ge. La lèpre écailleuse, tuberculeuse. 78e. G. Les maladies vénériennes ou la syphilis; l'yaws; le sibbens; le pian; la blénorragie syphilitique.

IVe. Classe. Les *Azoténèses*. 79. G. Le scorbut épidémique, sporadique. 80e. G. Diathèse putride : 1°. la fièvre putride vive, lente (ou fièvre lente nerveuse d'Huxham), sporadique ou épidémique; 2°. la sodie ou mauvaise haleine. 81e. G. La gangrène d'hôpital, sporadique, par contusion, par infiltration, par étranglement, par inflammation, par pourriture, par compression; gangrène sèche; gangrène fébrile, épidémique, sénile; charbon ou pustule maligne, fièvre charbonneuse; la nécrôse; le séquestre. 82e. G. La formation du pus (*puose*); les métastases et les abcès. 83e. G. Sous le titre *Elcose* ou solution de continuité;

la plaie avec ses variétés ; la fracture ; l'ulcère ; les fistules ; la carie. 84e. G. Le cancer squirreux, fongueux, spongieux, croûteux, ulcéreux.

Fondem. de la scien. méth des maladies.

Ve. Classe. Les *Phosphoréneses*. 85e. G. Rachitis noueux, tortueux ; le ramolissement des os. 86e. G. La fragilité de l'os, l'hyperostôse. 87e. G. L'arthritis vif, lent, régulier, anomale. 88e. G. Altération ou déviation des poils et des cheveux. 89e. G. Epaississement de la peau, recourbement des ongles, leur ramolissement ; les excroissances cornées ; les excroissances en forme d'épines et d'écailles. 90e. G. La décrépitude.

Classe supplémentaire. 91e. G. L'*ectopsie*, savoir; les luxations ; les diastôses ou séparation des os ou des cartilages ; la hernie ; l'éraillement ; les obliquités de la matrice ; les déviations des testicules. 92e. G. Les enfoncemens d'os et particulièrement du crâne. 93e. G. L'extension ou prolongement contre nature des lèvres, des oreilles, des mamelles, du prépuce, du clitoris, des nymphes, du scrotum. 94e. G. L'occlusion des ouvertures naturelles des paupières, de la pupille, des points lacrymaux, de la bouche, de l'anus, du vagin, de l'orifice utérin, de la vulve, de l'urètre. 95e. G. Les adhérences contre-nature, des doigts, de la paupière avec le globe de l'œil, de l'iris avec la cornée ou avec la capsule du crystallin, de la langue ; l'ankylôse. 96e. G. Vices de position des os sans luxation, les bras tournés, les mâchoires de travers, la bosse scapulaire, etc. 97e G. Déformations ; nombre excédent de parties ; manque d'un membre ; briéveté d'une partie par rapport à sa correspondante ;

Fondem. de la scien. méth. des maladies.

gracilité du corps ; bec de lièvre ; étroitesse du thorax; brièveté du prépuce ou de tout autre appendice ; perforation extraordinaire du gland ; plante du pied aplatie ; apparence hermaphrodique.

Nous pensons que l'on ne doit ni trop vanter ni trop déprécier les travaux nosologiques. Ce genre de combinaison a peut-être des difficultés et des dangers que ne soupçonnent pas tous ceux qui s'y livrent par une espèce de manie et de mode. Lorsque Sauvages entreprit de réaliser l'idée de Sydenham en distribuant les maladies en classes, en genres et en espèces, à la manière des botanistes, il fit part de son projet au grand Boërhaave, qui sentit toutes les difficultés de l'exécution. Les embarras tenoient alors à la nouveauté du projet, au manque des termes, au désordre de la littérature médicale ; peut-être aussi à l'imperfection des méthodes séméïotiques et à l'empire de certains systêmes qui régnoient alors dans la pathologie. Toutes ces difficultés n'existent plus aujourd'hui ; les méthodes, les systêmes se sont multipliés arbitrairement et à l'infini. L'analyse a porté son coin diviseur jusques dans les moindres phénomènes de l'économie, jusques dans les dernières fibriles de notre organisation. Il falloit de nouveaux termes pour ces subtiles divisions, et le vocabulaire s'est accru immensément. Le nombre de nos signes surpasse celui des sujets de nos idées. Depuis une quarantaine d'années qui se sont écoulées, après que le premier des nosologistes a eu complété sa classification des maladies, il a paru 30 ou 40 autres ouvrages de même nature ; il semble maintenant que le plus difficile soit de s'arrêter. Il est à craindre en effet que nos embarras ne surpassent nos

richesses, et que notre abondance ne marque plus que notre pauvreté. Il est un terme à tout : en séparant trop les objets, on perd de vue leurs rapports ; on néglige l'ensemble et les sympathies. A force de diviser, l'on ne fait que désunir ; et pour vouloir trop réduire et trop décomposer, l'on finit par atténuer et détruire. Quand on perd de vue les grandes lois de l'économie animale, pour s'attacher servilement à l'esprit des méthodes, il est bien rare que l'on ne change pas l'intérêt des objets, et que l'on ne donne point aux petites choses le degré d'importance que méritent les grands points de vue. C'est ainsi que les ouvrages de nosologie et de nomenclature ont pris une sorte de crédit qui peut nuire aux véritables sciences de la médecine. Les nosologies ne sont véritablement que des méthodes ; elles ne doivent diviser que pour recomposer et refaire un tout. Un médecin ne doit pas s'habituer à juger des mouvemens isolés, des faits partiels ; car tout consent, tout conspire dans le corps humain : quand notre esprit, notre mémoire usent des méthodes artificielles, c'est pour mettre de l'ordre dans notre pensée et pour préparer notre jugement. En un mot, les méthodes nous donnent des membres séparés ; les meilleures sont celles qui nous mettent en état de recomposer ces corps divisés et de leur donner une forme régulière ou complète, c'est-à-dire un ordre simultané. Une classification des maladies doit donc enchaîner les faits élémentaires dans l'arrangement le plus facile pour notre esprit, dont l'objet est de connoître ; et le plus utile à la science, dont le but est de guérir.

Fondem. de la scien. méth. des maladies.

C'est sous ce double point de vue qu'il est facile et qu'il convient de juger la nouvelle nosologie chimique

qui nous occupe. Il faut résoudre un grand nombre de questions avant d'établir l'influence de la chimie sur la médecine, et pour r'ouvrir un ancien procès qui paroissoit définitivement jugé. Il est vrai que la face de la chimie a changé; elle a fait de grandes découvertes et d'immenses progrès; et si la nature n'eût point mis une éternelle séparation entre les lois de la matière brute et celles des corps organisés, il ne faut pas douter que la chimie de nos jours ne dût s'appliquer avec un grand succès aux phénomènes de l'économie vivante. Il semble donc qu'il ne faut plus partir des anciennes théories du seizième siècle; c'étoit alors des fermentations, des sublimations, des cohobations; on imaginoit des combats ou des alliances entre les soufres, les métaux, les terres, les alkalis, les sels et les acides. C'est avec ces suppositions et avec ces élémens que l'on prétendoit expliquer les maladies, et que l'on vouloit les guérir. La doctrine a changé; mais nos lumières et nos vues d'application restent au même point. La chimie a découvert et analysé de nouveaux mixtes; elle a décomposé ce qui nous paroissoit simple; des substances concrètes ont pris la forme et l'élasticité des vapeurs et des gaz. Il semble qu'en subtilisant davantage on est arrivé aux derniers termes de l'analyse et aux bornes de la nature. Quelles sortes d'avantages en est-il résulté pour la pratique de la médecine? Nous retrouvons, il est vrai, dans le corps humain certains gaz, que les chimistes ont analysés; nous y retrouvons le phosphore et la lumière, le gaz hydrogène et l'air vital; l'azote s'échappe en abondance dans les décompositions animales. Mais qui ne voit pas que les difficultés ne sont que repous-

Fondem. de la scien. méth. des maladies.

sées, et non résolues; qu'il reste toujours à découvrir les lois de la formation de ces substances dans les organes, et les rapports qui se trouvent entre ces formations et les phénomènes des maladies? Le même voile qui nous dérobe la contexture des solides et des fibres du corps humain, nous tient également cachés les combinaisons et les modes de composition de nos fluides. Nos vaines distinctions importent peu, les ténèbres sont aussi épaisses d'un côté que de l'autre.

Fondem. de la scien. méth. des maladies.

Au surplus, quelles que soient les lumières que puissent nous donner les théories chimiques dans la composition des corps organisés, elles sont loin de fournir la matière de quelques apperçus, où de devenir la base d'un système entier des maladies. Les anciens chimistes ne se sont pas cru assez sûrs de leurs doctrines, pour en faire une méthode distributive et une règle universelle. Les anciens humoristes, les galénistes n'ont jamais entrepris d'établir un système sur l'influence des quatre humeurs qu'ils admettoient de préférence. Jamais on n'a pensé pouvoir réduire tout aux quatre élémens, quelque certain qu'on fût qu'il y a chez nous de l'humide, du froid, du chaud ou de la sécheresse qui prédominent. Jamais encore les mécaniciens, jusqu'au tems de Brown (car ce réformateur est véritablement de leur bord), n'ont voulu ramener dans un système suivi tout à des disproportions de force ou à des principes de dynamique. La raison étoit toute simple; c'est que, quoiqu'il y ait de ces principes d'action dans le corps humain, et quoiqu'ils deviennent plus sensibles en certaines occasions, dans la majeure partie des cas on tomberoit dans le vague et dans l'arbitraire absolu. Cependant, il faut le

Fondem. de la scien méth. des maladies.

dire, si nous en étions réduits à choisir, les principes des anciens chimistes ou du moins des galénistes eussent été plus directement applicables à la médecine, et eussent pu fonder raisonnablement un cadre de nosologie; car il est plus facile de déterminer l'influence, ou l'action des substances immédiatement nutritives. La plupart des actes de la nutrition et des secrétions s'opèrent par des affinités animales ou organiques très-différentes de l'affinité chimique. Lorsque nous trouvons la graisse, la sérosité, la substance fibreuse, il est impossible de supposer que ces substances se forment de toutes pièces et immédiatement avec l'hydrogène, l'azote, l'oxigène et les autres fluides élémentaires. Il est, au contraire, reconnu que les substances animales se trouvent toutes préparées dans les alimens que nous prenons. L'albumine, la gélatine, le gluten, l'arôme des végétaux et de la chair dont nous faisons notre nourriture, se mêlent directement avec le chyle, et de-là avec les autres humeurs et les solides. Le lait, que tous les médecins regardent comme le fluide le moins animalisé, quoique formé de plusieurs substances distinctes, se compose de matériaux immédiats; c'est un mélange de lymphe, d'huile, de sérosité et de sel sucré; son peu d'animalisation, la promptitude avec laquelle il se forme, et sa composition, tout nous force à croire qu'il est le résultat d'une secrétion simple de substances toutes faites, et de sucs blancs huileux émulsifs que les glandes mammaires tirent de la circulation générale. Enfin certains actes, comme la respiration, qui admettent plus facilement cette composition élémentaire, sont eux-mêmes subordonnés à des influences si particulières, et donnent lieu à des

phénomènes si discordans avec les théories physiques, que pour un esprit judicieux l'application de ces théories ne présente que de bien foibles ressources.

Fondem. de la scien. méth. des maladies.

Nos connoissances sur tous ces points sont loin de pouvoir dissiper nos doutes, et de répondre aux questions qu'on peut se faire; mais il n'en reste que mieux prouvé que pour une méthode il faut partir de ce qui est connu, de ce qui est le moins arbitraire, et de ce qui fournit des données particulières et applicables. Aussi les méthodes des nosologistes ont-elles roulé sur les distributions anatomiques, ou bien sur les distinctions que fournissent les symptômes. Les classifications, fondées sur les causes, sont les plus mauvaises de toutes, parce qu'elles sont les plus équivoques et les moins circonscrites, sur-tout quand on choisit les causes prochaines, qui ne sont propres qu'à exercer la dispute, et qui éclairent très-peu la science, en ce qu'elles fixent très-peu nos idées.

D'ailleurs, les mêmes causes agissent sur des systêmes opposés, ou sur des parties différentes (1), et dans des circonstances diverses; ce qui produit des effets très-distincts. On peut donc mettre ensemble des choses de nature opposée; l'on s'expose à faire des rapprochemens bisarres: que l'on prenne, par exemple, dans la nosologie de M. B., le genre des miasmes morbifiques, intitulé *Stuporisme*, on trouve les diverses asphyxies, les morsures venimeuses réunies avec la fièvre tièrce, la fièvre quarte, le typhus grave ou la fièvre maligne, la fièvre jaune, la suette et la peste. Voilà des maladies fort disparates, et même très-op-

(1) *Differunt pro naturâ locorum genera medicinæ.* [Cels.].

Fondem. de la scien. méth. des maladies.

posées dans le traitement, qui se trouvent cumulées dans un même genre artificiel. Si nous prenons la classe même où se trouve ce genre, nous voyons que son caractère se tire d'une privation d'oxigène; et sous ce même point de vue cette classe, appelée les *désoxigénèses*, met ensemble les affections gastriques, les affections muqueuses, les foiblesses nerveuses; les maladies vermineuses, la démence et le goître. Quand on fait des réunions aussi incohérentes, il faut au moins que ce soit pour développer des points de théorie, sinon utiles, au moins sûrs et constans. Mais, de bonne foi, il est tout aussi difficile d'admettre, qu'il est extravagant d'avancer que la proportion défectueuse de l'oxigène soit le principe commun, l'étiologie essentielle de toutes ces affections. Ceux qui voudront présenter des difficultés à l'auteur, se permettront aussi de supposer un manque de lumière, un manque d'électricité, un défaut de calorique, ou enfin de tout autre stimulant; et quant aux fièvres contagieuses et pestilentielles, aux fièvres quartes, aux affections gastriques et vermineuses, on voudra un principe positif, un miasme; on ira même jusqu'à demander ce que c'est que ce miasme dans l'ordre chimique de nos connoissances. Sera-ce de l'hydrogène, de l'azote, de l'ammoniaque? Pourroit-on avec ces substances faire *à priori* et de toutes pièces un gaz qui produisît une fièvre pestilentielle? Pourroit-on la guérir avec un gaz qui lui fût directement opposé?

Si nous passons à d'autres classes de la nosologie chimique, on ne s'étonnera pas moins de toutes les distinctions que fait l'auteur entre les inflammations dues à un accroissement d'oxigène, et celles que l'on

pporter à l'augmentation de l'hydrogène. Les
es vénériennes, ainsi que le trichoma, les
de lait, que l'on seroit tenté de rapporter à la
des sous-oxigénèses, avec les affections mu-
s, sont au contraire confondues avec l'érésypèle,
lure, *la fulguration*, le panaris, le phymosis,
latine, le pourpre, la rougeole, la fièvre mi-
dans les maladies hydrogénèses. Quand on voit
rapprochemens, l'on cherche dans l'ouvrage les
les raisonnemens, les détails, les expériences
puient de si frêles, de si puériles distinctions,
ne les trouve nulle part.

pperçu que l'on vient de lire sur la méthode de
., donne une idée des défauts et de l'équivoque de
ributions. Les genres les plus opposés se trouvent
nble; des genres très-voisins par leur nature se
ent très-écartés. Pour se faire une idée complète
rdre des fièvres, il faut aller les chercher dans le
ure l'*h cticie*; dans le 15e. ou la *blennose*; dans le
ou la *gastrose*; dans le 19e. ou le *stuporisme*; dans
ou la névrôse; le 56e. ou la phlegmatie; le 62e. ou
ypèle; le 63e. ou la scarlatine; le 65e. ou le pour-
le 67e. ou la fièvre miliaire; le 70e. ou la *galac-*
le 72e. ou la *polycholie*; le 80e. ou la *septose*.

trouve aussi beaucoup de genres qui se confondent
d'autres : ainsi la *polylymphie*, 10e. G. se confond
la chlorôse, 12e. G.; l'anémie 13e. G. avec la blen-
15e. G. La phthisie ou consomption purulente,
G. est une répétition ou une ampliation de l'*hecti-*
. G. C'est une infinité de répétitions ou de purcs
nctions nominales. Le rhumatisme froid se trouve
poser la *crymodynie*, 9e. G. Et l'on retrouve le rhu-

matisme lent dans la *phlogoésie*, 69e. G. L'*ophtalm* humide est dans le 58e. G. ou *phlegmonitie*; et l'o talmie sèche est dans le 69e. ou la *phlogoésie*. trouve le coriza dans la *blennose*, 15e. G.; et le tarrhe des narines, dans le 69e. G.; le phymosis et paraphymosis, dans le 57e. et dans le 62e.; le ph phygus, dans le 11e. et le 68e.; la fièvre quarte, d le 15e. et le 19e.; enfin l'auteur fait souvent des d tinctions si peu tranchantes, qu'il est difficile de pas confondre des genres, qui ne sont bien sépa que dans son esprit. Toutes ces vaines distinctio et ce désordre rendent la lecture de cet ouvrage tr fatigante. Il est impossible de se faire un système gulier et suivi; il faut aller chercher des espè de maladies à côté d'autres fort disparates; il f aller chercher la *spina ventosa* dans le genre érésyp la gale dans l'*helminthèse*, l'entorse dans le g douleur. Dans l'*épischesie*, à côté des suppressions la transpiration et du lait, de la constipation et accouchemens laborieux, se trouve la difficulté d'e gendrer ou la stérilité; il est presque impossible de pas voir ici un pur jeu de mots.

Nous avons parlé des principes de cette méth nosologique, que le docteur Beaumes a adoptés; n avons parlé de la composition de l'ouvrage; nous dirons rien du style, qu'on n'ait déjà pressenti. D l'on s'est apperçu de ces dénominations barba dont fourmille cette nosologie; et cependant nous av évité de rappeler celles qui sont trop choquantes. C ouvrage est donc hérissé d'un fastidieux néologism il est malheureux qu'on fasse parler à la médeci un langage étrange et ridicule; ce n'est pas une

ité de créer de nouveaux mots, quand nous avons
la main des synonimes nombreux. Ceux qui écri-
bien, ne sont pas embarrassés pour le choix des
essions. Quand on conçoit clairement, on a
soin de s'exprimer de même; et pour cela,
oms reçus doivent suffire. Après tout, ces bar-
smes et ces incorrections sont si communs, que
s y eussions moins insisté, si nous avions
vé davantage à louer dans l'ouvrage que nous
ysons. Notre critique a été sévère, parce qu'il
nécessaire de rappeler les bons principes, et d'é-
r les faux et futiles systêmes. Il est nécessaire
rémunir contre ces idées fautives, qui ne servent
la connoissance ni à l'art. Il nous est infiniment
ble de présenter ainsi l'ouvrage de M. Baumes,
esseur d'une école illustre, auteur de plusieurs
traités sur l'art de guérir. La marche qu'il a tenue
fautive; le sentier qu'il a suivi l'a égaré; nous
ppelons à ses illustres collègues, qui, bien loin
opter une doctrine mesquine et trompeuse, se
nt à des travaux dont l'utilité éclaire notre science
tant d'apperçus neufs, grands et fertiles; nous en
elerons même à M. Baumes un jour, s'il veut se
vaincre que l'opinion que nous portons de son
re ne nuit point à celle que nous nous sommes
de ses talens et de sa personne. Nous avouerons
n que son ouvrage contient une partie de dé-
qui peuvent guider les médecins dans l'étude
haque espèce de maladies; c'est la partie biblio-
hique et la synonimie qui accompagnent les genres
es espèces. Cette partie d'érudition doit servir aux
iciens et aux étudians, et leur éviter beaucoup de

Fondem. de la scien. méth. des maladies.

Fondem. de la scien. méth. des maladies.

peine dans leurs recherches. Si M. B. se décide [illegible] jour à donner ce qu'il y a de neuf ou de particul[illegible] dans chaque auteur qu'il cite, on retirera de ce ra[illegible] prochement de grandes lumières, sur-tout en mett[illegible] dans une pareille analyse un grand esprit de sage[illegible] et de discussion; il seroit fort utile de pouvoir co[illegible] parer sur un même sujet des opinions très-varié[illegible] des théories très-divergentes et des procédés différ[illegible] Une pareille analyse nous avanceroit beaucoup, [illegible] vaudroit autant qu'une foule de nouvelles expérien[illegible] que l'on répète chaque jour. Presque tout a été tent[illegible] mais qu'il est peu de choses que l'on ait calculé apprécié avec soin, et jugé avec discernement!

M. Chavassieu d'Audebert, doct. méd.

Traité de la nature et du traitement de la phthisie pulmonaire; par J. Bonnafox de Malet, *docteur en médecine* (1).

Sur la nat. et le trait. de la phthisie pulm.

Jusqu'ici l'on a beaucoup écrit sur la phthisie pulmonaire; et, malgré que nous comptions quelques ouvrages précieux relatifs à cette matière, il n'en est cependant point qui présente une classification régulière, un arrangement méthodique des diverses espèces de phthisie, considérées par rapport aux causes d'obser-

---

[1] Un vol. in-8°. Prix 5 fr. et 6 fr 50 cent. par la poste. Paris an XII-1804; chez Crapart, Caille et Ravier, libraires, rue Pavée St.-André, n. 12.

vation qui leur donnent naissance. Cette maladie est une de celles qui se présentent le plus souvent à la pratique, et une de celles que l'on guérit le moins. Ce défaut de succès tient autant au peu de soin que l'on apporte en général à déterminer l'espèce de phthisie que l'on a à combattre, et à l'aveugle routine ou à l'empirisme que l'on suit dans le traitement qu'on lui oppose, qu'à l'incurabilité même de la maladie. On compteroit sans doute bien plus de succès, si, dès le principe et avant que la lésion soit bien déclarée, on cherchoit à découvrir la nature des causes morbifiques qui l'ont produite ; et si, à cette époque, on faisoit un usage suivi des méthodes thérapeutiques indiquées par ces recherches préliminaires.

Sur la nat. et le trait. de la phthisie pulm.

Le travail dont nous allons rendre compte est rédigé précisément dans l'intention d'inspirer le goût de ces recherches et de les faciliter. Après des considérations générales sur l'organisation et les fonctions des poumons ; considérations trop connues pour que nous nous y arrêtions, et qui cependant ont dû être rapportées comme les préliminaires indispensables de l'ouvrage, l'auteur fait connoître les résultats de l'autopsie cadavérique des personnes mortes de la phthisie pulmonaire. Les phénomènes observés à cet égard sont ou locaux ou généraux.

Les phénomènes locaux appartiennent aux organes pulmonaires ; ils consistent en tubercules, hydatides, calculs, caries, exostôses, altérations glanduleuses, vomiques, adhérences, épanchemens, infiltrations, etc. qui se forment dans les poumons. Mais ces phénomènes peuvent être l'effet comme la cause de la maladie ; ainsi l'autopsie cadavérique ne sauroit à elle

Sur la nat. et le trait. de la phthisie pulm.

seule constater l'espèce de phthisie qui a causé la mort.

Les tubercules que l'on rencontre chez la plupart des phthisiques n'existent pas seulement dans les poumons ; on les retrouve sur presque toutes les parties du corps, où ils conservent une identité remarquable de forme, de consistance et de couleur.

Dans les poumons, le volume de ces tumeurs varie depuis la grosseur d'un grain de millet jusqu'à celle d'un œuf de poule. On y observe une enveloppe et une matière propre contenue sous cette enveloppe. L'enveloppe est formée de deux plans : le premier ou l'externe, lisse, transparent et toujours plus ou moins intimement uni aux parties qui l'avoisinent, est d'une consistance variable ; il prend quelquefois la densité des substances osseuses et toutes leurs propriétés chimiques. Le second ou l'interne, composé de substance albumineuse, d'un blanc rougeâtre, est assez semblable à la couenne qui revêt la parois des anciens ulcères.

La matière placée sous l'enveloppe est aussi de nature albumineuse ; elle présente des degrés très-différens de consistance et de densité. Lorsqu'elle se fond, le ramollissement commence toujours par le centre et se communique de proche en proche jusqu'à la circonférence ; la matière alors est ordinairement poussée au-dehors par l'expectoration.

Le nombre des tubercules varie beaucoup ; il est quelquefois si considérable, qu'on trouve à peine quelques traces du parenchyme des poumons. Il paroît que c'est sur-tout par leur quantité que la présence des tubercules est funeste ; ils gênent alors l'action de l'organe

sées, et non résolues; qu'il reste toujours à découvrir les lois de la formation de ces substances dans les organes, et les rapports qui se trouvent entre ces formations et les phénomènes des maladies ? Le même voile qui nous dérobe la contexture des solides et des fibres du corps humain, nous tient également cachés les combinaisons et les modes de composition de nos fluides. Nos vaines distinctions importent peu, les ténèbres sont aussi épaisses d'un côté que de l'autre.

Fondem. de la scien. méth. des maladies.

Au surplus, quelles que soient les lumières que puissent nous donner les théories chimiques dans la composition des corps organisés, elles sont loin de fournir la matière de quelques apperçus, où de devenir la base d'un système entier des maladies. Les anciens chimistes ne se sont pas cru assez sûrs de leurs doctrines, pour en faire une méthode distributive et une règle universelle. Les anciens humoristes, les galénistes n'ont jamais entrepris d'établir un système sur l'influence des quatre humeurs qu'ils admettoient de préférence. Jamais on n'a pensé pouvoir réduire tout aux quatre élémens, quelque certain qu'on fût qu'il y a chez nous de l'humide, du froid, du chaud ou de la sécheresse qui prédominent. Jamais encore les mécaniciens, jusqu'au tems de Brown (car ce réformateur est véritablement de leur bord), n'ont voulu ramener dans un système suivi tout à des disproportions de force ou à des principes de dynamique. La raison étoit toute simple; c'est que, quoiqu'il y ait de ces principes d'action dans le corps humain, et quoiqu'ils deviennent plus sensibles en certaines occasions, dans la majeure partie des cas on tomberoit dans le vague et dans l'arbitraire absolu. Cependant, il faut le

Sur la nat. et le trait. de la phthisie pulm.

ladie dont elles ne sont pas toujours la cause nécessaire.

Les calculs des poumons, que l'on regarderoit à tort comme des produits constans de l'affection ou goutteuse ou rhumatismale dans la phthisie, peuvent avoir la même origine que les tubercules et les hydatides. On les trouve à la partie supérieure ou inférieure de l'organe pulmonaire, mais le plus souvent vers le sommet; on a vu quelques personnes les rendre par l'expectoration.

L'induration des poumons est le plus souvent le résultat de la présence des tubercules, des hydatides ou des calculs qui, par l'irritation continuelle qu'ils portent sur l'organe, finissent par en pervertir totalement la sensibilité; aussi ces indurations sont-elles toujours irrégulièrement répandues, circonscrites et partielles.

M. Bonnafox a recueilli un cas de péripneumonie adynamique qui a fini par la gangrène des poumons. On ne voit dans les auteurs que très-peu d'exemples semblables. On conçoit en effet que ces terminaisons doivent être extrêmement rares. D'après l'organisation et les fonctions de l'organe pulmonaire, la mort arrivera avant que la gangrène ne se soit prononcée, à moins qu'elle n'ait lieu que sur des parties circonscrites. Dans le fait rapporté par l'auteur, « le poumon gangrené s'offroit sous un aspect bleuâtre; il répandoit une odeur cadavéreuse; c'étoit un putrilage qui s'écrasoit sous le scalpel ».

Les foyers purulens ou tonniques se forment 1°. par la fonte putride d'un ou de plusieurs tubercules voisins, d'une ou de plusieurs hydatides contiguës, etc.,

2°. par l'inflammation suivie de suppuration d'une partie plus ou moins considérable des poumons.

Sur la nat. et le trait. de la phthisie pulm.

« Les vomiques sont traversées par des brides qui les croisent en tous sens. Ce sont les vaisseaux pulmonaires qui ont résisté aux agens de la destruction, et qui continuent de faire circuler les élémens de la vie au milieu des ruines de la mort; aussi voit-on des personnes qui vivent long-tems avec des vomiques considérables ».

» On trouve quelquefois des vomiques entièrement vides et desséchées, et toujours elles sont plus ou moins vides. La matière qu'elles contenoient s'est jetée dans le torrent de la circulation, et s'est dissipée par un émonctoire, après avoir été tirée des anfractuosités qui la receloient par l'action aspirante des vaisseaux absorbans ». C'est par ce moyen que la nature opère spontanément dans quelques cas la cure des vomiques.

L'hydropisie des poumons, comme celle de toutes les autres parties du corps, a lieu ou par l'énergie vicieusement augmentée des vaisseaux exhalans, ou par leur débilité relative; elle peut être aussi le produit de lésions analogues survenues au système des vaisseaux absorbans. Alors les causes étant différentes et même opposées, il en résulte toujours des effets identiques, c'est-à-dire, une plus grande sécrétion de fluides, et par conséquent un épanchement lymphatique. Cette lésion n'auroit donc pas lieu, si ces deux branches du système lymphatique pouvoient s'exalter également, et si leurs fonctions conservoient entr'elles une juste proportion. On sent bien que le traitement de l'hydropisie doit être différent, suivant qu'il y a débilité

ou surcroît d'excitation de l'un ou de l'autre système.

Sur la nat. et le trait. de la phthisie pulm.

Les plèvres, en participant plus ou moins aux lésions des poumons, peuvent présenter ou des adhérences, ou des concrétions membraniformes, ou même des ossifications. L'auteur, dans les nombreuses ouvertures de cadavres qu'il a faites, n'a trouvé ces productions osseuses que sur la partie antérieure et cartilagineuse de quelques cerceaux de la trachée-artère; les sujets qui lui ont offert ce phénomène, avoient succombé aux ravages d'une phthisie chronique dont M. Bonnafox rapportoit la cause primitive à une diathèse goutteuse.

Quoique l'opinion qui avoit fait considérer la phthisie pulmonaire comme une maladie dépendante des glandes lymphatiques des poumons soit entièrement gratuite, puisque l'existence de ces glandes est supposée, on ne niera cependant point qu'une altération dans les glandes bronchiques ne détermine quelquefois la phthisie des bronches; sans compter que l'altération de ces mêmes glandes peut être succédanée à la phthisie pulmonaire: ce sont là des documens démontrés certains, tant par les connoissances pathologiques, que par les autopsies cadavériques.

L'auteur passe ensuite à l'examen des phénomènes généraux que présente l'autopsie cadavérique dans les autres organes. Le cœur, et sur-tout son oreillette et son ventricule droits présentent, fréquemment des dilatations plus ou moins fortes; mais ces dilatations n'ont aucun rapport avec la phthisie. « Elles arrivent dans cette maladie comme dans toute autre cause de mort, lorsque, les mouvemens de la respiration commençant à s'affoiblir, le sang qui est poussé dans l'at-

tère pulmonaire y trouve des obstacles qui retardent son cours et l'obligent à la fin à s'arrêter dans l'oreillette et le ventricule droits dont les parois cèdent insensiblement, ainsi que les parois de l'artère pulmonaire; d'où résulte une augmentation de diamètre dans ces cavités «,

Sur la nat. et le traît. de la phthisie pulm.

C'est encore à des causes semblables, c'est-à-dire, à la stagnation et à l'épaississement du sang qui se forme alors en caillots polypeux, que l'on doit rapporter la naissance des polypes observés quelquefois après la mort des phthisiques.

Quant au ramolissement, à la décoloration et à la flaxidité de la substance même du cœur, il est clair qu'ils sont le produit de la phthisie ou plutôt de la foiblesse de la circulation, suite nécessaire du défaut d'oxidation du sang; oxidation qui est subordonnée elle-même à l'activité de la respiration. Or, dans la phthisie, quelle qu'en soit la cause, la respiration languit, le sang moins chargé d'oxigène a aussi moins de vitalité, et la fibrine s'y trouve en petite quantité.

Ces altérations du cœur se communiquent au péricarde, en sorte que celui-ci perd de sa sensibilité, de son extensibilité, de sa densité, en un mot de sa vitalité; et l'hydropisie s'en empare quelquefois.

Le foie prend plus de développement qu'il n'en a ordinairement; et cela, dit M. Bonnafox, parce que l'hydrogène et le carbone qui sont les élémens de la bile n'étant expulsés que foiblement par l'expiration, à raison de la lésion des poumons, ces élémens restent dans le sang, se portent au foie en plus grande quantité; et cet organe s'engorge pour ainsi dire des élémens de la bile.

Sur la nat. et le trait. de la phthisie pulm.

Mais le foie devenant plus graisseux qu'à l'ordinaire par la surabondance de l'hydrogène et du carbone, comment se fait-il que la graisse composée de ces deux élémens chimiques n'augmente pas également dans toutes les parties du corps ? L'émaciation est un des principaux effets de la phthisie (1). L'auteur, sans expliquer ce phénomène, croit en rendre raison, en disant qu'une oie que l'on nourrit d'une pâte substantielle après l'avoir enfermée dans une cage très-étroite, que l'on place dans un endroit chaud et obscur, maigrit malgré cette nourriture abondante; tandis que son foie se ramollit, devient plus gros, plus huileux, et finit par acquérir un volume énorme. J'en demande bien pardon à M. Bonnafox; mais le moyen qu'il regarde comme susceptible de maigrir les oies est précisément celui que l'on emploie pour engraisser toutes les volailles que l'on sert sur nos tables; et certes, lorsqu'elles ont été nourries de la sorte, elles ne sont pas maigres.

Mais sans recourir à cette comparaison, le phénomène que présentent les phthisiques peut recevoir une explication plus satisfaisante. Sans doute l'hydrogène et le carbone, ces deux élémens de la graisse, sont plus abondans chez les phthisiques. Mais ces élémens se concentrent sur le foie, dont l'action obéit aux sympathies que les poumons exercent sur lui et les

(1) C'est sur-tout de cette espèce de maladie, et principalement de la fièvre lente dont elle est accompagnée, que l'on doit dire avec Virgile :

Furit atque artûs depascitur arida febris.

peuvent se distribuer à la périphérie, à raison même de cette concentration, qui est l'effet inséparable de la maladie : le défaut de distribution des sucs nutritifs est un des symptômes que l'on a à combattre dans les phthisies, et auquel on oppose les frictions, les promenades à pied, à cheval, etc.

Sur la nat. et le trait. de la phthisie pulm.

Les autres parties du corps subissent diverses altérations : l'on trouve presque par-tout, et particulièrement dans les viscères abdominaux, des tubercules, des hydatides, des calculs : les côtes, le sternum, et d'autres os se ramolissent, se carient; les glandes s'engorgent, s'enflamment, suppurent; il se forme des aphthes dans la gorge et dans la trachée-artère; le voile du palais se phlogôse; le pancréas et même le mésentère présentent des obstructions plus ou moins considérables, etc.

L'auteur passe à l'histoire générale de la phthisie, et il commence par ses signes précurseurs. Cette maladie se déclare dans tous les âges; mais le plus souvent à l'époque de la puberté, et de dix-huit à trente-six ans. « La phthisie (dit Thomas Reid, traduction de Dumas) se rencontre le plus communément parmi les jeunes gens d'une stature haute, élancée, dont le corps a jeté un accroissement rapide, qui, à l'étroite capacité de la poitrine, joignent une complexion foible, un teint délicat, la peau fine, les pommettes rouges et saillantes ».

M. Bonnafox s'occupe ainsi successivement des causes communes, des symptômes et du traitement de la phthisie considérée d'une manière générale. Il n'a pas oublié de noter la manière étrange dont s'habillent les jeunes personnes du sexe, et les nombreux

Fondem. de la scien méth. des maladies.

matisme lent dans la *phlogoésie*, 69e. G. L'*ophtalmi* humide est dans le 58e. G. ou *phlegmonitie* ; et l'op talmie sèche est dans le 69e. ou la *phlogoésie*. trouve le coriza dans la *blennose*, 15e. G. ; et le tarrhe des narines, dans le 69e. G. ; le phymosis et paraphymosis, dans le 57e. et dans le 62e. ; le pe phygus, dans le 11e. et le 68e. ; la fièvre quarte, da le 15e. et le 19e. ; enfin l'auteur fait souvent des d tinctions si peu tranchantes, qu'il est difficile de pas confondre des genres, qui ne sont bien sépar que dans son esprit. Toutes ces vaines distinctio et ce désordre rendent la lecture de cet ouvrage trè fatigante. Il est impossible de se faire un système gulier et suivi ; il faut aller chercher des espè de maladies à côté d'autres fort disparates ; il fa aller chercher la *spina ventosa* dans le genre érésypè la gale dans l'*helminthèse*, l'entorse dans le ge douleur. Dans l'*épischesie*, à côté des suppressions la transpiration et du lait, de la constipation et accouchemens laborieux, se trouve la difficulté d'e gendrer ou la stérilité ; il est presque impossible de pas voir ici un pur jeu de mots.

Nous avons parlé des principes de cette méth nosologique, que le docteur Beaumes a adoptés ; n avons parlé de la composition de l'ouvrage ; nous dirons rien du style, qu'on n'ait déjà pressenti. D l'on s'est apperçu de ces dénominations barba dont fourmille cette nosologie ; et cependant nous av évité de rappeler celles qui sont trop choquantes. C ouvrage est donc hérissé d'un fastidieux néologism il est malheureux qu'on fasse parler à la médeci un langage étrange et ridicule ; ce n'est pas une

ité de créer de nouveaux mots, quand nous avons
s la main des synonimes nombreux. Ceux qui écri-
t bien, ne sont pas embarrassés pour le choix des
ressions. Quand on conçoit clairement, on a
besoin de s'exprimer de même; et pour cela,
noms reçus doivent suffire. Après tout, ces bar-
ismes et ces incorrections sont si communs, que
s y eussions moins insisté, si nous avions
vé davantage à louer dans l'ouvrage que nous
lysons. Notre critique a été sévère, parce qu'il
nécessaire de rappeler les bons principes, et d'é-
er les faux et futiles systêmes. Il est nécessaire
prémunir contre ces idées fautives, qui ne servent
la connoissance ni à l'art. Il nous est infiniment
ible de présenter ainsi l'ouvrage de M. Baumes,
fesseur d'une école illustre, auteur de plusieurs
s traités sur l'art de guérir. La marche qu'il a tenue
t fautive; le sentier qu'il a suivi l'a égaré; nous
ppelons à ses illustres collègues, qui, bien loin
lopter une doctrine mesquine et trompeuse, se
ent à des travaux dont l'utilité éclaire notre science
tant d'apperçus neufs, grands et fertiles; nous en
elerons même à M. Baumes un jour, s'il veut se
vaincre que l'opinion que nous portons de son
re ne nuit point à celle que nous nous sommes
e de ses talens et de sa personne. Nous avouerons
n que son ouvrage contient une partie de dé-
s qui peuvent guider les médecins dans l'étude
chaque espèce de maladies; c'est la partie biblio-
hique et la synonimie qui accompagnent les genres
es espèces. Cette partie d'érudition doit servir aux
ticiens et aux étudians, et leur éviter beaucoup de

Fondem. de la soien. méth. des maladies.

écarts de régime que l'on se permet communément. Il examine ensuite la transmission du germe de la phthisie par la génération, et il prouve que le père phthisique peut imprimer au germe qu'il féconde le principe du mal dont il est atteint, malgré que la mère en soit exempte ; que de son côté la mère peut communiquer au germe qu'elle développe et dont elle fournit les linéamens, le principe de l'affection phthisique dont elle est atteinte ; que les poumons de l'enfant dans le sein de la mère peuvent contracter la disposition phthisique sans aucune transmission héréditaire de la part du père ni de la mère, c'est-à-dire, que les poumons du fœtus peuvent contracter les tubercules, hydatides et autres altérations qui produisent la phthisie ; il n'est pas rare en effet de voir des enfans nés phthisiques, et dont le père et la mère jouissent d'une bonne santé ; enfin, qu'une mère peut transmettre au fœtus qui se développe dans son sein, la phthisie dont elle est accidentellement atteinte pendant sa grossesse.

Sur la nat. et le trait. de la phthisie pulm.

L'auteur agite ensuite une question non moins importante, mais plus contestée ; c'est la qualité contagieuse de la phthisie par la cohabitation, en faisant des ouvertures de cadavres, et par l'usage des hardes et autres effets qui ont servi à une personne phthisique. Il se décide pour l'affirmative, et cite à l'appui de la contagion de la phthisie par ces moyens un grand nombre de faits bien constatés. Mais il reconnoît aussi que les dangers de la contagion sont subordonnés à l'idiosyncrasie du sujet qui les brave, et qui peut dans mille circonstances les braver impunément. M. Bonnafox ajoute en outre que la mort diminue singulièrement les dangers de la contagion de la phthi-

sie (1), et que l'on ne cite aucun anatomiste devenu pulmonique pour avoir disséqué les restes inanimés des personnes mortes de cette maladie. On est donc autorisé à regarder comme dénuées de fondemens les craintes de Morgagni et de Valsalva ; craintes qui ont empêché ces habiles scrutateurs de l'anatomie pathologique de nous laisser un plus grand nombre d'autopsies cadavériques sur la phthisie.

Sur la nat. et la trait. de la phthisie pulm.

L'auteur trace le tableau des symptômes dont se compose la phthisie, en les suivant successivement dans les trois époques ou périodes de la maladie. Il analyse ensuite séparément chacun de ces symptômes pour en bien connoître l'origine, la cause et l'influence.

Les ruptures et les érosions des vaisseaux sanguins du poumon auxquelles on a voulu attribuer les hémophthisies sont, suivant l'auteur, purement imaginaires, ainsi que le prouvent les autopsies cadavériques. L'action augmentée ou diminuée des capillaires sanguins porte de toutes parts sur les surfaces muqueuses des bronches une plus ou moins grande quantité de sang, qui est chassé ensuite au-dehors avec d'autant plus de rapidité, que les mouvemens d'expiration précipitent sa sortie.

On a donné beaucoup trop d'attention à l'examen des crachats purulens dans la phthisie. Outre que ces

---

[1] On lit dans Morgagni ce passage cité d'après Isbrand. Diemerbroeck *de Peste*, l. 2, c. 3, *adnot.* 12. *Cadaver jam plane perfrigeratum, multo quidem minus contagiosum est quam corpus morbosum vivens* : *Epist. XLIX* §. 32. Opinion que Morgagni cherche, il est vrai, à combattre, et même à détruire.

Sur la nat. et le trait. de la phthisie pulm.

crachats varient suivant qu'ils viennent des membranes ou muqueuses ou séreuses, des tubercules ou des glandes bronchiques, des bronches ou de leurs divisions, leur présence ne fournit pas encore un signe certain de phthisie; car ils peuvent être produits par la suppuration d'une vomique ou d'un seul tubercule, et alors l'individu jouira après leur expuition d'une santé parfaite. Enfin le pus qu'on expectore peut venir des sinus frontaux, de l'arrière-bouche, du larynx, de la trachée-artère, etc. Ce n'est pas de l'examen minutieux d'un symptôme partiel et qui n'est que secondaire, mais bien de la juste appréciation de l'ensemble de la maladie, que le praticien éclairé peut déduire les signes anamnestiques, diagnostiques et pronostiques de la lésion qu'il observe.

M. Bonnafox attribue la courbure des ongles, que l'on remarque chez les phthisiques, à la diminution du pannicule graisseux sur lequel repose l'ongle. Cette idée toute mécanique est peu conforme à la nature des faits; car la courbure des ongles n'a point lieu dans les amaigrissemens qui surviennent à la suite de la plupart des maladies, soit aiguës, soit chroniques. Les ongles jouissent d'une vitalité qui leur est propre, et il n'est pas étonnant que dans telle ou telle affection ils subissent des altérations particulières.

La phthisie suit le plus souvent une marche lente, chronique, au point de se perpétuer pendant un assez grand nombre d'années. Jaeger, dans la collection de Baldinger, tom. IV, rapporte une observation de phthisie qui a duré plus de 20 ans. Mais il est aussi des cas dans lesquels cette maladie parcourt ses périodes avec toute la rapidité des lésions aiguës de la

poitrine ; Morton en a rapporté plusieurs exemples. Cette différence tient à la variété des sexes, au tempérament des malades, mais sur-tout à la nature de la cause qui a produit la phthisie.

Sur la nat. et le trait. de la phthisie pulm.

L'auteur passe aux considérations générales relatives au traitement. Après avoir exposé rapidement les opinions illusoires : 1°. sur le principe délétère que contient le sang des phthisiques, sur l'inflammation de ce fluide, et sur son afflux trop considérable vers les poumons ; ce qui a fait conseiller les saignées répétées, *ut tabidus fuerit æger ;* 2°. sur les prétendues ulcérations qui se font aux poumons dans toute espèce de phthisie ; ce qui a fait prescrire exclusivement les substances pectorales, balsâmiques, vulnéraires, etc. ; 3°. sur le principe imaginaire d'âcrimonie qui a fait administrer avec profusion les incrassans, les béchiques, les invisquans, etc. ; 4°. enfin, sur les matières humorales, les particules morbifiques qui engouent le poumon ; ce qui a fait préconiser l'usage des purgatifs, des émonctoires, etc. ; M. Bonnafox examine successivement les bons ou les mauvais effets qui doivent résulter de chacune de ces différentes méthodes dans les trois époques de la maladie. Ici il ne considère leur emploi que d'une manière générale ; il assignera leurs indications spéciales, lorsqu'il traitera séparément de chaque espèce de phthisie.

La saignée tour-à-tour préconisée et proscrite par des médecins recommandables ne peut convenir que dans les cas d'une diathèse inflammatoire bien prononcée ; ce qui se rencontre assez rarement, et ce qui n'a lieu sur-tout que dans les commencemens de la maladie. L'hémophthisie et la rougeur des pommettes

Sur la nat. et le trait. de la phthisie pulm.

sont bien loin de caractériser l'existence de cette diathèse phlogistique ; et c'est à tort que l'on chercheroit d'après ces seuls symptômes à diminuer par la saignée la surabondance du sang qui se porte aux poumons. Le crachement de sang et la coloration de la face tiennent alors, comme nous l'avons dit, à une exaltation de la sensibilité des extrémités des vaisseaux capillaires, ou à l'action diminuée de leur vitalité propre. Or ces circonstances sont entièrement indépendantes de la quantité du sang, qui se trouve presque toujours, au contraire, considérablement diminuée chez les phthisiques, par suite des lésions profondes de l'organe respiratoire, dont les fonctions, comme on le sait, constituent le principal appareil de la sanguification.

Le lait, suivant l'auteur, est généralement préjudiciable aux personnes atteintes de phthisie, en tant que cette maladie a dépassé sa première période. M. Bonnafox trouve dans le lait comme substance animale un principe d'excitation qui doit activer l'irritation pulmonaire ; mais toutes les espèces de lait n'offrent pas les mêmes inconvéniens. Leur utilité peut être calculée dans l'ordre suivant : lait de jument, de femme, d'ânesse, de vache, de brebis, de chèvre ; en sorte que celui de chèvre est le moins approprié. Je ne saurois adopter entièrement cet avis, l'expérience m'ayant appris que dans quelques circonstances l'usage du lait de femme, même dans la dernière période de la phthisie, a produit les plus salutaires effets ; il ne s'agit pas, je pense, de rechercher si le lait est nuisible ou utile aux phthisiques, mais c'est encore un travail à faire que de préciser les circonstances où l'on doit y avoir recours, et de déterminer quelles sont les espèces de

lit qu'il faut préférer dans tel ou tel cas de phthisie.

Sur la nat. et le trait. de la phthisie pulm.

M. Bonnafox me paroit aussi avoir décidé d'une manière trop-absolue la question relative au choix d'une température froide ou chaude, humide ou sèche; et à l'habitation d'un sol élevé ou bas. Il s'est prononcé aussi indistinctement contre l'usage des eaux minérales acidules ferrugineuses, sulfureuses; contre les cordiaux, et principalement contre le quinquina. L'on sera étonné sans doute que l'auteur se soit décidé à condamner ces derniers moyens thérapeutiques sans distinction, lorsque sur-tout l'on voit que dans le courant de son ouvrage il a mentionné plusieurs fois les modifications de la vitalité particulière des organes pulmonaires, qui doivent nous décider sur les avantages ou les inconvéniens de ces substances, c'est-à-dire, l'action augmentée ou diminuée de la sensibilité des poumons (1).

---

(1) Le quinquina est d'une très-grande efficacité contre la phthisie en général. Sans citer ici ma propre expérience et celle d'une foule de praticiens recommandables, tels que Torti, Werlhof, Sthal, Hoffmann, Stoll, Quarin et Lœseck qui a éprouvé sur lui-même les bons effets de l'écorce du Pérou contre la phthisie, je me bornerai à citer l'autorité de Morton, le premier, du moins à ma connoissance, qui ait employé ce médicament contre la maladie dont nous nous occupons. Dans sa phthisiologie [Genève 1727], il conseille fortement le quinquina contre la phthisie, qui vient à la suite des fièvres intermittentes [pag. 127]; dans celle qui a lieu avec des taches scorbutiques et avec l'hydropisie [131]; contre la phthisie rhumatismale [119]; contre l'arthritique [122]; dans la 3e. période des phthisies en général, et dans les fièvres putrides qui surviennent alors, [75, 148,

Sur la nat. et le trait. de la phthisie pulm.

Après ces généralités, sur lesquelles je ne peux donner que des apperçus, l'auteur place sa division des genres et des espèces de la phthisie.

Le premier genre, la Phthisie idiopathique, prenant son origine dans la propre substance des poumons, contient comme espèces les phthisies hydatigenée, tuberculeuse, calculeuse et glanduleuse.

Le deuxième genre, la Phthisie symptomatique contractée par suite d'une affection étrangère qui s'est portée sur les poumons, embrasse les phthisies exanthématique, scorbutique, vénérienne, par fièvre grave, nerveuse, puerpérale, arthritique, rhumatismale, rachitique, scrofuleuse, par atrophie mésentérique, enfin la phthisie dépendante de la suppression ou de la diminution d'un émonctoire, soit naturel, soit artificiel.

Le troisième et dernier genre, la Phthisie consécutive à une affection idiophatique des poumons, comprend les phthisies pléthorique, catarrhale, asthmatique, péripneumonique, pleurétique, et celle qui suit quelquefois les contusions ou blessures à la poitrine.

Sans me permettre aucune réflexion sur cette classification, qui me paroît susceptible de modifications utiles, je vais, avec l'auteur, suivre les différentes espèces qu'il a établies.

249] ; enfin dans la phthisie hémophthisique [90, 98, 99]. Il assure même que, lorsqu'on en fait usage de bonne heure contre les hémophthisies habituelles, on prévient souvent la dégénération phthisique.

PREMIER GENRE. *Phthisies idiophatiques.*

Sur la nat. et le trait. de la phthisie pulm.

Première espèce, Phthisie hydatigénée. D'après ce que nous avons dit plus haut, les hydatides sont plus souvent l'effet que la cause de la phthisie. Lorsque la dernière circonstance a lieu, l'expectoration de portions d'hydatides est le seul symptôme qui puisse nous assurer de leur existence. Au surplus, le diagnostic et la thérapeutique de cette espèce de phthisie restent encore à établir ; et l'on doit se borner à diriger l'attention des praticiens vers ce point de la science médicale.

Deuxième espèce, Phthisie tuberculeuse. Les tubercules deviennent quelquefois la cause essentielle de la phthisie ; mais ceux que l'on rencontre dans la plupart des phthisiques sont en général le résultat d'une autre cause à laquelle la phthisie est elle-même subordonnée. Nous avons encore ici la plus grande obscurité de diagnostic par rapport à ces produits inerts de la sensibilité des poumons. Le traitement est loin de présenter des résultats constamment certains. Ici l'indication se borne à changer le mode de sensibilité des poumons, ce qui peut se faire en portant dès le commencement de la maladie des principes d'irritation plus ou moins actifs sur les différentes parties du système dermoïde.

On doit en dire à-peu-près autant des 3e. et 4e. espèces, les Phthisies calculeuse et glanduleuse. En général l'art n'a que très-peu de ressources contre les phthisies, dont la cause existe primitivement dans la propre substance des poumons. On les reconnoîtra, du moins jusqu'à de nouvelles recherches, plutôt à

Sur la nat. et le trait. de la phthisie pulm.

l'absence de l'ensemble des symptômes qui caractérisent les autres genres de phthisie qu'à des symptômes propres ; mais du reste, ces sortes de lésions du poumon sont heureusement assez rares.

IIe. Genre. *Phthisies symptomatiques.*

Première espèce, Phthisie exanthématique. La suppression d'une éruption quelconque, produisant les symptômes généraux que présentent les phthisiques, forme les caractères de cette espèce; l'indication se borne à reporter sur le système cutanée, à l'aide d'excitans appropriés, l'irritation qui s'étoit jetée vicieusement sur les poumons, soit par le transport d'une matière humorale, soit par un simple déplacement de la sensibilité exaltée; théories qui, quoique différentes, peuvent également rendre raison des métastases, dont l'existence est incontestable.

Deuxième espèce, Phthisie scorbutique. Symptômes de phthisie chez un individu déjà affecté de scorbut. Le traitement doit être mixte, c'est-à-dire, qu'on le dirigera à-la-fois contre le scorbut et contre la phthisie, mais principalement contre le scorbut; celui-ci étant considéré comme la cause déterminante de la lésion des poumons.

Troisième espèce, Phthisie vénérienne On doit en dire autant de cette espèce : mais ici le diagnostic est plus difficile, lors du moins que les premiers symptômes vénériens se dirigent d'abord sur la poitrine. Il faut alors la plus grande perspicacité de la part du praticien, et beaucoup de franchise du côté du malade.

Quatrième espèce, Phthisie suite de fièvre grave.

Les

Les fièvres méningo-gastriques, adéno-méningées, mais sur-tout les adynamiques, les ataxiques et les adéno-nerveuses produisent souvent la phthisie, soit en portant sur l'organe pulmonaire une impression débilitante, soit en se terminant par un dépôt critique pour la maladie fébrile, lequel dépôt se fixe sur une des parties de l'organe pulmonaire. Dans la première supposition, on emploiera avec succès les boissons toniques, une nourriture fortifiante, et tous les moyens qui peuvent exciter la vitalité des poumons. Le second cas est bien plus grave, et la guérison plus difficile : il faut se borner à soutenir ou à relever les forces de la nature, afin qu'elle puisse chasser par l'expectoration le dépôt que ses efforts vicieusement dirigés ont porté sur la poitrine.

Sur la nat. et le trait. de la phthisie pulm.

Cinquième espèce; Phthisie nerveuse. « La phthisie nerveuse est cet état dans lequel les poumons, par suite d'une action directe ou indirecte de la part des nerfs de la vie animale, de la vie organique, ou de ces deux espèces à-la-fois, présentent les désordres successifs de la consomption. » La phthisie peut donc être la suite de l'hystéricie, de l'hypocondrie, de la manie, etc.; elle admet dans ces cas le traitement approprié à la maladie primitive.

Sixième espèce; Phthisie puerpérale. A la suite des couches, par la suppression des lochies, et par le défaut d'excitation des mamelles, on voit quelquefois se déclarer tous les symptômes de la phthisie; Lieutaud et Portal en ont rapporté des exemples. Provoquer l'écoulement des lochies, développer l'excitabilité dans les parties qui l'ont perdue, telles sont les indications qui se présentent; c'est au praticien

à les remplir par des moyens appropriés d'ailleurs aux circonstances individuelles, que lui seul peut apercevoir et juger.

Sur la nat. et le trait. de la phthisie pulm.

Septième espèce ; Phthisie arthritique. Sans entrer dans de grands détails sur les maladies goutteuses, dont « M. Barthès, dans un ouvrage qui répond à l'éclat de sa longue carrière médicale, vient de fixer la doctrine », M. Bonnafox assigne comment la mobilité extrême de l'affection arthritique la rend susceptible de porter son influence morbifique sur les poumons. Détourner de cet organe l'irritation qui vient de s'y concentrer, et veiller ensuite à ce que cette métastase ne se renouvelle point ; tel est le but que l'on doit se proposer. On peut y réussir par les moyens connus, mais dans la première période de la maladie seulement, et avant que les poumons n'aient été fortement attaqués.

Huitième espèce ; Phthisie rhumatismale. Ce que nous avons dit de la phthisie arthritique, s'applique également à la phthisie rhumatismale.

Neuvième espèce ; Phthisie rachitique, écrouelleuse, et par atrophie mézentérique. L'analogie de ces trois affections n'a pas permis de les séparer, en les considérant sur-tout comme cause immédiate d'une espèce particulière de phthisie. La coexistence des symptômes de phthisie avec les désordres qu'entraînent les trois affections dont il s'agit, constituent le diagnostic de cette neuvième espèce ; le traitement se compose de tous les moyens qui peuvent porter sur ces parties l'excitement qui leur manque ; ainsi on emploiera l'élixir amer de Peyrilhe, le syrop de Bellet, les anti-scorbutiques, le quinquina, les eaux minérales ferru-

gineuses sur-tout, les teintures de rhubarbe, les frictions sèches ou médicamenteuses, etc.

Sur la nat. et le trait. de la phthisie pulm.

Dixième espèce ; Phthisie par suppression ou par diminution d'un émonctoire, soit naturel, soit artificiel. Dans cette espèce de phthisie, bien aisée à reconnoître, et qu'il est très-important de combattre dès le principe, il se présente deux indications générales ; la première consiste à raviver l'émonctoire supprimé ou diminué soit par l'art, soit par la nature ; et la seconde, à changer le mode de la sensibilité des poumons, en excitant artificiellement un autre système d'organes. « Si l'émonctoire, dont la suppression ou la diminution affecte morbifiquement la poitrine, n'appartient pas à l'ordre naturel des évacuations, le praticien ne s'attachera pas à rétablir ces évacuations, dont l'existence ne se perpétue qu'au détriment de la santé ; il débarrassera l'organe pulmonaire, en provoquant sur des systèmes opposés une excitation qui paralyse la sensibilité de la poitrine. De tous les organes qu'il peut mettre en jeu avec un avantage bien prononcé, le système dermoïde mérite la préférence. C'est sur-tout sur la peau qu'il faut porter des excitations médicamenteuses par les bains chauds, les frictions, les épispastiques, etc. ».

On doit rapporter à cette dixième espèce la phthisie des chlorotiques, qui se présente assez souvent à l'observation. La chlorose tient, en dernière analyse, à une diminution vicieuse de la sanguification, produite elle-même par le défaut d'action du système général de la circulation qui ne reçoit point, à l'époque de la puberté, de la part des organes de la génération, cette énergie, ce surcroît de ton nécessaires pour l'éta-

Sur la nat. et le trait. de la phthisie pulm.

blissement du flux périodique, et plus généralement pour l'irradiation des mouvemens vitaux. De-là la langueur cachectique ; la foiblesse universelle, l'émaciation, la toux, la phthisie enfin qui se déclarent. Le praticien fera usage alors des moyens à-la-fois capables de donner de l'énergie à la sanguification, et de stimuler le système qui peut seul, par son influence, communiquer une impulsion forte à toute la circulation. Ici, par conséquent, les emmenagogues, dont le choix doit être d'ailleurs dirigé suivant les circonstances individuelles, deviendront des spécifiques contre la phthisie, sur-tout si on les emploie dès l'origine de la maladie.

IIIe. GENRE. *Phthisies consécutives à une affection idiopathique des poumons.*

Première espèce ; Phthisie pléthorique. « Si le sang s'arrête dans le parenchyme des poumons, si dans sa trop grande affluence il distend les parois vasculaires et provoque les dangers de la phthisie, la cause de tous ces désordres peut appartenir à un excès de sensibilité des capillaires sanguins artériels et veineux, ou à une débilité de ces mêmes capillaires ; de manière que la phthisie pléthorique n'est pas uniforme dans la cause qui la détermine. Les secours thérapeutiques doivent varier comme cette cause diamétralement opposée ».

La phthisie pléthorique se divise donc en active et en passive ; et d'après cette division, il est facile de prévoir les symptômes qui appartiennent à ces deux espèces de phthisie pléthorique, aussi bien que le traitement différent qui leur convient.

Deuxième espèce ; Phthisie catarrhale. L'on sait depuis long-tems combien les maladies catarrhales sont susceptibles d'amener cette dégénération spéciale de la sensibilité pulmonaire qui constitue la phthisie. On en a eu sur-tout des exemples nombreux à Paris, à la suite de l'affection catarrhale de l'an XI ». Dans cette espèce de phthisie, que précèdent toujours les symptômes de catarrhe, on emploiera avec succès la camomille romaine, le quinquina, le vin, le lichen d'Islande, le polygala de Virginie, et spécialement le gayac (1). C'est principalement dans la phthisie catarrhale que l'on voit des crachats, même purulens, sans qu'il existe la moindre ulcération des poumons, comme l'ont prouvé de nombreuses autopsies cadavériques.

Sur la nat. et le trait. de la phthisie pulm.

Troisième espèce ; Phthisie asthmatique. L'asthme est quelquefois suivi de phthisie ; la raison en est facile à concevoir : Lieutaud en a recueilli deux exemples. Lorsque cela a lieu, il faut se hâter d'y porter remède: les méthodes thérapeutiques doivent être dirigées d'abord vers les indications de l'asthme, et ces indications varient suivant que celui-ci est humoral ou convulsif, sec ou humide. On doit ensuite chercher à fortifier l'organe pulmonaire et à en changer le mode de sensibilité. On emploiera pour ce dernier effet les bains, les frictions, les exutoires ; et à l'intérieur de légères doses de quinquina et d'opium, le polygala, le lichen d'Islande, la gomme ammoniaque, etc.

Quatrième espèce ; Phthisie péripneumonique. Lors-

(1) Voy. ce que j'ai dit à cet égard, tom. XIX.

Sur la nat. et le trait. de la phthisie pulm.

que la péripneumonie menace de se terminer par la phthisie ; comme cette terminaison est toujours fatale, ainsi que l'a observé P. Alpin (1), on doit aviser aux moyens de s'y opposer le plus promptement possible. Il faut pour cela employer d'abord le traitement méthodique de la péripneumonie approprié à ses différentes espèces ; car c'est presque toujours parce que la péripneumonie a été maltraitée et mal jugée, que, venant à se prolonger au-delà de sa durée naturelle, le poumon s'affoiblit et s'infiltre : il s'y forme des vomiques, des épanchemens ; et la phthisie se déclare. Les méthodes générales de traitement indiquées pour les deux espèces précédentes sont parfaitement applicables à celle-ci.

Espèce cinquième ; Phthisie pleurétique. Quoi qu'en ait dit M. Portal (2), cette espèce existe bien réellement, et il n'est pas douteux aujourd'hui que l'inflammation des plèvres dégénérée ne communique aux poumons cette lésion spéciale de leur vitalité propre qui constitue la phthisie, sans compter que la lésion des plèvres s'étend presque toujours aux poumons, et que la péripneumonie se joint à la pleurésie dans le plus grand nombre de cas. On doit rapporter ici tout ce que nous avons dit sur le diagnostic, l'étiologie et le traitement de la phthisie péripneumonique.

Espèce sixième ; Phthisie par contusion ou blessure de la poitrine. Nul doute que les contusions, les chûtes et les plaies pénétrantes ou non pénétrantes ne

[1] *De præsag. vit. et morte, cap XI, p.* 58.

[2] Observations sur la nature et le traitement de la phthisie, p. 233 et suiv.

puissent déterminer la phthisie. On pourroit citer à l'appui de cette assertion une foule de faits concluans ; mais indiquons plutôt les moyens de parer à ces accidens. Les premiers soins consistent dans un bon traitement de la contusion ou de la plaie ; les soins consécutifs doivent tendre vers la sensibilité pulmonaire, qu'il faut tâcher de maintenir ou de ramener à l'état naturel par les remèdes généraux qui ont déjà été mentionnés plusieurs fois.

Sur la nat. et le trait. de la phthisie pulm.

Ici se termine le travail de M. Bonnafox de Malet. Malgré que l'on puisse lui reprocher quelques imperfections dans la distribution méthodique des genres et des espèces, des opinions exagérées sur certaines parties du traitement de la phthisie, plusieurs inexactitudes de style, et sur-tout des néologismes un peu rudes, son ouvrage présente cependant un très-grand intérêt. Il fait sentir la nécessité de ne point traiter d'une manière identique une maladie susceptible de revêtir une foule de formes ; il signale chacune de ces formes, et assure ainsi la marche du praticien qui, dirigé d'après ces vues méthodiques, pourra donner plus de régularité et plus de certitude à son diagnostic, à son pronostic ; et obtenir aussi, d'un traitement raisonné, des résultats plus souvent favorables.

F. J. Double, M. M.

Traité des moyens de désinfecter l'air, de prévenir la contagion, et d'en arrêter les progrès; par L. B. GUYTON-MORVEAU, *membre de l'Institut National de France, de plusieurs Académies et Sociétés savantes de France et Etrangères*, avec cette épigraphe (1):

Dira per incautum serpunt contagia vulgus. VIRGILE.

Sur les moyens de désinfecter l'air.

L'auteur de cet ouvrage, qu'il suffit de nommer pour rappeler un savant célèbre parmi les chimistes, a divisé son travail en quatre parties que nous parcourrons rapidement.

Dans la première partie, il donne un précis historique des fumigations par l'acide muriatique. Le premier essai en fut fait le 6 mars 1773, dans la principale église de Dijon, dont les caves sépulchrales avoient été remplies pendant l'hiver de la même année qui n'avoit pas permis d'ouvrir la terre des cimetières gelée à une grande profondeur. L'évacuation de ces souterrains ayant été ordonnée à la suite de l'hiver, l'infection, malgré les précautions qu'on avoit cru devoir prendre, devint telle, qu'on fut obligé d'abandonner l'église. Les fumigations d'acide muriatique y

[1] Seconde édition, considérablement augmentée, et enrichie de faits importans. A Paris, chez Bernard, libraire de l'Ecole Polythecnique et des Ponts et Chaussées, quai des Augustins, n. 31.

furent faites avec tant de succès, que l'odeur fut complètement détruite, et qu'on y rétablit l'office quatre jours après.

Sur les moyens de désinfecter l'air.

Sur la fin de la même année 1773, les mêmes fumigations furent employées avec le plus grand succès, pour arrêter les ravages d'une fièvre contagieuse apportée dans les prisons de Dijon par des prisonniers transférés d'ailleurs, et qui déjà en avoit moissonné un grand nombre, etc.

Dans la seconde partie, qui a pour objet l'exposé des expériences faites dans l'étranger, en Angleterre, en Espagne, sur la désinfection de l'air par les acides minéraux, l'auteur fait connoître les succès obtenus par le docteur *James Carmichael Smith*, médecin de l'hôpital de Middle-Sex, par les fumigations des acides nitreux et nitrique, pour le traitement de diverses épidémies. Elles furent employées la première fois en 1780, à l'occasion d'une épidémie de fièvres malignes, qui se manifesta parmi les Espagnols faits prisonniers et transportés à Weinschester. Le succès en fut tel, que l'épidémie d'abord considérablement diminuée, ensuite successivement subjuguée, disparut en très-peu de semaines. Ce service important valut dès-lors au docteur Smith la place de médecin extraordinaire auprès du roi d'Angleterre; et dans ces derniers tems il lui a été décerné une récompense nationale de la valeur de 125,000 fr.

On voit, d'après cet exposé fidèle, que monsieur Guyton-Morveau et le docteur Smith ont également employé des fumigations d'acides minéraux pour désinfecter l'air; que tous deux ont obtenu des résultats également heureux : mais l'honneur de cette déco-

Sur les moyens de désinfecter l'air.

verte appartient assurément au chimiste français, puisque les expériences de monsieur Guyton-Morveau ont précédé de sept années celles du docteur Smith. Nous croyons devoir rapporter à ce sujet les expressions d'un chimiste célèbre, Kirwan, qui, faisant céder le sentiment de l'amour-propre national à celui de la justice, s'exprime ainsi dans une lettre adressée au chimiste français : « *Dès que le parlement impérial eut décrété un prix pour le docteur Smith, pour la purification de l'air infecté, j'ai réclamé que de droit il vous appartenoit, puisque vous l'aviez faite depuis plusieurs années.* »

La troisième partie, l'une des plus importantes de l'ouvrage, presqu'entièrement expérimentale, est consacrée à déterminer le mode d'action des différens moyens proposés jusqu'à ce jour pour désinfecter l'air. L'auteur ne borne pas son examen à ceux dont l'expérience a consacré l'efficacité ; il cherche encore à apprécier ceux qui ont été successivement proposés, tels que le lavage avec l'eau ; l'usage de l'eau de chaux, des fumigations par les substances résineuses et aromatiques de différentes espèces, celui des feux allumés, du déplacement de l'air par la ventilation et par la détonation de la poudre à canon, celui des substances que l'on projette sur des charbons ardens ; la combustion du soufre, l'emploi des différens vinaigres, etc., etc., etc. Et il résulte de ces expériences faites avec beaucoup de soin, que parmi ces moyens quelques-uns sont complètement inutiles, dangereux même, en ce que leur emploi donne une sécurité trompeuse ; que d'autres sont de quelqu'utilité, mais incapables d'opérer sur de grands foyers d'infection ;

qu'enfin ceux qui méritent une juste confiance, pour la destruction des odeurs putrides et des miasmes contagieux, sont les seuls acides minéraux ; que parmi ces derniers on doit préférer le nitrique et le muriatique : celui-ci sur-tout, qui, plus expansible porte son action par-tout, altère, décompose les substances septiques dissoutes dans l'air, et qui, entraînées avec lui à l'intérieur des animaux par la respiration, par la déglutition, deviennent la cause des maladies les plus graves. Malgré les résultats avantageux obtenus par l'emploi de ces deux acides, l'acide muriatique oxigéné, d'après des expériences ultérieures, paroît à monsieur Guyton-Morveau mériter la préférence sur ceux qui précèdent, parce qu'outre qu'il jouit d'une énergie au moins égale pour la destruction des miasmes contagieux, il a l'avantage de rendre l'air plus pur, plus stimulant, plus propre à entretenir les différentes fonctions, en se dépouillant de la surabondance de gaz oxigène, par laquelle il diffère essentiellement du gaz muriatique ordinaire.

Sur les moyens de désinfecter l'air.

La quatrième partie contient l'indication des vrais préservatifs et anti-contagieux, la description des procédés applicables à leur emploi, pour remplir complètement le but qu'on se propose.

S'agit-il, dit l'auteur, de désinfecter des chambres d'infirmerie, des salles d'hôpital, de dissection, des dépôts de meubles infectés, des magasins de marchandises suspectes, des lieux fermés, quelle qu'en soit l'étendue, où l'on aura laissé putréfier des matières animales, où quelques individus seront morts atteints de maladies contagieuses, et qui ne soient pas actuelle-

ment habités : voici le procédé le plus simple, le plus sûr et le moins dispendieux.

Sur les moyens de d'sinfecter l'air.

On placera au milieu un réchaud, sur lequel on établira un chaudron de fer rempli à moitié de sable siliceux ou de cendres. On mettra sur ce bain une grande capsule de verre, ou un vase quelconque de verre ou de grès (un vase de métal ne conviendroit nullement) contenant du muriate de soude; lorsque le bain commencera à s'échauffer, on versera d'un seul jet sur ce sel l'acide sulfurique qu'on aura préparé à cet effet. Après cela on se retirera, et on tiendra les portes et les fenêtres aussi exactement fermées qu'il sera possible pendant sept à huit heures.

La dose des substances employées pour les fumigations doit être plus ou moins considérable, suivant la grandeur du lieu qu'on se propose d'assainir. Pour une salle de vingt lits, à-la-fois spacieuse et élevée, dont la capacité seroit d'environ cinq cents mètres cubes, ou quatorze mille cinq cents pieds cubes, les doses ci-après seront suffisantes; savoir :

Sel marin, 30 décagram. (environ 9 onc. 6 gros.)
Acide sulfurique, 24 décagr. (7 onc. 7 gros.)

La modicité du prix des matières employées met ces sortes de fumigations à la portée de tout le monde; et l'on seroit coupable de ne pas faire usage d'un moyen aussi simple, aussi utile et si peu dispendieux, dans les cas où l'on auroit quelques mauvais effets à redouter de l'insalubrité de l'air.

Les fumigations d'acide muriatique peuvent être faites aussi dans des endroits habités, sans aucun in-

convénient pour les personnes qui y séjournent. Afin de répandre également le gaz salutaire et sans la moindre incommodité pour les assistans, on peut se servir d'une méthode très-avantageuse, mise en pratique par le professeur Chaussier dans un grand hospice militaire. Elle consiste à promener l'appareil d'où partent les vapeurs, à ne verser que successivement l'acide sulfurique sur le sel; ce qui donne la facilité de rendre à volonté les vapeurs plus ou moins abondantes, suivant qu'on le juge nécessaire. On a pour cela un réchaud portatif, sur lequel on place à feu nu une capsule de terre cuite en grès, ou ce qu'on appelle dans le commerce creuset de Hesse; on y met une quantité de sel marin proportionnée à l'espace que l'on a à parcourir; lorsqu'il commence à être échauffé, on verse dessus quelques gouttes d'acide, et on n'en ajoute de nouveau que quand les vapeurs cessent de s'élever.

Sur les moyens de désinfecter l'air.

Il est des circonstances où l'appareil d'un réchaud pourroit donner quelques craintes; dans ce cas on peut très-bien obtenir le dégagement de l'acide muriatique à froid; la fumigation réussira également, seulement il sera employé une plus grande quantité de sel; mais la modicité du prix de cette substance ne doit être prise en aucune considération.

Il est un moyen d'obtenir des fumigations muriatiques encore plus efficaces; c'est d'ajouter aux substances indiquées ci-dessus une certaine proportion d'oxide noir de manganèse; par cette addition on obtient sur-le-champ un gaz acide muriatique oxigéné, que nous avons annoncé devoir être préféré aux précédens. Mais, comme ces sortes de mêlanges peuvent causer de l'embarras à ceux à qui ces objets ne se-

Sur les moyens de désinfecter l'air.

roient pas familiers, M. Boullay, pharmacien de Paris, dès la première publication de l'ouvrage que nous annonçons, s'empressa de donner au public la facilité de jouir de *la méthode désinfectante*, en préparant, sous le nom d'*acide muriatique oxigéné extemporanée*, des flacons portatifs, d'après les doses et sous la surveillance de M. Guyton-Morveau, qui, après s'être assuré de l'exactitude avec laquelle ce pharmacien remplissoit ses vues, autorisa l'annonce de ces flacons dans le quarante-unième volume des *Annales de Chimie*, où ils se trouvent décrits. Nous en avons un sous les yeux, tel que M. Boullay les prépare aujourd'hui, et nous y trouvons divers perfectionnemens qui semblent ne rien laisser à desirer, et qui doivent beaucoup multiplier leur usage. Ces flacons sont de la capacité de deux centilitres, remplis au tiers d'un mêlange combiné de manière à fournir en abondance des émanations gazeuses d'une égale intensité, même au bout de plusieurs années. Destinés à être portés en voyage, ils sont renfermés dans un étui de buis, fermant à vis, et dont la partie supérieure est surmontée d'une vis du même bois, qui, pouvant être abaissée à volonté, pose immédiatement sur le bouchon de crystal, et sert à le fixer dans le goulot du flacon. Au reste, voici comment s'exprime à ce sujet M. Guyton-Morveau, page 397 de cette seconde édition de son ouvrage :

« *Les flacons anticontagieux se trouvent actuellement tout préparés avec leurs étuis, à la pharmacie de M. Boullay, rue des Fossés-Montmartre, n°. 33, à Paris. J'en conserve un depuis plus d'un an sur la cheminée de la chambre que j'habite ; je l'ai porté sur moi en différentes occasions, je n'ai pas remarqué qu'il pût*

en résulter la moindre incommodité ; et chaque fois que je l'ai débouché, comme je ne le portois pas imprudemment jusques sous le nez, je n'en ai reçu qu'une sensation agréable ». Le prix de ces flacons avec l'étui est de 3 francs; et M. Boullay, étranger à toute autre considération que celle de propager l'emploi d'un moyen utile et salutaire, renouvelera les matières contenues dans les flacons, lorsque des émanations successives auroient rendu le dégagement peu marqué.

Sur les moyens de désinfecter l'air.

L'emploi de ces flacons suffit certainement pour l'usage ordinaire et habituel ; mais s'il s'agit de désinfecter des lieux vastes, tels que prisons, hôpitaux, vaisseaux, ceux où un grand nombre de personnes réunies, même en santé, altèrent toujours la pureté de l'air, il faut un appareil plus considérable. M. Guyton-Morveau, toujours occupé du desir de rendre familier l'usage d'un moyen important à la santé et à la conservation de ses concitoyens, a annoncé depuis la seconde édition de son ouvrage, dans le quarante-sixième volume des Annales de Chimie, sous le nom de *Réservoir de désinfection*, un appareil permanent très-propre à remplir l'objet qu'on se propose. Voici la description qu'il en donne : « On prend un sceau de crystal épais, de onze à douze centimètres de hauteur, et de dix de diamètre, de la capacité de sept décilitres environ; on en dresse le bord, pour recevoir un obturateur formé d'un disque de glace ».

» Le fond du sceau est mastiqué sur une tablette que l'on fixe en la faisant glisser dans les rainures de deux jumelles ».

» Ces jumelles portent un chapiteau à travers lequel passe une vis qui sert à élever ou à abaisser l'obtura-

teur, au moyen d'une noix pratiquée dans une espèce de boîte coulante, à laquelle il est mastiqué ».

Sur les moyens de désinfecter l'air.

On introduit dans chacun de ces appareils de la capacité ci-dessus, environ deux décilitres d'acide nitro-muriatique, et quarante grammes d'oxide noir de manganèse, qui ne le remplissent qu'au tiers; on le ferme sur-le-champ en abaissant l'obturateur que l'on soulève toutes les fois qu'on a besoin de s'en servir. La durée du dégagement est analogue à celle des flacons portatifs.

Lorsque les foyers d'infection sont très-considérables, ou le local d'une trop grande étendue, on peut en multiplier le nombre, ou rendre leur capacité relative à l'effet qu'on se propose d'obtenir. Avec ces appareils que prépare aussi M. Boullay avec le plus grand soin, la plus grande économie, et d'après la description exacte de leur auteur, on a l'avantage de pouvoir maitriser l'effet de la fumigation, en arrêtant ou prolongeant à volonté le dégagement du gaz purificateur.

Nous avons donné une Notice abrégée de l'ouvrage de M. Guyton-Morveau; nous en avons fait connoître le plan et les divisions principales; mais nous avons omis une foule de détails intéressans qui ne pouvoient être exposés dans un simple extrait. Le médecin trouvera dans cet ouvrage l'indication détaillée des cas nombreux où les fumigations d'acides minéraux ont été employées avec le plus grand succès, soit pour prévenir la contagion, soit pour en arrêter et pour en détruire les effets.

Observations sur l'épidémie variolique qui a régné à Strasbourg dans les années X et XI ; par J. P. Graffenauer, docteur en médecine, etc.

Rapport et réflexions sur ces observations, par F. J. Double ; lus à la Société de médecine de Paris, le 30 prairial an XII.

L'auteur commence par faire connoître jusqu'à quel point la petite-vérole exerça ses ravages aux différentes époques de l'épidémie. D'abord purement sporadique et dénuée de complications graves pendant l'été de l'an X, ce fut seulement vers l'équinoxe que cette maladie commença à sévir d'une manière alarmante, ainsi que cela a lieu communément dans ces sortes d'épidémies ; enfin dès les premiers mois de l'an XI on la vit revêtir le caractère ataxique, qui la rendit si fréquemment mortelle : on connoîtra par le tableau suivant la proportion que garda la mortalité dans les différens mois de l'épidémie. Epidémie variolique.

Epidémie variolique.

Individus morts de la petite-vérole.

En messidor an X. . . .	2	Sur une population évaluée à environ 32 mille ames.
En thermidor.	4	
En fructidor.	23	
En vendémiaire an XI. .	48	
En brumaire.	109	
En frimaire.	104	
En nivôse.	73	
En pluviôse.	66	
En ventôse.	45	
En germinal.	36	
En floréal.	17	
En prairial.	8	
En messidor.	6	
En thermidor.	5	
En fructidor et j. comp.	1	
TOTAL.	547	

Dans le principe la petite-vérole, discrète et bénigne, ne présenta que les symptômes ordinaires de la maladie et ceux de la fièvre concomitante, qui étoit alors modérée, et presque toujours de nature inflammatoire. Bientôt la fièvre concomitante se changea en bilieuse, prit successivement les caractères des fièvres adynamique ou putride, et ataxique ou maligne; l'éruption devint confluente;

les accidens fâcheux se multiplièrent; les périodes de la maladie se confondirent; et le nombre des morts augmenta en proportion. Epidémie variolique.

Les enfans ne furent pas les seules victimes de cette maladie; elle attaqua aussi quelques adultes, chez lesquels on observa spécialement le symptôme de la salivation. Chez les enfans une diarrhée plus ou moins opiniâtre sembloit remplacer cette voie d'excrétion.

L'époque la plus fatale fut toujours celle de la dessication : alors il n'étoit pas rare de voir des métastases, le plus souvent funestes, et qui se portoient ordinairement sur les organes de la respiration, ainsi que l'ont attesté une foule d'ouvertures de cadavres.

Le traitement qui a été employé et que l'on a modifié suivant les circonstances, est celui qu'indique la saine thérapeutique. On remarque cependant que le camphre y a joué le principal rôle : on le donnoit tant intérieurement qu'extérieurement, sur-tout pour favoriser l'éruption, soit qu'elle se montrât languissante ou tardive, soit qu'après avoir eu complètement lieu, elle parut vouloir rentrer.

Les ophthalmies, les taies, l'adhérence des paupières; des abcès, des furoncles sur différentes parties du corps, etc. ont été les suites

Epidémie variolique.

les plus ordinaires de la maladie. M. Graffenauer a vu aussi une carie à la mâchoire inférieure, qui se termina heureusement par l'exfoliation. Il remarque avec raison que l'usage des purgatifs auroit probablement prévenu ces accidens ; il assure que durant l'épidémie cette méthode a très-bien réussi à plusieurs médecins : nous aurons occasion de revenir sur cet article.

Lorsque la pleurésie et la péripneumonie avoient lieu, ne pouvoient-elles pas être l'effet d'une éruption primitive sur les organes pulmonaires et sur leurs dépendances : cela est d'autant plus présumable, qu'il est démontré aujourd'hui que très-souvent les boutons se propagent dans toute la continuité des membranes qui recouvrent les cavités de la bouche, du pharynx, du larynx, etc.; et que même très-souvent la petite-vérole a lieu sans éruption à la peau. Il n'y a de boutons que dans la bouche, dans les différentes portions du conduit alimentaire, etc. Mais nous reviendrons bientôt sur ces derniers points de doctrine médicale.

Le manuscrit de M. Graffenauer est terminé par quatre observations de petite-vérole, présentant chacune quelques particularités importantes et qui méritent d'être connues ;

nous les rapporterons en entier. Ce travail a d'ailleurs l'avantage d'offrir une histoire assez circonstanciée de l'épidémie variolique que l'auteur a eu occasion d'observer. Je n'aurai qu'un léger reproche à lui faire, j'en parlerai plus bas; mais ce reproche ne m'empêche pas de déclarer que M. Graffenauer mérite les remercimens de la Société, et qu'on doit l'engager instamment à continuer de correspondre avec elle.

Epidémie variolique.

Première observation. Madeleine Lienhoff, âgée de trois ans, eut une petite-vérole très-abondante, et confluente à plusieurs endroits, avec des pustules charboneuses sur diverses parties du corps. Au 6e. jour de l'éruption les pustules paroissoient pour la plupart déprimées et flasques; le pouls étoit petit, concentré et très-fréquent. La malade prit du camphre intérieurement, à la dose de douze grains dans deux onces de sirop de quinquina. Extérieurement le camphre fut employé en onctions, c'est-à-dire, que l'on en fit faire une espèce de liniment composé de deux onces d'huile d'olive, de deux jaunes d'œuf et de deux gros de camphre; on fit envelōper aussi l'enfant dans des linges imprégnés de la fumée du camphre. Ces moyens continués sans relâche pendant deux jours

Epidémie variolique.

de suite produisirent un effet très-remarquable. Les pustules se relevèrent, se remplirent de nouveau d'un pus qui parut avoir plus de consistance; et le desséchement suivit la marche accoutumée.

Des mouvemens convulsifs et de légers délires, qui survinrent quelques jours après, furent encore calmés par le moyen du camphre et par l'application d'un vésicatoire. La maladie parcourut toutes ses périodes. Le 14e. jour de l'éruption, on cessa les remèdes camphrés; le 15e. la malade fut purgée; le 16e. il lui survint une gêne considérable dans la respiration, avec une soif ardente; nouvelle apparition de la fièvre, dont l'intensité augmenta sans cesse et occasionna la mort au 18e jour de l'éruption, ou 21e. de l'invasion de la maladie.

L'inspection cadavérique fit voir des adhérences entre le poumon gauche et le diaphragme, une exsudation de lymphe coagulable, l'inflammation de la plèvre, et toute la surface des deux poumons couverte d'une grande quantité de pétéchies livides qui s'enfonçoient dans la substance du poumon même. A la face interne du lobe supérieur du côté droit, on remarqua un certain nombre de ces petits tubercules blanchâtres. Toutes les glandes conglobées ou lymphatiques

étoient noires, gorgées de sang et entièrement désorganisées; quelques-unes remplies d'une matière adipo-cireuse. Epidémie variolique.

Seconde observation. Le petit-fils de l'infirmière de la clinique externe, âgé de onze mois, eut la petite-vérole : l'éruption se fit lentement, mais sans accidens; la suppuration languit aussi, ainsi que la dessication. Aux premier et second jours de cette époque les croûtes avoient pris une couleur obscure; l'enfant eut la face bleuâtre, terreuse, le regard fixe, le pouls très-précipité, la respiration gênée. Le camphre, le quinquina, les vésicatoires furent employés, mais en vain; l'enfant mourut deux jours après.

L'ouverture du cadavre nous fit voir le poumon droit presqu'entièrement carnifié; son tissu avoit la densité du foie (*pulmo hepaticus*). En raclant avec le scalpel les surfaces des coupes, il en sortit une matière mucoso-purulente.

On ne remarqua cependant point d'ulcérations, de tubercules, ni de vomique. La mort, dans ce cas, paroît avoir été occasionnée par l'obstruction des cellules ou vésicules aériennes du poumon, au moyen de cette matière mucoso-purulente, qui probablement y fut portée par métastase. Le poumon gau-

Epidémie variolique.

che présenta dans son lobe inférieur les mêmes phénomènes; la membrane muqueuse des bronches étoit visiblement enflammée. A la partie postérieure du lobe inférieur du poumon droit, on trouva encore une exsudation de lymphe coagulable, transformée en membrane non-organisée. Quoiqu'il y eut quelques traces d'inflammation aux poumons, on n'a cependant pas pu découvrir des tubercules qu'on auroit pu prendre pour des pustules varioliques internes; mais toutes les glandes lymphatiques présentoient les mêmes phénomènes de désorganisation, ainsi que dans le sujet précédent.

Troisième observation. Cette observation confirme la remarque qui a déjà été faite par plusieurs praticiens, savoir; que quand la petite-vérole rencontre chez un individu le vice scrofuleux, celui-ci se développe avec une rapidité étonnante, et cause les plus grands désordres.

Une enfant âgée de deux ans, abandonnée de ses parens, prit, dans la pension où elle étoit, une petite-vérole très-bénigne. Elle fut mise à la clinique. La maladie parcourut toutes ses périodes sans accidens. Pendant le desséchement des pustules, il survint une escharre gangréneuse aux grandes lèvres; la

plaie fut pansée avec l'onguent de styrax, la poudre de quinquina et l'eau-de-vie camphrée. Intérieurement la malade fit usage du sirop de quinquina et de la tisane de camomille. Au bout de quelque tems, les progrès de la gangrène furent arrêtés, et la plaie se détergea; mais bientôt après il survint une tumeur au coude gauche qui augmenta de jour en jour, et fit soupçonner que les os étoient attaqués. On employa, mais sans succès, des compresses trempées dans de l'eau froide; pendant ce tems un dépôt phlegmoneux se manifesta au pied droit, un autre parut sur la fesse du même côté. Ces dépôts donnèrent lieu à des souffrances cruelles. Enfin ils s'ouvrirent, et il en découla une grande quantité de matière ichoreuse, extrêmement fétide. On regarda cet accident comme une voie de décharge qu'avoit choisie la nature, et qui pourroit peut-être sauver la malade; mais les plaies ne furent pas plutôt cicatrisées, qu'une nouvelle tumeur se montra à l'épaule du côté droit; il parut aussi un nouveau dépôt au genou gauche avec fluctuation manifeste. La fièvre hectique ne tarda pas à se déclarer, et réduisit insensiblement la malade au dernier degré de dépérissement. Vers la fin de sa maladie elle ne présenta plus que l'aspect

Epidémie variolique.

d'un squelette vivant. Elle mourut 48 jours après son entrée à la clinique.

A l'inspection cadavérique, on trouva les organes de la respiration, les viscères du bas-ventre parfaitement sains. Les glandes lymphatiques étoient aussi dans l'état naturel, excepté celles de l'aine, qui parurent un peu phlogôsées. Les extrémités des os longs offroient quelques tuméfactions. Lorsqu'on ouvrit le dépôt du genou gauche, il en sortit au moins deux livres de pus ichoreux et d'une fétidité insupportable. Il est remarquable qu'on ne trouva pas de rotule sur ce genou ; auroit-elle été fondue par la suppuration ?

Quatrième et dernière observation. La petite K....., âgée de deux ans et demi, ayant la petite-vérole, fut portée à la clinique. Cette enfant, née d'une mère vérolée, receloit par conséquent depuis long-tems les germes du virus syphilitique ; aussi souffrit-elle continuellement de maux d'yeux ; et quelque tems avant qu'elle ne contractât la petite-vérole, elle avoit eu une éruption de pustules, vénériennes probablement, autour des parties génitales et à la face supérieure et interne des cuisses. Ce furent aussi les parties auxquelles la petite-vérole se porta en plus

grande quantité. Les paupières étoient extrêmement gonflées et colées ; il en découloit une matière purulente : cet état dura douze jours, et fit craindre qu'il ne restât une adhérence des paupières. Mais de fréquentes onctions avec l'huile d'amandes-douces produisirent enfin le décolement.

Epidémie variolique.

Voici quelle fut la marche de la maladie. Au sixième jour de l'éruption, les pustules qui étoient très-nombreuses, se remplirent complètement. Au neuvième le dessèchement commença à la face ; le treizième on donna un purgatif; au seizième, apparition d'une nouvelle fièvre, avec beaucoup de soif, chaleur à la peau, et légers délires dans la nuit. On appliqua les vésicatoires sur les cuisses, et on prescrivit une potion sudorifique camphrée. Les jours suivans, la fièvre étant tombée, on répéta le purgatif. La fièvre s'engagea de nouveau; elle étoit accompagnée de beaucoup d'irritation et de toux. Les anciennes pustules et excoriations que la malade avoit eues entre les cuisses et autour des parties génitales se reproduisirent. On soupçonna le dévelopement du virus vénérien, et on ordonna en conséquence les pilules de Hahnemann (l'oxide de mercure gris-noir) à la dose d'un quart de grain par jour. Il

Epidémie variolique.

fallut bientôt cesser l'usage de ce remède; car la fièvre hectique se déclara et fit des progrès rapides; l'enfant tomba dans un état de marasme et d'amaigrissement extrêmes; la toux devint plus forte; les pieds s'enflèrent; elle mourut le 38e. jour de son entrée à la clinique.

A l'ouverture du cadavre, le poumon droit présenta une grande et large vomique qui renfermoit beaucoup de pus. Le gauche étoit seulement un peu plus mou qu'à l'ordinaire, et laissoit, en le pressant, suinter une matière sanieuse. Les glandes du bas-ventre ont paru un peu engorgées, mais elles offroient d'ailleurs la couleur naturelle.

Réflexions par F. J. Double.

I. On sera peut-être étonné que nous nous occupions aussi longuement de la petite-vérole, contre laquelle nous possédons depuis quelques années un préservatif assuré; il paroît, en effet, superflu de disserter sur les moyens de combattre une maladie, lorsqu'il nous est si facile de la prévenir. Mais la vaccination n'étant pas encore généralement adoptée, on observe quelques épidémies varioliques; il est donc nécessaire de songer à les

tombattre; ce que nous en dirons d'ailleurs ici roulera sur des points généraux de thérapeutique, applicables à l'ensemble des maladies éruptives. Epidémie variolique.

Avant d'entrer en matière, nous reprocherons à M. Graffenauer de ne s'être appesanti que froidement sur la vaccination, et d'en avoir parlé même dans des expressions peu propres à en propager l'usage. Dans l'état actuel des choses, de quels crimes ne sont pas coupables les parens des enfans qui meurent de la petite-vérole! Mais aussi jusqu'à quel point le blâme que cette conduite inspire retombe-t-il quelquefois sur le médecin qui jouit de la confiance de la famille. Voici tout ce que M. Graffenauer a dit de la vaccination.

« Le meilleur spécifique (de la petite-vérole) seroit, sans contredit la vaccination; aussi a-t-on beaucoup inoculé la vaccine pendant l'épidémie : la peur leva bientôt tous les préjugés contre *cette nouvelle maladie*. On a cité des exemples d'enfans vaccinés qui ont pris la petite-vérole quelques jours après l'opération; mais dans ce cas il est probable que les enfans receloient déjà les germes de la petite-vérole; la vaccine par conséquent ne pouvoit plus avoir de prise sur eux ».

Epidémie variolique.

II. On s'est beaucoup trop arrêté dans l'histoire de la petite-vérole à la forme et à la quantité des boutons; ou du moins l'on a eu tort de partir de là pour créer différentes espèces de variole. La maladie, quels que soient le nombre et l'aspect des boutons, est essentiellement la même; elle ne varie que par la nature de la fièvre concomitante, qui peut être inflammatoire, bilieuse, ataxique, adynamique, etc. Cette circonstance seule amène de grands changemens dans la marche, les symptômes et le traitement de cette éruption fébrile. Les caractères de petite-vérole confluente ou discrète ne peuvent servir qu'à modifier le pronostic : encore n'est-ce pas là la seule ni même la principale base de la séméïotique de cette maladie. En effet, les dangers de la petite-vérole consistent d'abord plus dans le nombre que dans la forme des pustules; ainsi l'expérience a appris que la petite-vérole, quoique discrète, peut être plus dangereuse que la confluente, si dans celle-ci les boutons paroissent en moindre quantité que dans l'autre. Mais encore une fois, les dangers de la petite-vérole ne se calculent pas seulement d'après le nombre et la forme des boutons. Les signes pronostiques de cette maladie doivent être pris dans

trois sources principales, 1°. dans la nature et l'intensité de la fièvre concomitante; 2°. dans le siége, la quantité et la forme de l'éruption; 3°. dans l'état des forces vitales, qui font que l'éruption est ou anomale ou régulière, etc.: c'est de cette dernière source que Sydenham a tiré sa division de la maladie en petite-vérole régulière et en anomale. Il ne faudroit cependant pas penser que nous prétendions rejeter entièrement la distinction de la petite-vérole en discrète, en cohérente et en confluente; nous voulons seulement borner son application à la connoissance des dangers que présente la maladie; et sur cela nous nous trouvons parfaitement d'accord avec Sydenham : *Symptomata cum discretis communia habet et illa variolarum species quas confluentes appellavimus, nisi quòd hîc atrociora sint omnia; febris scilicet anxietas atque ægritudo, vomituritio, etc. immaniùs affligunt; quibus signis medico sagaci, etiam ante eruptionem, confluentes se produnt. Sydenh. Op. s. 3, c. 2, p. 81. Genève*, 1723.

Epidémie variolique.

Huxham est un des auteurs qui ont répandu le plus de jour sur la distinction de la petite-vérole, d'après la nature de la fièvre concomitante. Il a assigné d'une manière très-pré-

Épidémie variolique.

cise les symptômes qui caractérisent dans la variole la fièvre inflammatoire, la lente nerveuse, l'adynamique, etc., et il a aussi indiqué les variétés de traitement qu'entraîne chacune de ces complications.

III. Le siége principal de la maladie est sans contredit le système cutanée; mais il n'est pas l'unique qu'affecte l'éruption. L'expérience, aidée des lumières de l'autopsie cadavérique, a démontré que souvent les boutons se propagent plus ou moins dans la continuité de la membrane muqueuse de la bouche, de l'œsophage et de tout le tube intestinal. Cette propagation des boutons a également lieu dans d'autres circonstances. Adrien Spigelius a observé des taches livides dans les intestins, à la suite des fièvres putrides et malignes. Bonnet a aussi fait la même remarque. Helmontius, *In Tumulo peste*, *p.* 22 à 85; Diemerbroeck, *De peste*, *lib.* 4, *hist.* 15; et Laurens Giesler, *Observ. de peste*, *lib.* 31, attestent qu'il se forme assez souvent des anthrax, des charbons et différens exanthèmes sur la membrane interne des intestins chez les pestiférés. La petite-vérole peut même avoir lieu par une simple fièvre qui suit la marche et présente tous les caractères de la maladie varioleuse, mais sans qu'il y ait la moindre

éruption

éruption apparente. Le malade offre de plus l'odeur particulière de la petite-vérole ; odeur sur laquelle les praticiens habitués se laissent rarement tromper. Sydenham a le premier observé ce cas de pathologie, il l'a décrit sous le nom de fièvre varioleuse ; et depuis lui plusieurs observateurs ont eu occasion de faire la même remarque. Cette circonstance, bien importante à connoître, n'appartient pas seulement à la petite-vérole ; il est sans doute plusieurs éruptions fébriles qui doivent présenter le même caractère. Vers la fin de l'hiver dernier nous avons eu dans la capitale une assez grande quantité de scarlatines : je donnois alors mes soins dans une pension à cinq enfans qui eurent tous successivement cette maladie. Un sixième l'éprouva également au caractère près de l'éruption, qui n'eut point lieu du tout : mais du reste les symptômes d'angine, la marche et la durée de la fièvre, les sueurs, et la diarrhée comme crise de la maladie, etc. furent absolument les mêmes.

Epidémie varioliqué.

IV. Une chose remarquable dans la petite-vérole, c'est sa tendance à affecter plus ou moins vivement les organes pulmonaires : aussi la pleurésie, la péripneumonie, la phthisie, l'asthme sont autant d'affections qui très-souvent accompagnent ou suivent la variole.

Epidémie variolique.

Cette lésion des organes pulmonaires et de leurs dépendances a lieu, quoiqu'à des degrés différens, dans la plupart des maladies éruptives; ce qui est une nouvelle preuve des sympathies pathologiques qui existent entre le système respiratoire et le système cutanée.

V. Il est dans la thérapeutique de la petite-vérole un point qui a été pendant long-tems discuté, et sur lequel on n'est peut-être pas encore bien fixé, malgré les belles observations de Sydenham, de Freind, etc.; c'est l'emploi des purgatifs. La doctrine qui les concerne paroît d'autant plus importante, qu'elle est à-peu-près également applicable, aussi bien que tout ce que j'ai dit jusqu'ici, à la plupart des éruptions fébriles.

Deux conditions principales me semblent indiquer ou plutôt devoir régler l'usage des évacuans dans les éruptions fébriles : 1°. la complication gastrique extrêmement fréquente dans ces maladies ; 2°. l'état saburral qui arrive souvent à leur suite par le dérangement qu'apporte l'éruption dans les fonctions du système gastrique. Il y a cependant cette différence par rapport à l'époque où l'on doit administrer ce genre de médicamens, c'est qu'ils peuvent être utiles pendant l'éruption même dans la première circonstance, ainsi

qu'on le voit par les observations de Freind ; tandis que dans la seconde il faut attendre la fin de la période de dessication.

Epidémie variolique.

Si l'on veut consulter l'expérience des plus grands maîtres de l'art, on trouvera une foule de faits qui attestent d'une manière irrécusable les avantages qu'eurent à diverses époques les évacuations spontanées de la nature dans les maladies exanthématiques, et qui prouvent combien il est nécessaire d'exciter ces évacuations lorsque la nature reste sans action.

Frédéric Hoffmann (1) a vu en 1700, dans l'épidémie pétéchiale et pourprée qui régnoit alors, qu'il valoit infiniment mieux pour les malades d'avoir le ventre libre, et d'éprouver même aux jours critiques une légère diarrhée, que de rester constipés pendant le cours de la maladie.

Voici comment s'exprime Stahl au sujet de la même éruption (2) : *Prœterea notabile quod hœc febris communissimè diarrhœas secum vehat, vel statim initio, vel circà dies criticos, et ipsis illis. Nullum autem dam-*

(1) *Opusc. physico-med., p.* 155.

(2) *Collegium casuale, casus XCIII, p.* 398.

Epidémie varioliqne. *num faciebant, nec vires imminuebant, licet per diem vel duodecies et ultrà alvum dejecissent. Adstricta autem alvus semper nocuit.*

Les médecins de Breslaw (1) ont observé toujours dans la fièvre pétéchiale, que les malades dont le ventre n'étoit pas libre éprouvoient fréquemment des bouffées de chaleur forte, des anxiétés précordiales, de violentes douleurs de tête, etc.; tandis que chez ceux qui avoient le ventre libre ou même des diarrhées, la maladie ne présentoit aucun de ces symptômes, et se terminoit heureusement en assez peu de tems.

Wagner a fait la même observation pour la fièvre miliaire pourprée : il a vu que l'éruption se montroit avec la plus grande facilité lorsque le malade éprouvoit des vomissemens ou la diarrhée; tandis qu'elle étoit difficile, accompagnée même d'accidens graves, lorsqu'il n'y avoit aucune de ces deux voies d'évacuation (2).

Sydenham s'est convaincu dans sa pratique que la diarrhée dans les petites-véroles con-

(1) *Hist. morb. Vratislav., p.* 5, 9, 10.

(2) *Dissert. de nat. nutu et medendi methodo in malignis, p.* 32, 33.

fluentes est aussi nécessaire que l'éruption elle même; il pense que ce sont-là deux moyens dont la nature se sert pour éliminer la matière morbifique. Sans nous arrêter à cette dernière opinion théorique, attachons-nous seulement au fait pratique, et concluons-en que les évacuations alvines sont très-avantageuses dans la variole.

Epidémie variolique.

Freind, dans sa lettre à Mead sur l'usage des purgatifs à l'époque de la fièvre secondaire des petites-véroles confluentes, établit jusques à la dernière évidence les avantages des purgatifs. Après avoir rapporté dans tous leurs détails dix histoires particulières de maladies, il dit : *Vides quàm in simili variolarum genere dispar sit morbi ipsius cursus, ratioque affectuum multiplex, et planè dissimillima : vides ægrotos sexûs utriusque, omni tempestatum genere, omnis ætatis, omnis habitûs, omni anni tempore, eodem malo laborantes, quos tamen omnes hæc potissimùm purgandi via periculo vitæ maximo liberavit. Vides ut aliis inopinatam præsentissimamque opem attulerit purgatio; ut aliis paulisper subvenerit, cunctantiùs per vices repetita; ut universis seriùs aut citiùs mirabilem in modum saluti fuerit.*

Epidémie variolique.

On pourroit multiplier à l'infini ces sortes de citations ; je ne les pousserai cependant pas plus loin : je rappelerai seulement ce qui a été dit plusieurs fois dans nos histoires des maladies régnantes sur les avantages des évacuations alvines spontanées, et de l'usage des purgatifs dans les fièvres scarlatines (1).

Malgré ces autorités, il faut convenir qu'au premier abord l'idée des purgatifs dans les maladies éruptives entraîne quelques craintes pour la rentrée de l'éruption ; mais ces craintes, outre qu'elles doivent absolument cesser devant l'autorité de l'expérience, sont encore repoussées par le raisonnement, fondé toujours sur les bases de la saine pratique. Remontons en effet aux deux circonstances pour lesquelles j'ai dit que les purgatifs étoient utiles dans la petite-vérole, et nous verrons que dans la première, c'est-à-dire, lorsqu'il y a une complication marquée d'affection gastrique qui peut dans quelques cas s'opposer à la libre sortie de l'éruption, les évacuans, soit émétiques, soit purgatifs, suivant l'état de la maladie, loin d'empêcher l'éruption, doivent au contraire la favoriser et rendre la marche de la maladie plus libre et plus franche ; de la même manière que les évacuans,

(1) V. le Journal, tom. XIX, pag. 404.

loin d'être affoiblissans, rétablissent les forces vitales; dans les cas où l'altération de celles-ci consistoit en une simple oppression déterminée par l'embarras ou la surcharge des premières voies. Je ne rapporterai point ici quelques faits particuliers relatifs à la rougeole et à la scarlatine, qui me prouvent la vérité de cette assertion; parce qu'ils n'ajoutent rien aux belles observations de Freind, (l. cit.) sur la petite-vérole. Epidémie variolique.

Dans la seconde indication des purgatifs contre les éruptions fébriles, c'est-à-dire contre l'état saburral qui en est presque toujours la suite, on n'a certainement pas à craindre la répercussion de l'humeur morbifique, puisque cette indication n'a lieu qu'après la dessication des boutons. Alors par une suite de la lésion du système cutanée, la membrane interne de l'estomac et du tube intestinal éprouvant sympathiquement une lésion vitale analogue, il en résulte ces embarras gastriques plus ou moins considérables que l'on remarque assez constamment à la suite des maladies éruptives, et que l'on combattra toujours avec succès à l'aide des évacuans sagement administrés.

La doctrine que je viens d'exposer dans mes réflexions se trouve toute indiquée et

Epidémie variolique.

mise en pratique dans le bon Mémoire de M. Graffenauer; je n'ai fait qu'en présenter différens points avec plus de développemens, afin d'en rendre l'application plus sensible et plus générale.

Histoire de la constitution médicale, observée à Paris pendant le troisième trimestre de l'an XII; par F. J. Double.

Certè non aliud utiliùs consilium est quàm epidemias, morborum nempè vitas, quasi scribere; et initia; et adolescentiam; et declinationem; et variam in variis annis indolem; aliamque, et ad medicationes, aut obsequium, aut pertinaciam, et cum cœli statu conjunctionem, et sympathiam, fideli, et naturæ imitatrice manu, notare. Haller, in præf. morb. Vratislav.

Constitut. médicale observée à Paris.

Germinal. A la suite des pluies, que nous avons notées vers la fin du dernier trimestre, et du froid qui en a été la suite, nous avons eu, dans le commencement de germinal, des gelées beaucoup plus fortes qu'elles n'ont coutume de l'être à cette époque; et l'on peut dire qu'à quelques petits intervalles près ce tems froid a duré pendant tout le mois. Du 11 au 13, il est tombé de la neige en assez grande quantité, mais elle fondoit presqu'en

tombant ; il a encore neigé le 29 : le 5 et le 20 au matin, la gelée blanche a été plus forte que les autres jours.

Constitut. médicale observée à Paris.

Durant les intervalles du froid dont nous venons de parler, l'atmosphère a été quelquefois très-chaude ; nous avons même vu ces changemens de température survenir dans les vingt-quatre heures. Le baromètre et le thermomètre se sont montrés aussi extrêmement variables ; cependant le vent s'est à-peu-près également partagé entre les directions du nord et celles du sud, malgré que les vents nord aient paru avoir une certaine prédominance.

Aux époques où le froid faisoit place à la chaleur, il n'étoit pas rare de voir se former et fondre des orages assez forts ; ce qui a fait qu'il a plu très-fréquemment, et souvent en abondance.

Au total, les qualités physiques de la constitution de la saison pendant ce mois ont été très-anomales ; et si l'on vouloit absolument lui donner un caractère déterminé, il faudroit la considérer comme froide et humide ; d'où l'on voit que le début du printems s'est trouvé peu conforme au véritable type de cette saison.

Floréal. Dès les premiers jours de ce mois,

Constitut. médicale observée à Paris.

le froid qui avoit eu lieu pendant le cours du mois dernier a cessé, et l'atmosphère est devenue tout-à-coup très-chaude. Ces chaleurs ont été souvent tempérées par des pluies quelquefois abondantes, et même par des orages violens, également suivis de pluie; mais c'est sur-tout du 18 au 24 que l'air s'est montré frais, ce qui a compliqué les maladies de ce mois des affections qui résultent d'un air froid, humide, et de celles qui dépendent des chaleurs fortes.

L'air souvent lourd, comme dans les constitutions australes, a produit sur les individus, quelle que fut leur idiosyncrasie, cet accablement et cette foiblesse dont nous avons parlé plusieurs fois.

Le vent a offert de grandes irrégularités; il a soufflé tour-à-tour du sud-est, du sud-ouest, du nord-est, du nord-ouest; et cela sans conserver aucun rapport, dans ses directions, avec l'état froid ou chaud de la saison; en sorte que le vent étoit au nord les jours où il faisoit chaud, tandis qu'il soufloit du sud lorsqu'il faisoit froid. Les directions sud et ses dépendances ont paru plus communes que les variations du nord.

La constitution générale de l'air pendant ce

mois peut être déterminée en chaude et en humide.

Constitut médicale observée à Paris.

Prairial. Les chaleurs du mois précédent n'ont pas été de longue durée pendant ce mois. Du 1er. jusqu'au 10, de petites pluies ont souvent modéré ces chaleurs. Le ciel s'est montré fréquemment couvert et orageux ; et malgré que le vent ait soufflé presque toujours du sud-ouest, la température de l'air n'en a pas été moins très-irrégulière : la froidure se faisoit sur-tout sentir d'une manière désagréable dans les matinées et les soirées.

Du 10 au 20 nous avons noté une variabilité extrême quant à la température de l'atmosphère : d'un jour à l'autre, et quelquefois aussi dans la même journée, le thermomètre passoit du 23e., 25e., 27e. aux 9e. 10e. et 14e. d. Le ciel d'ailleurs, assez constamment beau, s'est montré quelquefois orageux ; mais l'orage a toujours eu lieu loin de Paris : deux fois seulement il est tombé quelques gouttes de pluie.

Du 20 au 30, la constitution de l'air a paru à-peu-près semblable à celle des dix jours précédens : il y a eu même en dernier lieu une plus fréquente variété de température. La pluie a été aussi abondante et l'atmosphère généralement plus froide, nous verrons ci-

Constitut. médicale observée à Paris.

après l'influence de ces changemens : le vent a soufflé tantôt du sud-ouest, et tantôt du nord-ouest.

La constitution de l'air pendant ce mois a été en général d'abord chaude et sèche, et puis alternativement un peu froide et très-chaude.

Les maladies offertes à l'observation, à la suite de ces différens états de la constitution de l'air, quoique assez nombreuses, étoient cependant peu graves : rarement on les a vu suivies d'accidens funestes.

Quant à leur nature, il résulte d'une foule de faits recueillis avec soin et médités avec attention, que les affections catarrhales du dernier trimestre ont pris une nouvelle intensité, sur-tout à l'époque des froids que nous avons notés : ces affections catarrhales qui ont affecté plusieurs siéges paroissent s'être portées très-souvent sur les organes de la vue.

La disposition gastrique bilieuse qui a continué à se manifester dans le commencement du trimestre, a été ensuite très-commune, quoique généralement peu intense : combinée avec les diverses formes des affections catarrhales, elle a composé bien évidemment le caractère de la constitution des maladies régnantes pendant le trimestre. Cette compli-

cation gastrique se jugeoit assez souvent par des évacuations spontanées, par le vomissement ou par les déjections alvines : et s'il arrivoit que l'on fût obligé de recourir aux émétiques ou aux purgatifs, ces remèdes déterminoient facilement de grands effets.

Dans les maladies dépendantes de la constitution gastrique bilieuse, on a remarqué comme symptômes accessoires des céphalalgies pongitives, la rougeur des yeux et de la face, la force et la vitesse du pouls, des hémorragies nasales, chez les femmes l'écoulement périodique plus abondant et avancé quant à son époque accoutumée, sans que pour cela les maladies aient montré un caractère vraiment inflammatoire : il faut en dire autant de quelques crachemens de sang et autres mouvemens qui ont été observés du côté du système sanguin. Ecoutons la remarque de Stoll à cet égard : *Faciei rubor et turgor atque oculorum pars alba velut sanguine suffusa plethoram et inflammationem non raro notant; at verò eadem symptomata, in quam-plurimis febribus biliosis, putridis, malignis à me fuisse frequentissimè conspecta fidenter aïo : adde etiam illud, deesse nonnumquam notas omnes*

Constitut. médicale observée à Paris.

quæ corruptam atque acrem bilem circà præcordia hærere communiter docent.

En conséquence de ces caractères généraux de la constitution, on a eu occasion de voir un assez grand nombre de fièvres catarrhales et gastriques ; quelques-unes ont présenté ce dernier caractère d'une manière exclusive. Il y a eu aussi beaucoup de coliques bilieuses qui n'ont été que rarement suivies d'accidens fâcheux. On leur a opposé avec succès la diète, le repos, et de simples boissons de décoction d'orge ou d'infusion de feuilles de chicorée, avec addition d'une once ou d'une once et demie d'oximel simple : on a également placé avec avantage, vers la fin de la maladie sur-tout, les lavemens avec la décoction de tête de pavôt : le tartrite antimonié de potasse, donné tantôt à grand lavage et tantôt comme émétique, a été employé utilement, malgré que l'on ait pu s'en dispenser dans le plus grand nombre des cas.

Il s'est offert assez fréquemment des pleurésies bilieuses qui, étant de même nature que les coliques dont nous venons de parler, ont aussi cédé aux mêmes méthodes thérapeutiques : ajoutons cependant pour les cas de pleurésie, qu'il n'a pas été rare que l'on fût obligé de donner une seconde fois le tar-

rite antimonié de potasse à titre d'émétique.

Constitut. médicale observée à Paris.

Parmi les maladies les plus fréquentes de ce trimestre, nous devons compter une toux particulière avec enrouement, telle que Stoll l'a décrite sous le nom de toux stomacale. Cette affection, le plus souvent très-rebelle, sur la nature et la marche de laquelle nous reviendrons, a été tantôt fébrile et tantôt sans fièvre : dans le premier cas la pyrexie a affecté quelquefois les types tierce ou double-tierce ; les malades se trouvoient dans une impatience et une inquiétude extrêmes quand la maladie étoit portée à un certain point. Le tartrite antimonié de potasse presque toujours indiqué par de légères complications d'embarras gastrique a eu assez de succès : après les évacuans qui n'ont pas toujours fait cesser la toux, nous nous sommes très-bien trouvés de l'usage de la gomme ammoniaque, administrée, dans une potion appropriée, en poudre, ou en pilules. Il a été urgent de s'opposer de bonne heure à une trop grande prolongation de la toux, dont les efforts en altérant le système des organes de la respiration ont fait craindre la phthisie. Des aphthes très-douloureuses se sont montrées quelquefois à la bouche même en assez grande abondance; on les a combattues efficacement à

Constitut. médicale observée à Paris.

l'aide de gargarismes légèrement détersifs et fortifians, combinés avec les méthodes thérapeutiques de l'affection principale, c'est-à-dire de la toux stomacale : nous nous sommes contentés de faire froter ces aphthes avec de l'eau de Cologne, et nous nous en sommes très-bien trouvés.

La cachexie scorbutique a continué de se propager, de manière cependant à attaquer un plus grand nombre d'hommes que de femmes, ainsi qu'il conste de la pratique en ville et des relevés des registres d'admission aux hôpitaux. Cette cachexie a paru être la suite du mode mou, comme le disoit Raymond de Marseille, lequel mode règne depuis long-temps. On a eu à traiter à la même époque, tant en ville que dans les hôpitaux, un assez grand nombre de scorbuts simples à l'état aigu ou fébrile : notre collègue M. Delaporte a observé fréquemment le scorbut avec ce dernier type à l'hôpital St.-Louis, spécialement consacré au traitement de ces sortes de maladies.

On a vu en outre, et en même tems, beaucoup de fièvres putrides ou adynamiques; quelques fièvres malignes ou ataxiques; des fièvres intermittentes peu rebelles, et que l'usage continué de l'arnica faisoit souvent cesser; des gouttes vagues; des rougeoles; des scarlatines,

tines; des petites-véroles volantes; et plusieurs éruptions sans caractère.

Constitut médicale observée à Paris.

Les coqueluches dont nous avons parlé dans le dernier trimestre ont été presqu'aussi fréquentes pendant celui-ci : les accidens et les indications qui en résultoient nous ont paru entièrement semblables.

Les tableaux de décès nous ont fourni un plus grand nombre de suicides que de coutume : les affections maniaques avec ou sans délire se sont montrées aussi plus communes, soit dans la pratique de la ville, soit dans les hôpitaux. Le relevé des registres du conseil d'admission aux différens hospices, relevé qui nous a été communiqué par notre collègue M. Prat, prouve qu'il s'est présenté durant ce trimestre plus d'individus attaqués de cette maladie, qu'on n'en voit ordinairement, et même plus que l'année dernière à la même époque. Nous placerons ce relevé à la page 171 : on y verra,

1°. Qu'il y a une bien plus grande quantité de maniaques cette année qu'il n'y en eut en l'an XI;

2°. Que constamment le nombre des femmes attaquées de cette maladie s'est trouvé supérieur à celui des hommes;

Constitut. médicale observée à Paris.

3°. Que par rapport aux malades qui se sont présentés chaque mois, il n'y a pas pour le nombre de différences notables bien constantes;

4°. Que, quant aux saisons, l'année n'étant pas encore terminée, nous ne pouvons point avoir de résultat fixe complet. Il paroît, d'après la collection des faits présentés dans ce tableau, que les saisons considérées comme plus ou moins favorables au développement de la manie doivent être rangées ainsi qu'il suit; le printems et sur-tout l'approche de l'été, l'automne et l'hiver: au surplus, avant d'établir des conclusions ultérieures, attendons de nouvelles observations.

Après cet exposé succinct des maladies qui ont régné pendant le trimestre, ainsi que des méthodes générales de traitement qui étoient indiquées et qui ont eu le plus de succès, revenons sur deux de ces maladies, les coliques et la toux stomacale qui méritent de fixer plus spécialement nos regards, soit parce qu'elles sont, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'objet principal, le sujet majeur du tableau de la constitution régnante, soit parce que leur étude nous a suggéré quelques réflexions pratiques qu'il ne sera peut-être pas inutile de consigner ici.

Coliques. Une douleur interne plus ou moins forte dans quelqu'une des parties de la région abdominale; douleur qui, bien loin d'augmenter, se calme au contraire par la pression, et qui est suivie d'un sentiment de constriction, et comme de tortillement, avec tranchées, constipation, et quelquefois le ténesme, constitue ce que l'on doit entendre généralement par le mot Colique.

Les coliques que nous avons observées ce mois-ci, s'annonçoient par tous les symptômes de l'embarras gastrique; les malades se plaignoient de dégoût, de nausées, d'amertume et de sécheresse à la bouche; quelquefois même ils éprouvoient des vomissemens, qui presque toujours soulageoient leurs souffrances. Les yeux et la face offroient une teinte jaunâtre; la langue se recouvroit d'une couche plus ou moins épaisse de limon, toujours de couleur jaune; et cette couleur, on la retrouvoit encore dans les déjections alvines qui n'avoient lieu que rarement.

Lorsque la maladie présentoit ces caractères, elle étoit bien certainement de nature bilieuse, et alors les moyens que nous avons rapportés plus haut la combattoient efficacement. Les lavemens seuls étoient insuffisans ou inutiles; et de même que Rivière

Constitut. médicale observée à Paris.

observoit dans un cas semblable qu'un malade ayant pris trente lavemens, restés sans effet contre une colique qui céda ensuite à un léger minoratif; de même nous avons vu que, sans l'usage préalable des boissons incisives et du tartrite antimonié de potasse à grand lavage ou à titre d'émétique, les lavemens n'avoient aucune efficacité.

Dans les coliques comme dans toutes sortes de maladies, il faut bien faire attention à la cause qui les détermine : il est évident que l'on ne peut pas combattre par les mêmes moyens les coliques nerveuse, bilieuse, flatulente, hémorroïdale, herniaire, etc. Nous avons vu pendant ce trimestre des douleurs de colique qui étoient le résultat d'une fluxion rhumatismale sur les intestins; et malgré que les coliques bilieuses fussent alors les maladies catastatiques, nous ne nous sommes cependant pas laissés tromper par cette sorte d'anomalie; rapportons ici le fait d'une manière sommaire.

Une jeune dame, sujète, depuis environ deux ans, à des douleurs vagues de rhumatisme, ressentit ces douleurs pendant tout le cours de l'hiver dernier, aux extrémités inférieures, ce qui nous avoit engagés à lui faire porter habituellement un jupon de flanelle.

Vers la mi-floréal, une fête à laquelle madame A. se trouvoit priée exigeant une toilette recherchée, ce jupon fut mis de côté, parce que, nous dit-on, la saison de l'hiver étoit passée. Deux jours après il survint des douleurs très-fortes à la région abdominale du côté du duodénum, tandis que celles des extrémités furent, sinon entièrement détruites, du moins considérablement diminuées. Bientôt les douleurs de colique augmentèrent au point de devenir insupportables; il se déclara des tranchées et même le ténesme; cependant le pouls étoit presque naturel, la malade rendoit par les selles un mucus filant quelquefois teint de sang. Après avoir réfléchi sur les diverses circonstances de cette maladie, il ne fut pas difficile d'en faire une bonne analyse et de lui assigner une méthode de traitement analogue à ses caractères. Nous prescrivîmes l'usage des boissons légèrement sudorifiques et des lavemens émolliens; nous fîmes reprendre le jupon de flanelle; et nous ordonnâmes des frictions sur les extrémités inférieures avec le liniment volatil. Les douleurs rhumatismales se reportèrent aux extrémités; la colique, d'abord devenue moindre, ne tarda pas à disparoître; un léger purgatif, indiqué par tous les symptômes de l'embarras

Constitu médicale observée à Paris.

Constitut. médicale observée à Paris.

gastrique et de la turgescence inférieure, compléta la guérison.

Au sujet de ces coliques, survenues comme à la suite d'un refroidissement de l'abdomen, nous observerons que plusieurs auteurs, Quarin entr'autres, ont compté parmi les causes des coliques nerveuses l'absence de l'épiploon.

Toux stomacale. Cette toux avoit lieu sans aucune lésion des organes pulmonaires, à moins que ces organes fatigués par les efforts multipliés, par les secousses répétées et trop long-tems prolongées de la toux ne finissent par contracter une altération particulière, qu'il falloit avoir le soin de prévenir de bonne heure à l'aide des moyens que nous indiquerons plus bas. Sans cela on auroit eu à craindre pour les suites l'asthme, la phthisie commençante, etc.; accidens dont la guérison est toujours longue, difficile, et dont l'issue est souvent funeste.

Les malades, en même tems qu'ils toussoient fortement, crachoient assez abondamment des matières liquides, gluantes; ils se plaignoient d'anxiétés dans la région précordiale, d'un sentiment de douleur et d'une sorte de picotement aux hypochondres, à l'estomac, et même sur différens points de la région abdominale; ils avoient de l'enroue-

ment, qui chez plusieurs individus a été poussé jusques à l'extinction de la voix. Quelques-uns éprouvoient comme des douleurs ostéocopes aux côtes asternales ou fausses côtes; mais ces douleurs que nous avons vu constamment augmenter en raison directe de la toux, ne nous ont paru que l'effet mécanique des efforts que celle-ci entraînoit. Cette toux toujours très-incommode, et qui avoit même quelquefois lieu avec oppression et difficulté de respirer, augmentoit singulièrement vers le soir. La poitrine étoit cependant exempte de lésion : le son particulier de la toux; le sentiment intime du malade qui reconnoissoit lui-même que la toux et les crachats partoient de l'estomac; les symptômes de l'embarras gastrique, qui toujours précédoient ou accompagnoient cette toux, ne nous ont pas laissé douter un instant qu'elle ne fût stomacale. Le traitement que nous avons employé avec succès a confirmé la justesse de notre diagnostic : ainsi les remèdes mucilagineux, adoucissans, béchiques, etc. n'ont fait qu'augmenter la toux, qui diminuoit au contraire, ou même disparoissoit en entier, par l'administration des émétiques ou des purgatifs, suivant les mouvemens qu'affectoit la nature. Deux fois nous sommes parvenus

Constitut. médicale observée à Paris.

à faire avorter la maladie, c'est-à-dire à l'arrêter dans son imminence, et lorsqu'elle ne faisoit que commencer, en employant à tems le tartrite antimonié de potasse à titre d'émétique.

Cette toux se rencontroit comme complication dans la plupart des maladies qui se sont présentées ; mais nous l'avons observée aussi souvent seule, et sans que l'on pût reconnoître d'autre espèce d'affection, si ce n'est l'embarras gastrique que nous avons été autorisés à considérer comme la cause matérielle de la toux ; de la même manière que cela a lieu dans les pleurésies bilieuses.

Lorsque les évacuans, mais sur-tout les émétiques, et principalement le tartrite antimonié de potasse, n'ont pu réussir à faire cesser la toux, nous nous sommes très-bien trouvés de l'usage des fortifians combinés aux opiacées. Nous avons encore obtenu de grands succès de l'usage de la gomme ammoniaque donnée en poudre ou en pilules, à la dose de dix grains, trois ou quatre fois dans le jour, ou bien à la dose de deux scrupules dans une potion composée d'une once et demie d'oximel scillitique, d'une once d'eau de canelle orgée, et de quatre onces d'infusion de feuilles d'oranger. Nous nous sommes apperçus que cette

potion, prise par cuillerées et d'heure en heure, calmoit singulièrement la toux en favorisant toutefois l'expectoration. C'est sur-tout en faisant cesser la toux par ces moyens sagement administrés, que l'on empêchoit la lésion des poumons, si disposés d'ailleurs à contracter quelque vice. L'opiniâtreté de la toux étoit assez souvent le résultat de la négligence ou d'un mauvais traitement : dans ce cas la guérison devenoit très-difficile, et c'est particulièrement alors qu'il falloit craindre l'asthme, la phthisie, etc. Vers la fin de la maladie, on a été obligé, pour hâter la convalescence, d'insister sur les légers purgatifs toniques, combinés d'ailleurs aux amers, aux fortifians.

Les mouvemens fébriles que la nature excitoit chez quelques individus attaqués de cette toux étoient généralement modérés et salutaires : nous les avons vus quelquefois affecter le type-tierce ou double-tierce ; jamais il n'a fallu leur opposer des moyens de guérison, ils ont toujours été d'assez courte durée.

On sera peut-être surpris que nous ayons traité comme espèce particulière de maladie, ce qui, aux yeux de quelques personnes, aura l'air de n'être qu'un symptôme. Nous avouerons sans doute que la toux n'est en effet, généralement parlant, que symptomatique ;

Constitut. médicale observée à Paris.

mais ici elle nous semble constituer une espèce de maladie bien caractérisée, espèce qui doit être placée dans la classe des maladies bilieuses à côté des pleurésies de même nature. Dans cette toux, comme dans la pleurésie bilieuse, la maladie tire son nom, d'abord du symptôme le plus saillant, et puis de sa cause matérielle; dans l'une et dans l'autre on retrouve la plus grande analogie de symptômes, de causes et de traitement; enfin s'il falloit nous justifier encore de nous être si fort appesantis sur cette toux stomacale, nous dirions qu'elle a été observée plusieurs fois à Vienne par Stoll, à Paris par Baillou; et que le grand nombre d'individus qu'elle a attaqués, l'opiniâtreté même avec laquelle elle a régné catastatiquement durant ce trimestre, méritoient bien quelque attention (1).

(1) Ce que nous disons ici de la toux stomacale devroit également s'appliquer aux coliques bilieuses, si l'on étoit tenté de nous faire pour celles-ci les objections que nous avons prévues pour la toux.

Nombre de Fous admis dans les hôpitaux pendant les mois de

	An 11.			An 12.		
	Hommes	Femmes.	Total.	Hommes	Femmes	Total.
ndémiaire	6	11	17	12	22	34
ımaire . .	4	12	16	19	20	39
maire . .	12	24	36	11	21	32
vôse . . .	8	16	24	14	23	37
ıviôse. . .	16	14	30	19	10	29
ntôse. . .	10	14	24	8	10	18
·minal· . .	14	21	35	15	20	35
réal . . .	19	17	36	20	28	48
irial . . .	12	19	31	21	23	44
Totaux .	101	148	249	139	177	316

Récapitulation par Trimestres.

	An 11.			An 12.		
	Hommes	Femmes.	Total	Hommes	Femmes.	Total
Trimestre	22	47	69	42	63	105
Trimestre	34	44	78	41	43	84
Trimestre	45	57	102	56	71	127

Sur la Yapana; par M. Alyon.

Lu à la Société, le 6 messidor an XII.

Sur la Yapana.

Cette plante a été imparfaitement décrite dans les journaux de l'an XI, parce qu'on n'en avoit eu en France que de très-petites quantités, et que la boîte qu'en avoit apporté M. Deserce fut remise à S. M. l'Impératrice madame Bonaparte. M. Boneron m'ayant fait parvenir un sac de cette plante par le vaisseau du capitaine Baudin, je puis non-seulement en offrir à la Société; mais encore faire connoître les détails que j'ai reçus sur cette plante.

La Yapana est de la famille des Jacobées: elle a été trouvée sur les bords de la rivière des Amazones, où les Sauvages en faisoient usage pour se guérir de la piqûre et de la morsure des animaux vénéneux. Des missionnaires Portugais l'ont introduite au Brésil, où on l'emploie, dit-on, comme contre-poison.

On a remarqué à l'Isle-de-France, où cette plante s'est acclimatée, qu'elle est sudorifique, cordiale et stomachique, prise en infusion théiforme; et que les feuilles récentes et leur suc détergent les ulcères; que pilées et appliquées sur les piqûres des insectes, elles dissipent la douleur.

La dose est de 3 ou 4 feuilles infusées comme du thé, dans une bonne tasse d'eau bouillante. On y met plus ou moins de sucre. On peut en prendre plusieurs tasses. Son goût est agréable, son odeur très-arômatique. On la croit aphrodisiaque.

Alyon.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

De Prairial an XII

J. du m.	Thermomètre. Maximum	Minimum	à midi	Baromètre. Maximum.	Minimum	Midi.
1	+19,5 mi.	+ 5,0 ma.	+19,5	27,11,80 s.	27,10,30 ma.	27,10,90
2	+17,4 mi.	+ 9,4 s.	+17,4	28,1,30 s.	28,0,27 ma.	28,0,30
3	+17,3 mi.	+ 8,3 ma.	+17,3	28,2,50 mi.	28,1,65 ma.	28,2,50
4	+13,9 mi.	+ 8,2 ma.	+13,9	28,1,16 ma.	27,10,85 s.	28,0,19
5	+14,9 mi.	+11,4 s.	+14,9	28,0,00 mi.	27,11,50 s.	28,0,00
6	+16,3 mi.	+10,8 ma.	+16,3	27,11 85 s.	27,10,85 s.	27,11,03
7	+15,0 mi.	+ 8,2 ma.	+15,0	28,1.40 mi.	28,0,85 ma.	28,1 40
8	+20,4 mi.	+ 9,1 ma.	+18,5	28,0,60 mi.	27,10,58 s.	27,11,68
9	+15,1 s.	+10,8 ma.	+14,7	28,1,88 s.	27,11,05 ma.	28,1,33
10	+16,3 s.	+ 7,1 ma.	+16 0	28,3,10 ma.	28,2,25 s.	28,3,10
11	+16,9 s.	+11,0 s.	+16,7	28,2.95 s.	28,1,70 ma.	28,2,30
12	+15,4 mi.	+ 7,0 ma.	+15,4	28,3,76 mi.	28,3,00 ma.	28,3,76
13	+19,3 mi.	+ 8,9 ma.	+19,3	28,3,28 ma.	28,1,55 s.	28,2,70
14	+24,2 s.	+10,9 ma.	+22,8	28,1,27 s.	28,0,32 s.	28,1,05
15	+26.3 mi.	+18,8 s.	+26,3	28,2 05 s.	28,1,00 s.	28,1,55
16	+27,0 mi.	+14,0 ma.	+27,0	28,2,18 mi.	28,1,40 s.	28,2,18
17	+21,3 s.	+13,2 ma.	+21,2	28,1,97 s.	28,1,70 s.	28,1,77
18	+17,3 mi.	+ 9,4 ma.	+17,3	28,1,88 ma.	28,0,40 s.	28,1,69
19	+15,4 s.	+ 9,0 s.	+15,2	28,0,40 mi.	27,11,95 ma.	28,0,52
20	+15,4 mi.	+ 7,9 s.	+15,4	28,3,02 s.	28,0,95 ma.	28,2,02
21	+15,9 s.	+ 6,2 ma.	+15,8	28,3,30 s.	28 3,08 ma.	28 3,08
22	+13,3 s.	+ 8,0 s.	+12,6	28,5,00 s.	28,3,85 ma.	28,4,65
23	+14,4 s.	+10,3 s.	+14,0	28,5,85 ma.	28,5,08 s.	28,5,42
24	+1,64 s.	+13,1 s.	+15 8	28,4,90 ma.	28,3,76 s.	28,4,55
25	+18,6 s.	+ 8,6 ma	+17,6	28,3,10 ma.	28,1,60 ma.	28,3,62
26	+20 2 mi.	+14,0 s.	+20,2	28,0,51 mi.	27,11,68 s.	28,0,51
27	+23,8 mi.	+ 9,6 mi.	+23,8	27,10,80 ma.	27,10,60 s.	27,10 78
28	+16,4 s.	+10,2 ma.	+16,1	28,2,30 s.	27,11,65 ma.	28,1,14
29	+15,5 s.	+13,2 s.	+15,2	28,4,41 s.	28,3,40 ma.	27,3,34
30	+18,5 s.	+ 9,2 ma.	+18,5	28,6,40 s.	28,5,30 ma.	28,5,88

RÉCAPITULATION.

Plus grande élévation du mercure.	28,6,40 le 30
Moindre élévation du mercure.	27,10,30 le 1er
Elévation moyenne.	28,2,35
Plus grand degré de chaleur.	+ 27,0 le 16
Moindre degré de chaleur.	+ 5,0 le 1er
Chaleur moyenne.	+ 16,0

FAITES A L'OBSERV. NAT. Par BOUVARD astronome, membre de l'Institut national.

J. du mois	Hyg. à mid	Vents.	VARIATIONS DE L'ATMOSPHERE.
1	62,5	N.o o.s.	Ciel nuag ; quelq. gouttes d'eau dans la s.
2	60,0	s.o.n.o	Sol. foib. ; p. n. clair et élev. ; pet. pl. fine.
3	63,0	N.O. O.	Ciel vaporeux et chargé de nuages.
4	63,0	O. S. o	Ciel couvert ; pet. pluie fine ; av. dans la soir.
5	62,0	O. S. O.	Ciel couvert ; beaucoup d'éclaircis.
6	66,5	S S. O.	Ciel en gr. part. c. ; pl. ab. dep. 6 jusq. 7 h. s.
7	66,0	N. O.	Ciel très-nuageux.
8	57,0	s.e. s.s.o.	Beau ciel ; n. ép. çà et là ; pet. pl. fine par int.
9	50,0	o.n. o.n.	Ciel couvert ; petite pluie fine.
10	52,5	O. S O.	Ciel nuageux et vaporeux.
11	61,0	O.S.o.o.	Ciel couvert par intervalle.
12	51,5	o.n.n.oo	Fort beau ciel ; tems calme.
13	51,5	o.s.o. s.e	Bort beau ciel ; tems calme.
14	52,0	S. S. O.	rouillard ; assez beau ciel.
15	55,5	S. O.	Ciel vaporeux ; et couvert par interv.
16	55,0	S. S. O.	As. b. c. ; q. g. d'e ap. m. ; éc. de ch. le s. t. au l.
17	61,0	s.s.o.n.o.	Ciel n. ; couv. ; pl. ; ton. très-fort ; b. c. le s.
18	94,0	O. S. O.	Ciel nuageux et trouble.
19	41,5	o.s.o n.o	Ciel légèrement couvert par intervalles.
20	40,5	O.n.o.o.	Petite pluie fine et froide ; ciel à demi-couv.
21	46,0	O N.O.	Ciel nuag. et tr. ; petite pluie fine vers le soir.
22	44,0	N. N. E.	Ciel nuageux ; assez beau ciel le soir.
23	46,5	N. N. E.	Ciel très-nuag. ; et assez beau ciel vers le s.
24	46,5	N. E. E.	Ciel vaporeux ; beau ciel.
25	45,0	N. E. E.	Ciel vaporeux, nuageux par interv.
26	51,3	N.	Ciel couvert ; ciel vaporeux.
27	51,3	esso noe.	Assez beau ciel ; ciel couv. ; pluie et ton.
28	55,0	O.	Pl. forte et ab. ; ciel nuag. par interv.
29	65,0	O. N.O.	Avers. par interv. ; fort beau ciel le soir.
30	57,5	N. N. O.	Ciel tr. et nuag. ; sol. foible, calme ; ciel c.

Récapitulation.

Nomb. de jours beaux.	17	Le vent a s. du N.	6 fois.
de couverts.	1	N. E.	4
de pluie.	12	E.	2
de vent.	30	S-E.	2
de gelée.	0	S.	8
de tonnerre.	3	S-O.	15
de brouillard.	2	O.	13
de neige.	0	N-O.	12

Eau de pluie tombée 1,02500-pouc. 11 lig. 1-10.

MEDECINE DE MONTPELLIER.

De la méthode iatroliptice, ou observations pratiques sur l'administration des remèdes à l'intérieur dans le traitement des maladies internes ; par A. J. CHRESTIEN, etc. (1).

Sur la méthode iatroliptice.

Si l'on jugeoit du mérite d'un ouvrage par l'utilité dont il doit être aux hommes, celui dont je vais parler occuperoit un rang très-distingué. Perfectionner les moyens de combattre les nombreuses affections qui nous attaquent, offrir à ces moyens des voies de transmission commodes et peu dangereuses, rappeler à des principes aussi certains que le comporte l'état actuel de la science de l'homme l'administration des médicamens appliqués à l'extérieur et de médicamens nouveaux ; tel est le plan que s'est proposé l'auteur, et qu'il a rempli d'une manière propre à satisfaire les bons esprits.

En étendant, au-delà de ce qu'on pouvoit l'espérer, la méthode iatroliptice, il ne s'est pas laissé séduire par l'attrait de ses découvertes et l'appas de la nouveauté. Fidèle aux lois de la vraie médecine, il a indiqué avec soin dans quel cas cette méthode doit céder aux méthodes ordinaires, et dans quel cas elle doit l'emporter sur elles..... Des considérations sages sur les fonctions des systêmes dermoïde, cellulaire et lym-

(1) Vol. in-8°. Montpellier an XII, chez le portier de l'Ecole ; et à Paris, chez Croullebois, rue des Mathurins-St.-Jacques.

Sur la méthode iatroliptice.

phatique, et sur les affections dont ils sont le siège, l'ont conduit à ce résultat, que les maladies de ces systêmes sont celles qui réclament le plus souvent la méthode iatroliptice.

Il n'a pas négligé de montrer combien la sympathie qui existe entre l'enveloppe extérieure du corps et les parties intérieures, agrandit encore le champ de sa méthode, et combien on devoit se garder de confondre l'action mécanique des moyens appliqués à l'extérieur, et l'action spécifique ou l'altération inconnue, que ceux-ci apportent aux principes constituans des corps.

Il eût été bien heureux, pour ceux qui s'occupent de traiter le sujet que la Société médicale a proposé pour prix de l'an XIII, que l'ouvrage de M. Chrestien eût paru quelques mois plutôt. Quoique dans celui qu'il a publié, il y a plusieurs années, il ait donné des matériaux importans, celui-ci est si fort au-dessus, par le nombre, la richesse des observations et les vues nouvelles de l'auteur, qu'il eût fourni à des médecins moins occupés que lui, par une pratique heureuse et multipliée, les données les plus propres à la solution de la question.

La première série de ses observations roule sur l'emploi extérieur du camphre dissous dans la salive. Non-seulement cette substance, ainsi administrée, châtre avec facilité l'effet des cantharides, mais encore elle agit très-avantageusement pour ramener les parties génitales et celles du systême urinaire à leur ton naturel, soit que celui-ci péche par excès, soit qu'il péche par défaut..... Ceci explique fort bien les contradictions apparentes qu'on trouve dans les auteurs,

teurs, dont les uns ont reconnu au camphre la propriété d'exalter les forces génératrices, et les autres une propriété contraire.

Sur la méthode iatroliptice.

Le camphre a paru à M. Chrestien également utile, lorsqu'une affection rhumatique pouvoit être regardée comme la cause des maladies qu'éprouvent les parties dont je viens de faire mention, soit une dysurie, soit une ischurie.... M. Chrestien s'est aussi convaincu que le camphre, introduit par le système absorbant, est très-propre à calmer certains symptômes spasmodiques, tels que le hoquet, etc., qui accompagnent plusieurs affections fébriles; et à diminuer beaucoup la période de froid des accès de fièvre intermittente.

On ne peut rapporter ici aucune des intéressantes observations de l'auteur sans s'exposer à entrer dans des détails beaucoup trop longs, quoique fort utiles..... La dose du camphre varie selon les cas, depuis six grains jusqu'à douze, seize, pour chaque friction. Il réussit également uni à la salive, ou bien dissous dans l'alcool ou l'eau-de-vie. L'extrême volatilité de l'éther paroît un obstacle à l'action du camphre dissous dans cette liqueur.

On trouve, après ces observations, des détails instructifs sur l'usage heureux du liniment volatil de Rosen dans plusieurs diarrhées rebelles, et dans plusieurs cas de danse de St.-Guy, chez des sujets d'une constitution délicate, et dont le système lymphatique étoit altéré.

L'auteur s'est si bien trouvé dans sa pratique de l'emplâtre de Rustaing, qu'il ne craint pas de consacrer plusieurs pages à décrire les effets qu'il en a obtenus. Pour bien s'assurer de son efficacité et se ga-

Sur la méthode iatroliptice.

rantir des embarras que ne peut manquer de produire la combinaison de plusieurs moyens, il l'emploie seul..... Il a observé qu'appliqué à propos il empêchoit le développement de plusieurs maladies laiteuses, auxquelles les révulsifs évacuans, communément mis en usage, ne s'opposoient pas toujours avec succès. Quoique l'application de l'emplâtre de Rustaing ait des effets bien plus sûrs aux premiers jours de l'accouchement, cependant il réussit aussi chez les nourrices qui ont besoin alors d'une diète plus rigoureuse (1).

L'administration de l'opium, d'après la méthode ordinaire, est quelquefois si dangereuse par l'action qu'il exerce sur l'estomac et sur la tête, qu'on ne peut que savoir gré au médecin habile qui a cherché par la méthode iatroliptice à garantir les malades de l'action pernicieuse de cette substance. Il est très-rare qu'il exerce, administré ainsi, son action narcotique; et M. Chrestien n'a vu qu'un seul cas de cette nature.... Il fait dissoudre l'opium cru dans de l'eau-de-vie; tantôt il filtre la liqueur, et tantôt il l'emploie sans l'avoir filtrée. Cette dernière est plus active; l'addition du

(1) Consignons ici la recette de cet emplâtre; nos lecteurs seront bien aise d'en prendre connoissance.

Prenez litharge d'or deux livres : huiles d'olives deux livres et demie : cire jaune une livre : thérébenthine Chio et huile de laurier, de chaque quatre onces : gomme opoponax deux onces et demie : bdellium, gomme ammoniaque, sarcocolle, oliban, mastich, myrrhe en larmes, de chaque deux onces : aloës sucotrin une once : racine d'aristoloche deux onces, camphre rafiné trois onces; faites suivant l'art un emplâtre. [Note du rédacteur.]

camphre ajoute encore une nouvelle énergie à la vertu antispasmodique des deux préparations.

Sur la méthode iatroliptice.

La suppression, l'irrégularité des règles par l'effet des causes morales ; les mouvemens convulsifs qui les accompagnent ; d'autres symptômes nerveux et qui paroissent chez des personnes douées d'une constitution nerveuse ou phlegmatique, ont été très-heureusement combattus par l'emploi de cette teinture opiatique.....

Certaines coliques spasmodiques, les fièvres intermittentes qui sont liées à une affection nerveuse, ont cédé également à ce moyen. Dans plusieurs cas, même où la liqueur de Sydenham n'avoit eu aucun succès, et avoit au contraire été rejetée par le vomissement, les frictions avec la teinture opiatique ont produit les plus heureux effets..... Associée au camphre, cette teinture a été également avantageuse dans des cas d'ischurie spasmodique, soit que le spasme fut lié à l'atonie ou à une exaltation des forces ; ce qui engage M. Chrestien à penser que l'opium agit tantôt plus fortement par ses qualités toniques et irritantes (comme l'a fort bien observé Brown), et tantôt par ses propriétés calmantes et anti-spasmodiques. C'est le résultat que lui ont donné des observations nombreuses. Il en cite également plusieurs qui prouvent l'efficacité de la teinture opiatique camphrée dans les affections rhumatiques, lorsque la douleur est un élément principal de l'affection, et que l'appareil fébrile s'est appaisé ou a disparu..... M. Chrestien observe, avec une franchise très-rare aujourd'hui, qu'il a été amené à faire usage de ce moyen par les bons effets que produit la combinaison du cam-

Sur la méthode iatroliptice.

phre et de l'opium donnés à l'intérieur dans de pareils cas.

Les fièvres intermittentes purement nerveuses qui résistent assez souvent aux fébrifuges ordinaires, et contre lesquelles l'administration intérieure des antispasmodiques et de l'opium sur-tout est utile, ont cédé très-communément à l'emploi de la teinture opiatique. L'auteur précise avec la plus grande sagacité les cas dans lesquels sa méthode est préférable, et indique quelle est la série des symptômes qui semblent la réclamer plus particulièrement. Il ordonne communément des frictions faites de 3 en 3 heures, à la dose de demi-once de teinture anti-spasmodique, à laquelle il associe quelques grains de camphre; on sait bien que ces doses ne sont point de rigueur.

Une observation digne d'être notée, c'est que l'opium ainsi administré n'a jamais produit entre les mains de M. Chrestien d'effets stupéfians : ce qui lui a permis de l'employer dans des cas d'affection nerveuse cérébrale qui auroient contr'indiqué l'administration intérieure de ce remède..... C'est une chose très-singulière que la différence qu'apportent dans les vertus des médicamens les divers modes d'administration. Il paroît que la sympathie de l'estomac et de la tête doit contribuer beaucoup à renforcer l'action narcotique de l'opium.

Dans les cas où la fièvre intermittente est encore dans la dépendance d'une affection bilieuse, M. Chrestien a observé que la teinture déterminoit une éruption qui se rapprochoit assez du *pemphygus*.....,.. Plusieurs fois l'union, à parties égales de la teinture antispasmodique avec la teinture de quinquina, a eu

un succès que l'une et l'autre séparément n'auroient pas produit.

Sur la méthode iatroliptice.

Le siége de la manie est si souvent dans la région abdominale, qu'on ne doit pas être surpris que les purgatifs (leur action révulsive mise de côté) produisent si souvent les plus heureux effets; mais ce qui est assez singulier, c'est que la coloquinte employée en friction ait évidemment guéri des affections maniaques sans produire aucune évacuation alvine. Il faut avouer qu'elle a dans plusieurs cas agi comme diurétique, et en décidant l'issue d'urines bourbeuses..... Aucune de ces manies n'étoit entièrement dépendante d'une affection morale. L'auteur observe fort bien qu'il est difficile d'expliquer si dans ce cas la coloquinte a agi comme révulsif, ou bien si les frictions et la substance elle-même ont détruit des engorgemens abdominaux plus ou moins considérables, entretenus par une affection nerveuse.

Il cite une observation qu'il a recueillie de concert avec M. Fages, docteur en chirurgie des plus distingués de ce pays, dans laquelle l'affection mentale décidée par une cause morale céda aux frictions avec la coloquinte, sans qu'aucune sorte d'évacuation eût lieu; cependant il a soin de remarquer que, dans le cas où la manie seroit décidément nerveuse, on ne pourroit pas trop compter sur de pareils moyens.

Les bons effets de la digitale pourprée donnée à l'intérieur dans les cas d'hydropisie ascite, qui n'étoit liée à aucune obstruction des viscères abdominaux, engagèrent M. Chrestien à faire usage de la teinture de digitale en frictions. Il y étoit d'autant plus porté, que cette maladie, dépendant alors d'une affection du sys-

Sur la méthode iatroliptice.

tême lymphatique, réclamoit plus particulièrement les moyens propres à exercer une action directe sur ce système.... Habilement combinées avec les toniques, ces frictions lui ont souvent réussi, sur-tout lorsque le malade étoit dans un état de foiblesse, ou que l'hydropisie étoit venue à la suite d'une affection catarrhale.

L'auteur ne manque pas d'observer qu'il ne faudroit pas employer cette substance dans les cas où le malade seroit doué d'une sensibilité nerveuse et dans un état momentané d'éréthisme.

Les bons effets que M. Chrestien avoit retirés des diverses teintures qu'il avoit administrées en frictions, l'engagèrent à essayer si la teinture de quinquina ne seroit pas également puissante contre les fièvres intermittentes. En comparant la quantité de cette substance qu'il faut donner à l'extérieur pour obtenir la guérison de ces fièvres, à celle qui peut être tenue en dissolution dans l'alcool, il sembloit probable que la teinture de quinquina seroit insuffisante : l'expérience vint prouver le contraire. De l'utilité de ce moyen, M. Chrestien, concluant habilement que la partie résineuse de l'écorce du Pérou étoit celle qui possédoit le mieux la vertu fébrifuge, s'assura de la vérité de ce résultat, en employant intérieurement la résine de quinquina ; ses diverses observations devenant le complément les unes des autres, il ne reste guères de doute sur la découverte utile de l'auteur..... On doit avoir d'autant plus de reconnoissance pour ce praticien distingué, que très-souvent, soit par un état particulier de l'estomac du malade, soit par la nature de la fièvre, il n'est pas permis d'employer le quinquina en substance. L'au-

teur s'est assuré que la teinture de cette écorce, préparée à l'eau-de-vie, donnoit un résidu résino-extractif, préférable dans certains cas à la résine elle-même, qui possède une vertu purgative capable de devenir dangereuse..... Il fait sentir dans quelles circonstances l'une et l'autre de ces préparations doit obtenir la préférence, et combien l'addition du sel d'absinthe contribue à favoriser leur action..... Ceci n'est point le fruit d'une vaine théorie, et l'on peut voir dans l'ouvrage lui-même de combien d'observations ce résultat est déduit. Ce qui peut donner un plus grand poids à cette découverte, pour ceux qui ne connoissent point M. Chrestien, c'est que ses observations sont appuyées de celles de plusieurs autres médecins.

Sur la méthode iatroliptice.

L'ouvrage contient des détails très-curieux sur la vertu antiémétique de la racine de colombo dans les cas où le vomissement est l'effet d'une affection bilieuse.....

On y trouve aussi un léger apperçu de la méthode curative que l'auteur emploie avec le plus grand succès contre les affections vénériennes. M. Chrestien ne cache pas que c'est d'après les bons effets de la méthode iatroliptice contre cette famille de maladies, qu'il a été porté à étendre et à perfectionner cette méthode.

On ne peut guères, en se bornant à donner un extrait rapide d'un ouvrage qui n'est qu'un assemblage heureux d'observations intéressantes, faire sentir toute sa valeur et son utilité. Il faut avoir recours à l'ouvrage lui-même, pour voir ce que peut un esprit sage et éclairé dans des cas très-embarrassans, et combien les vues curatives se multiplient sous les mains du vrai médecin.

THOMAS, F. M. M.

LITTÉRATURE MÉDICALE FRANÇAISE.

Coup-d'œil sur les révolutions et sur la réforme de la médecine; par P. J. G. CABANIS, *membre du Sénat conservateur, de l'Institut national, etc.* (1).

Révolut. et réforme de la méd.

Dans cet ouvrage, dont l'objet est clairement indiqué par le titre, M. Cabanis examine d'abord si l'art est fondé sur des bases solides; il n'a besoin dans cette discussion que de rappeler son excellent Mémoire sur la certitude de la médecine : la bonne logique qu'il y a déployée combat victorieusement tous les reproches que l'on a faits à l'art de guérir. Il établit ensuite l'importance et l'utilité de la science sur les nombreux services qu'elle peut rendre à l'homme, soit physique, soit moral, sain ou malade, etc. : il pense avec juste raison que les vues de la médecine sagement dirigées contribueront beaucoup à la perfection de l'espèce humaine envisagée sous les principaux rapports du bonheur social. « Quelques médecins éclairés, dit-il, resserrent tellement la puissance de l'art qu'ils en regardent les études comme un objet de curiosité, plutôt que d'utilité. La connoissance de l'homme sain et malade n'est à leurs yeux qu'une partie de l'histoire naturelle intéressante sans doute, mais presque point applicable à la conservation des individus ». Il s'élève fortement contre cette idée beaucoup trop retrécie, que

(1) Un vol. in-8°. Paris an XII.

quelques personnes se sont faite de l'art de guérir ; il est facile d'en prévoir tous les inconvénieus.

Révolut. et réforme de la méd.

L'auteur entre ensuite dans les détails de la partie historique de la médecine ; il montre cette science d'abord livrée entre les mains des chefs des peuplades, des poëtes, des prêtres, des jongleurs et des charlatans : elle ne fut qu'empirisme, que superstition, jusqu'au moment où la secte des philosophes commença de s'en emparer. Ceux-ci en firent un corps de doctrine raisonnée, un système de connoissances lié par ses différens rapports aux principes de plusieurs autres sciences. Cette réforme eut sans doute des avantages, mais elle eut aussi des inconvéniens : en introduisant dans la médecine l'esprit d'ordre et de méthode, elle y fit naître aussi l'esprit d'hypothèses. Ainsi, dit M. Cabanis, Pythagore vouloit expliquer les lois de l'économie animale, la formation des maladies, l'ordre de leurs phénomènes, l'action des médicamens par la puissance des nombres ; Démocrite, par le mouvement et par les rapports de forme ou de situation des atômes; Héraclite, par les diverses modifications que peut éprouver l'influence du feu créateur et conservateur de l'univers, etc.

M. Cabanis arrive à l'époque d'Hippocrate, qui, également favorisé par la nature et par les circonstances, eut le courage de donner à la médecine le caractère imposant que ses successeurs n'ont pas su lui conserver. Il la ramena dans sa route naturelle en la délivrant des faux systêmes ; il réduisit à leur juste valeur ses véritables relations avec la physique et la philosophie ; il lui assigna des rapports nouveaux avec la morale ; enfin il lui créa des méthodes sûres. Ici l'au-

Révolut. et réforme de la méd.

teur parcourt rapidement les détails des travaux d'Hippocrate, et il rend compte de quelques-unes des actions de sa vie qui caractérisent si bien le médecin, le philosophe, l'homme enfin joignant le plus grand bon sens au véritable génie, à l'esprit d'invention.

De là il passe aux différentes Ecoles de la Grèce, rivales de l'Ecole de Cos. La première, l'Ecole de Gnide, réunissoit les inconvéniens de l'empirisme à tout le vague qui résulte de l'esprit d'hypothèses. D'un côté l'on n'y considéroit que les apparences des maladies, c'est-à-dire leurs symptômes visibles, et de l'autre on établissoit sur ces observations aussi infidèles qu'incomplètes des préceptes généraux, démontrés faux par toutes les applications que l'on vouloit en faire.

L'Ecole de Pythagore, outre qu'elle eut l'avantage d'avoir un mode d'organisation et une existence uniques, forma encore des esprits distingués dans plusieurs genres. Ce fut Pythagore qui transporta la doctrine des nombres dans la médecine; idée folle sans doute, d'après la manière dont elle nous a été transmise, mais qui n'en a pas moins quelques fondemens solides. Peut-être que les faits avoient prouvé à Pythagore qu'il existe un certain ordre, une périodicité marquée dans la plupart des mouvemens de la nature, de même qu'il est constant aujourd'hui que cette périodicité existe pour les crises des maladies.

L'Ecole d'Alexandrie, fondée par Sérapion, a marqué sous ce rapport qu'elle a réduit l'empirisme en corps de doctrine, et qu'elle en a formé une secte particulière.

La secte pneumatique a produit Arétée, qui « passe encore aujourd'hui pour un des meilleurs observateurs

et pour un de ces excellens peintres de maladies, dont les tableaux seront toujours instructifs, quoiqu'ils datent des premières époques de l'art ».

Révolut. et réforme de la méd.

M. Cabanis embrasse ensuite le tems qui s'écoula depuis l'établissement de la médecine à Rome jusqu'à l'époque des Arabes. Les médecins furent long-tems bannis de Rome. Il paroît que c'est un nommé Archagatus qui y introduisit le premier la médecine; mais ce fut Asclépiade qui commença à l'y environner de quelque considération. Il prit dans la philosophie corpusculaire de Démocrite et d'Epicure les fondemens de son système médical. C'est lui qui a dit de la belle doctrine d'Hippocrate sur les crises, que c'étoit une méditation sur la mort.

Des débris des opinions d'Asclépiade naquirent les méthodistes qui divisoient les maladies en trois classes, suivant qu'elles leur paroissoient dépendre du resserrement, du relâchement ou d'un état mixte. Cette secte, que l'on a cherché plusieurs fois à rajeunir, que l'on a voulu reproduire encore de nos jours, en la présentant sous de nouvelles modifications et avec les apparences de la nouveauté, eut Thémison pour chef, celui dont Juvenal a dit :

Quot Themison ægros autumno occiderit uno.

Cette méthode, qui n'est que d'une application très-bornée, est sur-tout vicieuse par l'extension qu'on a voulu lui donner.

Enfin, Galien se montra; et peu satisfait des nombreuses divagations auxquelles ses prédécesseurs s'étoient successivement livrés, il voulut ramener la médecine aux dogmes d'Hippocrate, qui sont ceux de la

Révolut. et réforme de la méd.

nature; mais Galien, dont le génie étoit peut-être trop vaste ou trop entreprenant, embrassa presque toutes les sciences, dont il surchargea la médecine; aussi a-t-il plus servi à obscurcir la doctrine d'Hippocrate qu'à en propager les vérités. Galien avoit été le médecin de Marc-Aurèle : on aime à retrouver dans les ouvrages du médecin de Pergame l'histoire de quelques maladies de cet empereur philosophe.

L'époque des Arabes est sur-tout curieuse par le fameux incendie de la bibliothèque d'Alexandrie. Cette bibliothèque, « formée par les soins d'une longue suite de princes amis des lettres, fut brûlée du tems de la guerre de César et de Pompée. Une violente sédition s'étant déclarée au sein de la ville, César fit mettre le feu aux vaisseaux qui se trouvoient dans le port : l'incendie se communiqua tout-à-coup aux bâtimens de la bibliothèque, et quatre cent mille volumes devinrent la proie des flammes ».

Les principaux travaux des Arabes se rapportent à la matière médicale; ils ont fait faire de grands progrès à l'art de préparer les médicamens. Rhazès cependant nous a laissé un Traité sur la petite-vérole, que l'on peut même de nos jours consulter encore avec fruit.

Lorsque la médecine passa de la Grèce en Europe, ce fut en Italie qu'elle se retira. On commença dès-lors à faire des éditions correctes des ouvrages de Galien, de Paul d'Egine, enfin d'Hippocrate; ce qui diminua bientôt le crédit des Arabes, dont on put mieux apprécier le mérite et reconnoître les plagiats : cependant l'époque de la renaissance de la vraie médecine n'étoit pas encore arrivée.

Les Juifs, possesseurs presqu'exclusifs de tous les genres d'industrie, étoient aussi à-peu-près les seuls qui sussent traiter les maladies avec quelque méthode; Riolan a exposé assez au long leurs systêmes généraux et leurs opinions théoriques. L'université de Sora, qui fut fondée en Asie par leurs Rabins, date de l'an 200 de l'ère chrétienne; mais ils eurent encore des Ecoles à Tolède, à Cordoue et à Grenade. Il fut un tems où les médecins les plus distingués étoient de la religion juive. « On sait, dit M. Cabanis, que Charlemagne avoit donné sa confiance à Farragut et à Bengesta, et Charles-le-Chauve à Zédékias. François Ier. voulut avoir un médecin de la même nation; il écrivit à Charles-Quint pour lui en demander un de sa cour; et celui que ce prince lui envoya s'étant trouvé suspect de christianisme, il le fit repartir sur-le-champ, sans vouloir lui parler de sa maladie..... Il nous reste à peine aujourd'hui quelque souvenir de tous leurs grands succès de pratique. Les observations et les vues de tant d'hommes si célèbres parmi leurs contemporains sont ensevelies dans leurs tombes : ils guérirent des malades; mais leurs travaux inconnus à la postérité ont été perdus pour les progrès de l'art ».

Révolut. et réforme de la méd.

La chimie a plusieurs fois voulu s'emparer de la médecine pour lui imprimer sa marche et sa méthode; les chimistes de la première époque ou les alchimistes étoient d'autant plus à portée de se montrer comme guérisseurs, que les heureuses réformes qu'ils introduisoient dans la préparation et l'administration des médicamens sembloient leur donner en effet quelques droits à la confiance publique, et les rendre plus capables de réformer la science. C'est aussi ce qu'entreprit

Révolut. et réforme de la méd.

Théophile Bombast-Paracelse, dont les ouvrages vraiment originaux auroient sans doute pu accélérer beaucoup la révolution qui devoit tôt ou tard ressusciter la vraie médecine dans l'Occident, si la tournure de son caractère et la fougue de son imagination n'eussent été des obstacles insurmontables à la considération dont il avoit besoin de s'entourer.

La renaissance des lettres et de la médecine Hippocratique commençoit déjà à s'opérer dès avant la prise de Constantinople ; et l'Italie, qui avoit servi d'asyle aux hommes-de-lettres fugitifs de cette capitale, ressentit aussi la première l'influence des nouvelles lumières. « L'explosion soudaine du mal vénérien, dont les ravages avoient commencé au siége de Naples en 1494, et qui se répandit bientôt dans toute l'Italie, en France, en Espagne, etc., avoit rendu les secours de l'art encore plus indispensables, et par conséquent lui avoit donné plus d'importance à lui-même. Les découvertes anatomiques de Vésale et de Columbus, les succès de pratique de Carpi, les travaux classiques de Mercurialis, de Capivaccius, de Calvus, de Prosper Martian lui donnoient en Italie un éclat en quelque sorte égal à celui de ses plus beaux jours chez les Grecs : et l'esprit humain débarrassé de ses langes, après avoir pour ainsi dire épuisé son premier intérêt sur l'éloquence, la poésie et les beaux-arts, commençoit à chercher dans les différentes branches des sciences naturelles et de la philosophie une nouvelle pâture à son activité ».

Cette heureuse impulsion ne tarda pas à se propager en Italie, en France et en Allemagne : les communications devenoient tous les jours plus faciles ; les

voyages se multiplioient; et par ces moyens les découvertes faites dans un pays n'étoient plus perdues pour les pays voisins.

Révolut. et réforme de la méd.

Dans le dernier siècle, Becker et son disciple Stahl portèrent les premiers le flambeau de la philosophie dans la chimie, qui jusques-là avoit été un mélange de charlatanisme et de folles spéculations. Stahl, nourri de la doctrine d'Hippocrate, voulut rendre le même service à l'art de guérir. « Il avoit reconnu que la médecine s'exerçant sur un sujet soumis à des lois particulières, l'étude d'aucun autre objet de la nature ne peut dévoiler du moins directement ces lois; et que l'application des doctrines le plus solidement établies dans les autres sciences, à celle dont le but est de connoître et de gouverner l'économie animale, devient nécessairement la source des plus graves erreurs ».

A côté de Stahl on doit placer Vanhelmont, l'un des plus implacables ennemis du Galénisme, et qui par cela même a rendu de grands services à la science. Il a d'ailleurs le premier fait connoître toute l'énergie des forces épigastriques et leur influence, qui avoient cependant été comme signalées par Hippocrate. Il savoit aussi que chaque organe a ses forces vitales, sa sensibilité propre, et qu'une force suprême dirige toutes ces forces individuelles, dont le concert et la conspiration systématiques constituent le principe général de la vie; de la même manière que le corps résulte de la réunion de tous les membres. Vanhelmont est encore très-recommandable comme chimiste: c'est à lui que nous devons la première connoissance des fluides aériformes; c'est aussi lui qui leur a le premier donné le nom de gaz.

Révolut. et réforme de la méd.

Sydenham, dirigé par l'amitié de l'illustre Locke, fut l'homme qui, en Angleterre, ramena la médecine à l'esprit d'observation. Fort de son génie, bien plus que de ses connoissances acquises, il renversa plusieurs préjugés pratiques dont sa propre expérience lui avoit fait appercevoir la nocuité. C'est ainsi qu'il combattit l'usage inconsidéré des cordiaux et des échaufans dans les maladies aiguës, mais sur-tout dans la petite-vérole et les autres éruptions fébriles : son Traité de la goutte est encore un modèle dans ce genre. A l'exemple d'Hippocrate et de Baillou, il nous a transmis d'excellentes descriptions de maladies épidémiques considérées dans leurs rapports avec les constitutions atmosphériques. « Les théories de Sydenham étoient, il faut l'avouer, mesquines ou même fausses; et hors de son empirisme, dans lequel un instinct précieux lui tenoit lieu de tout, ses idées étoient en général étroites : cependant aucun médecin n'eut jamais une plus utile influence sur la partie de l'art qui est le but de toutes les autres, sur la pratique; aucun ne mérita mieux à cet égard le titre de régénérateur ».

La découverte de la circulation dont M. Cabanis reconnoît qu'il auroit dû parler plutôt, eut une très-grande influence sur la marche et les progrès de la médecine. La fureur des systêmes tira encore parti de cette belle découverte « entrevue par l'infortuné Servet; touchée de plus près, s'il est permis de s'exprimer ainsi, par Varole et par Colombus; exposée avec exactitude et même assez en détail, relativement au cœur et aux gros vaisseaux par Césalpin, mais dont la démonstration est due aux travaux de Harvée, à qui la gloire en reste exclusivement aujourd'hui ».

Au

Au moment où le grand nombre des théories résultantes de la connoissance de la circulation du sang commençoient à partager les esprits, parut Boërhaave, qui opéra une véritable révolution dans la science. Destiné d'abord à l'étude de la théologie, et entraîné bientôt après par le goût des sciences mathématiques et physiques, qu'il professa pendant quelque tems, il n'embrassa que tard la carrière de la médecine. Ces notions sur la vie de Boërhaave sont d'autant plus importantes à indiquer, qu'elles ont eu la plus grande influence sur le mérite de cet homme célèbre, et sur la direction de ses idées systématiques. C'est en effet pour avoir voulu appliquer toutes ses connoissances à la médecine, que Boërhaave n'a pas rendu à la science tous les services qu'il eût pu lui rendre. Parmi ses écrits, on doit citer son excellent Traité sur les maux des nerfs, ses Consultations, et sa Lettre à Gorter, ouvrages qu'il n'a composés, il est vrai, que dans un âge avancé, et après avoir observé la nature au lit même des malades.

Révolut. et réforme de la méd.

L'auteur signale le retour du solidisme, du tems de Hoffmann et de Baglivi, dont les principes sont aussi ceux qu'on enseigne encore aujourd'hui dans l'Ecole d'Edimbourg. Il parle des animistes, tels que Alberti, Junker et tous les disciples de Stahl; des sémi-animistes, qui depuis ont associé les vues de ce dernier à celles des solidistes, des chimistes, ou même des mécaniciens, tels que Gorter, Gaubius, Sauvages, Robert-Whits, etc. « Enfin, ajoute-t-il, des opinions de Stahl et de Vanhelmont, et du solidisme étendu, modifié, corrigé, s'est formée une nouvelle doctrine, à laquelle Bordeu, Venel, Lamure, l'on peut même

Révolut. et réforme de la méd.

dire l'Ecole de Montpellier presque entière, ont donné beaucoup d'éclat et de partisans. Agrandie depuis ces maîtres célèbres par les vastes travaux de Barthez; fortifiée par ses élèves et ses successeurs, de ce que les découvertes modernes et les progrès des sciences collatérales pouvoient lui fournir de preuves nouvelles; perfectionnée par l'application des méthodes philosophiques, que de bons esprits commencent à porter enfin dans tous les objets de nos études, elle se rapproche de plus en plus de la vérité. Bientôt elle ne sera plus une doctrine particulière : en profitant des découvertes réelles, éparses dans les écrits de toutes les sectes; en se dépouillant de cet esprit exclusif qui étouffe la véritable émulation, et qui n'a jamais enfanté que de ridicules débats, elle deviendra la seule théorie incontestable en médecine; car elle sera le lien naturel et nécessaire de toutes les connoissances rassemblées sur notre art jusqu'à ce jour ».

A la suite de cette esquisse historique, l'auteur expose, comme conséquences, des vues générales sur l'enseignement de l'art de guérir, et sur les réformes dont il seroit susceptible. Parmi les considérations importantes auxquelles il s'est livré à cet égard, nous noterons sur-tout ce qu'il a dit de l'analyse. Après avoir prouvé son utilité dans l'étude de toutes les sciences, il s'occupe de son application aux objets nombreux et variés dont l'art de guérir se compose.

L'analyse philosophique varie, quant à son sujet, suivant les différens points de vue sous lesquels on veut envisager les corps, et suivant la nature des rapports que l'on tâche d'y découvrir.

Si l'on n'examine ces corps que dans leurs qualités de grandeur, de forme, de relation, de situation,

l'analyse alors se borne à décrire, et on peut l'appeler *Analyse de Description.*

Révolut. et réforme de la méd.

Si, pénétrant plus profondément dans la nature même des corps, on veut connoître leurs élémens; si on en sépare les diverses parties pour les mieux examiner; si on les réunit et qu'on les combine de nouveau pour avoir une idée plus claire de leur ensemble; en un mot, si on décompose et que l'on recompose ensuite ces mêmes corps, l'analyse alors prendra le nom d'*Analyse de Décomposition et de Recomposition.*

Si les objets de nos études ne sont pas sensibles à la vue, ou s'ils échappent facilement à nos regards, soit parce qu'ils se succèdent rapidement, soit parce qu'ils se trouvent hors de la portée de nos sens; alors, pour en conserver le souvenir, on en forme un tableau raisonné, on cherche à bien connoître les phénomènes par lesquels ils se manifestent, à découvrir leurs relations réciproques, et l'on fait ce que l'auteur appèle l'*Analyse historique.*

Enfin, si dans les objets qui nous occupent, on considère moins les objets eux-mêmes, que les idées qu'ils suggèrent; si l'on étudie les analogies, les rapports et les différences de ces idées entr'elles, pour en déduire les séries de vérités qu'elles peuvent fournir; cette opération purement intellectuelle sera l'*Analyse de Déduction.*

L'auteur donne ensuite un nouveau développement à chacun de ces quatre ordres d'analyse; et en parcourant rapidement les diverses branches de la médecine, dont il fait en quelque sorte l'historique, en considérant leur degré respectif d'importance dans l'en-

Révolut. et réforme de la méd.

seignement médical, il indique l'espèce d'analyse que prend chacune de ces branches. Ainsi l'anatomie, qui appartient d'abord à l'analyse de description, comporte aussi dans quelques circonstances l'analyse historique et l'analyse de déduction : à la chimie et à la pharmacie s'appliquent l'analyse de décomposition et celle de recomposition ; rarement cependant l'une et l'autre à-la-fois, ce qui constitue l'analyse parfaite : à la botanique se rapporte l'analyse de description, etc.

L'auteur a terminé son ouvrage par quelques vues ou considérations générales sur plusieurs branches accessoires à la médecine, qu'il a cherché à lier par leurs véritables rapports à la science même, en assignant les points de contact qu'elles ont réellement avec elle. Il a ainsi envisagé successivement l'histoire naturelle, la physique, les sciences mathématiques, les méthodes philosophiques, la philosophie morale, les belles-lettres et arts, et les langues anciennes et modernes.

M. Cabanis n'a sans doute fait, en quelque sorte, qu'ébaucher son histoire des révolutions et son plan de réforme de la médecine : la seule désignation des objets nombreux dont il s'est occupé annonce assez qu'il n'a guères pu que les effleurer ; mais aussi son livre n'est-il que l'introduction à un travail plus étendu dans lequel il se proposoit de ramener à des élémens très-simples toutes les parties de la médecine, en indiquant pour chacune la méthode qui, selon lui, peut seule diriger avec sûreté son étude et son enseignement. Des circonstances impérieuses ont empêché M. Cabanis de se livrer dans le tems aux recherches nécessaires pour remplir ce cadre qui n'est que commencé, et qu'il

auroit complété, avant de livrer cette partie à l'impression, si le délabrement de sa santé ne lui eût ôté l'espoir, le courage et les moyens de perfectionner son ouvrage, qu'il entreprit il y a neuf à dix ans, pour céder aux pressantes sollications de Garat, alors commissaire de l'instruction publique; et qu'il ne fait paroître encore aujourd'hui que d'après les vœux et les invitations d'un grand nombre d'amis.

Révolut. et réforme de la méd.

F. J. Doublet.

Traité du diagnostic médical ou de la science des signes propres à distinguer les unes d'avec les autres les maladies qui se ressemblent. Ouvrage traduit de l'allemand du docteur Dreyssig; *par* Léop.-Jos. Renauldin, médecin-adjoint du premier dispensaire, etc., avec un discours préliminaire, des notes et des additions du traducteur, et la nomenclature pyrétologique du professeur Pinel (1).

Sur le diagnostic méd.

L'idée de tracer séparément les caractères de toutes les maladies, et d'insister particulièrement sur ceux qui appartiennent à chacune exclusivement, pour arriver par ce moyen à assigner leurs points de contact et leurs différences, est sans doute une idée heureuse, quoiqu'elle ne soit pas absolument neuve: dans la plupart des Traités de pathologie, on a toujours indiqué les symptômes propres à faire distinguer les maladies qui

(1) 1 vol. in-8°. Paris an XII, chez madame veuve Richard, libraire, rue Hautefeuille, n. 11. Prix 6 fr. 50 c.; et 8 fr. par la poste.

Sur le diagnostic méd.

par leurs analogies pouvoient être plus ou moins facilement confondues. Il est vrai que, depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, nous n'avions point de Traité *ex professo* sur le diagnostic; parce que les anciens, avant le règne des Scolastiques, pensoient que le tableau historique ou la description des symptômes et des signes des maladies, de leurs causes et de leur traitement, ce qui forme l'ensemble de la partie pratique de la médecine, étoient inséparables. Toutes ces divisions que l'on a introduites dans l'enseignement médical, malgré les avantages qu'elles semblent avoir au premier abord pour simplifier les objets, pour les éclaircir et pour en faciliter l'étude, ne servent peut-être pas beaucoup aux progrès de la science. Considérer en effet séparément les symptômes, par exemple, des maladies, sans avoir égard à leurs causes, à leur traitement, etc., n'est-ce pas borner les vues du médecin qui doit toujours avoir présente à son imagination l'idée entière de la maladie, et celle de sa guérison? C'est peut-être de ces sortes d'abstractions qu'est née la manière extrêmement vicieuse de n'envisager la médecine que comme une branche de l'histoire naturelle, comme un simple objet de curiosité scientifique.

Quoi qu'il en soit de cet apperçu, dont le résultat sera du moins d'excuser les anciens du reproche qu'on auroit été tenté de leur faire de ne s'être pas occupés spécialement du diagnostic, reconnoissons que la multiplicité des objets dont se compose l'art de guérir, aussi bien que la paresse et la petitesse de notre esprit, ont peut-être rendu nécessaires ces divisions : examinons donc l'ouvrage d'après cette supposition, et tâ-

chons de faire connoître à-la-fois le mérite de l'auteur et celui du traducteur qui s'est souvent identifié avec son modèle.

Après des considérations générales sur les sources des signes et des symptômes des maladies, le traducteur expose dans son discours préliminaire le plan de l'ouvrage qu'il a traduit : ce plan est encore presqu'en entier le fruit de son propre travail, l'auteur ayant souvent manqué d'ordre et de méthode dans la disposition de son cadre.

L'ouvrage se divise en quatorze chapitres. Le premier traite des fièvres continues : un article particulier est consacré à chacune de ces fièvres, et cet article comprend 1°. la synonimie de la maladie ; 2°. l'idée qu'on doit s'en former ; 3°. l'indication des meilleurs ouvrages à consulter ; 4°. enfin une description sommaire de la maladie. Après cela l'auteur revient sur chacune de ces fièvres, qu'il compare entr'elles ; et mettant en opposition celles qui ont le plus de rapports, il assigne bien distinctement les caractères qui doivent servir à les différencier : au surplus, c'est là la marche qu'il a suivie dans tous les chapitres. Dans celui-ci le traducteur a ajouté deux articles composés sur le même plan. Ces articles ont pour objet, le premier de distinguer la fièvre muqueuse d'avec la lente nerveuse, ce qui faisoit une grande lacune dans l'ouvrage ; le second d'offrir les symptômes qui différencient la peste de la fièvre adynamique, maladies qui se ressemblent quelquefois.

Le second chapitre a pour objet les différences des fièvres intermittentes entr'elles et avec certaines rémittentes : il appartient en entier au traducteur ; il

Sur le diagnostic méd.

est également composé d'après le plan de M. Dreyssig.

Dans le troisième chapitre, M. Dreyssig s'est occupé de l'inflammation, qu'il divise en aiguë et manifeste, et en chronique et cachée.

Dans le quatrième chapitre sont comprises l'angine tonsillaire et l'angine maligne.

Dans le cinquième, l'angine trachéale, l'angine membraneuse, la coqueluche et l'asthme spasmodique des enfans.

Dans le sixième, la pneumonie, la péripneumonie fausse, et la péripneumonie maligne. Ici le traducteur a indiqué les symptômes qui doivent faire connoître si c'est le poumon ou la plèvre qui se trouve frappé d'inflammation.

Le chapitre septième embrasse l'inflammation et le squirre des rheins, la néphralgie calculeuse, les efforts hemorroïdaux, la sciatique nerveuse de Cotunni, la sciatique rhumatismale et la goutteuse, le *psoïtis* ou inflammation des muscles psoas et iliaque, la hernie crurale, et la luxation du fémur par causes internes. Dans ce chapitre M. Renauldin a comparé entr'elles la sciatique rhumatismale et la goutteuse, affections qu'il est si aisé de confondre.

Les hémorragies stomacales et celles qui viennent des voies aériennes font le sujet du huitième chapitre.

Le neuvième contient les flux hémorroïdaux, la dyssenterie, le choléra-morbus, ainsi que la colique bilieuse, comparée au choléra. Ce dernier article appartient en entier au traducteur.

Le dixième renferme les descriptions et les différences de la rougeole et de la scarlatine.

Le onzième offre les signes diagnostics propres à la lienterie et au flux cœliaque.

Dans le douzième, on trouve les caractères particuliers de la plupart des affections chroniques de la poitrine. Ici le traducteur a ajouté l'article sur l'empyème et sur la vomique ; il a donné une idée de la pneumonie rhumatismale et de la pleurésie dorsale ; enfin il a offert l'histoire complète des anévrysmes du cœur et de l'aorte.

Dans le treizième chapitre, il est question de trois maladies de la tête, qui ont entr'elles plusieurs points de similitude ; ce sont la névralgie faciale, le spasme de la mâchoire, et l odontalgie.

Enfin dans le 14e. et dernier chapitre, qui est tout entier du traducteur, il est question des moyens de distinguer entr'elles plusieurs des tuméfactions du bas-ventre ; telles sont l hydropisie ascite, l'hydropisie enkistée de l abdomen, la tympanite, et la grossesse.

Dans ce vaste tableau des maladies, présentant assez d'analogies entr'elles pour qu'on puisse les confondre ; tableau qui, comme l'a fort bien observé M. Renauldin, devroit être encore plus étendu, je choisirai seulement quelques articles, en m'arrêtant principalement à ceux qui me sembleront plus susceptibles d'instruire les lecteurs.

Dans le chapitre premier, j'insisterai sur les signes qui distinguent la fièvre muqueuse (adénoméningée) d'avec la fièvre lente nerveuse. Ce morceau est tout du traducteur.

« 1°. Un tempérament phlegmatique, l'humidité de l'atmosphère, des habitations basses, froides, hu-

Sur le diagnostic méd.

mides et sales, des alimens aqueux, farineux, grossiers, mal-sains, sont les causes ordinaires de la fièvre muqueuse. La lente nerveuse, au contraire, est toujours déterminée par d'autres causes; telles sont une constitution foible, une croissance trop rapide, des évacuations immodérées, des excès dans les plaisirs de l'amour, affections tristes, veilles opiniâtres, convalescences douteuses; enfin tout ce qui tend à débiliter le système nerveux ».

» 2°. La fièvre muqueuse a son siège dans les membranes du même nom; tandis que, dans la fièvre lente nerveuse, c'est particulièrement le système nerveux qui est affecté ».

» 3°. La première a une marche régulière et des périodes distinctes; la seconde est irrégulière dans son cours : on observe très-tard chez certains malades des symptômes qui se manifestent chez d'autres de fort bonne heure, et presque jamais ces phénomènes ne se présentent dans le même ordre ».

» 4°. La fièvre lente nerveuse est presque toujours funeste; et lorsqu'elle se termine favorablement, c'est sans aucune crise notable. La fièvre muqueuse simple ne présente au contraire que peu de danger : la nature peut la terminer par ses seuls efforts; et il n'est pas rare de voir des sueurs acides, des vomissemens muqueux, des déjections de même nature, des urines sédimenteuses, etc. opérer la solution de la maladie.

5°. Enfin la fièvre muqueuse peut être épidémique; mais la lente nerveuse ne paroît point susceptible de l'être ».

Je noterai encore dans le même chapitre l'article qui a pour objet de faire bien distinguer la fièvre ma-

gne ou nerveuse aiguë (fièvre ataxique) d'avec la fièvre lente nerveuse. Les symptômes qui établissent les différences de ces deux fièvres peuvent être ramenés aux suivans :

La fièvre maligne attaque les individus de tout tempérament, les hommes même les plus robustes ; tandis que la fièvre lente nerveuse ne se rencontre guère que chez les personnes naturellement foibles ou affoiblies par quelque cause que ce soit, mais surtout par l'habitation de lieux resserrés, mal-sains et peu aérés.

La marche et les accidens de la fièvre maligne sont plus rapides et même plus souvent funestes que dans la lente nerveuse : l'excitabilité est assez forte dans la fièvre maligne ; elle est presque nulle dans la lente nerveuse.

Dans la fièvre maligne, les symptômes présentent beaucoup de mobilité et de variabilité ; dans la fièvre lente nerveuse au contraire, tous les phénomènes sont constans.

La fièvre maligne se juge ordinairement plus vîte que la fièvre lente nerveuse ; et enfin on ne remarque point dans celle-ci les irrégularités et les anomalies de symptômes qui se rencontrent dans la première.

Dans le chapitre troisième, je choisirai l'article où l'auteur s'occupe des signes qui distinguent une inflammation manifeste et aiguë d'avec une inflammation occulte et chronique. Après avoir donné séparément une idée de chacune de ces inflammations, après avoir indiqué leur synonimie et les auteurs qui s'en sont occupés, il trace leurs caractères distinctifs.

Sur le diagnostic méd.

L'inflammation aiguë s'observe également sur toutes les parties du corps ; l'inflammation chronique a lieu le plus souvent dans les parties internes.

L'une et l'autre de ces inflammations, si elles sont légères, peuvent exister sans fièvre ; mais lorsque celle ci a lieu, elle est vive, et présente une marche très-active dans l'inflammation aiguë, tandis qu'elle est lente et peu prononcée dans l'inflammation chronique.

Ce que je viens de dire de la fièvre doit s'entendre également de tous les autres symptômes inflammatoires ; il n'y a guère que la douleur qui soit manifeste dans les inflammations chroniques internes. Lorsque ces inflammations se passent extérieurement, sur l'œil par exemple, la rougeur, il est vrai, se trouve souvent assez vive ; mais la tumeur, la pulsation et la douleur sont incomparablement moins considérables que dans les inflammations aiguës ; aussi les inflammations chroniques, qui fréquemment ne s'annoncent par d'autre caractère que par une douleur sourde et par un sentiment d'oppression sur la partie, sont-elles extrêmement difficiles à distinguer.

La connoissance des parties spécialement sujètes à ces sortes d'inflammations, des circonstances qui les précèdent et des causes qui les déterminent, servira beaucoup pour établir le diagnostic de ce genre d'affections.

Les parties qui se trouvent le plus fréquemment atteintes d'inflammations chroniques sont intérieurement les glandes et les organes glanduleux, tels que le pancréas, les glandes salivaires, les parotides, celles de la gorge, des aisselles, des aînes et du mésentère ;

les poumons ; le foie ; l'épiploon ; le cardia ; le pylore ; les intestins ; les reins ; la vessie ; la matrice ; le vagin et le canal de l'urètre ; extérieurement ce sont les yeux et le système cutanée. Sur le diagnostic méd.

Les causes principales qui préparent ces sortes d'inflammations sont le scorbut ; les scrofules ; la maladie vénérienne ; la goutte ; la gale ; les suppressions des hémorroïdes, du flux menstruel, du lait, etc. ; les éruptions répercutées ; les phlegmasies aiguës mal jugées ; une saison froide qui porte principalement son influence sur les poumons ; etc.

Je pense que la plupart des maladies organiques commencent par une inflammation chronique, et que si, dès les premiers momens de la formation de cette lésion, on pouvoit parvenir à la reconnoître et à détourner ou à détruire la série des mouvemens qui la préparent, on préviendroit le plus grand nombre de ces lésions organiques.

Dans le chapitre septième, je m'arrêterai à la sciatique nerveuse. Cotunni en distingue deux espèces ; l'une qu'il appèle postérieure ; l'autre, antérieure. La première a son siège fixe dans la hanche, sur-tout derrière le grand trochanter ; la douleur s'étend supérieurement à l'os sacrum, inférieurement jusqu'au jarret, en longeant le côté externe de la cuisse. Mais le plus souvent la douleur se propage du pli du genou jusqu'à la portion externe de la tête du péroné, et va se terminer à la malléole externe, en suivant toujours exactement les mêmes directions que le nerf sciatique.

La seconde espèce de sciatique nerveuse, ou l'antérieure, a le siége de la douleur dans la partie antérieure de la hanche vers la région de l'aîne ; elle

Sur le diagnostic méd.

s'étend sur le côté interne de la cuisse et du mollet.

A ces différences près, les deux espèces offrent la même symptomatologie : les douleurs augmentent vers le soir, et principalement par la chaleur du lit. Les malades éprouvent alors dans le côté affecté des contractions violentes et très-douloureuses. Ces douleurs sont constamment sans fièvre, et même sans danger, jamais elles ne sont continues ; mais si elles durent long-tems, elles finissent par déterminer une paralysie partielle que Cotunni n'a jamais vu complète, l'atrophie du pied, et la claudication.

La sciatique peut de plus tenir aux vices rhumatismal et goutteux ; l'auteur donne les signes qui font distinguer ces deux sortes de sciatique.

« 1°. Dans la sciatique rhumatismale, la douleur est point fixée à l'articulation ; mais elle attaque les muscles qui se trouvent entre l'os sacrum et le genou ; elle se fait même sentir dans ceux de la jambe, sur-tout dans l'aponévrôse qui leur sert d'enveloppe : dans la sciatique goutteuse, au contraire, la douleur loin d'être vague a son siège fixe et déterminé à l'articulation, et n'affecte point les muscles ni l'aponévrôse que nous venons de désigner ».

» 2°. Dans la première de ces maladies on n'observe aucunes douleurs aux pieds ni aux mains ; dans la seconde, au contraire, ce phénomène est fréquent ».

» 3°. Dans la sciatique rhumatismale, la douleur quoique externe n'est accompagnée d'aucun gonflement. Ce dernier est au contraire un symptôme fréquent dans la sciatique goutteuse ».

Dans le huitième chapitre, je signalerai l'article qui a pour objet de distinguer le vomissement de sang

d'avec l'hémoptysie et celle-ci, d'avec les hémorragies provenant des vaisseaux sanguins de la trachée-artère, du larynx et de différentes parties de la bouche.

Et d'abord l'hémoptysie n'attaque guère que les sujets jeunes, d'une imagination ardente, et dont la conformation annonce quelque tendance à la phthisie : le vomissement de sang arrive au contraire, du moins en général, dans un âge avancé, chez les individus cachectiques, maigres, atrabilaires.

Le sang produit par le vomissement a ordinairement une couleur brune; cependant l'hémoptysie passive peut aussi offrir un sang de même nature. Dans l'hématémèse, il passe quelquefois avec le sang des mucosités et des restes d'alimens, tandis qu'assez généralement le sang hémoptoyque paroît pur et d'un rouge vif; il est aussi moins abondant que dans l'hématémèse. Les signes suivans présenteront plus de certitude :

« 1°. Dans l'hémoptysie, le sang vient des poumons, d'où il est expulsé par la toux ou avec les crachats; la cavité thorachique éprouve une douleur tensive et oppressive, et une constriction particulière. Dans l'hématémèse au contraire, le sang vient de l'estomac, d'où il est rejeté par un vomissement réel; ce qui donne lieu à plusieurs accidens, tels que ardeur, anxiétés, pesanteur et douleur dans la région épigastrique ».

» 2°. Lorsque l'hémoptysie est active, l'accès est précédé le plus souvent de certains phénomènes, tels que angoisses et serrement de poitrine; toux légère et de courte durée; palpitation de cœur; douleur pongitive, ou ardeur située profondément dans

Sur le diagnostic méd.

le thorax ou sous le sternum ; rougeur des joues : quelquefois aussi le malade a un goût salé dans la bouche. Dans le vomissement de sang, des phénomènes d'une autre espèce précèdent l'apparition de l'accès : savoir, pesanteur, oppression et douleur dans la région de l'estomac et dans les hypocondres, augmentant après les repas ; nausées ; vomissement non sanguin ; anxiétés ; mouvemens spasmodiques sous les fausses côtes ; gonflement du foie ou de la rate, dureté et tension de ces régions ; ardeur en divers endroits de l'abdomen ; appétit irrégulier, ainsi que les selles ; haleine mauvaise ; défaillances et autres accidens nerveux ; quelquefois pouls intermittent et coliques fréquentes ».

Le sang peut être fourni par les différentes parties de la bouche, et alors il est d'autant plus difficile de distinguer cette hémorragie d'avec l'hémoptysie, que la source qui fournit ce sang est plus profondément placée dans la trachée-artère. Dans ces hémorragies le sang est expulsé par un seul crachat, sans toux et mêlé seulement avec la salive.

Mais en outre, l'hémorragie de l'arrière-bouche, du palais et de la gorge (*isthmorrhagia*) est bien plus rare que l'hémoptysie, et le sang ne sort qu'avec les crachats : les alimens et les boissons occasionnent dans ce cas un sentiment de constriction à la gorge.

L'hémorragie des gencives (*ulorrhagia*), de la langue (*glossorrhagia*), et des parois de la bouche (*gnatorrhagia*), offre un sang plus clair, plus fluide, plus lymphatique que l'hémoptysie, et sa couleur tire quelquefois sur le noir. Il est d'ailleurs aisé de découvrir au juste la source d'où naît le sang, en examinant

minant l'intérieur de la bouche aussitôt après que le malade l'a rincée. Il est bon de savoir qu'il existe quelquefois certain gonflement visible à l'endroit d'où jaillit le sang : les alimens, les boissons, et sur-tout les gargarismes excitent un sentiment de constriction dans la même partie. Sur le diagnostic méd.

« On observe aussi quelquefois un écoulement sanguin qui provient des ouvertures postérieures des fosses nazales (*choanorrhagia*). Une semblable hémorragie peut survenir à la suite d'une violence externe, d'une blessure ou d'une ulcération ; où, comme il arrive le plus souvent, elle peut être occasionnée par un saignement de nez : il se forme dans ce dernier cas des caillots qui, s'attachant au voile du palais, y causent de l'irritation, et sont ensuite rejetés avec un certain effort, semblable à celui que l'on fait pour se débarrasser du mucus ténace qui s'est fixé dans cette partie. L'hémorragie par les ouvertures postérieures des narines arrive ordinairement, ou lorsque le vaisseau d'où le sang coule est entièrement situé à la partie postérieure des fosses nazales, en sorte que le fluide ne prend pas son cours par les ouvertures antérieures ; ou bien lorsqu'un saignement de nez par les ouvertures nazales antérieures a précédé. Si le vaisseau ouvert se trouve tout-à-fait derrière les narines, et situé profondément dans la gorge, il ne s'écoule rien par les ouvertures nazales antérieures, et il est impossible de reconnoître le point saignant. Mais souvent on peut voir la source du sang au palais ; et lorsqu'on se mouche, il en sort quelques gouttes par les ouvertures nazales antérieures. Néanmoins ce dernier signe n'a rien de certain ; car l'hémoptysie et l'hématémèse peuvent

Sur le diagnostic méd.

avoir une telle violence, qu'une partie du sang se trouve poussée par derrière dans les narines, et soit ensuite mouchée. Quelquefois de gros caillots bouchent entièrement les ouvertures postérieures des narines, irritent le palais et le larynx, et excitent de cette manière la toux et le vomissement, par lesquels alors le sang est violemment précipité des ouvertures nazales postérieures dans la bouche. Une injection acide par les narines fit parfaitement reconnoître à M. Reil ce dernier cas, qui simule absolument une hémoptysie et une hématémèse; le sang jaillit aussitôt de la gorge noir comme du charbon, et l'hémorragie s'arrêta. D'autres fois il arrive aussi qu'un seul ou plusieurs caillots se détachent des ouvertures nazales postérieures, sur-tout pendant le sommeil; tombent dans le gosier et le larynx, et déterminent ainsi la toux ou le vomissement ».

Je terminerai mon compte rendu de l'ouvrage de M. Dreyssig, et de la traduction qu'en a faite M. Renauldin par l'exposé des signes distinctifs de la colique bilieuse et du choléra-morbus, que l'on pourroit confondre dans quelques circonstances; cet article est du traducteur, qui l'a puisé lui-même, ainsi qu'il le fait observer, dans la bonne Dissertation du docteur Sengensse sur le choléra-morbus.

Dans le choléra-morbus, les douleurs abdominales ou tranchées sont générales, et n'occupent pas une région de préférence à une autre. Dans la colique bilieuse, au contraire, la douleur a son siége dans une seule partie; c'est le plus souvent du côté droit, vers le lieu où est situé le duodénum.

Dans la première de ces maladies, il y a vomisse-

mens et déjections alvines simultanées ; dans la seconde on n'apperçoit en général que des évacuations, ou par haut ou par bas ; quelquefois cependant on rencontre, dans les coliques bilieuses, sur-tout, cette double voie d'évacuations ; et c'est particulièrement alors qu'on peut les confondre avec le choléra-morbus. Sur le diagnostic méd.

Dans le choléra les vomissemens multipliés aggravent le mal. Dans la colique bilieuse, le plus souvent ce symptôme apporte du soulagement, et sert même de crise à la maladie.

L'un est accompagné de mouvemens spasmodiques des membres, sur-tout des extrémités inférieures, l'autre en est exempte quelquefois ; cependant ces spasmes ont lieu aussi dans les coliques bilieuses, mais ils y sont moins intenses que dans le choléra-morbus.

Souvent la jaunisse survient dans la colique bilieuse, ce qui dans le choléra est extrêmement rare.

Enfin la marche du choléra est bien plus aiguë, bien plus rapide, et d'une issue plus alarmante que celle des coliques bilieuses. L'acte fébrile se lie rarement aux affections cholériques, tandis qu'il est très-fréquent dans les coliques bilieuses, celles-ci étant presque toujours compliquées de fièvre méningo-gastrique.

En voilà assez, je pense, pour donner une idée de l'intérêt que présente l'ouvrage du docteur Dreyssig, et pour signaler en même tems l'étendue des services que M. Renauldin a rendus à la science en enrichissant notre langue d'un ouvrage fait pour compléter et rectifier si avantageusement les connoissances des médecins sur le diagnostic des maladies, qui est la base essentielle de la médecine pratique.

F. J. Double, M. M.

Considérations sur l'opération de la cataracte et parallèle entre la méthode par extraction et celle par abaissement, exécutée selon le procédé de Scarpa; par M. LACOURNÈRE (1).

Sur l'extr. et l'abaiss. de la catar.

Il n'est qu'une pratique médicale étendue, ancienne et sagement raisonnée, qui puisse fixer les principes de l'art, en donnant à la science théorique cet à-plomb propre à former de jeunes élèves et à les mettre de suite au courant de ce qui est aussi avéré que solidement établi. Sous ce rapport, on pouvoit avoir la plus grande confiance dans le Traité des maladies des yeux, publié par Scarpa. Ce professeur célèbre est trop connu par sa candeur, sa véracité dans ses écrits, et sur-tout par la publicité qu'il donne à toutes ses opérations chirurgicales, pour qu'on doive l'accuser ou le soupçonner d'avoir émis des opinions trop générales et hasardées, et d'avoir publié quelques succès sans dire un mot des *insuccès*. Tel est cependant le reproche qui est fait à ce praticien distingué, par l'auteur de la Dissertation dont M. Demours et moi allons rendre compte; en sorte que nous avons à entretenir les lecteurs plutôt d'une critique, que d'un ouvrage dont l'art puisse tirer quelque avantage.

Nous n'entreprendrons point de décider de la préférence qu'il convient d'accorder à telle ou à telle méthode; nous n'avons d'autre but que d'examiner l'ou-

(1) Strasbourg, Dissertation inaugurale, in-8°., 107 pag.

vrage même et de constater la justesse des objections que M. Lacournère fait au professeur Scarpa ; l'on saura d'ailleurs que l'un de nous, M. Demours, continue à opérer par extraction, malgré le nouveau procédé d'abaissement qu'il vient de publier en faveur de ceux qui préfèrent cette méthode.

Sur l'extr. et l'abaiss. de la cat.

Un praticien éclairé et bien connu qui écriroit à forces égales contre des opinions émises par un autre aussi célèbre que lui, auroit autant de droits à la confiance publique, et ne manqueroit pas de fixer l'attention des hommes de l'art. Il opposeroit à des faits bien constans d'autres faits non moins avérés, non moins reconnus; et quand même la lutte qui s'éleveroit ne seroit pas terminée à l'avantage de l'un ou de l'autre, tous les deux jouiroient certainement du fruit de leurs travaux, pour le doute méthodique qu'ils auroient fait naître et pour les idées lumineuses qu'ils auroient répandues sur une matière, autrefois obscure et aujourd'hui plus avancée sous le rapport de la discussion. Ici tout seroit à l'avantage de l'art et de ceux qui l'exercent. Mais qu'un auteur sans expérience s'élève précisément contre des faits, mette le septicisme à la place du doute méthodique, quand il s'agit de vérités incontestables, on doit reconnoître son infériorité et juger de son incompétence dans les décisions magistrales qu'il se croit en droit de porter. Telle est l'idée naturelle qui reste de la lecture de la Dissertation dont nous allons donner l'analyse, en y ajoutant cependant, avec toute la réserve possible, les remarques indispensables que nous n'avons pu nous empêcher de faire.

Après l'introduction, dans laquelle il s'agit de l'ori-

Sur l'extr. et l'abaiss. de la catar.

gine des deux méthodes d'opérer la cataracte, viennent la description anatomique du globe de l'œil, l'histoire de la cataracte, l'exposé des traitemens médical et chirurgical qu'on peut lui opposer, une description des deux différentes méthodes d'opérer par extraction ou par abaissement. Ces objets sont traités avec beaucoup d'intérêt dans trois sections particulières, qui, sans apprendre rien de nouveau, contiennent un extrait de tout ce qui a été dit et écrit sur cette importante matière.

Dans une quatrième et dernière section, il s'agit d'un parallèle entre les deux méthodes opératoires, et de prouver que l'extraction est infiniment préférable à l'abaissement par une multiplicité d'avantages dont on fait l'énumération. C'est ici que le lecteur impartial peut exiger de l'écrivain certaines conditions qui en imposent et qui attestent son crédit dans la pratique. Assurément personne ne conteste que l'extraction de la cataracte ne soit très-avantageuse dans le plus grand nombre des cas; comme aussi on ne peut nier que la dépression n'ait son utilité dans une infinité de circonstances. Mais pour décider quelle méthode l'emporte sur l'autre, il faut avoir beaucoup opéré de l'une et de l'autre manière; avoir pu établir des objets de comparaison et obtenir des résultats qui fixent entièrement l'opinion qu'on cherche à acquérir. Ceci demande des années, une pratique nombreuse, non interrompue : encore ne parvient-on le plus souvent qu'à fixer ses propres idées, sans pour cela beaucoup influencer celles des autres. Les partisans de l'extraction comptent beaucoup de succès, et ne s'en laissent point imposer par ceux que comptent

les abaissans ; on en peut dire autant de ces derniers ; et des deux côtés, on n'ose encore s'adjuger une entière supériorité.

Sur l'extr. et l'abaiss. de la catar.

Si on reconnoît la vérité de ce qui vient d'être énoncé, on conviendra que l'auteur de la Dissertation a eu tort d'avancer que Scarpa établit en principe que, *dans tous les cas, l'abaissement est préférable à l'extraction.* Ce n'est point ainsi que ce professeur s'est exprimé ; et pour s'en convaincre, il faut lire son texte ainsi conçu : « Enfin l'observation impartiale, l'expérience qui dé- » cident de tout, semblent avoir prononcé en faveur » de la dépression ». Voilà le doute méthodique du maître. Telle est l'erreur grave que produisent une fausse interprétation, un texte entièrement dénaturé. C'est de cette idée erronnée qu'est parti l'auteur que nous analysons, pour faire le procès à l'abaissement, et le condamner sans rappel. On pourroit admettre sa compétence s'il s'appuyoit de ses propres observations, des faits qu'il a pu recueillir sur des malades opérés par lui. Il est vrai qu'il a essayé le procédé de Scarpa ; mais c'est sur des chiens : on pense bien qu'il n'a pas dû être satisfait des résultats, et doit-on pour cela conclure contre le procédé ? C'est à la raison à décider.

On reproche à Scarpa d'avoir voulu donner un procédé différent, relativement à son but, de celui qui étoit généralement suivi avant Daviel ; on se demande s'il est d'une exécution plus facile que l'extraction. Souvent, poursuit-on, le sang peut s'épancher, faire perdre de vue le bout de l'aiguille, et empêcher l'opérateur de continuer. D'autres fois le crystallin déplacé se présente de nouveau derrière la pupille, et si la cata-

Sur l'extr. et l'abais. de la catar.

racte est adhérente, rien n'est plus aisé que de l'isoler à l'aide du bistouri à cataracte, et même de l'aiguille de Scarpa, après avoir fait une section à la cornée; tandis que dans ce cas la dépression est hérissée de difficultés presqu'insurmontables.

Il est facile de répondre à toutes ces objections auxquelles on a opposé des faits dans différens écrits publiés depuis peu de tems. Mais il nous semble plus important de relever quelques erreurs graves commises par l'auteur de cette Dissertation. C'est à tort qu'il prétend que Scarpa a voulu donner un nouveau procédé; car le professeur de Pavie est trop instruit pour ignorer qu'avant lui on connoissoit les aiguilles recourbées à leur pointe. Peut-être révendiqueroit-il la forme triangulaire, si une semblable minutie pouvoit l'occuper.

Quant au but que l'on se propose dans la dépression, il consiste à éloigner de l'axe visuel le crystallin opaque, à l'isoler de tout corps organisé avec lequel il a des rapports de vitalité, et à le plonger dans l'humeur vitrée; c'est ce qu'ont implicitement dit les abaissans anciens qui ont écrit. Ils ne se sont pas expliqué très-clairement, mais assez cependant pour faire croire qu'ils ne pouvoient ne pas plonger le crystallin dans l'humeur vitrée. A ce sujet, Scarpa cite Ambroise Paré, le seul auteur peut-être qui se soit bien prononcé. D'après cela, ce que dit l'auteur de la Dissertation n'est pas juste, lorsqu'il accuse le professeur de Pavie de donner comme nouveau le conseil de plonger le crystallin dans l'humeur vitrée, à l'endroit de son ouvrage où il cite le passage entier d'Ambroise Paré.

Ce qui doit le plus étonner de tout ceci, c'est que la

critique n'ait point entendu l'ouvrage contre lequel il s'est élevé avec une sorte d'aigreur ; car il l'auroit envisagé sous un tout autre point de vue. Il eût eu à discuter sur la théorie de l'absorption, doctrine établie pour reproduire avec avantage la dépression, et la rendre applicable à tous les cas de cataracte. Après s'être rendu compte de différentes observations éparses dans une infinité d'ouvrages modernes, et même déjà un peu anciens, le professeur de Pavie a cru devoir multiplier les faits, tenter de nouvelles expériences, et avancer, d'après les résultats satisfaisans qu'il a obtenus, que la dépression lui sembloit préférable à l'extraction. Mais comme, dans la Dissertation que nous analysons, il ne s'agit que du manuel de l'opération, nous ne croyons pas devoir nous arrêter davantage sur le véritable point de doctrine dont il n'est pas dit un seul mot. En effet, après avoir accordé qu'entre des mains habiles l'habitude rend faciles tous les procédés, on se demande quel est celui des deux avec lequel on deviendra plus familier dans un espace de tems plus court. On répond qu'en opérant sur le cadavre et sur les animaux vivans, rien n'est plus simple que de s'accoutumer à pratiquer l'extraction ; qu'il n'en est pas ainsi de l'abaissement, parce qu'après l'opération on n'a point la certitude d'avoir enfoncé le crystallin dans le corps vitré. Comment peut-on prononcer avec autant d'assurance quand on n'a jamais opéré que sur le cadavre et sur des chiens ! Qu'ont de commun les yeux d'un chien avec ceux d'un homme, lorsqu'il s'agit d'une cataracte ? Certes, on ne pouvoit s'attendre que ce fût une objection principale, puisque la netteté de la pupille, les mouvemens étendus à l'instrument attes-

Sur l'extr. et l'abaiss. de la catar.

Sur l'extr. et l'abaiss. de la catar.

tent le déplacement du crystallin qu'on a touché, et la profondeur à laquelle on l'a porté dans l'humeur vitrée.

Autre objection : Par la méthode de l'abaissement, le sang peut s'épancher et empêcher de continuer l'opération, en troublant l'humeur aqueuse, et en faisant perdre de vue la pointe de l'aiguille. Pour démontrer cette possibilité, l'auteur invoque à tort les observations 54 et 58 rapportées par Scarpa : elles font mention de cataractes molles, pendant l'opération desquelles une liqueur blanchâtre, laiteuse, a un peu troublé l'humeur aqueuse, sans pour cela faire perdre l'instrument de vue, et empêcher de poursuivre l'opération. La preuve est donc aussi fausse que la citation des prétendus faits, puisqu'il n'y eut pas une seule goutte de sang épanché. M. Lacournère pouvoit être plus heureux, et rapporter d'autres preuves absolument incontestables. Il n'est pas douteux que du sang ne puisse s'épancher dans les chambres antérieure et postérieure de l'œil. D'où viendroit ce sang ? Voilà une de ces questions qui peuvent être faites avec quelques fondement, lorsqu'il s'agit d'une discussion aussi importante. Seroit-ce des vaisseaux de la choroïde ? Comment pénétreroit-il dans les cavités antérieures de l'œil, l'aiguille étant encore en position ? On ne peut trop le concevoir, et les connoissances exactes en anatomie ne permettent pas de se former l'idée de cette possibilité. Ce sang épanché viendroit donc tout au plus de quelques vaisseaux de l'iris qui auroit été blessée. Alors ce seroit la faute du chirurgien peu exercé, qui n'auroit pu maîtriser son instrument. Dans ce cas, il ne faudroit donc point accuser le procédé, qui, bien

exécuté, n'est jamais suivi d'aucun accident semblable. Cette objection est de nulle valeur, 1°. parce qu'elle est purement théorique et non étayée par les deux observations qui n'y ont aucun rapport; 2°. parce qu'il n'est guères possible de blesser l'iris, et que si cet accident a lieu, la main mal-adroite est seule coupable; 3°. parce que la personne à qui cet évènement est arrivé a bien pu blesser l'iris des chiens qu'elle a opérés, sans pour cela être en droit de rejeter le procédé de Scarpa appliqué à l'homme vivant. Sur l'extr. et l'abaiss. de la catar.

L'auteur de la Dissertation nous dit encore fort gravement 1°. qu'un crystallin extrait ne peut jamais remonter : voilà de ces vérités de fait qui n'ont pas besoin d'être énoncées ; 2°. qu'un crystallin simplement déplacé peut remonter ; seconde vérité de fait non moins claire que la première. Mais qu'entendre par un crystallin simplement déplacé ? La dépression faite avec soin, telle qu'on la pratique aujourd'hui, n'a point pour but un simple déplacement ; aussi ne voit-on jamais le crystallin remonter ; en sorte que la circonstance n'existant plus, il n'y a plus d'objection puissante à faire.

Maintenant il s'agit de savoir si le procédé de Scarpa expose à moins d'inconvéniens que l'extraction. On peut convenir que l'une et l'autre méthodes sont à-peu-près suivies des mêmes accidens. Néanmoins l'expérience semble constater que le plus grave (l'inflammation) est beaucoup plus rare après la dépression. Cette vérité est presque démontrée, et sous ce rapport Scarpa donne la préférence à l'usage de son aiguille. Pour prouver contre le sentiment de ce praticien célèbre, l'auteur de la Dissertation avance que l'extrac-

Sur l'extr. et l'abaiss. de la catar.

tion n'est jamais suivie de cataracte secondaire. Cette erreur est trop grossière pour mériter d'être relevée. La lésion des nerfs ciliaires forme une objection en apparence assez forte, si l'expérience moderne fournissoit un fait à l'appui. Je n'en connois aucun depuis que cette méthode est reproduite. On paroît rejeter les dissolutions du crystallin, sans savoir par quelle raison. Elles sont trop connues pour qu'on puisse les révoquer en doute. Qu'elles aient lieu plutôt ou plus tard; qu'il en soit de même des fragmens de capsule; elles sont constatées, pourvu que ces parties n'aient plus aucun rapport de vitalité avec ce qui est sain.

Ici finissent les remarques que nous avions à faire sur l'ouvrage de M. Lacournère. On jugera que nous n'avons point prononcé sur la prééminence que la méthode par extraction peut avoir sur celle par abaissement. Nous n'avons eu d'autre but que de rétablir les faits et de démontrer combien l'auteur s'est trompé dans beaucoup d'endroits, en faisant dire à Scarpa ce que ce praticien n'a jamais pu penser; et en niant des faits positifs et bien avérés, qui ne peuvent être combattus par des idées purement théoriques et dénuées de l'expérience la plus neuve et la moins étendue. L'auteur eût pu traiter cette matière avec plus de distinction, sans se flatter encore de porter une dernière décision; au moins il pouvoit agrandir les idées, et son travail n'eût pas été sans utilité pour la science.

DEMOURS, D. M. P. LÉVEILLÉ, D. M. P.

CORRESPONDANCE NATIONALE ET ÉTRANGÈRE.

Paris, le 24 floréal an 12.

HEURTELOUP, *premier chirurgien des armées, l'un des inspecteurs-généraux du service de santé militaire, etc.; à* M. SÉDILLOT, *secrétaire-général de la Société de Médecine de Paris, etc.*

Lettre au rédacteur.

Vous avez sans doute, mon cher confrère, lu dans les journaux que « M. le baron d'Arétin, bibliothécaire de l'électeur de Bavière à Munich, vient de » faire une découverte extrêmement curieuse dans la » bibliothèque centrale de cette ville. Un vieux manuscrit latin du XIIIe. siècle lui a présenté (*dit-on*) » un Traité sur le *feu Grégeois*, qui non-seulement » en donne la recette, que les savans croyoient perdue, mais qui renferme aussi un procédé pour la fabrication de la poudre à canon, conforme à celui » que l'on suit encore de nos jours ». (*Gazette de France, lundi 12 germinal an XII.*)

Je me proposois, mon cher confrère, de lire dans la séance publique de notre Société, que des raisons particulières ont fait ajourner, un fragment d'un ouvrage dont je m'occupe depuis long-tems, et qu'il m'est encore impossible de terminer, dans lequel je démontre que l'invention de la poudre à canon n'est point due en Europe, comme on le croit communément, au moine Schwartz, qui vivoit vers le milieu du 14e. siècle; que long-tems avant lui on s'en étoit servi dans nos contrées, soit comme amusement, soit comme objet de destruction aux armées; qu'un autre

Lettre au rédacteur.

moine, célèbre à plus juste titre, Roger Bacon, né en 1214, l'avoit fait connoître dans ses ouvrages; qu'il est enfin très-vraisemblable, ainsi que le pense Freind, que Bacon avoit eu connoissance d'un manuscrit, qui depuis cette époque étoit passé dans la bibliothèque du médecin anglais Mead, lequel contient effectivement la recette de la poudre à canon, telle qu'on la connoît aujourd'hui, excepté que la quantité de chacune des trois substances qui la composent n'est pas la même. Ce manuscrit, dont, selon toute apparence, il existe plusieurs copies en Europe, toujours désigné sous un faux titre, même par Venel, qui dit l'avoir vu à la bibliothèque royale à Paris (1), s'y trouve double. Je ne crois pas que l'original soit connu; ou je me trompe fort, ou il est le même que celui de Munich. Dans ce cas, je croirois être fondé à réclamer l'antériorité par rapport à la découverte de ce manuscrit. L'espoir que je conserve toujours de publier mon Ouvrage, lorsque mes occupations pourront me permettre de l'achever, m'en fait en quelque sorte une obligation. J'ai l'honneur de vous observer encore, mon cher confrère, que les deux manuscrits dont je parle, m'ayant paru contenir d'autres formules extraordinaires et susceptibles de fixer l'attention du Gouvernement, j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de les lui signaler, et que des ordres ont été donnés en conséquence pour qu'on soit mis à portée de prononcer sur ce qu'ils contiennent.

Je vous prie, mon cher confrère, d'insérer ces détails dans le prochain numéro du Recueil Périodique

(1) Dictionnaire Encyclopédique. Art. *Chimie.*

de la Société de Médecine, et d'être persuadé de la sincérité de mon attachement pour vous. Lettre au rédacteur.

P. S. Depuis l'envoi de cette lettre, qu'il a été impossible d'insérer dans le numéro précédent (1), le Manuscrit dont il est question a été imprimé. L'éditeur, qui ne se nomme pas, et que l'on sait être un savant dont le talent n'est point équivoque, se contente d'annoncer que *des personnes* d'un mérite distingué ayant fait remarquer au Ministre de l'Intérieur que ce Manuscrit existoit dans la bibliothèque nationale, le Ministre avoit ordonné qu'on lui rendît un compte détaillé de ce que ce Traité pouvoit contenir. Veuillez, mon cher confrère, assurer vos lecteurs que je suis à moi tout seul les *personnes* dont on parle. Paris, 9 messidor an 12. HEURTELOUP.

Plombières, le 9 messidor an 12.

Au docteur SÉDILLOT, *président de la* COMMISSION DE VACCINE A PARIS..

Je profite d'un peu de repos, que je suis venu prendre ici depuis six jours, et que je compte prolonger jusqu'au 20 d'août, pour communiquer à la Commission quelques nouvelles que m'apprend une correspondance d'Angleterre et d'Amérique.

1°. Il convient avant tout, que vous sachiez que je suis parvenu à donner complétement de beaux boutons vaccins avec la moitié d'une croûte vaccine pulvérisée

---

[1] Je déclare que la lettre ci-dessus m'a été adressée à la fin de floréal, et que je n'ai pu la publier plutôt. SÉDILLOT, réd.

Lettre au rédacteur.

et délayée dans de l'eau froide sur une lame de verre, jusqu'à consistance de sirop ; que quatre légères incisions, sur lesquelles j'ai essuyé la lancette à plusieurs reprises, m'ont produit trois bonnes pustules, et que voilà conséquemment un moyen de plus pour conserver et entretenir le vaccin. J'avois enveloppé cette croûte depuis quelque tems dans un simple papier. C'est le docteur De Carro qui m'a donné l'idée de ce procédé, dont il me mandoit avoir été témoin à Vienne, sans l'avoir employé lui-même (1).

---

(1) Déjà M. Heurteloup, membre de la Commission, nous avoit fait part des succès qu'avoit obtenus par ce procédé M. Labouisse, chirurgien-major du quatrième régiment des Cuirassiers. Ce chirurgien est, selon toute apparence, le premier qui ait su en tirer un parti avantageux. Ce fut au commencement de messidor an onze, qu'il en fit l'essai sur un enfant de six à sept mois. Il se servit de croûtes, résultats d'une vaccination faite de bras à bras le mois précédent; les boutons avoient parcouru leurs divers tems avec tous les caractères d'une vraie vaccine. Pour opérer, il écrasa une croûte vaccinale, en délaya une portion avec une goutte d'eau fraiche, prit de ce mélange épais sur la pointe d'une lancette, et fit trois piqûres à chaque bras. Cinq de ces piqûres donnèrent lieu à autant de boutons, qui eurent tout le succès désiré.

M. Labouisse écrit récemment à notre confrère, qu'ayant été obligé de changer de garnison il n'a pu donner suite à ses expériences, mais qu'aujourd'hui il se propose d'en faire de nouvelles.

Maintenant il sera intéressant de savoir 1°. si la vaccine ainsi inoculée conserve sa propriété préservatrice; pour cela il faudra soumettre les nouveaux vaccinés à des contr'épreuves.

2°. Mes dépêches médicales de Londres m'annoncent que la Société royale Jennérienne a célébré, comme l'année dernière, l'anniversaire de la naissance du doct. Jenner, le 17 mai, et qu'on y a lu plusieurs discours et récité divers morceaux de poésie en l'honneur de ce

Lettre au rédacteur.

2°. Si le vaccin pris dans les pustules qui sont l'effet du virus sec inoculé, introduit de bras à bras avant l'époque du dixième jour, conserve pareillement cette propriété.

Il conviendroit encore de vacciner avec des croûtes plus ou moins anciennes, pour tâcher de découvrir l'époque à laquelle elles sont susceptibles de perdre leur activité.

Tel est le plan de travail que s'est proposé la Commission de vaccine du Louvre. Elle engage ses correspondans à vouloir bien concourir avec elle à répéter les expériences propres à résoudre ces diverses questions

La Commission s'occupera encore de vérifier les expériences de M. Favart sur un autre moyen de conserver le vaccin : il consiste à laisser ou à faire évaporer toute l'humidité de la matière vaccinique avant de la renfermer dans les verres. De cette manière M. Favart dit avoir conservé le vaccin pendant quatre à six mois, avec toutes ses propriétés contagieuses ; les piqûres faites avec cette matière ainsi traitée ont donné des boutons vaccins en tout semblables à ceux qui constituent la bonne vaccine. Les verres plats, les lancettes d'ivoire et les flacons, devant servir à conserver et à transporter le vaccin, seront séchés au feu avant de recevoir la matière, si on leur soupçonne de l'humidité : la matière déposée sur ces instrumens doit ensuite être mise à sécher, et il ne faut les sceller, pour préserver le ferment de l'accès d'une nouvelle humidité, que lorsque le vaccin est parfaitement sec. Quand ensuite il est question de l'employer, il faut éviter de l'humecter avec une trop grande quantité d'eau ; ou, si cette quantité a paru nécessaire pour dissoudre le ferment, il faut laisser reprendre au mélange une certaine consistance, avant d'en charger l'instrument inoculatoire.

[Note du rédacteur.]

Lettre au rédacteur.

bienfaiteur de l'humanité, qui étoit absent. L'assemblée étoit extrêmement nombreuse.

3°. Que le 30 avril 1804, la première institution pour l'inoculation de la vaccine, *Broad Street, Golden-Square*, a aussi tenu son assemblée annuelle au *British Coffee house*. On y a rendu compte de tout ce qu'a fait cette Société pendant l'année et depuis son établissement. Lord Chelmondeley, président, a occupé le fauteuil au commencement de la séance; et lord Petre, l'un des vices-présidens, à la fin. D'après le registre des observations faites deux fois par semaines, pendant 220 semaines, c'est-à-dire depuis janvier 1800, il résulte en substance que l'institution a fourni au public plus de douze mille portions de matière vaccine, et que non moins de soixante mille individus y ont été vaccinés, outre ceux qui d'ailleurs ont reçu du vaccin de ceux-ci; que malgré les dépenses occasionnées par un changement de domicile, par l'achat d'une bibliothèque, par des gratifications accordées à ceux des vaccinés qui se sont soumis à la contr'épreuve variolique, etc., il reste encore dans la caisse de la Société une somme de 550 liv. sterling. Lord Petre ayant développé très-au long le but de cette institution, et fait connoître jusqu'où ses bienfaits se sont étendus avec si peu de frais, exemple jusqu'à présent unique dans ce genre, a proposé aux souscripteurs, dont plusieurs ne peuvent être permanens, de prier leurs amis d'y suppléer, et de concourir avec eux à cet acte de bienfaisance.

4°. Le professeur Samuel Latham Mitchill me mande de New-York, en date du 1er. mai 1804, que l'usage des sels alcalis prend faveur de plus en plus dans les Etats-Unis, pour détruire l'infection; que son observa-

tion journalière le convainct aussi davantage que ces sels sont les plus forts antiseptiques dans la nature, et que l'on rit dans son pays des fumigations acides.

Lettre au rédacteur.

Il a reçu du sulfate de baryte blanc, très-beau, trouvé depuis peu dans le nouveau Jersey (voisinage de New-York), et une pièce de platine natif de la Terre-ferme, aussi large que le bout du doigt.

On a trouvé, dans la Caroline du nord, une masse d'or natif pesant vingt-huit livres, et à Rhodeisland de la très-belle serpentine grisé, dans une carrière.

Le docteur Mitchill, qui vient d'être réélu, à une très-grande majorité, pour le prochain congrès, ajoute que le docteur Miller et lui continuent leur *Michel Repository* sans interruption (ils en sont au septième volume in-8°.); que l'abondance des matières, pour ce qui concerne l'Amérique seulement, est si considérable, tant dans l'histoire naturelle, la géographie, la minéralogie, la botanique et les arts, que dans ce qui a rapport à la médecine, la chirurgie et la pharmacie, ils n'ont pas été obligés d'emprunter un seul paragraphe des ouvrages publiés en Europe. Ces éditeurs ont soin de rendre compte des épidémies de fièvre jaune en quelqu'endroit de leur pays que paroisse cette maladie. Comme nous, ils sont toujours bien convaincus qu'elle n'est ni importée ni contagieuse.

Parmi les principaux ouvrages publiés dernièrement aux Etats-Unis, on distingue 1°. celui d'un ecclésiastique, M. Miller, de New-York, ayant pour titre : *A Retrospect of the*, 18 *th. Century*, 2 vol. in-8°.; 2°. l'histoire de l'hôpital de New-York; 3°. un grand ouvrage élémentaire in-8°. sur la botanique, par le pro-

Lettre au rédacteur

fesseur Barton, de Philadelphie. Un autre ouvrage de botanique sur les plantes qui croissent dans un rayon de cent milles de Philadelphie, par M. Rafinesque, doit paroître incessamment.

Pendant les deux années précédentes, comme en Europe, on a écrit sur la vaccine. Lorsque j'étois à Londres l'an dernier, j'y ai lu les deux principaux ouvrages publiés en Amérique sur cette nouvelle méthode; le premier en 1802, par le docteur Waterhouse, de Cambridge au Massachusetts, est la seconde partie ou la suite de celui qui a paru sous le titre de *A Prospect of exterminating the Small Pox*, etc. en 1800. On voit que ce professeur a le premier pratiqué cette inoculation en Amérique (Voy. nos résultats, pag. 7 et 8); qu'il l'a répandue dans tous les Etats-Unis, et qu'il a envoyé plusieurs fois du vaccin au savant Jefferson, président des Etats, à Montecillo, où il l'a employé lui-même, sur plusieurs individus de sa famille, puis l'a introduit à la ville de Washington, et parmi ses compatriotes les Virginiens.

En suivant le docteur Waterhouse dans cette seconde publication, on ne peut s'empêcher de louer son zèle et l'intrépidité avec laquelle il a défendu la cause de la vaccination, qui commençoit à déchoir dans quelques contrées. Il a judicieusement démontré que plusieurs individus, n'ayant eu qu'une vaccine bâtarde ou fausse, ne pouvoient pas être à l'abri de la petite-vérole, attendu que des vaccinateurs avoient puisé le germe dans de mauvaises sources, c'est-à-dire, lorsque le fluide étoit déjà purulent, pris trop tard, ou que les pustules, la plupart ulcérées, n'avoient pas suivi la marche ordinaire. Cette déviation des pustules et la

dégénération du vaccin se sont multipliées, particulièrement à Norfolk, dans la Basse-Virginie, où auparavant je faisois ma résidence. Il en est résulté des ulcères aux bras, des symptômes très-désagréables sur le système et des éruptions : il compare la vraie pustule vaccine remplie d'un fluide transparent et de couleur perlée, au 8e. jour, à une semence de mauve. Waterhouse a eu plus d'une fois l'occasion de gémir sur l'obstination des Bostoniens qui, avertis les premiers des avantages de la nouvelle méthode, et témoins de la vaccination des enfans de ce médecin en 1800, aimèrent mieux subir les ravages d'une épidémie varioleuse en 1802, que de l'adopter. Au mois de mai de cette année, la ville de Boston étoit tellement alarmée par la petite-vérole, qu'on avoit placé un pavillon rouge sur chaque maison où cette maladie existoit, et les gens de la campagne en eurent une telle frayeur, que les marchés cessèrent d'être approvisionnés. L'hôpital pour l'inoculation de la petite-vérole à Brookline devint très-encombré par les individus qui s'y réfugièrent, afin d'y être inoculés. Enfin plus de deux cents personnes moururent à Boston de la dernière inoculation, en 1802. Si l'on vouloit avoir une idée des inoculations malheureuses dont nous avons été en partie témoins aux Etats-Unis, on pourroit jeter un coup-d'œil sur les pages 27, 28 et 29 de nos *Résultats de l'inoculatiou de la vaccine, etc.*

L'ouvrage de notre collègue Waterhouse contient aussi la portion la plus essentielle de sa correspondance, tant avec son excellence M. Jéfferson, qu'avec les principaux médecins de l'union. Le docteur Rush de Philadelphie, partisan de la vaccination, lui dit,

Lettre au rédacteur.

dans une de ses lettres, que la guerre, la famine, la peste et les autres fléaux ont leurs intervalles ; mais que, depuis qu'on connoît la petite-vérole (en 572), elle n'a pas cessé une seule année de répandre la mort sur quelque partie de notre globe ; qu'on a calculé que quarante millions d'individus avoient péri de cette maladie dans le cours du dix-huitième siècle, pendant une partie duquel la mortalité a beaucoup diminué en comparaison des siècles précédens, à cause de la pratique de l'inoculation.

Le docteur Waterhouse dit que le *cow-pox* existoit depuis 500 ans en Irlande, et y étoit connu sous le nom de *Shinnaugh*, mot celtique qui signifie *a cow's teat*, tette ou trayon de vache.

Le second ouvrage marquant sur ce sujet, appartient au docteur John Redman Cox de Philadelphie. Il est intitulé : *Practical observations on vaccination or inoculation for the cow-pox*, et dédié au docteur Jenner, 1802. C'est là qu'il fait connoître qu'on a découvert le *cow-pox* sur quelques vaches à Danbury, au Connecticut. Les docteurs Trowbridge et Buel ont trouvé de vraies pustules vaccines sur les doigts de femmes qui furent ensuite préservées de la petite-vérole. Le premier a vacciné avec succès vingt sujets, en prenant de la matière de ces pustules sur les doigts de deux femmes qui avoient trait les vaches atteintes de l'éruption.

Extrait du rapport fait au Conseil d'administration de la Société d'encouragement ; par M. Bosc, *au nom du comité des arts chimiques, sur les filtres dépurateurs de* MM. Smith et Cuchet.

« MM. Smith et Cuchet ont réclamé contre un article inséré dans le bulletin de la Société, N°. 14. Ils ont dit que l'on pouvoit conclure de la lecture de cet article, que l'eau de la rivière que l'on passoit sur leurs filtres étoit dépouillée, par la filtration, d'une partie de son air atmosphérique ; que cette assertion étoit fausse : ils demandent que l'on rectifie une erreur qui nuisoit à leur réputation et à leur intérêt. Vous avez chargé MM. Guyton-Morveau et moi de vérifier si l'eau passée sur leurs filtres étoit dépouillée d'air : voici le résultat de nos expériences. Sur les filtres dépur.

» Nous avons pris une pinte d'eau distillée, récente et entièrement privée d'air ; nous en avons exactement rempli un flacon de verre, garni d'un bouchon usé à l'émery, et nous y avons introduit 24 grains de sulfate de fer bien crystallisé et non oxidé. Le sulfate de fer s'est dissous, sans laisser de dépôt ocreux et sans troubler la limpidité de l'eau. Cette expérience, répétée dans les mêmes proportions et dans les mêmes circonstances sur de l'eau de la Seine filtrée sur du sable bien lavé, a produit un dépôt abondant d'oxide de fer. Nous n'avons pu trouver aucune différence en passant l'eau sur les filtres dépurateurs livrés au commerce.

» Pour savoir si la matière pure de ces filtres ne

Sur les filtres dépur.

dépouilloit pas l'eau de la Seine de son air atmosphérique, nous en avons filtré sur cette matière, que nous avions fait préparer sous nos yeux : 24 grains de sulfate de fer dissous dans une pinte de cette eau ont produit un dépôt plus volumineux que les autres, ce qui nous a fait soupçonner que la matière de ces filtres, saturée d'air atmosphérique, en restituoit à l'eau. Un nouvel essai, fait avec de l'eau récemment distillée, nous a confirmés dans cette présomption, ce qui pourroit être vérifié par diverses autres expériences; mais celles-là sont assez concluantes pour rassurer sur la crainte que l'on a eue sur l'usage des filtres de MM. Smith et Cochet, et sur les inconvéniens que l'on pensoit devoir résulter de leur emploi ».

BIBLIOGRAPHIE MÉDICALE.

Bibliographie méd.

Des parotides dans les maladies aiguës, Dissertation inaugurale ; par M. MAURICHEAU-BEAUCHAMP, in-4°. Montpellier, 30 pages.

L'auteur, considérant les parotides d'une manière purement médicale, entend par ce mot l'espèce de tumeur qui se forme dans les glandes de ce nom, ou dans le tissu cellulaire de leur voisinage pendant le cours, ou à la suite de quelques maladies aiguës.

Après avoir assigné les différentes causes prédisposantes de ces tumeurs et leurs signes précurseurs, qui paroissent extrêmement incertains, l'auteur divise les parotides, quant aux effets qu'elles produisent, en critiques et en symptomatiques.

Elles seront critiques si elles arrivent à l'époque où la maladie a coutume de se juger, si elles sont précédées des

des symptômes généraux qui annoncent les crises, si elles procurent un soulagement marqué, etc. Les parotides peuvent servir de crise complète ou incomplète aux maladies. Malgré qu'on les ait observées dans la plupart des fièvres, on les rencontre cependant plus communément dans les maladies catarrhales, dans plusieurs fièvres rémittentes et intermittentes insidieuses, dans certaines angines, dans les fièvres adynamiques, dans les ataxiques, dans la fièvre lente nerveuse, dans la peste, etc.

Bibliographie méd.

Rapportons quelques-uns des pronostics qui concernent les parotides : elles présagent la guérison; si peu de tems après qu'elles ont paru, il survient un cours de ventre bilieux abondant, une salivation un peu forte, ou d'autres évacuations qui diminuent la maladie, et qui n'affoiblissent pas trop le malade.

Les parotides qui se ramolissent sans suppuration, dit Hipp. liv. 6, sect. 4 des Epidém., sont suivies de récidives; celles qui s'affaissent insensiblement, ainsi que celles qui existent avec perte de sentiment ne sont pas de bon augure. On doit regarder comme dangereuses celles qui sont rouges et douloureuses, soit qu'elles suppurent ou qu'elles ne suppurent pas, s'il ne survient un flux de ventre. Elles sont pernicieuses, si elles disparoissent et qu'il se manifeste, sans autre cause, une grande oppression, le délire, etc.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur le pronostic, ni sur la méthode curative qu'il faut étudier dans la Dissertation.

Une érudition puisée dans les meilleures sources, des observations particulières à l'auteur, et ses propres méditations sont les principales bases de la Dissertation que nous venons d'examiner.

Bibliographie méd.

Dissertation sur la maladie des femmes à la suite des couches, connue sous le nom de fièvre puerpérale; par J. Ch. Gasc, doct. méd. de l'Ecole de Paris, etc. 2e. édit., broch. in-8°., 110 pag. Paris an XII, chez Croullebois, libraire, rue des Mathurins St.-Jacques; et chez Gabon, libraire, rue de l'Ecole de Médecine. Prix 1 fr. 50 c., et 1 fr. 80 c. par la poste.

L'auteur, après avoir discuté d'une manière très-méthodique les propositions majeures dont se compose la question complexe de la fièvre puerpérale, réfute avec succès les différentes idées qui avoient fait regarder cette maladie 1°. comme une fièvre essentielle; 2°. comme une inflammation de matrice; 3°. comme une inflammation des viscères du bas-ventre. Mais en rejetant ces erreurs, contre lesquelles l'opinion des médecins éclairés est depuis quelque tems invariablement fixée, M. Gasc a adopté, par rapport à la nature de la fièvre puerpérale, une manière de voir trop exclusive, malgré qu'elle ait été propagée par des hommes généralement estimés.

C'est ainsi que l'auteur, cédant à l'empire souvent irrésistible de l'opinion de ses maîtres, fait consister la fièvre puerpérale dans une phlegmasie partielle, dont le siège est le péritoine.

1°. On peut appliquer à cette idée hypothétique sur la nature de la fièvre appelée puerpérale la plupart des objections que M. Gasc a opposées lui-même aux opinions qu'il a réfutées.

2°. La fièvre puerpérale existe souvent sans aucun des symptômes de la péritonite, et sans que l'autopsie cadavérique laisse appercevoir aucune trace de cette lésion. M. Gasc n'a pas pu méconnoître lui-même la

vérité de ce fait ; mais voici comment il l'explique avec tous ceux qui avoient embrassé avant lui les mêmes idées. Lorsque l'inflammation n'est pas sensible, même après la mort, c'est qu'alors la lésion étoit superficielle « et qu'à l'instant où le malade a péri, le sang s'est échappé par les vaisseaux collatéraux, comme cela arrive toutes les fois que la mort, qui détruit tous les spasmes, fait cesser l'irritation qui retenoit le sang dans les parties enflammées, etc. ».

Bibliographie méd.

3°. L'inflammation du péritoine, lorsqu'elle existe, n'est le plus souvent que secondaire ou consécutive ; il n'arrive que rarement que la fièvre puerpérale soit une vraie péritonite.

4°. La péritonite peut avoir lieu sans aucune trace de fièvre puerpérale, puisque les hommes offrent assez souvent des exemples d'inflammation partielle ou générale du péritoine.

5°. L'état gastrique, comme déterminant essentiellement la fièvre puerpérale, est la cause d'observation qui se présente le plus souvent à la pratique ; de là les avantages et les succès multipliés que l'on retire des méthodes thérapeutiques de Stoll et de Doulcet, méthodes qu'il ne faut cependant pas adopter exclusivement.

Il a été plusieurs fois question de cette matière dans le Journal ; nous ne pouvons que renvoyer à ce que nous avons déjà dit à cet égard, et plus particulièrement au compte que nous avons rendu de la Dissertation de M. Mercier, t. XIX, p. 431.

Dissertation (*inaugurale*) *sur le satyriasis* ; par A. P. DUPREST-RONY, broch. in-8°. 35 pag. Paris an XII, chez Migneret, rue du Sépulchre.

Bibliographie méd.

Un recueil de dix observations, qui sont le fruit de la pratique et des lectures de l'auteur, sert de matériaux à l'histoire générale du satyriasis, à son étiologie, à son pronostic et à son traitement, que M. Duprest-Rony a su exposer avec autant de précision que d'exactitude. Il considère avec raison le satyriasis comme l'effet d'une accumulation vicieuse du principe de la sensibilité sur les parties génitales; de là l'ensemble des symptômes qui caractérisent la maladie dont les causes sont tout ce qui peut déterminer cette excitation. Et comme ces causes varient infiniment, tant au physique qu'au moral, il est clair, ainsi que l'a fort bien observé M. Rony, que les détails du traitement ne sauroient être rigoureusement soumis à des préceptes généraux. Nous reprocherons cependant à l'auteur de s'être laissé entraîner par le faux mérite d'une idée nouvelle en apparence (1), et d'avoir regardé comme analogues les tumeurs phlegmoneuses et l'état d'érection des parties génitales : quel abus de raisonnement ! Il rappelle l'opinion singulière d'un auteur moderne (2), qui n'a pas rougi d'avancer que le pus et le sperme sont homogènes, qui considère la conception comme une métastase; etc.

Dissertation (*inaugurale*) *sur l'Effort considéré dans son influence générale sur la vie;* par M. Al. HALDAT. Strasbourg an XI.

Le mot Effort reçoit, même en médecine, plusieurs

[1] Elém. de physiolog. de M. Richerand.

[2] Traité de la contagion ; par M. Bressy.

acceptions ; et sous ce rapport le titre de la Dissertation qui nous occupe, ne présente au premier coup-d'œil qu'un sens vague ou indéterminé. On peut entendre par effort, ou un violent emploi des forces soumises à la volonté pour surmonter, pour vaincre une résistance ; ou le concours des puissances vitales qui, dans l'état de maladie, travaillent à éliminer la cause morbifique ; ce sont là les efforts de la nature. Enfin on donne, dans le langage vulgaire sur-tout, le nom d'Effort à tout accident résultant de l'action des forces ou des mouvemens volontaires déployés contre quelque résistance.

C'est à la première signification du mot Effort que l'auteur s'est spécialement arrêté. En étudiant avec soin tous les phénomènes de l'effort ainsi considéré, il a assigné son mécanisme et déterminé les influences diverses, soit physiologiques, soit pathologiques qu'il exerce sur l'économie animale.

L'action de la vie qui constitue l'effort étant entièrement dépendante de la volonté, et pouvant par conséquent être reproduite aussi souvent qu'on le veut, il a été facile à M. Haldat d'en calculer toutes les circonstances et d'en recueillir tous les effets ; aussi a-t-il donné à son sujet des développemens dont il paroîtra à peine susceptible à ceux qui n'auront prêté qu'une légère attention aux changemens nombreux que l'effort opère sur presque toutes les fonctions vitales.

Propositions sur l'usage médicinal du fer, Dissertation inaugurale ; par P. L. PRAT, médecin, etc. in-8°. Paris an XII, 25 pages.

Bibliographie méd.

L'auteur, après avoir indiqué d'une manière rapide les propriétés physiques, chimiques et médicinales que les travaux des physiciens, des chimistes et des médecins modernes ont définitivement accordées au fer, passe à l'exposition des cas où ce métal convient comme médicament ; il a prouvé qu'il avoit suffisamment médité son sujet, et qu'il savoit en apprécier toute l'étendue, malgré que la forme de propositions qu'il a données à son travail ne lui ait guère permis que d'esquisser son plan. M. Prat a montré la même sagacité lorsqu'il a entrepris d'énumérer les préparations martiales usitées en médecine, et de faire connoître les précautions que leur administration exige.

Rapport sur les opérations du bureau central d'admission dans les hôpitaux, imprimé par arrêté du Conseil-général d'administration des hôpitaux et hospices civils de Paris, in-4°. an XII.

Malgré que ce travail paroisse n'avoir pour objet que des vues d'administration, le médecin observateur pourra y puiser cependant des renseignemens précieux sur plusieurs points relatifs à l'état médical de la capitale. C'est ainsi que l'on ne pourra trouver que là le tableau des maladies qui ont existé dans les différens hôpitaux de Paris, leur nombre, etc. pendant les diverses saisons de l'année. Les rédacteurs de ce rapport, MM. Biron, Chamseru, Parfait et Prat, qui ont bien senti tout ce qu'ils pouvoient faire sur ce vaste sujet, en se livrant aux opérations dont ils sont chargés, ont terminé leur compte rendu par une sorte de projet de recherches sur la topographie médicale

et sur la statistique de la ville de Paris. Voici comment ils s'expriment : Bibliographie méd.

« Un objet capital se présente ici à l'attention du Conseil général des hospices; c'est le parti que l'on peut tirer des observations recueillies au bureau central, relativement à la topographie physique et médicale, et à la statistique de la ville de Paris. On ne peut fonder exactement ce plan de travail, que sur un examen distributif des principaux quartiers de cette immense cité, qu'il s'agit de considérer comme fournissant la matière d'autant de topographies particulières. Il y a cependant des vues préliminaires à donner sur l'état général de l'eau, de l'air et du sol. La position de Paris est telle que l'offre le modèle donné par Hippocrate, dans son traité *De aere, locis et aquis*, pour représenter une ville salubre. Le fleuve qui traverse de l'est à l'ouest; l'aspect du soleil levant, par un large horison; le nord abrité au loin d'une chaîne de monticules; une vaste plaine dans la direction du midi, au-delà du sol incliné des faubourgs St.-Marceau, St.-Jacques et St.-Germain; le couchant d'été borné par des élévations montueuses, etc. : toutes ces conditions appartiennent au plus beau site, assurent la bonne qualité des eaux potables, et se prêtent à l'action mesurée de tous les vents ».

» Quant à l'appréciation de tout ce qui concerne les quartiers et les demeures, les habitudes physiques et morales des citoyens de chaque classe, les productions industrielles, les subsistances, les alimens, les arts et métiers, les professions, et la salubrité ou l'insalubrité du nombre d'établissemens publics ou particuliers, on conçoit de quelle abondance

Bibliographie méd.

de matériaux nous aurons, par la suite, à entretenir le Conseil des hospices, puisque nos bulletins et nos registres contiennent des notes sur tous ces objets ».

» Parmi les divers accidens qui nous frappent journellement, nous citerons l'influence déterminée de certaines localités, pour reproduire constamment les mêmes maladies. C'est sur-tout lorsque des familles indigentes vivent à l'étroit dans des lieux bas, humides et malpropres, où l'air se renouvelle difficilement et où le soleil ne pénètre jamais. Ce sont des rez-de-chaussées infects, souvent creusés au-dessous du niveau de la rue; ce sont aussi les étages les plus élevés où, en arrivant par un escalier sale et obscur, l'odeur des latrines se répand dans les chambres et ajoute à l'infection. Les maladies que l'on contracte dans ces cloaques se communiquent aux individus de la même famille et de toute la maison : elles ont assez d'analogie avec les endémies et les épidémies qui infestent les lieux marécageux : les maladies aiguës sont d'espèce putride, maligne ou gangreneuse : les chroniques appartiennent aux cachexies rebelles; ce sont les hydropisies, le scorbut, les écrouelles, les phthisies, les maladies de peau de tous genres ».

Mémoire sur la Maison nationale de Charenton, exclusivement destinée au traitement des aliénés; par Ch. Fr. S. GIRAUDY, médecin-adjoint de ladite maison, 30 pag. in-8°. Paris an XII.

Dans ce Mémoire, l'auteur après quelques détails relatifs aux localités de cet établissement, à la police intérieure de la maison, passe aux considérations médicales relatives à son sujet. De ces considérations il résulte

que de concert avec le docteur Gastaldi, médecin de la maison, M. Giraudy a divisé les aliénations 1°. en celles qui existent avec fureur ou forte agitation; 2°. en celles qui ont lieu avec mélancolie et tranquillité; 3°. en celles qui se manifestent par l'oblitération des facultés intellectuelles. C'est à cette division que l'auteur a rapporté toutes les aliénations qui se sont présentées dans la maison de Charenton, en assignant d'ailleurs pour chacune la cause qui lui a donné lieu. Déjà M. Giraudy a été à même de déduire de ce travail quelques conclusions utiles pour la science; les résultats ne peuvent manquer d'augmenter, à mesure qu'il multipliera davantage ses observations.

Bibliographie méd.

Séance publique de l'Ecole de Médecine de Paris, du 27 brumaire an XII. Premier discours; par M. Lassus, président de l'Ecole.

M. Lassus a eu pour but de faire connoître les travaux de l'Ecole pendant le cours de l'an XI. Il parle d'abord des ouvrages publiés par les différens professeurs de l'Ecole, dont il donne en même tems une sorte d'apperçu, dans l'intention de faire saisir l'utilité principale de chacun d'eux : ainsi il cite successivement la deuxième édition de la Nosographie de M. Pinel, la nouvelle édition de l'ouvrage de M. Cabanis sur le degré de certitude de la médecine, la Médecine maternelle par M. Alphonse Leroy, et les réimpressions du Traité des pertes du sang pendant la grossesse, et du Manuel des goutteux et des rhumatisans, par le même. M. Lassus note aussi les principales dissertations fournies à l'Ecole par les élèves les plus distingués.

Il passe ensuite aux travaux anatomiques exécutés

Bibliographie méd.

par MM. Ribes, Bayle, Fleury, Laënnec et Jauffrion, sous la direction de M. Dupuytren, et à l'indication des pièces anatomiques plus ou moins curieuses dont on a enrichi le cabinet.

Il rapporte d'une manière sommaire les observations piquantes recueillies, soit par les professeurs de l'Ecole, soit par les membres de la Société de médecine formée auprès de l'Ecole. Il indique les voyages entrepris par divers professeurs pour aller porter des secours à différentes communes infectées de maladies épidémiques, et les travaux du laboratoire de chimie dirigé par M. Deyeux ; enfin il rend compte des essais auxquels on s'est livré pour vérifier les effets de la gélatine administrée comme fébrifuge, suivant les procédés du chimiste Séguin.

A la suite de ce discours, M. Desgenettes a fait connoître les résultats des concours établis cette année dans l'Ecole; il a proclamé en conséquence les noms de ceux qui ont été couronnés.

PREMIER PRIX PARTAGÉ.

MM. Jean-Nicolas *Marjolin*, né à Roye-la-Côte, département de Haute-Saône; Simon-Pierre *Gilbert*, né à Sainte-Ménehould, département de la Marne.

SECONDS PRIX.

MM. Michel *Bellenand*, né à Châlons, département de Saône et Loire; Jean-Baptiste-Joseph-Anne-César-Tyrbaz *Chamberet*, né à Limoges, département de la Haute-Vienne; François-Etienne *De Laroche*, né à Genève, département du Léman; Louis *Gillaizeau*, né à Talmont, département de la Vendée.

Mention honorable.

MM. Nicolas-Philibert *Adelon ;* Michel-Pierre-Guy *Gosnard ;* Guillaume-Camille *Faure.*

Médailles décernées aux Elèves sages-femmes.

Les dames Marie-Jeanne *Durand ;* Marthe-Adélaïde *Lombard ;* Angélique-Constance-Joséphine *Dombre ;* Julie-Elizabeth *Prévost.*

Mention honorable.

Les dames Gabrielle *Chapelle*, femme Colback ; Isabelle *Bradechal ;* Catherine *Petit-Bon ;* Marie-Catherine *Grozier*, femme Lunette ; Catherine-Clotilde *Roger ;* Marie-Jeanne-Mélanie *Neveu ;* Jeanne-Madelaine *Plissier*, femme Montigny ; Clotilde *Mezange.*

Mesdemoiselles Robert et Legouge, et madame Lemache, qui ont manifesté le plus grand zèle pour l'instruction des élèves, ont également mérité d'être citées honorablement.

Programme du cours des maladies épidémiques, qui commencera le premier germinal an XI ; par M. ROCHARD, professeur à Strasbourg, etc. 34 pag. in-12. Strasbourg an XII, chez Lévrault, imprimeur de l'Ecole de médecine.

Société de médecine-pratique de Montpellier. Prix proposés pour l'an XII.

Déjà la Société a publié une question de médecine et une de chirurgie : en proposant aujourd'hui un sujet relatif à l'art pharmaceutique, elle prouve que son

Bibliographie méd.

intention formelle est de répandre l'émulation parmi ceux qui cultivent quelque partie que ce soit de la science de l'homme. En conséquence, elle propose pour un prix qui sera distribué dans la séance publique de l'an XIII, la question suivante :

« Déterminer, d'après les connoissances actuelles, » quelles sont les combinaisons imprévues qui peuvent » se faire entre les substances qui composent les diver- » ses espèces d'électuaires.

» Examiner s'il existe une époque après laquelle ces » médicamens soient censés avoir perdu les propriétés » qu'on leur attribue.

» Rechercher enfin quels sont les moyens d'en per- » fectionner la préparation ».

On se rappelera que c'est dans la même séance que doivent être distribués les prix pour les concours de la question sur le cancer, et de celle qui est relative à la vaccine proposées en ces termes :

« 1°. Existe-t-il un cancer occulte différent du cancer » accidentel ? Quelle est la nature du vice qui les dé- » termine, et quels sont les moyens propres à en per- » fectionner le traitement ? »

» 2°. La vaccination étant une méthode préservative » de la petite-vérole, rechercher si elle n'est accom- » pagnée ou suivie d'aucunes maladies qui en dépen- » dent réellement, et dans ce cas quels sont les moyens » de les prévenir ou d'y remédier ? »

Les Mémoires qui concourront aux trois prix qui doivent être décernés dans la séance publique du 15 floréal de l'an XIII, doivent parvenir, franc de port, à M. Baumes, *secrétaire perpétuel de la Société de*

médecine pratique de Montpellier, rue du Petit-Scel, et avant le 1er. germinal ; ce terme étant de rigueur.

Bibliographie méd.

L'Ami des femmes, ou Lettres d'un médecin concernant l'influence de l'habillement des femmes, sur leurs mœurs et leur santé, et la nécessité de l'usage habituel des bains en conservant leur costume actuel ; suivies d'un Appendix contenant des recettes cosmétiques et curatives ; ornées de 7 gravures en taille-douce; par P. J. MARIE DE ST.-URSIN, ancien premier médecin de l'armée du Nord, etc. un vol. in-8°. Paris, 1804, chez Barba, libraire, palais du Tribunat; et chez l'auteur, rue Boucher, n°. 5.

L'Ami des femmes, qui me paroît avoir plus travaillé à devenir leur médecin que leur ami, donne aux dames des conseils extrêmement utiles sur leur habillement, sur les bons effets qu'elles peuvent retirer de l'usage des bains, enfin sur une foule d'autres moyens qu'elles emploieront avec succès à titre de cosmétiques, de dentifrices, d'épilatoires, etc. Il dit, avec raison, que les femmes devroient se couvrir mieux et se vêtir plus sainement. A tous les avantages qui en résulteroient pour leur santé, se joint aussi l'intérêt de leur coquéterie : qu'elles n'oublient point que le zéphir, qui se plaît à jouer avec les obstacles, ne caresse plus voluptueusement la rose dépouillée de ses piquans et des es feuilles, et qu'alors le plus léger aquilon ne tarde pas à la faner et la flétrir. C'est dans ce sens, et d'après ces principes, que l'auteur a placé au bas du frontispice représentant la déesse Hygie dictant à la Beauté l'art d'enchaîner le tems, ces quatre vers de Guichard :

Bibliographie méd.

« Femme aux attraits cachés en ce siècle est prodige ;
» Pourtant, attraits voilés en deviennent plus chers :
» Qui ne les voudroit pas un peu moins découverts?
» La pudeur le demande et la santé l'exige ».

L'auteur a ajouté à l'utilité de ses préceptes des détails curieux, pris tantôt dans la mythologie, et tantôt dans l'histoire ; ce qui ne contribueroit pas peu à la fortune de son livre, si l'on n'y remarquoit quelques taches qui disparoîtront sans doute dans l'édition prochaine. C'est ainsi que M. Marie de St.-Ursin semble considérer l'ulcère utérin comme l'effet de l'avortement provoqué, assertion au moins exagérée et trop généralement avancée ; sans compter tout ce qu'elle peut avoir d'alarmant pour le sexe : c'est ainsi encore qu'en parlant de la virginité il dit, je n'oserois décider si dans les hymens d'aujourd'hui cette dernière condition est la plus exigée ou la plus exigible ; mais, ajoute-t-il, les mœurs en sont à ce point de corruption, que ce n'est plus de la part des hommes que les jeunes filles ont le plus de dangers à courir. Avec nos prétendus goûts antiques, c'est d'Athènes amollie et non de Sparte magnanime que nous avons emprunté nos vices.

« Lesbos n'est plus en Grèce, elle est toute à Paris ».

Je demande si c'est là le langage de l'ami des femmes ; je demande sur-tout si c'est celui de l'ami des mœurs ?

J'engagerai encore M. Marie de St.-Ursin à faire disparoître de son ouvrage quelques morceaux beaucoup trop empoulés, et dont le style on ne peut pas

plus inconvenant, souvent même obscur, ne fait que déceler les efforts de l'auteur pour courir après l'esprit. Je citerai entr'autres le passage dans lequel M. Marie parle des pédiluves contre la goutte.

« La goutte même, cette implacable ennemie des heureux du siècle, qui s'assied sans pudeur aux pieds des rois, ne craint que les nayades. S'est-elle cantonnée dans un viscère noble? Déchaussez avec humilité le cothurne; étendez en un vase antique vos pieds entre deux couches de sel marin; puis, renonçant au culte du vainqueur de l'Inde, et faisant à Neptune une libation qu'accompagne une invocation secrète, versez à grands flots l'eau lustrale; ajoutez-y avec mesure de cet acide mystique (le muriatique), dont le sel ne fut que le prélude et l'image : bientôt forcée dans ses retranchemens, votre lâche adversaire désertant sa conquête tentera vainement de s'échapper par les extrémités. Des *nodus* douloureux vous y attesteront aussitôt sa présence et la fin du danger qui menaçoit vos jours ».

Mais s'il est plusieurs morceaux écrits dans ce genre, on peut aussi en citer d'autres dont le style est simple, pur, correct, et qui sont d'ailleurs pleins de sens et de jugement : je choisirai le portrait du médecin des femmes.

« Ce n'est point assez qu'il unisse le dévouement à la discrétion, le désintéressement à la probité, la bienfaisance au courage, la sobriété à la franchise, le jugement à l'érudition : il faut encore qu'il soit doué d'un coup-d'œil rapide et juste, d'une longue patience, d'une tendre commisération; que jouissant de l'estime publique, et plus avide de gloire que de célébrité, il joigne au bon ton le bon cœur, à l'art

Bibliographie méd.

de bien juger celui de persuader, à la science des détails le génie de son art; enfin qu'il soit grave sans tristesse et gai sans folie, spirituel sans prétention et savant sans pédantisme, ferme sans dureté et sensible sans foiblesse; en un mot, qu'il sache exercer sur les femmes son empire par la conviction, et conserver un ascendant irrésistible sans jamais s'en prévaloir ».

Médecine éclairée par l'observation et l'ouverture des corps; par P. A. Prost, du département du Rhône. 2 vol. in-8°. Paris an XII, chez Démonville, imprimeur-libraire, rue Christine, n. 12.

Traité des fièvres pernicieuses intermittentes; par J. L. Alibert, médecin de l'hôpital St.-Louis: troisième édition, revue, corrigée et augmentée. 1 vol. in-8°. Prix 5 fr. 50 c., et 7 fr. franc de port par la poste. Paris an XII, chez Crapart, Caille et Ravier, libraires, rue Pavée St.-André-des-Arcs, n. 12.

Manuel du galvanisme, ou Description et usage des divers appareils galvaniques employés, jusqu'à ce jour, tant pour les recherches physiques et chimiques, que pour les applications médicales; par J. Izarn, professeur de physique, etc. 1 vol. in-8°. Paris an XII, chez J. F. Barrau, libraire, quai des Augustins, n. 33.

Dans les prochains numéros du Journal nous donnerons un compte détaillé de ces trois derniers ouvrages.

Rapport fait au citoyen Frochot, *Préfet du département de la Seine, sur la visite des conscrits de l'an XI et de l'an XII réclamant l'exemption pour cause d'infirmités; par M.* Richerand, *docteur en chirurgie, au nom de la Commission de santé* (1).

Lu à la Société, le 30 prairial an XII.

Citoyen Préfet,

Dépositaires de votre confiance, nous venons, en vous rendant un compte fidèle de nos travaux, en vous faisant connoître et leurs résultats et les motifs qui nous ont guidés dans nos décisions, vous prouver que nous n'avons rien omis pour la mériter. 1653 conscrits des douze arrondissemens municipaux de la ville de Paris se sont offerts à notre examen, réclamant la dispense du service militaire, en alléguant pour motifs diverses infirmités. Sur ce nombre, 908 appartenoient à l'an XI, et 745 à l'an XII; 755 n'ayant offert

Visite des conscrits de l'an XI et de l'an XII.

(1) Cette Commission étoit en outre composée de deux maires ou adjoints de la ville de Paris, du capitaine de recrutement et d'un officier de gendarmerie.

Visite des conscrits de l'an XI et de l'an XII.

aucune infirmité valable ont été jugés propres au service ; 627 ont été reconnus atteints de maladies assez graves pour nécessiter l'exemption ; et 271 dont le cas a paru douteux ont été renvoyés au Conseil de recrutement. Ces résultats généraux se déduisent de la comparaison des différentes parties du tableau suivant :

Arrondissemens.	An 11.			An 12.		
	Propres au service.	Réformés.	Renvoyés au Conseil.	Propres au service.	Réformés.	Renvoyés au Conseil.
1er.	20	12	19	26	14	9
2e.	37	47	16	34	20	7
3e.	27	32	6	39	21	11
4e.	26	32	12	20	18	7
5e.	26	33	8	27	19	11
6e.	35	47	18	52	30	20
7e.	35	36	7	37	28	6
8e.	32	42	10	29	15	17
9e.	31	24	4	12	15	10
10e.	42	34	10	37	23	17
11e.	33	29	18	24	14	6
12e.	39	24	6	35	19	16
Tot.	383	391	134	372	236	137

Ce nombre assez considérable d'infirmes, parmi les individus d'un âge pendant lequel la vie humaine coule exempte des maux qui l'assiégent à diverses époques de sa durée, afflige en même tems qu'il étonne l'observateur. Sans doute la proportion ne seroit pas la même hors d'une grande ville où les infirmités semblent se multiplier comme les habitans ; loin des inconvéniens attachés aux cités populeuses, inconvéniens qui, philosophiquement envisagés ou bien emphatiquement exagérés, ont tant de fois servi de texte aux utiles réflexions des sages, comme aux vaines déclamations des rhéteurs.

Visite des conscrits de l'an XI et de l'an XII.

Une autre réflexion naît de l'examen du tableau précédent; elle est relative à la différence qui existe entre les années 11 et 12 pour le nombre des conscrits réformés ou jugés propres au service. On voit que ces derniers ont été proportionnellement moins nombreux pour l'an XI; qu'il s'est trouvé parmi ceux de l'an XII bien plus d'hommes sains, robustes et capables d'un service actif ; circonstance d'autant plus heureuse, que, par suite d'une disposition de la loi, le nombre de ceux qui cette année devoient concourir à la désignation, étoit bien moindre qu'en l'an XI, quoique le contingent assigné fût égal. Les excès aux-

Visite des conscrits de l'an XI et de l'an XII.

quels se livrent les jeunes gens de 20 à 21 ans, excès qui dans le cours d'une année ruinent et détériorent les santés les plus robustes, expliquent la différence dont nous parlons. Cette explication nous semble si vraie et tellement fondée, qu'on pourroit affirmer que les jeunes gens appelés au service militaire de leur 18e. à leur 21e. année offriroient un tiers moins d'infirmes qu'il ne s'en trouve de 21 à 24 ans.

Si maintenant nous comparons les uns aux autres les 12 arrondissemens municipaux dont Paris se compose, nous verrons que tous n'ont pas fourni le même nombre d'individus hors d'état de servir; que le 1er., le 10e. et le 12e. en ont moins offert que les 9 autres.

Le 1er. et le 10e. arrondissemens, formés des faubourgs St.-Honoré et St.-Germain, paroissent être de tout Paris les quartiers les plus salubres. Placés à l'extrémité occidentale de la ville, formés de rues larges et spacieuses, l'air s'y trouve à chaque instant renouvelé par le vent d'ouest qui souffle le plus constamment, et n'apporte avec lui aucune émanation nuisible. Le grand nombre de gens riches ou aisés qui les habitent y multiplie une classe d'hommes forts et robustes; ce sont les

domestiques mâles, presque tous d'un âge sur lequel la conscription étend ses droits. Ainsi non-seulement ces deux arrondissemens ont-ils présenté une moindre proportion d'infirmes, mais ont encore fourni au recrutement des hommes d'une bonne conformation et d'une taille avantageuse.

Visite des conscrits de l'an XI et de l'an XII.

Les 8e. et 12e. arrondissemens, composés des faubourgs St.-Antoine et St.-Marceau, eussent offert une aussi belle population, si, par le genre de travaux auxquels leurs habitans se livrent, plusieurs n'eussent souffert des mutilations dans diverses parties du corps, et présenté un grand nombre de hernieux.

Dans l'examen de ces deux municipalités, nous avons pu voir fréquemment des jeunes gens qui, paroissant jouir de la santé la plus brillante et de la constitution la plus forte, receloient néanmoins sous les dehors spécieux les maux les plus graves et les plus dégoûtantes infirmités.

Mais dans ce dernier genre, aucune partie de la capitale n'a été plus féconde que les 4e. et 9e. arrondissemens situés au centre de la ville, formés par les quartiers de la Halle et de la Cité, assemblage de rues basses et étroites où les rayons du soleil ne pénètrent qu'avec peine, humides par le voisinage de la

Visite des conscritsde l'an XI et del'an XII.

rivière qui les traversent. Ces deux divisions présentent, entassée dans des maisons mal construites, une population nombreuse, ouvrière, souvent plongée dans les excès d'une débauche crapuleuse qu'expient toujours les privations les plus pénibles et l'usage forcé d'une nourriture mal-saine et peu abondante. C'est aussi dans ces deux arrondissemens qu'ont été trouvés en plus grand nombre les conscrits d'une stature au-dessous de celle qu'exige la loi.

Les infirmités alléguées par les conscrits des 4°. et 9°. municipalités ne proviennent pas de l'exercice des professions mécaniques, comme dans les faubourgs St.-Antoine et St-Marceau; ces maladies s'allient rarement aux signes extérieurs d'une constitution robuste : mais, dépendantes de la nature de l'air et des alimens produits par l'influence prolongée des causes débilitantes, elles s'annonçoient par les traits généraux de la conformation, et se reconnoissoient au premier aspect.

Parmi les affections nées des circonstances au milieu desquelles vivent les individus, nous nous contenterons d'indiquer une cachexie particulière tenant des écrouelles et du scorbut, quoiqu'elle ne soit à proprement parler ni l'une ni l'autre de ces deux affections, paroissant

naître de la maladie vénérienne dégénérée dans la transmission des pères aux enfans, et infectant ainsi jusqu'aux sources de la vie.

Visite des conscrits de l'an XI et de l'an XII.

Voyons maintenant quelle est l'influence des professions sur la santé de ceux qui les exercent. Parmi les maladies nées de l'exercice des arts mécaniques, aucunes ne se sont présentées plus fréquemment que l'affoiblissement de la vue chez les bijoutiers, les horlogers, les lapidaires ouvriers, dont les yeux sont habituellement fatigués par l'éclat d'une vive lumière ou par l'extrême petitesse des objets auxquels ils s'appliquent. La myopie est aussi un résultat fréquent de la même application ; et si, parmi les myopes, plusieurs le sont par le volume excessif du globe de l'œil et la trop grande convexité de son miroir, plusieurs le sont aussi par l'habitude d'exercer les yeux sur des objets infiniment petits. Le strabisme nous a paru devoir être une cause de réforme, moins par la difformité qui le suit, que par l'affoiblissement de la vue qui s'y trouve constamment lié ; nous avons toujours vu l'œil louche ou dévié, très-foible et presqu'inutile. Sans doute il est nécessaire que le globe divergent soit ainsi neutralisé, sans quoi l'image qu'il eût transmise au cerveau, différente de celle qui arrive par l'œil sain,

eût introduit du trouble et de la confusion dans l'exercice des fonctions visuelles.

Visite des conscrits de l'an XI et de l'an XII.

Puisqu'il s'agit des affections de la vue, notons ici les ophthalmies chroniques chez les plâtriers, les maçons et autres artisans qui broient ou pulvérisent des substances calcaires.

Ces ophthalmies, uniquement entretenues par l'exercice d'une profession, n'ont pas semblé à la Commission devoir être un motif suffisant de réforme. Il en a été de même des obstructions viscérales commençantes chez les cordonniers, les tailleurs et autres ouvriers, qui, habituellement courbés par le genre de leur travail, doivent regarder presque comme un bienfait le service militaire qui les soustrait à l'influence nuisible du métier qu'ils exercent.

Les cuisiniers, les imprimeurs, les ouvriers employés au déchirage des batteaux et des trains de bois, tous ceux en un mot que leur état oblige à rester habituellement debout, ceux sur-tout qui, comme les bateliers, travaillent les jambes dans l'eau, ou qui les ont souvent, comme les cuisiniers, exposées à une forte chaleur, nous ont offert en foule des varices, des ulcères rebelles et invétérés aux jambes, des cicatrices ulcéreuses prêtes à

se r'ouvrir ; cas d'autant plus fâcheux et qui ont paru une cause d'exemption d'autant plus suffisante, que c'est sur-tout dans le bon état des parties inférieures, véritables soutiens du corps, que consiste l'aptitude du soldat au service, ainsi qu'aux marches militaires.

Visite des conscrits de l'an XI et de l'an XII.

Les hommes occupés par des travaux sédentaires, tels que les tailleurs, les écrivains, etc., nous ont offert des corps extrêmement foibles; mais cette débilité pouvant se dissiper par les exercices militaires, la réforme n'a été prononcée que lorsque l'affoiblissement étoit général et porté au dernier degré.

Parmi les faits curieux, rares et intéressans pour la science, nous nous contenterons d'indiquer 1°. une consomption mortelle, suite d'une élongation tellement rapide, que l'individu avoit crû de plus d'un pied (325 millimètres) en moins d'une année; 2°. un anévrysme variqueux de l'artère trachéale, suite d'une saignée mal-adroitement faite, maladie remarquable par sa rareté, par la clarté de son diagnostic, et par le frémissement ressenti à l'aide de la main appliquée à la tumeur. Ce frémissement, comparable à celui que fait éprouver une cloche en vibration, se propageoit suivant le degré de sensibilité des observa-

Visite des conscrits de l'an XI et de l'an XII.

teurs jusqu'au poignet, jusqu'au coude, et même jusqu'à l'épaule ; 3°. des varices de la cuisse droite si volumineuses, que les veines dilatées, soulevant la peau par leur volume et par leurs nombreux contours, ressembloient à des couleuvres ; 4°. une chûte complète du rectum, suite d'un violent coup de pied ; 5°. enfin une affection nerveuse qui consistoit dans les mouvemens simultanées des deux membres supérieurs. La dépendance de ces mouvemens est si étroite, qu'il est impossible à l'individu de saisir un objet avec la main gauche, et de porter cette main au front, sans que la main droite n'exécute un pareil mouvement.

Devons-nous parler des moyens mis en usage pour obtenir des décisions favorables ? Qu'il nous suffise de dire que la Commission n'a point ajouté foi à l'existence de la phthisie, lorsque des individus d'une forte complexion et d'une voix de Stentor assuroient que leur poitrine étoit foible et délabrée ; qu'elle n'a point cru à la surdité de ceux qui parloient à voix basse et répondoient nettement et sur le même ton aux questions qui leur étoient adressées ; qu'elle a rejeté la demande de ceux qui avoient déterminé, par l'application des vésicatoires, de l'écorce de garou, ou

de tout autre irritant, des ulcères superficiels en diverses parties du corps ; qu'enfin elle n'a point réformé ceux qui joignoient à une figure pâle, hâve, défaite et maigrie par des excès récens, des membres vigoureux et des formes athlétiques, etc., etc., etc.

Visite des conscrits de l'an XI et de l'an XII.

Employés par vous dans l'exécution d'une loi à laquelle sont attachées l'existence de nos armées et la gloire du nom français, nous avons constamment cherché à tenir un juste milieu entre une excessive sévérité et une dangereuse indulgence. Nous n'avons jamais oublié que, s'il existoit de grands inconvéniens à envoyer aux armées des hommes habituellement valétudinaires, le sort seroit d'autant plus rigoureux pour les conscrits de bonne volonté, que les exemptions auroient été plus multipliées. Certains d'avoir mérité votre approbation, nous recevrons, en l'obtenant, la plus douce comme la plus honorable des récompenses.

Signé RICHERAND, professeur d'anatomie et de chirurgie.

Toulouse, le 1er. messidor an 12.

Lettre du docteur LADEVEZE *au Rédacteur du Journal Général de Médecine, etc.*

MONSIEUR,

Lettre sur la phthisie.

Si vous jugez que les observations que je vous transmets puissent devenir de quelque utilité et soient dignes de votre Journal, veuillez les y insérer.

L'observation de M. Double dans le N°. 42 du Journal de Médecine, floréal an 12, sur le prodigieux accroissement du nombre des phthisies pulmonaires, tant dans le Nord que dans le Midi, est un appel aux médecins pour qu'ils fassent de nouvelles recherches sur les causes de cette maladie dévastatrice, et sur les moyens d'en arrêter les progrès. Sans avoir la prétention d'offrir du nouveau aux médecins instruits, je serai peut-être assez heureux pour réveiller l'attention des praticiens sur une des causes, actuellement la plus fréquente, de la phthisie pulmonaire; cause d'autant plus meurtrière, que sa nature est souvent moins soupçonnée, et que je crois exister dans la constitution catarrhale ou pituitoso-muqueuse

tationnaire, depuis trois ans au moins, selon es observations générales.

Personne n'ignore qu'une constitution une ois établie imprime plus ou moins son caactère à toutes les maladies, même à celles qui en diffèrent le plus par leur nature; de là naissent ces complications dans lesquelles les médecins qui les distinguent, qui les analysent, et qui en déduisent le traitement le plus analogue aux circonstances, font preuve de sagacité.

La constitution étant depuis trois ans éminemment catharrale, on a dû voir se multiplier les toux opiniâtres, les douleurs pleurétiques, les crachemens de sang, les esquinancies..... Malheur aux malades qu'on a traités par des saignées, par des émulsions, par des looks, par des tisanes émollientes, par des narcotiques! A coup sûr leurs maux se sont aggravés; l'humeur catarrhale s'est d'autant plus profondément fixée sur les poumons, que les saignées ont été plus nombreuses et les premières voies plus engouées par les huileux, les mucilagineux et le laitage : si la force du tempérament des malades ou quelque hasard heureux ne les a fait triompher de la maladie et des remèdes, la phthisie est devenue inévitable.

Doit-on s'étonner que ces terminaisons funestes soient aussi fréquentes, quand on réfléchit sur ce qui se passe communément. Un malade crache-t-il le sang (1)? Souffre-t-il d'un point au côté? vîte il faut le saigner, et le saigner à outrance. Eprouve-t-il de la toux? on le gorge de looks, de laitage, de tisanes mucilagineuses et inviscantes; on ne manquera pas de lui donner un narcotique pour la nuit: et pendant ce traitement symptomatique la maladie s'aggrave, les poumons s'engorgent, l'inflammation catarrhale fait des progrès funestes, et la phthisie se confirme. Que des gardes-malades ou les femmelettes qui entourent ordinairement le lit des malades tiennent une pareille conduite, on doit peu s'en étonner: mais que des gens de l'art puissent s'occuper aussi peu de la cause radicale des maladies, et se borner à des traitemens partiels et symptomatiques; c'est ce qui ne sauroit être permis dans un siècle où l'esprit d'observation et d'analyse fait tant de progrès.

(1) J'ai vu dans une consultation deux médecins s'obstiner à faire saigner un phthisique, malgré les sueurs nocturnes et l'œdématie aux pieds, parce qu'il y avoit quelque filet de sang dans les crachats. Cette saignée acheva de ruiner les forces, et accéléra la mort.

C'est aussi parce que l'on méconnoît souvent l'impression profonde que fait sur les maladies de poitrine la constitution catarrhale, qu'on voit se multiplier autant depuis quelques années le nombre des phthisiques : on eût certainement préservé la plupart d'entr'eux du sort qu'ils ont subi, si l'on se fût pénétré de la nécessité d'établir au premier abord un traitement méthodique et radical de la cause de leur maladie, au lieu de se borner à combattre les symptômes apparens par des moyens futiles en eux-mêmes, ou dangereux par leurs effets contraires à la cure de la cause de la maladie.

La méthode de traitement qui me paroît le mieux convenir dans ces sortes de cas, consiste dans l'emploi judicieux des émétiques, des tisanes béchiques et incisives, de l'oximel simple et scillitique, du kermès minéral, de l'ipécacuanha, de la gomme ammoniaque, des purgatifs quand l'état saburral des premières voies les indique, des vésicatoires appliqués suivant les règles de la révulsion et de la dérivation : ces moyens doivent être combinés avec les anti-spasmodiques, les cordiaux même dans les cas où les poumons menacent de s'engorger, comme il arrive souvent chez les vieillards.

Je m'abstiens de laitage, de bouillons mucilagineux, de looks et autres moyens analogues. Les narcotiques sont d'une administration extrêmement délicate, et doivent être réservés pour des sujets d'une excessive irritabilité.

Telle est la base du traitement propre à prévenir la phthisie catarrhale que j'ai suivi avec constance et succès, d'après les préceptes de Wagler, de Finke, de Stoll....., auteurs trop peu médités, quoique dans les mains de presque tout le monde.

Les bornes d'une lettre ne permettent pas d'étayer cette doctrine par des faits pratiques; je pourrois en donner un grand nombre qui me sont particuliers, et qui prouveroient les effets salutaires du traitement que j'indique, et les pernicieuses conséquences d'une conduite opposée (1).

J'ai l'honneur de vous saluer.

LADEVÈZE, médecin.

---

(1) Nous aimons à voir que les observations des praticiens de divers pays s'accordent avec les nôtres, et que sur-tout l'on cherche à vérifier celles dont nous indiquons au moins les résultats. Les réflexions qu'a bien voulu nous communiquer M. Ladevèze, nous les avons plusieurs fois mises en avant dans ce Journal, et

Examen physique et chimique du charbon, et de ses divers usages ; par Simon Morelot :

Lu à la Société, le 24 prairial an XII.

Du charbon et de ses usages.

1°. Dire ce que c'est que le Charbon, et de combien de sortes on en distingue ;

2°. Constater la différence qui existe entre ce que l'on entend par les mots Carbone et Charbon ;

3°. Signaler les propriétés physiques notamment du charbon végétal ;

4°. Assigner ses propriétés chimiques ;

5°. Faire connoître les services qu'il peut rendre à l'hygiène et aux arts ;

6°. Examiner l'usage que les médecins en ont fait.

---

et notamment dans nos réflexions sur la maladie catarrhale qui a régné en l'an XI, tom. XVI, pag. 179 et 291 ; dans nos Considérations médicales sur le gayac, pag. 281 et 82 ; et enfin dans la plupart de nos Comptes rendus des maladies régnantes à Paris : nous avons cru devoir en faire la remarque, pour donner un nouveau poids aux observations de M. Ladeveze et aux nôtres. (*Note par F. J. D.*)

Du charbon et de ses usages.

Telles sont les grandes considérations sur lesquelles j'appelerai l'attention de la Société.

§. Ier. Le charbon est un produit résidu de l'analyse des corps organisés dont on a élevé la température jusqu'à l'incandescence dans les vaisseaux fermés.

On doit considérer le charbon, quel qu'il soit, comme un corps dans son premier degré de combustion, autrement d'oxidation; parce qu'il est un combustible *sui generis*, qui a déjà subi un commencement d'oxigénation; qu'il peut être soumis à un second degré, et successivement arriver à la combustion absolue, connue sous le nom d'incinération.

Le charbon est nécessairement d'origine végétale ou animale. En vain quelques savans ont prétendu qu'il pouvoit exister du charbon d'origine minérale. Ils ont cité l'Anthracite comme un charbon minéral, proprement dit; mais ils ne persisteroient pas dans cette opinion, s'ils remontoient à l'origine même des minéraux : nous ne sommes pas loin du moment où il sera démontré jusqu'à la conviction, qu'il n'existe pas une seule substance minérale qui ne procède de la désorganisation isolée ou simultanée des végétaux et des animaux.

Du charbon et de ses usages.

On peut donc établir en principe qu'il n'existe que deux genres de charbons, savoir : le charbon végétal et le charbon animal. Ce que l'on désigne sous le nom de charbon minéral, est le produit d'une décomposition ou désorganisation spontanée des corps organisés, minéralisés par des accidens ou par suite des révolutions qui s'exercent tant à la surface que dans l'intérieur du globe, et non le produit d'une analyse chimique immédiate.

Le charbon animal est un composé de carbone et de phosphate calcaire, dans des proportions variées. Cette espèce de charbon a des propriétés physiques et médicales parfaitement distinctes de celles qui appartiennent au charbon végétal : nous nous abstiendrons de les rapporter dans ce Mémoire, dont l'objet principal est d'examiner plus précisément le charbon végétal.

Le charbon végétal est un corps mixte qui participe du carbone et de terres acides et sub-alcalines, et non des terres alcalines, potasse ou soude, ni de sels neutres solubles, comme on l'avoit pensé jusqu'ici : des expériences particulières m'ont démontré que les divers sels neutres solubles, que l'on obtient de la lixiviation des cendres du charbon inci-

Du charbon et de ses usages.

néré, n'existent pas dans le charbon lui-même, mais qu'ils se sont formés pendant sa combustion (1). Les chimistes lui ont donné le nom d'*oxide* de *carbone*, parce que ce principe s'y rencontre à son premier degré d'oxidation.

On demande si tous les charbons végétaux sont identiques? La réponse à cette question est facile. Par la raison qu'il n'existe pas un seul végétal qui ressemble absolument à un autre, soit par la forme, soit par la nature et les quantités des principes immédiats qui les constituent; il n'y a pas aussi un seul charbon qui soit précisément de même sorte, de même qualité, ou composé des mêmes élémens. Nous confirmerons cette vérité en signalant les propriétés physiques du charbon. Voyons auparavant quelle est la différence qui se présente entre ce que l'on entend par carbone et charbon.

§. II. Le carbone est un corps simple, combustible, indécomposé, sinon indécomposable, mais qui a une très-grande tendance à se combiner à d'autres corps avec lesquels il forme des composés. Ce principe

(1) Je ne parle ici que des charbons de bois dont on fait usage dans l'économie domestique.

simple est un de ceux qui contribuent essentiellement à la formation des corps organisés végétaux et animaux. Le diamant est la seule substance qui nous offre le carbone à l'état le plus pur possible. Vraisemblablement nous ignorerons encore long-tems comment la nature s'y prend pour amener le carbone à cet état de pureté si absolue qu'il est incolore, et que cependant il a la propriété de réfléchir les rayons de la lumière sous une infinité de couleurs brillantes, tandis que le carbone le plus pur que l'on obtienne par l'art chimique les absorbe tous et paroît constamment noir.

Du charbon et de ses usages.

Le carbone est la partie combustible du charbon ; c'est lui qui en fait la substance la plus essentielle et la plus importante pour les divers usages auxquels on le destine, soit dans l'économie domestique, soit dans les arts chimiques, soit dans l'hygiène et la thérapeutique. Ce qu'il y a de bien digne de remarque, c'est que le carbone qui est un des principes composans des végétaux et des animaux, est rapidement et éminemment combustible, lorsqu'à l'aide de l'art chimique on l'a amené au plus grand degré de pureté possible ; tandis que le diamant, qui est regardé comme le carbone le plus pur, exige une

Du charbon et de ses usages.

très-haute température pour entrer en combustion. Cette température est évaluée à 30 degrés pyrométriques qui, dans le système de l'échelle de Widgwod, offrent une différence à l'égard du charbon, de 188 degrés pour ce dernier, à 2,766.

La combustibilité rapide et éminente du carbone obtenu par l'art nous prévient d'abord sur sa très-grande tendance à la combinaison avec le gaz oxigène et les autres fluides élastiques, soit simples, soit composés; mais comme il est diversement enchaîné dans le charbon par les bases salifiables avec lesquelles il se trouve uni, il en résulte d'abord qu'il est indispensable de distinguer le carbone du charbon, et que c'est en faisant connoître les propriétés physiques de ce dernier que nous apprécierons les diverses actions qu'il peut exercer sur les autres corps avec lesquels on le met en contact.

§. III. Les propriétés physiques du charbon varient suivant l'état et la nature des végétaux que l'on a employés pour le former. Les bois que l'on convertit en charbons sont ou plus jeunes ou plus âgés, ou plus résineux, ou simplement muqueux ou gommeux; conséquemment ces bois varient dans leurs principes et dans leur pesanteur spé-

cifique. Ceux qui produisent le meilleur charbon à brûler sont les bois de chêne et de hêtre : les charbons de bois blancs sont d'une qualité inférieure.

Du charbon et de ses usages.

Le charbon retient la configuration organique du végétal, en sorte qu'il est dur, sonore, cassant et d'une couleur noire plus ou moins foncée ou brillante, si le bois est lui-même d'un tissu serré et bien sec. Si au contraire la texture du végétal est tendre et pourvue d'une grande quantité d'eau de végétation, le tissu organique est détruit, et le charbon que l'on obtient est friable, quelquefois même pulvérulent.

La pesanteur spécifique du charbon varie de même, suivant la texture, la solidité, et la nature des principes qui constituent les végétaux que l'on a employés pour le faire.

La combustibilité du charbon est relative à sa légéreté ou à sa pesanteur spécifique; et comme cette légéreté, ou pesanteur spécifique, tient elle-même à la nature et à la quantité de bases salifiables que renferme le charbon, comparativement à celle du carbone qui en est la partie combustible, il en résulte que plus le charbon est léger, plus il brûle rapidement : il se consume au contraire d'autant

Du charbon et de ses usages.

moins promptement, qu'il est plus dense et plus pesant. Mais, s'il y a des circonstances où l'inflammabilité prompte et rapide du charbon peut être plus utile et plus désirable (1), il en est une infinité d'autres où la difficulté qu'il a de se consumer le rend d'un service plus avantageux, soit dans les usines, soit dans les fourneaux domestiques. Cette observation nous mène naturellement à parler de sa *conducibilité*, et de sa capacité pour le calorique.

Le charbon est un très-mauvais conducteur du calorique; donc il a de la capacité pour le retenir; mais cette faculté est relative à sa densité ou à sa légéreté : plus il est dense, plus il a de capacité pour ce fluide. Cette propriété physique qui lui est particulière, donne lieu à deux phénomènes très-importans, dont les effets, en sens contraires, dérivent d'une même cause.

La capacité du charbon pour le calorique et son *inconducibilité* pour ce fluide le rendent propre à produire une chaleur considérable dans les fourneaux où on le brûle; car la somme de chaleur est, comme tout le

(1) Comme dans la poudre à canon.

monde le sait, toujours relative à celle du calorique accumulé et retenu : d'un autre côté son *inconducibilité* pour le calorique, à part sa capacité, lui fait remplir une fonction diamétralement opposée ; il garantit de l'action de la chaleur les corps et les lieux où on le fait servir d'intermède pour maintenir une température moyenne et même inférieure à celle de l'atmosphère libre.

Du charbon et de ses usages.

C'est sur la propriété qu'a le charbon de retenir le calorique qu'est fondé l'art de brasquer les creusets des métallurgistes, celui de construire les fourneaux de fusion dont on enduit les parois intérieures avec un mélange de charbon, de sable et de ciment ; afin d'accumuler beaucoup de calorique dans le laboratoire de ces fourneaux.

C'est sur la propriété de son *inconducibilité*, que M. Focard-Chateau a inventé une voiture dans laquelle il a établi des caisses destinées à transporter au loin des substances susceptibles de se corrompre à l'air libre. La caisse centrale qui doit recevoir les matières à protéger contre l'action d'une température trop élevée, est entourée d'intervalles remplis de charbon pulvérisé et bien tassé. C'est ainsi qu'il a fait voyager, plusieurs jours, du poisson qui ne s'est point

gâté, et de la glace qui ne s'est point fondue.

Du charbon et de ses usages.

Si l'on examine le charbon dans sa contexture, on remarque que chaque morceau est formé d'une multitude prodigieuse de fibres creuses, ou tubes capillaires, appliqués les uns sur les autres, lesquels présentent tous comme autant de pompes aspirantes; en sorte qu'il ne faut que le contact d'un très-petit morceau de charbon rouge de feu, au milieu d'un volume quelconque de charbon non allumé, pour occasionner un feu très-actif, sans avoir besoin d'agiter l'air par l'action du soufflet.

Si l'on examine une lame mince de charbon à l'aide d'un microscope, on voit que ce corps est perméable à la lumière.

Cette multitude de pores qui constituent l'organisation du charbon, donne la solution de sa couleur qui paroît noire, par la raison qu'il absorbe les rayons de la lumière, et qu'il n'en réfléchit presque point; elle explique la propriété qu'il a d'attirer l'humidité de l'air, d'absorber les gaz aériformes; elle découvre la cause de son *inconducibilité* à l'égard du calorique. L'agriculture et l'hygiène tirent un parti très-utile de cette faculté physique du charbon. Les agriculteurs mettent du charbon en poudre au pied des jeunes arbres, pour empêcher la terre de se fendre

par une trop grande sécheresse, et pour maintenir à l'endroit du collet des racines une température fraîche, humide, égale et constante.

Du charbon et de ses usages.

Relativement à l'hygiène, le charbon est employé utilement pour absorber les miasmes putrides, l'humidité des édifices publics et des habitations nouvellement construites ou dont les murs sont recouverts de plâtre à neuf. C'est à raison de cette faculté que le charbon a de solidifier les fluides gazeux, que l'on s'en sert, avec un succès qui tient pour ainsi dire du prodige, à la dépuration des eaux corrompues (1), à la purification des chairs animales fermentées, à la désinfection des fosses d'aisance.

Les anciens ont reconnu que le charbon étoit incorruptible. Je me plais à rendre hommage à mon collègue Duval, qui dans son appel aux médecins sur l'emploi du charbon (Journal Gén. de Méd., tom. XII, p. 244) nous a prouvé son érudition, en nous rappe-

(1) M. Lowitz est le premier qui ait observé l'action du charbon en poudre, comme filtre et dépuratoire des odeurs. MM. Cuchet et Smith conviennent eux-mêmes que c'est d'après ce savant qu'ils ont construit leurs fontaines filtrantes et dépuratoires.

Du charbon et de ses usages.

lant que Théodore de Samos, fils de Rhoemus, fut le premier qui conseilla de mettre une couche de charbon sous les fondemens du temple d'Ephèse, pour les défendre contre l'humidité du lieu où ce temple devoit être bâti. Le même savant cite l'éloge que fait St.-Augustin de l'inaltérabilité du charbon par l'eau et par le tems. Nos architectes hydrauliques, à l'imitation de leurs prédécesseurs, font entrer la poudre de charbon dans la composition de leur ciment pour lier les pierres des aqueducs, et remplir les intervalles de celles qui composent la maçonnerie des réservoirs et bassins d'eau. Les architectes civils ont conservé l'habitude d'employer le charbon dans l'intérieur des appartemens destinés à être parquetés. Les propriétaires cultivateurs ont grand soin d'en mettre une couche sous les pierres qui marquent les limites de leur terrein, afin d'éviter toute contestation de la part des voisins de mauvaise foi.

La connoissance des propriétés physiques du charbon nous a paru indispensable pour disposer les praticiens à en faire l'application à la thérapeutique. Voyons maintenant si l'examen de ses propriétés chimiques déterminera leur opinion en sa faveur.

§. IV. Déjà nous avons fait connoître le charbon pour être un corps qui participe de l'union très-intime du carbone avec des bases salifiables de diverse nature et dans des proportions très-variées.

Du charbon et de ses usages.

Les plus célèbres chimistes ont regardé avec raison le charbon comme une des substances les plus indécomposables. En effet le carbone, qui fait une de ses parties la plus abondante, étant lui-même un principe simple indécomposable, éloigne l'action des agens extérieurs qui tendroient à le séparer des autres substances avec lesquelles il se trouve uni. Cependant l'art chimique présente deux moyens à l'aide desquels on peut extraire du charbon les bases salifiables de son carbone; et dans ce cas le charbon est un véritable corps décomposable.

Iere. Expérience. J'ai réduit du charbon de chêne en poudre très-fine. J'en ai fait bouillir deux gros dans une suffisante quantité d'eau distillée, avec un poids égal d'acide nitrique à 36 degrés; il s'est manifesté une effervescence très-sensible. J'ai maintenu l'ébullition pendant une demi-heure. L'eau nitrique ne s'est nullement colorée; j'ai obtenu par la filtration une liqueur parfaitement transparente et incolore. Cette liqueur ayant été

Du charbon et de ses usages.

étendue dans beaucoup d'eau distillée, j'ai versé par-dessus de la potasse carbonatée en liqueur, et il s'est formé un précipité blanc, léger, floconneux, que j'ai jugé être de la magnésie carbonatée, par tous les signes qui appartiennent à cette terre.

IIe. Expérience. J'ai fait bouillir deux gros de charbon en poudre dans de l'eau, avec un gros de potasse carbonatée; l'eau de cette ébullition s'est colorée en jaune d'ambre assez foncé. J'ai filtré la liqueur, je l'ai étendue dans de l'eau distillée, et j'ai versé par-dessus de l'acide du vinaigre distillé. Il s'est précipité à la longue une poudre noire en très-petite quantité, à la vérité, que j'ai pu regarder comme étant du carbone du charbon; ce précipité séché a brûlé avec beaucoup de rapidité.

J'ai recueilli soigneusement le charbon résidu de ces deux expériences, lequel étoit resté sur les filtres : je l'ai fait sécher séparément, ensuite j'ai pesé l'un et l'autre résidus.

Le charbon qui a bouilli dans l'eau nitrique a perdu six grains de son poids : celui qui a bouilli dans l'eau de potasse, a perdu douze grains.

Ces deux expériences prouvent que le car-

bone du charbon peut être séparé des corps qui lui sont étrangers.

IIIe. Expérience. J'ai voulu m'assurer si le charbon contenoit des sels solubles, autres que ceux à bases magnésienne ou calcaire. En conséquence, j'ai fait bouillir deux gros de charbon en poudre dans une suffisante quantité d'eau distillée, pendant près d'une heure; l'eau ne s'est point colorée : il se formoit à sa surface une pellicule grise qui avoit toute l'apparence d'un carbonate magnésien. J'ai filtré l'eau de cette ébullition ; la liqueur filtrée étoit incolore, sans saveur sensible ; je l'ai essayée avec les réactifs d'usage, et il ne s'est manifesté aucun précipité. Je suis donc autorisé à conclure que le charbon ne contient aucun sel soluble dans l'eau.

IVe. Expérience. Le charbon soumis à l'action du feu dans les vaisseaux clos jusqu'à l'incandescence n'éprouve aucun changement, aucune altération, ni aucune espèce de dépuration, comme quelques chimistes l'ont avancé ; si toutefois le bois dont il provient a été parfaitement carbonisé, les matières qui le constituent demeurent constamment les mêmes : dans ce cas seulement, il est plus sec ; il devient plus susceptible d'absorber les fluides élastiques, et l'humidité de l'air.

Du charbon et de ses usages.

Ve. Expérience. Si l'on distille du charbon parfaitement sec dans une cornue avec l'appareil pneumato-chimique, il ne dégage ni gaz hydrogène, ni aucun autre fluide élastique.

VIe. Exp. Si l'on distille dans le même appareil du charbon qui a été exposé à l'air humide, il donne pour produit de l'eau, du gaz hydrogène, et de l'acide carbonique. Ces produits appartiennent à l'eau absorbée par le charbon : une portion s'élève sans avoir éprouvé de décomposition; l'autre portion qui a été décomposée fournit son hydrogène, tandis que son oxigène, en se combinant avec le carbone du charbon, produit de l'acide carbonique.

VIIe. Exp. Si l'on plonge du charbon dans l'eau, il surnage d'abord; mais bientôt l'air qu'il contient dans ses pores se dégage et est remplacé par le fluide aqueux qu'il absorbe dans les proportions d'environ deux fois son poids, et sa gravité spécifique devient telle qu'il se précipite au fond du vase.

VIIIe. Exp. Le charbon absorbe les fluides gazeux avec rapidité et en assez grande quantité : il les condense et les solidifie; mais il ne se combine pas avec eux. Il ne les absorbe pas tous en même quantité et avec la même rapidité : sa force d'absorption est, en général,

en

en raison inverse de l'électricité des gaz; il absorbe plus d'acide carbonique et de gaz ammonical, que de gaz oxigène et d'azote.

IXe. Exp. M. Rump a fait des expériences infiniment curieuses qui doivent contribuer à répandre un grand jour sur l'action médicale du charbon. Ce chimiste a mêlé du gaz azote et du gaz hydrogène au-dessus de la cuve à mercure; il a introduit sous la cloche du charbon très-sec; les deux gaz ont été absorbés, et le charbon distillé a fourni de l'ammoniaque.

Un mélange d'hydrogène et d'oxigène a été de même absorbé, et le charbon distillé a fourni de l'eau (1).

Xe. Exp. Si on expose à l'air libre une quantité un peu considérable de charbon sec, on entend un bruit, un pétillement assez fort, lequel se perpétue jusqu'à ce que le charbon, dont les molécules s'écartent pour

(1) Dans l'appréciation du résultat de ces expériences, il ne faudra pas perdre de vue les différences qu'il y a entre ce qui se passe *in vitro* et ce qui peut avoir lieu par l'effet des mêmes mélanges opérés dans l'intérieur de l'économie animale; différences incalculables, et dont les chimistes ne tiennent pas assez compte. (*Note par F. J. D.*)

Du charbon et de ses usages.

loger de l'air dans les interstices, en ait absorbé le quart de son poids.

XIe. Exp. Dans la combustion du charbon, l'oxigène de l'air, tout en la déterminant, rencontre dans le carbone de ce combustible une base acidifiable avec laquelle il forme en premier lieu de l'acide carboneux, et successivement de l'acide carbonique à l'état gazeux. Ce gaz acide, étant spécifiquement plus pesant que l'air atmosphérique, déplace ce dernier et forme une atmosphère non respirable, impropre à la combustion, capable d'asphyxier les êtres vivans qui y sont plongés, et de les priver de la vie.

XIIe. Exp. Le carbone, pendant la combustion du charbon, n'absorbe pas tout l'oxigène qu'on met en contact avec lui, ou plutôt ne s'y combine pas; parce que, dès qu'il y a un tiers d'acide carbonique de formé, les points de contact entre l'oxigène et le carbone sont interrompus, et la combustion cesse. Lavoisier, qui le premier a fait connoître ce phénomène de la combustion, avoit grand soin, dans ses expériences, d'absorber par un alcali caustique l'acide carbonique, à mesure qu'il se formoit.

XIIIe. Exp. Le charbon décompose, à l'aide de la chaleur, l'acide sulfurique; il met

à nu le soufre, qui est le radical de cet acide, et forme avec son oxigène, dont il s'empare, de l'acide carbonique : il décompose de même tous les sels sulfuriques, et il donne naissance à la formation des sulfures de différentes bases.

XIVe. Exp. L'acide nitrique est décomposé beaucoup plus rapidement par le charbon que l'acide sulfurique, par la raison que cet acide lui cède plus facilement son oxigène. Proust a réussi à enflammer du charbon échauffé dans un creuset, en versant sur ses bords de l'acide nitrique, dont la pesanteur spécifique étoit telle, qu'une bouteille qui renfermoit une once d'eau distillée, contenoit douze gros vingt-trois grains de cet acide.

XVe. Exp. Le carbone du charbon a la propriété de désoxigéner les métaux oxidés, et de les réduire à l'état métallique. Il se combine lui-même avec certains métaux, et il forme des composés binaires auxquels les chimistes ont donné le nom de carbures : tels sont entr'autres les carbures de fer et de cuivre.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les propriétés chimiques du charbon ; il est tems de le faire connoître par les services qu'il peut rendre à certains arts et à l'économie domestique.

Du charbon et de ses usages.

§. V. Parmi les savans qui se sont occupés de l'examen du charbon sous le rapport économique, hygiététique et pharmaceuto-chimique, je citerai avec éloge MM. Lowitz, Schaub et Duburgua. Le charbon, entre les mains de ces chimistes, est devenu un agent de dépuration, de décoloration, d'absorption et de désinfection. N'est-ce pas travailler à l'avancement de l'hygiène publique, que de rassembler dans un même cadre les importans services qu'a rendus et que peut rendre l'usage du charbon?

1°. Le besoin d'eau est toujours impérieux; il est une infinité de circonstances où ce liquide, si nécessaire à la vie animale, ne nous est offert que sous un état repoussant, exhalant une odeur infecte, ayant une saveur détestable. Le charbon, cette matière peu recherchée parce qu'elle est très-commune, va contribuer à lui rendre sa salubrité. Trois onces et demie de charbon rouge de feu, avec vingt-quatre gouttes d'acide sulfurique à 66 degrés, mises en macération pendant deux heures dans trois livres et demie d'eau corrompue, et cette eau filtrée ensuite, rendront ce liquide potable sans lui communiquer un goût sensible d'acidité.

2°. Les chairs animales qui ont éprouvé un

commencement de fermentation putride, et qui sont destinées à être cuites dans l'eau, perdent leur odeur désagréable, si on ajoute à l'eau, dès qu'elle entre en ébullition, du charbon incandescent, dans les proportions d'une once environ pour chaque trois livres de viande (1). Ce moyen, qui est entre les mains de tout le monde, et qui par cela même semble si bien connu, a besoin d'être éclairé par l'observation qu'a fait naître l'expérience. Si l'on fait cuire dans l'eau de la viande fermentée, il convient de rejeter cette première eau, une demi-heure après y avoir introduit le charbon incandescent, afin que la seconde eau, qui achève de cuire la viande, soit d'une saveur et d'une transparence plus agréable.

Du charbon et de ses usages.

3°. Le charbon décolore le vin rouge, le vinaigre : mais on doit observer de ne laisser

(1) Je dois prévenir que le charbon incandescent n'est recommandé que parce que, ses molécules étant dilatées par le calorique, il remplit plus promptement les fonctions de corps absorbant les fluides gazeux délétères : le feu ne purifie le charbon qu'autant qu'il a été exposé à l'air pendant un certain tems ; mais le charbon très-sec, et conservé dans un lieu sain, est très-pur.

Du charbon et de ses usages.

en macération ces liqueurs sur le charbon que pendant vingt-quatre heures au plus. Le vin sur-tout ne manqueroit pas de se décomposer.

4°. Si l'on ajoute du charbon à du moût de raisins que l'on fait fermenter pour le convertir en vin, le vin que l'on obtient perd beaucoup de sa couleur.

5°. Le charbon décolore l'alcool du vin sans l'altérer : les eaux-de-vie de vin, de grains, agitées avec du charbon sec en poudre, et reposées, perdent leur couleur et leur odeur; mieux encore si on les décante de dessus le charbon, et si on les distille.

6°. Du miel dissous dans l'eau, mêlé avec du charbon, perd son odeur et sa couleur. Si l'on rapproche cette dissolution par l'évaporation et la clarification, on obtient de très-beaux crystaux.

7°. Deux parties de charbon sur quinze d'oximel simple enlèvent à ce dernier son acidité, et l'amènent presque à l'état de sirop de sucre. Ce sirop clarifié et évaporé convenablement donne de très-beaux crystaux.

8°. Le charbon en poudre est employé à clarifier une foule de liqueurs; il purifie le suc de betterave et retient son principe colorant; il dépure les sucs de plantes. On se sert avan-

tageusement du charbon pour la purification du tartre, pour amener à l'état de blancheur désirée l'acétite de potasse ou terre foliée de tartre, et les dissolutions salines qui sont colorées par quelque matière extractive.

Du charbon et de ses usages.

9°. Le résidu de l'éther sulfurique qui est d'une couleur noire, semblable à celle du charbon lui-même, devient clair et transparent si on le mêle avec du charbon.

10°. Trois parties de charbon décolorent douze parties d'huile colorée par de l'orcanette, et devenue rance. Le phénomène de la décoloration n'est pas unique dans cette expérience ; on remarque encore que l'huile a perdu son odeur et sa saveur rance.

11°. La propriété qu'a le charbon de décolorer un grand nombre de corps, peut conduire à la connoissance du véritable agent, dont la présence diversement modifiée sert à déterminer telle ou telle couleur. M. Duburgua a déjà émis à cet égard une opinion, qui s'accrédite à mesure que l'on avance dans l'étude chimique des corps. Il ne faut pas, dit ce chimiste, supposer une affinité particulière du carbone pour le principe colorant ; il est difficile d'admettre un principe colorant inhérent à la matière. En effet, nous voyons à chaque instant un même corps nous présenter

Du charbon et de ses usages.

plusieurs variétés de couleurs que nous déterminons à volonté en les combinant avec plus ou moins d'oxigène. M. Duburgua présume que la coloration est due à l'oxigène, qui modifie la matière de diverses manières. Nous allons voir que cette présomption n'est pas sans quelque fondement.

Le charbon décolore les infusions de garance, de safran, la dissolution d'indigo dans l'acide sulfurique, la teinture de tournesol, celle de la cochenille ; et on remarque que pendant la décoloration il se dégage de l'acide carbonique. On peut s'assurer de cet effet chimique par les tubes que l'on adapte au vase qui contient le mélange du charbon avec les matières colorées, lesquels tubes on plonge dans la teinture de Tournesol ou dans l'eau de chaux. N'est-on pas fondé à croire que la formation de cet acide carbonique est due à la soustraction de l'oxigène des matières colorées, et à sa combinaison avec le carbone de charbon?

12°. Le charbon absorbe les matières grasses et huileuses, et sert très-avantageusement dans la rectification des huiles volatiles, des huiles empyreumatiques, des acides benzoïque, succinique, etc., etc. Il doit cette propriété à celle qu'il a de retenir les corps dont il se laisse pénétrer et qui ne jouissent pas de la volatilité.

13°. Le charbon enfin a la propriété de retenir l'odeur d'une infinité de corps odorans; il fait disparoître l'odeur des infusions de valériane, d'absynthe, celle du suc d'oignon, du galbanum, du baume du Pérou, du musc, des bithumes putréfiés, du baume de soufre.

Du charbon et de ses usages.

14°. L'urine putréfiée, mêlée avec du charbon, a perdu son odeur fétide; la même urine distillée a donné pour produit beaucoup d'ammoniaque. Quel vaste champ pour l'observateur! Que de faits déjà connus, non moins importans que curieux, opérés par le charbon, et qui ne laissent guère moins à faire, guère moins à rechercher et à découvrir! Mais nous allons le voir exercer une nouvelle puissance, présenter de nouveaux attributs dans son application à la thérapeutique.

§. VI. Suspendons pour un moment toute espèce de prévention pour ou contre l'usage du charbon dans le traitement des maladies soit internes, soit externes; éloignons toute idée, toute explication théorique relative à son application, pour ne voir que les faits résultans de l'usage de cette matière: le médecin observateur et éclairé se retranche d'abord sur le doute méthodique; il ne prononce

Du charbon et de ses usages.

que lorsque l'expérience et le tems ont assis son jugement.

M. Hunold, médecin d'armée, est le premier qui ait vu faire usage du charbon à New-York en Amérique. Il règne très-fréquemment dans ce pays, sur-tout dans la classe du peuple, une maladie herpétique. Ce praticien s'est servi d'un mélange de charbon en poudre et de rhum, porté à la consistance de pâte molle; il a appliqué cette pâte sur les endroits malades; les dartres se sont séchées et ont disparu très-promptement.

Le même médecin a administré le charbon en poudre à la dose de demi-gros, six fois par jour, dans les fièvres putrides, et il dit en avoir obtenu le plus grand succès.

La poudre de charbon appliquée sur les abcès malins des pieds a pareillement produit les succès les plus satisfaisans.

Ce médecin traitoit au moyen des antiseptiques les plus puissans des malades attaqués de gangrène; malgré tous ses soins, cette affection devenoit toujours plus dangereuse; l'usage du charbon fit prendre à la maladie un caractère plus bénin.

Le charbon uni au quinquina lui a servi très-avantageusement pour frotter les gencives atteintes de scorbut; le saignement de celles-ci

a cessé promptement, et les exhalaisons fétides qu'elles répandoient se sont dissipées.

Du charbon et de ses usages.

On sait ce que M. Thomann, dans ses Annales de l'institut médico-clinique de Wurtzbourg pour l'année 1799, a dit d'avantageux sur l'emploi du charbon (1).

M. Simons, chirurgien anglais de l'hôpital de Manchester, a employé le charbon dans les ulcères avec carie, à l'effet d'en corriger la mauvaise odeur : il a remarqué que le charbon enlève l'âcrimonie des humeurs, dont l'écoulement fétide excorie les parties environnantes.

Quelques médecins français ont employé le charbon contre les ulcères croûteux qui répandent un ichor fétide et qui sont d'une mauvaise couleur; ils pensent qu'il en corrige la puanteur, et qu'il en accélère la guérison. L'application du charbon, en pareille circonstance, a donc le double avantage d'être propre à la guérison du malade, et de préserver contre l'action des effluves putrides ceux qui l'entourent.

Pline rapporte que le charbon de chêne, incorporé avec le miel, guérit la maladie connue sous le nom de *charbon*.

---

(1) Voyez Recueil Périodique de médecine, tome XIX, pag. 226.

Du charbon et de ses usages.

M. Orf, professeur de médecine à Munich, recommande l'usage du charbon contre les vers des intestins.

M. Duburgua regarde comme certain, que la cause principale des fièvres endémiques aux pays marécageux est due à l'acide carbonique qui altère la pureté de l'atmosphère.

Les médecins attribuent dans quelques circonstances le principe de la fièvre d'hôpital aux émanations des gaz putrides et délétères qui vicient l'air des salles.

Dans l'un et l'autre cas de ces genres de fièvre, l'usage du charbon semble heureusement indiqué.

Nous terminerons ce Mémoire par les observations que vient d'adresser à la Société de Médecine M. Fauchier, médecin à Lorgue, département du Var. Cet observateur rapporte qu'en l'an 3, ayant eu beaucoup de pneumonies (Cullen, Nosol. gén. XI) à traiter dans l'hôpital de Lorgue, l'application des vésicatoires qui guérissoit la maladie, causoit quelquefois la mort, parce que la gangrène ou pourriture d'hôpital survenoit à la plaie, et que les meilleurs secours indiqués en pareille circonstance étoient rarement utiles. Un chirurgien anglais lui conseilla d'appliquer sur les plaies noires et fétides, à l'endroit des

vésicatoires, un cataplasme de mie de pain fortement saupoudré de charbon. Dès la première application, la fétidité diminua sensiblement; peu-à-peu elle se dissipa entièrement : la suppuration devint louable, et la cicatrisation s'effectua par les moyens ordinaires.

En l'an 4, le même médecin fit usage du charbon en poudre, administré en bols, dans une fièvre putride régnante (*typhus gravior*, Cullen, nosol. gén. V) : voici quel fut son remède. Il prit une once de charbon en poudre, il en forma quarante-huit bols avec suffisante quantité de sirop, et il en fit prendre un toutes les demi-heures au malade, et par-dessus, une once d'émulsion camphrée de la pharmacopée d'Edimbourg (1). Le pouls devint fort, le délire obscur se dissipa; la croûte noire qui couvroit la langue, les dents, les lèvres, disparut; les déjections ne furent plus fétides, la fièvre cessa peu-à-peu.

M. Fauchier employa le camphre séparément; il en augmenta les doses, et n'eut point

(1) Camphre, 24 grains.
Amandes-douces, n°. x.
Gomme arabique, un gros.
Sucre, une once.
Eau distillée, six onces.

Du charbon et de ses usages.

de succès. Le charbon uni au camphre lui réussit de nouveau. Il fait remarquer que ce remède échoue chez les sujets vieux et cachectiques.

Toutes ces observations réunies présentent un ensemble suffisamment imposant pour provoquer l'usage de la poudre de charbon, tant extérieurement qu'intérieurement, dans certaines maladies. Mais, pour atteindre plus justement le but que nous nous sommes proposé, il nous semble nécessaire d'indiquer le moyen de se préparer un charbon constamment uniforme.

Quelle que soit la nature ou l'espèce de charbon végétal que l'on puisse se procurer, on parviendra à le rendre identique et propre à l'usage médical par le procédé qui suit :

Sur une livre de charbon sec en poudre, on ajoutera deux pintes d'eau et deux onces d'acide nitrique à 36 degrés. On fera bouillir pendant une demi-heure : alors on laissera refroidir et reposer ; on décantera l'eau acidulée, ou pour abréger l'opération on filtrera le mélange ; on lavera le charbon qui restera sur le filtre, jusqu'à ce que l'eau en sorte insipide ; on fera sécher le charbon, et on le réduira en poudre impalpable par le moyen du

porphyre. On conservera cette poudre dans un bocal soigneusement bouché.

Mon but, en travaillant à ce Mémoire, fut uniquement de faire connoître le charbon sous ses côtés les plus utiles. Je ne me suis approprié les travaux ni les découvertes de qui que ce soit; j'ai rassemblé tous les matériaux épars sur cette importante substance, et j'ai eu soin de citer les noms des auteurs qui m'ont servi d'autorité. J'aurai atteint le but que je me suis proposé, si les savans praticiens, à qui je soumets ce nouvel examen du charbon, le jugent digne de leur attention.

OBSERVATIONS METEOROLOGIQUES

De Messidor an XII,

J. du m.	Thermomètre. Maximum	Minimum	a mid	Baromètre. Maximum.	Minimum	Midi.
1	+18,3 s.	. . .	+18,1	28,6,15 ma.	28,5,20 s.	28,5,90
2	+19,9 s.	. . .	+18,9	28,5,55 ma.	28,4,50 s.	28,5,55
3	+22,3 s.	. . .	+21,7	28,4,45 mi.	28,4,05 s.	28,4,45
4	+20,6 s.	. . .	+19.4	28,4,30 ma.	28,3,60 s.	28,4,10
5	+21,6 s.	+10,8 s.	+21,0	28,3,65 ma.	28,2,90 s.	28,3,43
6	+23,7 mi.	+10,8 ma.	+23,7	28,3,19 mi.	28,2,88 s.	28,3,19
7	+26,6 mi.	+12,7 ma.	+26,6	28,2,85 ma.	28,1,40 s.	28,2,80
8	+13,5 s.	+13,9 ma.	+22,4	28,0,80 ma.	27,11,78 s.	28,0,02
9	+15,0 s.	. . .	+14 8	28,2,55 ma.	28,1,75 mi.	28,1,75
10	+18,1 s.	+ 9,8 s.	+16 8	28,2,.8 s.	28,2,15 s.	28,2,25
11	+19,9 s.	. . .	+19,2	28,0,75 ma.	28,0,30 s.	28,0,57
12	+15,7 mi.	. . .	+15,7	27,10,68ma.	27,10,50mi.	27,10,50
13	+21,8 mi.	. . .	+21,8	27,10 85ma.	27,9,85 s.	27,10 81
14	+20 4 mi.	. . .	+20,4	27,10,60 s.	27,9,44 s.	28,9,60
15	+16,2 s.	. . .	+16,0	28 0,57 s.	27,11,75ma.	28,0,09
16	+13,9 mi.	. . .	+13,9	27,11,85ma.	27,10,20 s.	27,11,55
17	+17,5 mi.	. . .	+17,5	28,0,90 s.	27,10,70ma.	27,11,65
18	+19,7 s.	+11,8 ma.	+19,6	28,0,20 s.	27,10,85 s.	27.11,87
19	+18,8 s.	+12,5 ma.	+17,7	27,11,85 s.	27,11,23 s.	27,11,26
20	+18,0 mi.	+13,0 ma.	+18,0	27,11,50 s.	27,11,10ma.	27,11.24
21	+18,4 mi.	+ 9,1 ma.	+18,4	27,10,90ma.	27,9,65 s.	27,10,27
22	+15,0 mi.	. . .	+15,0	28,2 33 s.	27,11,10ma.	28,0,12
23	+14,0 s.	. . .	+11,9	28,3,05 s.	28,2,78 s.	28,2,90
24	+14,0 s.	. . .	+13,7	28.2,75 mi.	28,2,30 s.	28,2,25
25	+17,6 s.	. . .	+17,3	28,1,65 mi.	28,0,80 s.	28,1,42
26	+19,6 mi.	. . .	+19,6	28,1.05 ma.	28,0,90 mi.	28,0,90
27	+20.9 s.	. . .	+20,7	28,2,08 s.	28,1,58 ma.	28,1,90
28	+22,1 s.	. . .	+21,2	28,2,10 ma.	28,1,60 s.	28,2,07
29	+25,3 mi.	+14,0 ma.	+25,3	27,11,85ma.	27,9,65 mi.	27,11,51
30	+16,6 s.	+13,4 ma.	+16,6	27,8,80 s.	27 8,35 mi.	27,8,35

RÉCAPITULATION.

Plus grande élévation du mercure.	28,6,15	le 1er
Moindre élévation du mercure.	27,8,35	le 30
Elévation moyenne.	28,1,25	
Plus grand degré de chaleur.	+ 26,6	le 17
Moindre degré de chaleur.	+ 9,1	le 22
Chaleur moyenne.	± 17,8	

FAITES

FAITES A L'OBSERV. NAT. Par BOUVARD astronome, membre de l'Institut national.

J. du mois	Hyg. à mid	Vents.	VARIATIONS DE L'ATMOSPHERE.
1	63,0	o.n.o.o.f	Légers brouill.; ciel tr. et nuag.; beau le s.
2	66,5	o.n. o.n.	Brouil. épais; ciel nuageux; assez beau le s.
3	52,0	N. F.	Vent à l'horison; fort beau ciel par int.
4	38,0	E.	Fort beau ciel.
5	34,5	N. E. E.	Ciel vaporeux et tr.; assez beau dep. midi.
6	36,0	E. N. E.	Calme; assez beau ciel.
7	38,5	E s.E. o.	Ciel tr. à l'hor. et chargé de vap. toute la j.
8	49,5	O N.F.	Ciel vaporeux et chargé de nuages.
9	36,0	N.	Ciel couvert.
10	43,0	N.n.o.n.	Soleil foible et à travers les nuages; ciel c.
11	42,0	S.	Assez beau ciel.
12	63,5	E.	Pluie par int; ciel couvert.
13	72,0	O. S. O.	Ciel couvert; pluie forte et abondante.
14	68,0	s. o t. f.	Ciel nuageux; couv. et pl. dans l'après-midi.
15	55,0	O. N. O.	Ciel très-nuageux toute la journée.
16	64,5	O. S. O.	Pluie toute la journée.
17	64,0	O. F.	Tems nuageux et pluvieux.
18	65,0	S. S. O.	C. à dem. c.; q. gout. d'eau; b. d'éc. sur le s.
19	65,5	S S. O.	Pluie fine; ciel très-nuageux.
20	66,0	S S. O.	Ciel couv.; pluie fine.
21	73,5	s.s.o.n.o.	Pluie fine; fort orage; tonnerre.
22	68,0	soonoef.	Ass. b. ciel; ciel c.; av. as. f.; écl.; ciel n.; t.
23	55,0	N.	Couvert toute la journée.
24	61,5	N. N. E.	Ciel couv. une gr. p. de la j.; éclairs sur le s.
25	56,0	N. E. E.	Lég. brouil.; assez beau ciel; ciel tr. et nuag.
26	52,5	N. E.	Ciel très-nuageux.
27	54,0	N. E.	Ciel rempli de nuages.
28	47 0	N. E.	Beaucoup de petits nuag.; assez b. ciel le s.
29	51,5	n.e.s.s.o.	Ciel couvert; et pluie fine à div. intert.
30	63,0	S.	Pluie toute la journée.

Récapitulation.

Nomb. de jours beaux.	14	Le vent a s. du N.	6 fois.
de couverts.	16	N. E.	7
de pluie.	12	E.	3
de vent.	30	S-E.	1
de gelée.	0	S.	6
de tonnerre.	2	S-O.	7
de brouillard.	2	O.	6
de neige.	0	N-O.	6

Eau de pluie tombée 3 pouc. 2 lig.

MEDECINE DE MONTPELLIER.

Observations sur l'emploi du tartrite antimonié de potasse dans les affections rhumatismales ; par M. VIDAL, *D. M. à Bayonne.*

Sur l'empl. du tartre émétique dans les affections rhumatis.

Un jeune homme de 21 ans, laboureur de profession, de petite taille, maigre et naturellement peu robuste, entra à l'hôpital civil de Bayonne le 27 février 1802. Il éprouvoit depuis plus d'un mois des douleurs vives qui se faisoient particulièrement ressentir dans les articulations des extrémités supérieures et inférieures. L'augmentation de ces douleurs pendant la nuit privoit le malade du sommeil. Un léger mouvement fébrile qui accompagnoit cet état de souffrance, céda à un minoratif doux que je prescrivis le premier de mars. Le soir il s'établit une sueur modérée qui, revenant la nuit suivante, parut diminuer les douleurs. Mais dans la nuit du 3 au 4 le malade se plaignit d'une souffrance beaucoup plus vive dans toute l'articulation du bras gauche avec l'avant-bras.

Le 4 au matin, je prescrivis l'application de quelques sangsues sur le point douloureux, et je recommandai de laisser couler le sang pendant deux heures après leur chûte. Cette application produisit un soulagement marqué, et la douleur de l'articulation cessa entièrement la nuit suivante.

La journée du 5 fut calme ; mais le plus petit mouvement réveillant les souffrances, le malade étoit obligé d'observer un repos absolu.

Une douleur très-vive, qui se fixa pendant la nuit sur le métacarpe droit, me détermina le 6 à prescrire une nouvelle application de sangsues, dont le premier résultat fut la diminution des souffrances, et successivement leur cessation pendant la nuit. Mais il survint une enflure œdémateuse, qui du métacarpe s'étendoit jusqu'au milieu de l'avant-bras.

Sur l'empl. du tartre émétique dans les affections rhumatis.

Le 7 au matin le malade souffroit peu. Le pouls, qui la veille étoit vif et irrité, avoit repris son ryhthme naturel : mais l'enflure étoit considérable, sans douleur cependant, quoiqu'on la pressât. La journée fut bonne ainsi que la nuit suivante.

Le 8 l'enflure diminua très-sensiblement.

Le 10 elle avoit totalement disparu; l'état du malade s'amélioroit, le pouls étoit bon : j'accordai des alimens.

Le 12 le malade commença à faire quelques tours de promenade dans la salle : les premiers pas furent pénibles, mais les mouvemens devinrent successivement plus aisés. Et, à dater de ce jour, les progrès vers la santé furent rapides; l'appétit devint bon, les digestions faciles, les fonctions alvines libres et le sommeil tranquille.

Cet état de choses se soutint jusqu'au 22 de mars. A cette époque, le tems qui avoit été doux les jours précédens se refroidit subitement, et le vent souffla du Nord avec vivacité. Ce changement de température de l'atmosphère influa si sensiblement sur l'état du malade, qu'à ma visite je le trouvai souffrant de tout le corps, au point de ne pouvoir exécuter le plus petit mouvement. Je réduisis la quantité des alimens, quoique l'appétit et le pouls n'eussent éprouvé aucun change-

Sur l'empl. du tartre émétique dans les affections rhumatis.

ment, et je me bornai d'ailleurs à prescrire la continuation d'une tisane diaphorétique dont j'avois usé jusqu'alors.

Le 23 l'état du malade n'avoit point changé, quoiqu'il eut un peu sué pendant la nuit. Je lui prescrivis un demi-grain de tartre stibié, incorporé dans douze grains de thériaque partagés en deux bols, à prendre le premier dans la matinée, et le second dans l'après-midi. Ces bols furent continués le lendemain.

Le 25 la dose du tartre stibié fut doublée.

Le 26 le pouls étoit vif; cependant le malade avoit assez bien dormi, et il souffroit moins, quoique l'impossibilité de se remuer subsistât encore. Il prit ce jour là deux bols pareils à ceux de la veille.

Le 27 la vivacité du pouls se soutenoit. Je portai la dose du tartre stibié à un grain et demi. La nuit suivante fut meilleure qu'aucune des précédentes. Les douleurs diminuèrent.

Le 28 le pouls étoit aussi vif que les deux jours précédens. Mais la diminution des souffrances permettoit au malade de mouvoir un peu les jambes et les bras. Les bols prescrits la veille furent réitérés.

Le 29 le pouls étoit moins vif, le mouvement des extrémités plus libre, et les souffrances beaucoup moindres. Je portai à deux grains la dose du tartre stibié que je fis incorporer dans un scrupule de thériaque, pour deux prises.

Le 30 le pouls étoit naturel. Le malade remuoit dans son lit sans souffrir. Il réclamoit avec instance plus d'alimens, et je lui en accordai; je fis répéter les bols de la veille.

Le 31 le malade quitta son lit, ne se plaignant que

de foiblesse aux jambes et d'un peu de roideur aux genoux. La dose du tartre stibié fut portée à deux grains et demi. A dater de ce jour jusqu'au 8 d'avril inclusivement, j'augmentai d'un demi-grain, à jour passé, la dose du tartre stibié; de manière qu'à cette époque elle étoit de quatre grains et demi. Pendant tout ce tems l'état du malade fut aussi satisfaisant que possible.

Sur l'empl. du tartre émétique dans les affections rhumatis.

Le 9 il se plaignit d'une douleur à la partie moyenne et antérieure de la cuisse droite.

Le 10 la douleur de la cuisse disparut; mais elle se porta sur toutes les articulations des os du métacarpe avec les premières phalanges de la main droite. Une légère enflure sans rougeur se joignoit à cette souffrance, qui s'étendoit jusqu'à la partie inférieure du bras un peu au-dessus du coude.

Le 11 la même douleur subsistoit, quoique l'enflure des articulations du métacarpe eût diminué. Je portai à cinq grains la dose du tartre stibié.

Le 12 la douleur étoit moindre, ainsi que l'enflure.

Le 13 la main et le bras droit étoient entièrement libres; mais une souffrance très-vive se fit ressentir au carpe gauche avec un peu d'enflure. La dose du tartre stibié fut portée à cinq grains et demi.

Le 14 la douleur du carpe avoit beaucoup diminué, et l'enflure disparut.

Le 15 la souffrance du poignet avoit cessé; mais le malade ne pouvoit remuer le bras gauche sans éprouver une légère sensation de douleur un peu au-dessus du coude.

Le 16 point de souffrance. Le mouvement du bras étoit entièrement libre. Le malade prit six grains de tartre stibié.

Sur l'emploi du tartre émétique dans les affections rhumatis.

Le 17 le malade se plaignoit d'une légère sensation de douleur par le mouvement d'élévation de la main et du bras gauches sur la tête.

Le 18 même état.

Le 19 le mouvement du bras étoit plus libre. La dose du tartre stibié fut portée à six grains et demi.

Le 20 point de souffrance. Le malade pensoit à quitter l'hôpital ; mais je lui conseillai d'y prolonger un peu plus son séjour, pour acquérir la certitude de son entière guérison.

Le 21 même état. Je portai à sept grains la dose du tartre stibié.

Le 22 le malade se trouvant bien rétabli voulut sortir de l'hôpital ; et quoique je désirasse le retenir quelques jours de plus, il résista à mes instances.

Dans le cours de ce traitement, j'ai constamment remarqué la coïncidence du réveil ou de l'augmentation des souffrances avec le plus grand froid et la plus grande humidité de l'air atmosphérique ; et j'ai toujours vu leur diminution lorsque le tems devenoit plus chaud et plus sec. Cette influence de l'état de l'atmosphère si marquée, sur-tout dans les premiers tems, devint à-peu-près insensible vers la fin du traitement ; car les pluies accompagnées de froid regnèrent d'une manière plus soutenue depuis le 14 jusqu'au 21 d'avril. Les plus grandes différences que le thermomètre de Réaumur offrit pendant cet espace d'environ deux mois, furent de 4 à 12 degrés, en partant du terme au-dessus de la glace.

Les variations du baromètre furent très-peu sensibles. Il se tint à-peu-près constamment à 28 pouces 4 lignes.

Pendant le long usage que ce malade fit du tartre stibié, il n'y eut d'autre action bien marquée de la part de ce remède, que celle manifestée par l'accélération du pouls pendant les 26e., 27e. et 28e. jours de mars, c'est-à-dire, trois jours après en avoir commencé l'usage. Mais l'estomac n'en éprouva jamais la moindre impression désagréable. Il fut bien remarquable, au contraire, que l'appétit du malade se soutint constamment, et que son embonpoint augmenta d'une manière très-sensible pendant l'usage de ce remède. Les évacuations alvines toujours régulières n'en éprouvèrent ni changement dans leur consistance, ni augmentation dans leur quantité. La transpiration n'en fut pas plus sensible, et les urines continuèrent de couler à l'ordinaire. Ainsi donc la diminution des souffrances et successivement leur cessation n'a eu pour cause aucune excrétion critique sensible.

Sur l'empl. du tartre émétique dans les affections rhumatis.

Mon désir étoit de constater, autant qu'il dépendroit de moi, l'efficacité du tartre stibié contre cette affection rhumatismale; en conséquence, et pour écarter les doutes autant que possible, je m'en tins exclusivement à cette préparation. Je portai même le scrupule jusqu'à faire discontinuer l'usage de toute boisson réputée diaphorétique, de manière que le malade ne but que de l'eau de fontaine pure, à dater du 24 mars, c'est-à-dire le lendemain du jour que je le mis à l'usage du tartre stibié.

J'ai revu ce jeune homme dans le mois d'août, environ quatre mois après sa sortie de l'hôpital. Il m'a appris qu'il n'avoit éprouvé aucune souffrance depuis cette époque, et que jamais il n'avoit joui d'une meilleure santé.

Sur l'empl. du tartre émétique dans les affections rhumatis.

Conduit à cet essai par la lecture de l'exposé des travaux de l'Ecole de Montpellier pendant l'an IX, je m'empresse d'avouer que j'en ai dû l'idée à cette lecture. Et le sentiment de reconnoissance dont je suis pénétré se confond avec ceux que je conserve à tant de titres pour cette Ecole, où j'ai puisé pendant quatre ans les principes qui m'ont conduit et qui me dirigent encore tous les jours dans l'exercice de ma profession.

Durant le traitement du sujet de l'observation ci-dessus, il entra à l'hôpital, le 12 mars 1802, une fille âgée de vingt-six ans, d'un embonpoint médiocre, bien réglée, mais d'une foible complexion. En proie pendant très-long-tems à des douleurs rhumatismales vagues, elle étoit singulièrement tourmentée depuis quelques mois par une douleur fixe sur l'extrémité supérieure du radius droit, douleur plus vive la nuit que le jour, sans rougeur ni enflure. A cet état s'étoit joint quelques jours auparavant une fièvre bilieuse des premières voies, caractérisée par l'inappétence, par l'amertume de la bouche, par son état pâteux, par des borborismes fréquens et par une légère douleur à la tête.

Sentant la nécessité de réduire la maladie à sa simplicité primitive, je dirigeai mes premiers efforts contre la fièvre bilieuse, dont la malade fut entièrement délivrée le 25. Mais la souffrance du bras persistant avec vivacité, je prescrivis pour boisson une décoction de feuilles de bardanne, dans laquelle je fis infuser des fleurs de sureau. Je prescrivis outre cela des frictions faites matin et soir avec une flanelle imbue de la vapeur du succin jeté sur des charbons ardens. Ces moyens parurent diminuer la douleur du bras, et l'amélioration se soutint jusqu'au 30.

Le 31 les souffrances ayant beaucoup augmenté, je fis appliquer un emplâtre vésicatoire sur le point douloureux.

Sur l'emploi du tartre émétique dans les affections rhumatis.

Le 1er. d'avril la malade ne ressentoit que la douleur provenant de l'action des cantharides.

Le 3 elle ne souffroit plus. Mais le jour suivant, la plaie ayant presque entièrement séché, quoiqu'on l'eut pansée avec la pommade épispatique de Thieri, la douleur recommença à se faire sentir. En conséquence je mis la malade à l'usage d'un demi-grain de tartre stibié incorporé dans douze grains de thériaque, pour deux bols à prendre le matin et l'après-midi.

Le 6 je doublai la dose du tartre stibié; mais je ne pus pas suivre cette progression le 8e, parce que la malade ressentit dans l'estomac un mal-aise suivi d'une légère salivation. Cette indisposition ne fut que momentanée; cependant je m'en tins à la dose d'un grain jusqu'au 11, jour où je la portai à un grain et demi.

Le 14 la dose du tartre stibié fut élevée à deux grains, sans que l'estomac de la malade en reçût la moindre impression fâcheuse. La souffrance du bras qui avoit persisté avec la même vivacité jusqu'alors, diminua sensiblement.

Le 15 la douleur avoit presque entièrement cessé; et à dater du 16, il n'y en eut plus le moindre ressentiment. La malade prolongea son séjour à l'hôpital jusqu'au 21, et je profitai de cet espace de tems pour porter progressivement jusqu'à trois grains la dose du tartre stibié.

Le résultat de cette observation fut aussi pleinement

Sur l'empl. du tartre émétique dans les affections rhumatis.

satisfaisant que celui de la précédente ; car la malade ayant joui du meilleur appétit pendant tout le traitement, sans même en excepter la journée du 8, malgré l'indisposition du matin, sortit de l'hôpital avec un embonpoint plus décidé qu'à l'époque de son arrivée.

Les bons effets que j'obtins du tartre stibié dans ces deux cas me donnèrent la meilleure opinion de ce remède ; et je me promis de suivre mes expériences à la première occasion. Elle ne tarda pas à s'offrir ; car peu de jours après, il entra à l'hôpital une femme âgée de quarante-deux ans, tourmentée depuis quelque tems par une douleur cruelle, qui de la hanche droite se prolongeoit jusqu'aux orteils. Elle étoit privée du sommeil par l'augmentation de ses souffrances pendant la nuit. Sa complexion forte, la dureté de son pouls, l'absense de tout signe indicateur d'un vice des premières voies me firent prescrire l'application de dix sangsues sur la hanche, avec la recommandation de laisser couler le sang pendant une heure et demie après leur chûte. Cette saignée locale diminua d'abord assez sensiblement la douleur, mais ce soulagement ne fut que passager : en conséquence je fis appliquer un large vésicatoire sur le point douloureux. L'amélioration produite par ce moyen fut plus sensible et plus soutenue, et je me flattois même de parvenir à une guérison complète, lorsque huit jours après il survint une souffrance tout aussi cruelle que la première dans l'articulation du genou droit. Le succès que j'obtins des mêmes moyens me flatta pendant quelques jours d'un nouvel espoir ; mais il fut encore deçu, quoique les plaies suppurassent bien. Alors je me tournai du côté du tartre stibié, en commençant par demi-grain, comme dans mes premières tentatives.

Les mal-aises, les nausées, les crachottemens dont la malade se plaignoit, m'empêchèrent pendant dix jours d'augmenter cette dose. Mais alors je crus que l'estomac y étoit accoutumé, parce que ces accidens n'avoient plus lieu ; en conséquence je me hasardai d'en prescrire un grain par deux bols. Les vomissemens, que le premier détermina avec de violens efforts, m'apprirent qu'il falloit revenir sur mes pas, et me convainquirent que je parviendrois difficilement à pouvoir user de ce remède dans ce cas-ci. En effet, après bien des tentatives, dans lesquelles il me semble que je mis autant de précaution que de persévérance, il fallut que j'y renonçasse, parce que j'acquis la certitude que je ne pouvois pas aller au-delà d'un-quart de grain par chaque dose, sans exciter des vomissemens violens et très-douloureux.

Sur l'empl. du tartre émétique dans les affections rhumatis.

Cette extrême irritabilité de l'estomac qui s'oppose à l'usage du tartre stibié, doit se rencontrer assez fréquemment dans la pratique de la médecine : et j'en juge par ce qui m'arriva dans le même tems avec un capitaine de navire que je venois de délivrer d'une douleur rhumatique très-vive fixée sur le sacrum, au moyen des sangsues et d'un large vésicatoire dont la suppuration fut entretenue pendant quinze jours. Cet homme âgé de 36 ans, robuste et d'une complexion très-forte, étant à même de se remettre en mer, desiroit beaucoup de se débarrasser d'une douleur d'ancienne date qu'il ressentoit à la jambe droite, tantôt sur un point, tantôt sur un autre ; douleur ordinairement très-supportable, mais qui augmentoit avec le tems humide et froid. Ne croyant pas pouvoir l'attaquer efficacement par le vésicatoire, attendu qu'elle

Sur l'empl. du tartre émétique dans les affections rhumatis.

n'étoit jamais long-tems fixée sur le même point, je recourus au tartre stibié, et j'en fis commencer l'usage à raison d'un demi-grain par jour en deux doses. Il en résulta des anxiétés, des nausées et des tournoîmens de tête qui me firent un devoir de me tenir à cette dose pendant huit jours consécutifs. Mais au bout de ce tems, ces accidens n'ayant plus lieu, j'augmentai d'un demi-grain. Ma crainte de les voir recommencer n'étoit pas sans fondement; en effet, ils revinrent avec plus de violence que la première fois, puisqu'il en résulta quelques vomissemens. J'insistai néanmoins, et je fis céder la répugnance du malade à mon désir de le guérir, et à celui de m'assurer si son estomac continueroit d'être aussi vivement irrité par l'usage suivi de ce remède. Je ne parvins que successivement, et seulement au bout de dix jours, à voir ces accidens céder à l'habitude du remède, et je crus alors pouvoir sans inconvénient porter à un grain et demi la dose du tartre stibié. La moitié de cette dose prise le matin occasionna bien quelques mal-aises, ainsi que de légères nausées; cependant, ces accidens passant assez vîte, j'espérai voir ma persévérance l'emporter sur ces contrariétés; mais je ne tardai pas à revenir de mon illusion, car la dose du soir ayant occasionné des vertiges et des vomissemens très-douloureux, accompagnés de quelques mouvemens convulsifs et d'une décomposition entière de la face, le malade déclara qu'il ne prendroit plus de ce remède; j'y renonçai moi-même volontiers après cette fâcheuse expérience. Mais ce qui m'étonna beaucoup, ce fut de voir cesser la douleur de la jambe, dont le malade ne conserva aucun ressentiment pendant un mois qu'il passa encore à terre.

Je n'ai rapporté ces deux faits que pour démontrer, sinon l'impossibilité, au moins la grande difficulté d'user de ce remède dans certains cas ; de façon que, quand même on devroit rencontrer fort rarement des dispositions propres qui offrissent une résistance insurmontable à son usage, la prudence exigeroit toujours qu'on commençât par de petites doses, et qu'on n'augmentât d'une manière progressive et lente, qu'en tâtonnant pour ainsi dire continuellement.

Sur l'empl. du tartre émétique dans les affections rhumatis.

Si les observations relatées concourent avec les faits recueillis par un des professeurs de clinique de l'Ecole de Montpellier, à faire préjuger favorablement de l'efficacité du tartre stibié contre certaines affections rhumatismales, il faut convenir qu'elles ne peuvent être considérées encore que comme les premices tout au plus d'une découverte, de l'utilité de laquelle le tems et beaucoup d'expériences ultérieures pourront seuls nous donner la juste mesure. Le grand point est de multiplier les faits, et d'arriver par leur secours à pouvoir préciser les cas où cette préparation fournira une arme propre à combattre avantageusement une des affections morbifiques les plus rebelles, et contre laquelle on n'avoit très-souvent d'autre ressource que d'envoyer les malades aux eaux thermales, ressource infructueuse par fois, et très-souvent d'un succès momentanée.

LITTÉRATURE MÉDICALE FRANÇAISE.

Manuel du Galvanisme, ou Description et usage des divers appareils galvaniques employés jusqu'à ce jour, tant pour les recherches physiques et chimiques que pour les applications médicales ; par JOSEPH IZARN, *professeur de physique, etc.* (1).

Manuel du galvanism.

On a déjà beaucoup écrit sur le galvanisme, malgré que la découverte de cette branche de la physique animale soit très-récente. Les physiciens dont les expériences ont pu augmenter son domaine ont publié, soit isolément, soit en les réunissant en corps de doctrine, leurs travaux particuliers ; d'autres écrivains, sans rien ajouter à la science, ont seulement eu pour but de réunir ces connoissances éparses, et ont formé les diverses histoires du galvanisme que nous connoissons. Il est aisé de pressentir le mérite différent de chacun de ces deux genres d'ouvrages : les premiers qui créent la science ne font pas assez pour la propager ; ils sont peu propres à son enseignement ; Montaigne disoit, en parlant des livres destinés à son instruction, qu'il choisissoit ceux qui usent des sciences, et non ceux qui les dressent : les autres plus méthodiques et plus élémentaires usent de la science créée par ceux-ci ;

(1) Vol. in-8°. avec figures, 370 pages. Paris an XII, chez J. F. Barrau, libraire, quai des Augustins, n°. 33 ; et chez Dumouties, fabricant d'instrumens de physique, rue du Jardinet, n. 12.

mais souvent trop exclusivement historiques, ils n'entrent pas assez dans les détails des recherches et ne s'attachent qu'aux résultats.

M. Izarn, évitant à-la-fois et l'un et l'autre excès, a composé son ouvrage de manière à réunir les deux espèces d'avantages que je viens d'exposer; en sorte qu'il a fait, comme il le dit, et *une Histoire et un Traité pratique du galvanisme*. Il ne s'est pas contenté d'exposer sommairement et par ordre de dates les résultats des travaux des galvaniciens, il est entré dans les détails des expériences, de manière à ce que le lecteur puisse les exécuter. Il a eu aussi le soin de rendre la description des instrumens très-facile à saisir, à l'aide d'un grand nombre de figures fort bien gravées; enfin, en répétant lui-même ces expériences, il a plusieurs fois trouvé l'occasion d'y ajouter des réflexions, des observations, et quelquefois des découvertes qui répandent plus ou moins de jour sur les objets qu'il traite.

Il a divisé son ouvrage en sections.

Dans la première, après avoir fait sentir que les phénomènes galvaniques ont dû se manifester depuis que la matière existe, toutes les fois que le concours des circonstances nécessaires à leur production a eu lieu, il prouve au moins que ces phénomènes avoient été apperçus avant Galvani. Il cite à l'appui de son assertion les expériences de Sulzer et de Cotugno. Le premier dans sa Théorie générale du plaisir, publiée en 1767, rapporte comme un fait très-connu, pour défendre les principes qu'il adopte sur les sensations, l'expérience suivante : une lame d'argent et une lame de zinc étant placées, l'une sur la langue et l'autre dessous,

Manuel du galvanism.

on n'éprouve que la sensation d'un corps étranger et poli appliqué sur cet organe ; mais si l'on fait toucher les deux lames par l'extrémité qui n'étoit séparée que par l'air, en les laissant toujours toucher à la langue par l'autre bout, on éprouve à l'instant du contact une saveur d'autant plus piquante, que les métaux se trouvent plus éloignés l'un de l'autre dans cette série : or, argent, cuivre, fer, étain, plomb, zinc. Ce fait, ajoute M. Izarn, demeura long-tems oublié dans l'ouvrage de Sulzer.

Cotugno, célèbre anatomiste de Naples, dit (Journal Encyclopédique de Bologne, année 1786) qu'un de ses élèves, se sentant blessé au bas de la jambe, y porta la main, et prit une souris qui le mordoit. L'ayant aussitôt étendue sur la table pour la disséquer, il fut très-surpris, en touchant avec son scalpel le nerf diaphragmatique de l'animal, d'éprouver une commotion électrique assez forte pour lui engourdir la main. C'est ce phénomène apperçu par Cotugno qui donna lieu aux recherches de Vassali ; recherches que celui-ci publia en 1789, et qui l'amenèrent à conjecturer que la nature avoit des moyens particuliers pour retenir et conserver l'électricité accumulée dans quelque partie du corps animal, afin de s'en servir au besoin.

Mais tous ces apperçus, tous ces traits de lumière étoient oubliés lorsque Galvani, par un hasard dont nous avons déjà rendu compte, observa pour la première fois les faits qui ont été la source de sa belle découverte.

L'auteur rapporte ensuite la série des expériences faites par Galvani. Il assure que la manière de préparer

les

es grenouilles influe beaucoup sur l'intensité des effets galvaniques que l'on obtient; il s'est convaincu surtout qu'il faut répandre, en les préparant, le moins de sang possible; parce que, si les mains en reçoivent, il est difficile qu'on ne salisse les cuisses de la grenouille dans les manipulations nécessaires; et alors les contractions sont considérablement diminuées.

M. Izarn, par une suite d'expériences qu'il rapporte, s'est aussi convaincu que le conducteur appliqué sur les nerfs de l'animal, conducteur que Galvani regardoit comme indispensable à l'opération, ne fait qu'augmenter les effets; il a obtenu des contractions même assez fortes sur des grenouilles éloignées de toute espèce de conducteur.

A mesure que l'on faisoit des progrès dans le galvanisme, l'on en perfectionnoit également les moyens d'étude. Les méditations des physiciens s'accordoient avec leurs expériences pour multiplier les instrumens en proportion des besoins. Volta apprécia le premier la condition sans laquelle on n'avoit jamais obtenu d'effets galvaniques, l'hétérogénéité des deux substances: c'est en partant de ce principe qu'il parvint à la découverte et au perfectionnement de son électromoteur. Indiquer avec exactitude et précision la série d'expériences par lesquelles Volta arriva à la construction de cet instrument; décrire les deux appareils qu'il construisit d'après les mêmes principes, et la manière de s'en servir; telles sont les matières de la section deuxième. Je n'entrerai point dans les détails des objets de cette section; outre qu'ils sont généralement connus des physiciens, ils me paroissent encore peu susceptibles d'analyse. J'observerai seulement avec M. Izarn,

Manuel du galvanism.

qu'il est très-difficile de rencontrer un électromètre exact et régulier ; il faut un tems bien favorable, un bon instrument, et les plus grands soins pour l'avoir à l'état naturel lorsqu'on veut opérer. M. Izarn indique les moyens de s'assurer de l'instrument : « l'électromètre, dit-il, étant placé sur un support, de manière qu'on n'ait plus à le remuer, je prends un bâton de cire frotté très-légèrement, et je l'approche lentement du bouton de l'électromètre, en tenant les yeux fixés sur les pailles. Aussitôt que je les vois s'écarter j'éloigne le bâton que je présentois, et les paillettes retournent l'une vers l'autre sans se toucher. Je répète la même opération avec un tube de verre, et si j'obtiens absolument le même effet, je me tiens pour assuré que mon électromètre est dans l'état convenable. Toutes les fois qu'on le trouvera dans ces dispositions on peut répéter l'expérience de Volta, et l'on doit compter sur le succès ».

Dans la section troisième, l'auteur fait connoître les résultats des nombreuses expériences tentées sur l'électromoteur de Volta ; il divise les effets des divers appareils en physiques, en chimiques et en physiologiques. Arrêtons-nous à cette dernière classe ; c'est-à-dire aux effets physiologiques, comme plus directement relatifs à notre but.

Les appareils propres à l'examen des effets physiologiques de l'électromoteur sont les suivans :

1°. On place auprès de l'électromoteur un vase contenant une dissolution de muriate de soude, ou mieux encore de muriate d'ammoniaque, et deux cylindres de métal.

On plonge les deux mains dans cette dissolution ;

après les avoir bien mouillées, sur-tout à la partie interne, on prend dans chacune un des cylindres métalliques ; on appuie d'abord celui de la main gauche sur le bouton de la plaque inférieure, l'on touche ensuite avec celui de la main droite le bouton du disque.

Au moment du contact, on éprouve une sorte de commotion moins sèche, moins instantanée que celle de la bouteille de Leyde, qui est la seule que l'on puisse lui comparer. En renouvelant le contact, le phénomène recommence avec une intensité croissante et décroissante successivement, et par degrés ; au lieu que dans les effets de la bouteille de Leyde, il n'y a que deux commotions ; encore la seconde est-elle très-peu sensible, si on retouche le bouton aussitôt après avoir reçu la première.

2°. L'auteur décrit aussi l'appareil à l'aide duquel on peut soumettre à l'action galvanique des parties du corps isolément. Pour cela on prend deux pinces de cuivre arrondies à leur sommet, et adaptées chacune à un manche de verre, en sorte qu'elles puissent être serrées par un anneau à la manière d'un porte-crayon ; on prend aussi deux fils de laiton, terminés d'un côté par un crochet, et de l'autre par un très-petit bouton : ces deux fils doivent être l'un et l'autre aussi forts que peut le permettre la flexibilité qui leur est nécessaire pour en mouvoir aisément l'extrémité.

Lorsqu'on veut exposer à l'action galvanique une partie quelconque d'un animal vivant ou mort, on fixe les deux fils métalliques par leur crochet, l'un au bouton de l'électromoteur, et l'autre au crochet de la double plaque. On met chacun de ces fils dans les pinces à la distance convenable pour l'exten-

sion que l'on se propose de leur donner; on prend de chaque mainune pince par son manche isolant; et l'on place les deux boutons des fils métalliques de manière que la partie que l'on se propose de galvaniser se trouve entre les deux.

M. Izarn rend compte des effets de ce dernier appareil ainsi qu'il suit :

« 1°. Ces deux boutons (les deux boutons des fils métalliques), placés sur différentes parties nerveuses et musculaires d'un animal récemment disséqué, font contracter les muscles auxquels ces parties appartiennent, et produisent des mouvemens d'autant plus forts, que l'appareil électromoteur contient un plus grand nombre de couples.

» 2°. Ces deux boutons, placés sur la langue d'un homme vivant, lui font éprouver une saveur plus ou moins sensible, suivant la force de l'appareil, le diamètre, et même la qualité des fils. Si l'on s'arrête sur ces sensations pour déterminer l'espèce de saveur, on trouve que celle de l'un des fils est acide, tandis que celle qui est l'effet du contact de l'autre a quelque chose d'alcalin. Si l'on veut répéter souvent cette expérience, il est prudent de se servir d'un fil d'argent ou de platine, dont l'oxidation, étant plus lente et moins nuisible, laisse moins à craindre pour les effets secondaires qui pourroient résulter d'un grand nombre de ces contacts.

» 3°. Si le nerf optique, ou quelqu'une de ses ramifications se trouve dans la partie comprise entre les deux boutons, l'on éprouve une sensation que l'on ne peut mieux désigner que par le mot d'*éclair galvanique*.

» Ritter et après lui plusieurs autres physiciens ont observé que l'œil, en contact avec l'un des deux conducteurs, éprouvoit la sensation d'une flamme rougeâtre; tandis qu'il éprouvoit celle d'une flamme bleue, lorsque l'œil étoit en contact avec l'autre conducteur.

» 4°. Si l'on place ces boutons dans l'une et l'autre oreille, on éprouve un bourdonnement et comme un bruit sourd qui peut devenir très-fatigant, et que Volta ne jugea pas convenable de prolonger trop long-tems. Grapengiesser a observé que le bouton qui part du premier disque, excite un ébranlement dans l'organe auquel il correspond avec des irradiations marquées; tandis que l'autre occasionne une douleur pungitive.

» 5°. L'un des deux boutons étant en contact avec la membrane des narines, si l'on touche avec la main l'autre fil ou la double plaque de l'appareil, on éprouve dans le nez une douleur lancinante insupportable, et une forte envie d'éternuer. Si c'est, au contraire, l'autre bouton que l'on introduit dans les narines, et que l'on touche avec la main le bouton de l'appareil, on éprouve dans le nez une douleur pungitive.

» En général, chaque organe et chaque partie du corps vivant, que l'on placera ainsi entre les deux boutons de ces fils conducteurs, éprouveront des sensations relatives à leurs fonctions et à leur excitabilité. Je m'écarterois beaucoup trop de mon but, si je détaillois ici tous les effets de ce genre qui ont été publiés par ceux qui s'occupent de l'application du galvanisme à l'économie animale, et sur-tout par les médecins allemands. Ma tâche étoit de décrire les moyens de

Manuel du galvanism.

les obtenir ; mais j'ai cru devoir appeler l'attention des physiciens sur cette différence remarquable entre presque tous les effets des deux extrémités de l'électromoteur. Je la leur présente comme le fil que ne doivent jamais abandonner ceux qui veulent parvenir à des notions plus satisfaisantes que celles que nous avons jusques ici, sur la véritable cause, non-seulement des effets galvaniques, mais encore des phénomènes électriques ».

L'auteur a suivi le même plan dans le reste des sections dont son ouvrage se compose : je ne pousserai pas plus loin mon analyse, attendu que dans chaque section ce sont toujours des expériences, dont les procédés, les résultats et les effets se trouvent indiqués avec tant de concision, qu'il faudroit copier chaque article en entier pour en rendre compte. Je finirai en observant que, pour un Manuel du galvanisme, le mode de rédaction qu'a adopté l'auteur n'est peut-être pas assez élémentaire. La lecture de son livre exige quelques connoissances galvaniques, souvent même assez approfondies : il est sur-tout indispensable, pour le lire avec fruit, de bien posséder la nomenclature de cette partie de la physique expérimentale.

F. J. Double, M. M.

Discours sur les progrès futurs de la science de l'homme, prononcé dans l'Ecole de Médecine de Montpellier, le 20 germinal an XII ; par CH. L. DUMAS, *professseur d'anatomie et de physiologie, etc.* (1).

Sur les progrès futurs de la scien. de l'homm.

Le discours dont je vais rendre compte, a été prononcé à l'occasion de l'inauguration solemnelle de l'amphithéâtre d'anatomie que le ministre Chaptal a fait nouvellement construire dans l'Ecole de Montpellier. L'orateur, M. Dumas, après avoir parlé rapidement de l'entier abandon dans lequel s'est trouvée pendant long-tems l'université de Montpellier, et de la protection qu'elle reçoit aujourd'hui du Gouvernement, ne peut s'empêcher d'aller au-devant de l'influence heureuse que ne sauroient manquer d'avoir sur la science de l'homme ces bienfaits et ces encouragemens. Il a en conséquence entrepris de tracer le tableau des changemens avantageux que l'avenir promet aux sciences physiologiques et médicales; d'annoncer les progrès qui leur sont réservés chez les générations futures, et que l'état de nos connoissances actuelles semble leur assurer; d'exposer ensuite le concours des causes et des circonstances favorables qui doivent influer sur les progrès futurs de ces sciences pour les accélérer ou les étendre; de faire enfin sentir l'espèce de liaison qui existe entre le perfectionnement possible

(1) In-4°. 100 pages. Montpellier an XII, chez Tournel père et fils, rue de l'Aiguillerie, n. 43.

Sur les progrès futurs de la science de l'homme.

de la médecine et celui, non moins probable, du genre humain ; de prédire les influences que les améliorations de l'une auront peut-être sur les destinées de l'autre ; et d'intéresser ainsi tout le monde aux succès d'une science qui n'est étrangère à personne, par le bien universel et les avantages illimités qu'elle pourra produire.

L'accroissement progressif des lumières en général, leurs révolutions et la série naturelle qui enchaîne leurs principales vérités, sont dans l'histoire des connoissances humaines une preuve irréfragable de la perfectibilité indéfinie de l'homme. Mais quand bien même on accorderoit à quelques philosophes que le principe de cette perfectibilité ne peut s'étendre à toutes nos facultés, du moins n'est-il pas permis de douter qu'on n'en puisse faire une application incontestable à la marche et à l'avancement des sciences dont l'observation et l'expérience sont les bases. Or, comme le dit M. Dumas, « la médecine ne s'occupe que de connoissances capables de s'améliorer ; et tout paroît y être disposé déjà pour tendre vers la plus grande perfection possible. . . . . Mais, pour juger l'étendue et la nature des changemens dont elle est susceptible, pour mesurer ce que les siècles doivent y ajouter de perfection, il faut remonter à son état antérieur, et voir ce qu'elle fit dans les âges précédens ».

Ici l'orateur parle des premières époques de la science. Les mœurs simples et la vie sobre et uniforme des peuples ; l'étonnement et la crainte qu'inspirèrent les premiers symptômes, et les idées superstitieuses qu'on y attacha, idées telles que l'on regardoit les maladies

comme des effets de la colère des Dieux, et que l'on craignoit de s'armer contre eux en attaquant les maux qui se présentoient; les fausses théories qu'enfantèrent d'abord l'ignorance et la crédulité, et puis les dogmes erronés des premiers philosophes; l'asservissement à l'autorité des maîtres; l'esprit dominateur des sectes sont autant d'obstacles qui, dans le principe, s'opposèrent fortement aux progrès de la science et à la naissance, aussi bien qu'à la propagation de la vraie doctrine médicale. Mais ces obstacles même, qui n'empêchèrent cependant pas entièrement la médecine de faire quelques progrès, servent de preuves au système de la perfectibilité présumable de l'art. Si on l'a enrichi en effet d'améliorations utiles, lorsqu'on n'avoit à suivre que des méthodes vicieuses; que sera-ce avec les méthodes perfectionnées dont on commence à faire usage, avec la multitude de faits nombreux et bien observés que l'on recueille, avec les recherches importantes auxquelles on se livre, enfin avec les précieuses découvertes qui en sont la suite?

Sur les progrès futurs de la scien. de l'homme.

« Un autre motif aussi puissant de confiance et d'espoir s'établit sur les erreurs déjà commises par nos prédécesseurs, dont les tentatives inutiles instruiront nos descendans à mieux faire. Il y auroit de la présomption et de la témérité sans doute à nous promettre plus de succès qu'ils n'en ont obtenus eux-mêmes, s'ils avoient employé la bonne méthode et suivi la véritable marche. Alors nous trouverions dans l'exemple de leurs efforts infructueux une cause réelle de découragement et de défiance. La perte du tems passé deviendroit la mesure de celui que nous serions condamnés à perdre encore. Elle seroit pour nous un sujet d'affliction et de

Sur les progrès futurs de la scien. de l'homm.

désespoir. Le souvenir de ce qu'on auroit vainement tenté laisseroit à peine une place au sentiment de ce que nous pourrions entreprendre «.

« Mais comme ceux qui se sont autrefois appliqués à l'étude de la science de l'homme ont pris une mauvaise route, et que leur manière de la traiter a presque toujours été incertaine ou défectueuse, l'inutilité de leurs travaux, la foiblesse de leurs progrès ne doivent pas plus nous décourager que nous surprendre. Les fautes qu'ils commirent seront désormais évitées, on n'aura plus les mêmes écueils à craindre ; et tout ce qu'ils ont épuisé de fausses combinaisons et de grandes erreurs n'infectera plus avec le même danger les siècles à venir ».

L'auteur ramène à cinq chefs principaux les objets des améliorations dont les sciences physiologiques et médicales sont susceptibles :

1°. La destruction des préjugés et des erreurs qui restent encore sur plusieurs points de la science de l'homme ;

2°. La stabilité des bases sur lesquelles se fonde toute sa certitude ;

3°. Les progrès relatifs de nos connoissances dans chacune de ses divisions ;

4°. La réunion systématique de toutes les parties qui en forment l'ensemble ;

5°. Enfin le perfectionnement réel de la médecine pratique.

Il observe avec raison, que déjà l'esprit de critique et d'analyse introduit dans l'étude de la médecine a détruit une foule de préjugés et d'erreurs qui en retardoient la marche : c'est ainsi que quelques parties

du corps animal, auxquelles on refusoit généralement la faculté d'être sensibles parce qu'on ne les avoit pas soumises à un assez grand nombre de stimulus, et que sur-tout on ne les avoit pas examinées dans leurs différentes circonstances d'âge, de climat, de sexe, de tempérament, et particulièrement de maladie, considérées aujourd'hui avec plus de soin, sont regardées comme jouissant à leur manière de la sensibilité : c'est ainsi que l'opinion des anciens, qui fixoient dans l'action du cœur et dans le mouvement circulatoire du sang la cause première, essentielle et unique de la vitalité, a dû céder aux expériences qui ont prouvé que l'on peut soustraire le cœur à différens animaux sans qu'ils cessent de vivre, ainsi qu'aux observations qui constatent que quelques hommes suspendent ou accélèrent à volonté, sans se nuire, l'action et les mouvemens de cet organe, etc., etc.

Sans doute la médecine n'atteindra jamais la certitude des sciences physiques et mathématiques; il est évident que les objets dont elle s'occupe n'en sont pas susceptibles. Le médecin ne peût donc se diriger que par un ensemble de probabilités d'autant plus sûres, qu'elles seront plus exactes et plus nombreuses : le résultat de ces probabilités fournit une certitude complète, s'il est extrait d'un ensemble suffisant de données; tandis qu'il se borne à de simples conjectures, s'il n'est que l'expression de quelques observations isolées. Pour fournir des exemples de chacun de ces deux genres de résultats des calculs de probabilités, M. Dumas cite, comme appartenant au premier, à celui qui obtient une certitude complète, le caractère des maladies attachées à quelques constitutions de l'air;

Sur les progrès futurs de la scien. de l'homm.

l'impression stimulante des vésicatoires ; l'efficacité du quinquina dans les fièvres intermittentes ou rémittentes pernicieuses, etc. qui sont devenus autant de lois fondamentales et de principes constans de la science. Il rapporte au deuxième ordre de résultats, à celui qui se compose de simples conjectures plus ou moins vraisemblables, la probabilité que l'on obtient sur l'action de certaines causes pour produire une maladie, sur l'efficacité de certains remèdes pour la guérir, sur l'effet de certains préservatifs pour l'empêcher, etc. En multipliant les observations, en les dégageant de tout ce qu'elles ont de vague ou de faux, en soumettant ces mêmes faits à une bonne analyse, en les rapprochant les uns des autres par une logique sévère, il n'est pas douteux que l'on n'augmente beaucoup le nombre des principes qui réunissent les avantages de la certitude complète ; que l'on ne parvienne ainsi à faire faire à la science des progrès même assez rapides ; et qu'on ne l'amène insensiblement au plus haut degré de certitude que l'on puisse obtenir. C'est par une méthode semblable que les Newton, les Kepler, les d'Alembert, les Lalande, les Laplace, les Herschell, sont arrivés à fixer comme ils l'ont fait le système des connoissances en physique générale et en astronomie.

L'orateur entre ensuite dans les détails des améliorations dont lui paroît susceptible chacune des branches de la science de l'homme.

Il trouve que l'anatomie est poussée pour ainsi dire au *summum* de sa perfectibilité, et que le fonds de ses recherches utiles est comme épuisé. Il pense que, si elle fait des progrès ultérieurs, ce ne sera guère

que lorsqu'on aura inventé de nouveaux procédés et des instrumens plus parfaits, à l'aide desquels on parviendra, s'il est possible, à rendre les dissections plus délicates et plus minutieuses.

Sur les progrès futurs de la science de l'homme.

Il est cependant quelques points de vue sous lesquels on peut envisager les progrès présumables de l'anatomie; il existe des branches dans lesquelles on avancera encore : ce sont 1°. l'anatomie pathologique lorsqu'elle sera mise en pratique, par des bons esprits exempts de toute prévention, notamment dans les lésions qui intéressent directement quelques parties organiques de l'économie animale, et sur des sujets chez lesquels on aura préalablement suivi avec exactitude la marche et les progrès de la maladie antécédente;

2°. L'anatomie comparée, qui ne doit pas s'entendre seulement de l'examen comparatif des mêmes parties dans plusieurs espèces différentes, mais encore de la comparaison de nos organes entr'eux; comparaison qui devra être faite chez le même individu, et chez plusieurs individus de la même espèce, différens cependant plus ou moins par l'âge, par le sexe, par le tempérament, etc. :

3°. L'anatomie des systêmes; « une des choses que l'anatomie parviendra sans doute à connoître un jour, est l'ordre ou l'arrangement dans lequel les parties organiques se mêlent et se disposent pour former les divers genres de structure qui donnent les tissus propres à chaque systême d'organes. La différence réelle de ces tissus, la fixation de leur nombre et de leurs limites, la distinction des systêmes d'organes auxquels ils appartiennent; voilà des objets essentiels qui offrent encore de nombreuses incertitudes, et sur lesquelles l'avenir arrêtera nos idées ».

Sur les progrès futurs de la scien. de l'homm.

interruption, s'élève graduellement des objets simples aux objets les plus composés ».

« Une méthode de classification naturelle seroit donc aussi le degré le plus éminent auquel la science des maladies pût arriver. Nous en approcherons d'autant plus que, réunissant un plus grand nombre de maladies par des affinités communes, les rapports naturels de similitude ou de dissemblance que nous saurons exister entr'elles, donneront un fondement solide à leur division. Pour atteindre ce but difficile, on épuisera la description des maladies, on approfondira leur histoire, on recherchera toutes les circonstances de leur production, on rassemblera tous leurs caractères. Mais il faut éviter pour cela de suivre quelques fausses apparences, d'obéir à des préventions trompeuses, d'accommoder la classification des maladies à telle ou à telle hypothèse imaginée sur leurs causes, de les diviser et subdiviser à l'infini, de surcharger le tableau nosologique, de lui donner pour base les principes d'une science étrangère dont les variations entraîneroient sa chûte, de confondre les affections symptomatiques avec les maladies primitives, de placer les genres dans les espèces, et de choisir des espèces pour composer des genres ».

La thérapeutique et la matière médicale devront naturellement suivre la même marche : plus de régularité dans les méthodes de traitement ; les connoissances plus détaillées des remèdes ; les propriétés physiques et chimiques des médicamens mises en parallèle avec les propriétés organiques et vitales de l'économie animale ; leur action sur les forces vitales et sur les causes des maladies mieux déterminées ; l'art de les préparer,

de

de les combiner et de les administrer perfectionné par la chimie ; telles sont les principales bases des améliorations à introduire dans la partie de l'art de guérir qui a pour objet la manière générale de traiter les maladies, et le choix particulier des moyens curatifs appropriés.

Sur les progrès futurs de la scien. de l'homm.

On voit comment les progrès de chacune des branches de la science influeront nécessairement sur l'avancement des autres, sans compter tout ce que feront pour leur commune amélioration l'uniformité des méthodes, des plans ; et l'unité de la doctrine appliquée à toutes ensemble. Ces changemens devront encore avoir pour résultat une révolution favorable dans le langage : on ne tardera sans doute pas à faire disparoître de la nomenclature médicale les dénominations vagues et insignifiantes, les termes plus ou moins équivoques par les nombreuses significations qu'on leur a données, les expressions fausses et obscures qui, avouons-le, composent la presque totalité de notre langue. « Il suffira, pour opérer cette réforme (celle du langage), d'employer toujours les mêmes signes pour peindre des objets semblables ; de ne jamais donner des acceptions différentes aux mêmes mots, ni la même acception à des mots différens ; de ne leur attacher que des idées claires et distinctes ; de proscrire tous ceux qui n'ont aucune signification précise ; de fixer invariablement la valeur absolue et la valeur relative de chacun ; d'exclure les termes qui n'ont d'autre fondement que les applications ou les allusions forcées des choses qu'ils expriment ; de les puiser dans l'étude de la science même ; de les assortir à son génie propre, à son caractère particulier ; et de lui composer ainsi un langage

uniforme qui s'accorde parfaitement avec le système des vérités qu'elle embrasse ».

Sur les progrès futurs de la scien. de l'homme

A mesure que l'on fera marcher plus rapidement les progrès indiqués pour chacune des parties de la médecine spéculative, on doit s'attendre à des améliorations analogues dans la médecine clinique, qui n'est que l'application raisonnée de la première, ou, comme le dit M. Dumas, le résultat combiné de la théorie : et dans les bons esprits, le souvenir des préceptes se lie toujours d'une manière plus ou moins étroite à l'idée de la pratique.

Déjà quelques-unes des améliorations signalées ont été le fruit des travaux du siècle qui vient de s'écouler; et l'on ne sauroit méconnoître dans la disposition actuelle des esprits, ainsi que dans la situation où se trouvent toutes les sciences, les plus grands préparatifs aux changemens nécessaires pour porter la médecine au plus haut degré de perfection possible. Les progrès de la philosophie universelle; l'application heureuse, mais sagement bornée, des sciences physiques et chimiques; l'avancement de ces mêmes sciences; la distribution plus générale des lumières que ne sauroit manquer de produire l'ardeur avec laquelle on recherche aujourd'hui l'instruction; les additions et les réformes aussi utiles que nombreuses introduites dans l'enseignement médical, sont autant de motifs qui, en jetant de la faveur sur l'étude de la science de l'homme, l'aggrandiront, décideront ses progrès, commenceront et compléteront son perfectionnement.

« Depuis que la fin et le but de la science de l'homme sont mieux déterminés, nous ne la voyons pas comme autrefois marchant à l'aventure, n'attendre tous

progrès que du tâtonnement et du hasard. On sait au juste ce qu'elle possède, ce qui lui manque, ce qu'il faut y corriger, ce qu'elle a besoin d'acquérir. Cette disposition heureuse est encore une des choses capables de contribuer à son perfectionnement futur ».

Sur les progrès futurs de la science de l'homme.

D'un autre côté, quelle influence n'auront pas les progrès de la science de l'homme sur la destinée, sur l'amélioration de l'espèce humaine, sur sa constitution et sur l'exercice de ses facultés physiques et morales ? Les applications des sciences physiologiques et médicales sont immenses ; elles se rapportent à presque toutes nos connoissances : on les retrouve dans les abstractions profondes de la métaphysique, comme dans les démonstrations rigoureuses de la physique ; dans l'analyse des opérations de l'entendement, ainsi que dans l'histoire des fonctions animales ; dans l'établissement des maximes de la morale, aussi bien que dans les institutions de la politique..... « Est-il déraisonnable après cela de supposer, comme l'a fait un philosophe (Condorcet), dont la proscription n'arrêta point le cours de ses pensées utiles, que les progrès futurs de la médecine détermineront dans la nature de l'homme et dans les forces de l'espèce humaine un degré de perfectionnement indéfini qui, posant des limites plus étroites à la nécessité de mourir, éloigne de plus en plus le terme moyen où la faculté de vivre doit naturellement cesser ».

M. Dumas a terminé son discours par quelques considérations relatives à la cérémonie de l'inauguration de l'amphithéâtre d'anatomie. Placé au milieu d'une Société illustre qui a déjà tant fait pour la gloire et les progrès de l'art, et au sein d'une Ecole qui a créé un

Sur les progrès futurs de la scien. de l'homm.

si grand nombre de médecins célèbres, on doit lui savoir gré d'avoir signalé ainsi, non-seulement à l'Ecole à laquelle il appartient, mais encore aux médecins de toutes les nations, les lacunes de la science, et les moyens de les remplir. Ce fut sans doute une pensée bien heureuse, que d'indiquer ce qui restoit encore à faire pour les progrès de la science (1); mais combien elle est au-dessous de la conception hardie qui a pour but d'aller au-devant des découvertes réservées aux générations futures, d'en tracer les routes, d'en assigner les moyens, et d'en prévoir les résultats.

F. J. Double.

Traité des fièvres pernicieuses intermittentes; par J. L. Alibert, *médecin de l'hôpital Saint-Louis* (2).

Sur les fièv. pernicieus. intermitt.

Le travail de M. Alibert sur les fièvres intermittentes, qui n'étoit d'abord qu'une assez courte Dissertation, a pris successivement, dans les trois éditions qui en ont paru, de tels accroissemens, qu'il forme aujourd'hui un Traité complet sur ce genre de maladies. Le compte que nous avons rendu de la 2e. édit.,

---

[1] Cette idée a été déjà mise en pratique dans les *Desiderata medica* publiés par différens auteurs.

[2] Troisième édition, revue, corrigée et augmentée, 1 vol. in-8°. Prix 5 fr. 50 c., et 7 fr. franc de port par la poste. A Paris, chez Crapart, Caille et Ravier, libraires, rue Privée St.-André-des-Arcs, n. 12.

tom. XII, pag. 1 de ce Journal, suffira pour faire connoître le plan, la marche et la doctrine de l'ouvrage ; nous n'aurons donc à indiquer ici que les principales augmentations que l'auteur y a faites dans la troisième édition. Parmi ces augmentations, qui ajoutent toutes plus ou moins d'intérêt à ce traité, nous choisirons celles qui se rapportent à de nouvelles variétés de fièvres intermittentes pernicieuses que M. Alibert a recueillies dans divers auteurs, et dont il a eu occasion de vérifier les observations ; telles sont les fièvres intermittentes pernicieuses catarrhale, ictérique, exanthématique, etc.

Sur les fièv. pernicieus. intermitt.

Fièvre pernicieuse intermittente catarrhale.

« Cette fièvre avoit été observée avant moi par Comparetti ; les symptômes par lesquels elle est spécialement caractérisée, sont la rougeur de la face et des yeux, de la gorge, avec une toux sèche qui augmente le soir ; la douleur de tête jointe à celle de la poitrine et du dos, avec dépravation de l'organe du goût ; le pouls est vibrant et prompt, la respiration irrégulière, etc., etc. Pour la mieux faire connoître, consignons ici l'observation suivante : l'individu qui en est l'objet, étoit âgé d'environ vingt-un ans, d'un tempérament bilieux sanguin, d'une habitude de corps médiocre, d'une fibre molle, quoique très-exercée, et très-enclin à suer. Il avoit éprouvé des rhumes très-fréquens ».

» Vers la fin d'août, en 1791, après une marche très-rapide, qui produisit une sueur très-copieuse, il commença à se sentir mal ; la fièvre survint avec une douleur de tête qui se manifestoit principalement vers

Sur les fièv. pernicieus. intermitt.

le soir, et duroit toute la nuit. Le matin, le malade suoit, et la douleur se dissipoit. Ce ne fut que le septième jour de cette fièvre qu'il survint une toux sèche : le malade prit de l'huile de graine de lin, et continuoit de vaquer à ses affaires, observant toujours le même genre de vie ; mais bientôt les symptômes s'aggravèrent, au point qu'il fut forcé de s'aliter.

» Le premier jour que Comparetti le visita, il le trouva avec une toux très-incommode, une respiration laborieuse, une douleur fixe vers le milieu du sternum, une autre plus forte encore aux lombes, avec un pouls fréquent et plein. On pratiqua une saignée du bras ; le malade fit usage de l'huile de graine de lin, et d'une boisson d'eau miellée et nitrée ».

» Le deuxième jour, comme le sang tiré étoit rouge et écumeux, et que le pouls vibroit avec force, le chirurgien ouvrit la veine du pied. Il y eut plusieurs évacuations alvines ; l'urine étoit rouge et peu abondante ; la fièvre s'exaspéra vers le soir, avec une chaleur incommode, une toux fréquente, et une douleur inégale ; et pendant la nuit, qui fut assez inquiète, il y eut un peu de transpiration ».

» Le troisième jour, il prit la casse avec le tartrite acidule de potasse, qui procura plusieurs déjections de matière liquide ; mais la même fièvre persistoit avec une légère rémission ; il y avoit une toux incommode et sèche, une sueur inégale ».

» Le quatrième jour au matin, il prit quatre-vingt-seize grammes (trois onces) d'huile, sans soulagement de la douleur et de la toux. L'huile n'ayant

produit aucune évacuation dans le cours de la journée, mais une chaleur très-grande se manifestant, le malade prit, de son propre mouvement, trente-deux grammes (une once) de casse, d'où résultèrent pendant la nuit des évacuations copieuses ».

Sur les fièv. pernicieus. intermitt.

» Le cinquième jour, il y avoit un peu de rémission de la fièvre, la toux persistant toujours et revenant très-fréquemment ; il n'y eut pas de sueur. On continua l'usage de l'hydromel nitré. La fièvre s'exaspéra le soir ; le malade passa une nuit très-inquiète ».

« Le sixième jour, la toux se calma, la sueur reparoissant de nouveau : le pouls devint très-foible, mol ; le malade eut quelques envies de vomir, la diarrhée se manifestant de nouveau sans soulagement vers le soir ; le changement du pouls et de la toux, et quelques autres symptômes indiquèrent qu'on devoit recourir le plutôt possible au quinquina ».

» Dans la matinée du septième jour, il y avoit une rémission bien remarquable ; toute douleur étoit cessée, la toux avoit disparu, l'élévation du ventre étoit modérée. Le malade rendoit des matières liquides et noires ; l'urine étoit terne, point de chaleur, une légère moiteur. Mais bientôt après, la fièvre s'éleva avec beaucoup d'oppression à la région précordiale, et embarras à l'estomac ; les extrémités se refroidirent ; les sens s'affaissèrent ; les convulsions les plus fortes se développèrent ; le pouls devint petit, fréquent, irrégulier, la peau froide et pâle ; la face livide, les yeux saillans et tournés de travers, larmoyans, la bouche étroitement fermée, et quelques attaques de hoquet. On essaya, mais vainement, de faire avaler une mixture cordiale ; on fit prendre du quinquina en lavement ; on en fit des fomentations sur toutes les parties.

Sur les fièv. pernicieus. intermitt.

Après qu'il eut pris neuf lavemens, il évacua par l'anus ; les convulsions se calmèrent, mais l'assoupissement persista ».

» Le huitième, jour il prit une cuillerée de mixture, faite avec la confection alkermès, dissoute dans l'eau de cerise noire, avec quelques gouttes de liqueur anodyne minérale. Les convulsions cessèrent, le hoquet et l'assoupissement persistant. On continua à administrer des lavemens pendant la journée ».

» Le neuvième jour, le hoquet devint plus rare, le coma moins profond ; quelques excrétions alvines. Même traitement ».

» Le dixième jour, on avoit donné dix-huit lavemens ; on réussit à faire prendre une mixture avec le kermès minéral et le camphre. Ce remède diminua l'assoupissement. On put ensuite administrer quelques doses de quinquina par la bouche ».

» Le onzième jour, après avoir passé une bonne nuit, le malade se trouvoit le matin dans une meilleure disposition ; et le soir, il commença à recouvrer ses facultés intellectuelles ; les évacuations s'effectuoient ; celles du ventre étoient cependant très-peu copieuses ; les mouvemens devinrent libres et faciles. Il passa une bonne nuit ».

» Le douzième jour, le matin et le soir, il prit le quinquina en poudre, dissous dans l'eau. On lui donna fréquemment des alimens très-nutritifs. Les forces se ranimoient de plus en plus ; le pouls prenoit plus de force, devenoit moins mol et plus égal : les excrétions devinrent naturelles ».

» Le treizième jour, la fièvre cessa, le pouls devint moins fréquent, plus vibrant et parfaitement égal ;

l'appétit se réveille. On continua l'usage du quinquina ».

Sur les fièv. pernicieus. intermitt.

» Le dix-septième jour, le malade avoit recouvré presque toutes ses forces ; il fit encore usage d'une décoction d'herbes amères ».

» Le vingtième jour, il reprit toutes ses fonctions ordinaires ; il n'y eut pas de récidive ».

Fièvre pernicieuse intermittente exanthématique.

« M. Comparetti donne un exemple de cette fièvre, qui mérite d'être conservé. Dans le mois d'octobre de l'an 1789, une dame âgée d'environ vingt-cinq ans, d'un tempérament sanguin, d'une habitude de corps médiocre, nouvellement mariée, éprouva des bâillemens, un sentiment d'horripilation, etc. Il survint une douleur, un resserrement à l'estomac, et quelquefois un vomissement avec soif, des convulsions dans toutes les parties ; la peau étoit froide ; pâleur, anxiétés irrégulières, soupirs fréquens ; enfin, éruption à la peau de taches rougeâtres ; ensuite il survenoit une chaleur universelle, qui calmoit la douleur interne et les mouvemens convulsifs ».

» Le troisième jour, tandis que la fièvre commençoit, Comparetti fut appelé en consultation avec le médecin ordinaire, qui n'avoit connu ni le genre, ni l'espèce de fièvre qu'il avoit à combattre. Il arriva pendant l'attaque spasmodique, à l'époque où la malade se plaignoit de la plus vive douleur, d'un resserrement à l'estomac, d'une inquiétude intérieure, avec anxiété à la région précordiale. Elle avoit le pouls petit, serré, fréquent, la face et les lèvres pâles, la peau froide. On administra aussitôt quelques cuille-

Sur les fièv. pernicieus. intermitt

rées d'eau de fleur d'orange, avec la liqueur anodine, et un peu de diascordium. Lorsque les plus graves symptômes furent calmés, les taches rouges disparurent; le pouls se développa, devint mol, ample et moins fréquent, tout mouvement convulsif ayant cessé. La chaleur augmentant graduellement, ainsi que la chaleur à la face, la sueur parut sur le déclin ».

» Il survint encore un autre accès, à l'issue duquel on s'empressa de donner le quinquina, qui fit cesser la fièvre le cinquième jour : au quinquina on joignit une décoction de plantes amères. On n'observa pas de rechûte ».

A la suite de ces nouvelles variétés de fièvres pernicieuses, l'auteur a consacré un article pour examiner ou plutôt pour consigner quelques autres variétés qui ne lui paroissent pas bien constatées. De ce nombre sont la fièvre pernicieuse, dont les paroxismes étoient spécialement caractérisés par des atteintes de paralysie qui ne se manifestoient que durant les accès, variété qui se trouve décrite dans la collection de Haller; la fièvre double-tierce pernicieuse, dont la goutte sereine formoit le symptôme dominant et caractéristique rapportée par Vacca-Berlinghieri; l'observation de M. Gaillard de Poitiers, observation extraite de ce Journal, tom. XII, p. 264; et enfin celle que le docteur Osiander de Gœttingue a publiée, sous le titre de *Febris puerperalis intermittens perniciosa* : celle-ci sur-tout, ainsi que l'observe M. Alibert, n'a aucun des caractères des fièvres intermittentes pernicieuses telles que nous les ont fait connoître Morton et Torti.

F. J. Double.

Lettre de M. Goguelin, *médecin à St.-Brieuc, à* M. Double, *médecin à Paris.*

Monsieur,

Sur le scorbut.

Personne plus que moi n'a de confiance dans vos connoissances médicales ; personne encore mieux que moi ne sait combien la tâche que vous remplissez tous les jours est difficile. Mais, comme vous avez cru devoir faire des observations sur nos Mémoires relatifs au scorbut, tendantes à déprécier celles qui s'y trouvent appuyées même d'une expérience multipliée et raisonnée, nous espérons que vous ne trouverez pas mauvais que nous les rappelions en faisant connoître et le système et les autorités sur lesquels les vôtres sont fondées. Sans doute, si les abonnés au Journal Général de Médecine pouvoient lire aussi nos Mémoires sur le scorbut, nous ne vous eussions pas écrit cette lettre, qui n'en est en quelque sorte qu'un extrait très-concis.

Vous dites donc, Monsieur, Journal Génér. de Méd., mois de floréal an 12, pag. 435 et suiv. : « M. Goguelin nie formellement l'existence de cette analogie (entre le scorbut et les fièvres adynamiques ou putrides). Le manque de principes mucoso-sucrés dans le chyle et la rétention de l'humeur perspirable doivent être regardés, dit-il, comme les causes déterminantes du scorbut ; les végétaux récens, et particulièrement ceux qui contiennent le plus de molécules mu-

Sur le scorbut.

coso-sucrées, en sont les remèdes les plus efficaces. Faudra-t-il, pour détruire toute la force de cet argument, observer que l'opinion de M. Goguelin, sur l'éthiologie du scorbut, est entièrement systématique, puisque les médicamens que l'on oppose avec le plus de succès au scorbut, tels que le quinquina, les acides, les plantes crucifères, le raifort sauvage, le cresson, etc., ne contiennent point ou presque point de principes mucoso-sucrés. (Certes le quinquina et les acides n'en contiennent point). Sans doute les végétaux récens, seuls, guérissent la disposition au scorbut; (vous allez, M. Double, dire qu'ils ne la préviennent même pas) ou encore le scorbut lui-même dans sa première période, lorsque cette maladie a été contractée sur mer et par suite d'une nourriture mal saine; mais ces moyens sont toujours insuffisans, quand le sorbut est confirmé. (Ne l'est-il donc point dans sa première période (1)?) Qui ne sait d'ailleurs que, dans nos villes, des personnes qui font leur prin-

---

[1] L'éloignement que nous avons pour tout ce qui est discussion polémique, devroit peut-être nous interdire toute observation sur la lettre de M. Goguelin; aussi nous déclarons que c'est pour la première et dernière fois qu'il en sera question dans le Journal. Nous ne pouvons en effet nous dispenser d'observer à M. Goguelin que nous distinguons les périodes des maladies en cinq, parce qu'aux trois généralement admises nous ajoutons la période d'imminence et la période de la convalescence. Voyez notre Dissertation sur les prodromes des maladies, Montpellier an VII, chez Martel aîné; et comme dans cette division la période d'imminence est la première, il s'ensuit que le scorbut n'est point confirmé dans la première période. [Note par F. J. D.]

cipale nourriture des végétaux (frais ou secs) n'en contractent pas moins le scorbut ». Ibid, pag. 439 : « disons seulement que malgré l'opinion de M. Goguelin, touchant l'effet spécifiquement anti-scorbutique des végétaux récens, on trouve cependant dans les formules qu'il oppose aux divers degrés de scorbut, et dans les différentes circonstances où cette maladie se présente, des médicamens qui contiennent autre chose que du mucoso-sucré. Ainsi il conseille beaucoup le quinquina, l'élixir de vitriol, la canelle, la scille, etc.». Mais, Monsieur, ces médicamens ne sont au corps muqueux sucré que des auxiliaires pour remplir des indications particulières et étrangères à la maladie, comme certains dépurans végétaux le sont au mercure, par rapport à la vérole dont il est cependant bien le spécifique en général. Sur le scorbut.

Vous dites, ibid en note : « On peut aussi compter l'air chaud et humide, quoi qu'en dise M. Goguelin, qui a voulu exclure cette cause du scorbut (1), pour avoir à combattre une analogie de moins entre les causes de cette maladie et celles des fièvres adynamiques ». Mais n'est-ce point plutôt vous, Monsieur, qui voulez avoir une analogie de plus à opposer à nos preuves multipliées? D'ailleurs ne vous attachez-vous pas plus encore à étayer la doctrine des Milman, des Brown, qu'à faire connoître nos Mémoires, couronnés cependant par l'ex-Société de médecine de Paris, qui crut sans doute qu'ils pourroient être de quelqu'uti-

[1] L'épidémie scorbutique qui a été observée en Egypte est une des preuves que nous pourrions rapporter à l'appui de notre assertion. [Note par F. J. D,]

Sur le scorbut.

lité (1). Si vous êtes l'auteur du rapport sur la Dissertation sur l'analogie du scorbut avec les fièvres adynamiques qui se trouve dans le Journ. Gén. de Méd., nivôse an XI, personne ne sera étonné de votre opinion.

Vous venez donc, Monsieur, de décéler les motifs secrets qui vous ont porté à rejeter les végétaux récens du traitement du scorbut, pour admettre à leur place le quinquina, les acides, etc., quand vous dites, ibid, floréal an XII, pag. 415 : « La nature ou l'essence de ces maladies (le scorbut et les fièvres adynamiques), leurs symptômes, leurs causes et leur traitement, annoncent bien évidemment les degrés d'analogie qui les réunissent ou les rapprochent. Ne dites-vous pas ici avec M. Jourdanet? V. Dissert. sur l'analog. du scorb. avec les fièvres adynam., pag. 98 : « La fièvre putride n'est qu'un scorbut aigu.....; le scorbut n'est qu'une fièvre putride chronique ». Nous répondons à cette découverte, pag. 33 et suiv. de nos Mém. sur le scorbut.

Sans doute, Monsieur, vous ne prétendez pas avoir prouvé l'analogie des symptômes de ces maladies dans les deux tableaux comparatifs que vous en donnez, ibid, pag. 441 et suiv.? Car dans celui du prétendu scorbut aigu, ou de la fièvre dite essentielle-

(1) Nous remarquerons que la Société Royale de médecine n'a prétendu couronner que la seconde partie du Mémoire de M. Goguelin; et que la première, celle précisément sur laquelle porte notre critique, a été explicitement exclue de la récompense accordée à l'auteur par cette Compagnie savante. [Note par F. J. D.]

ment scorbutique, vous n'y faites même pas mention des affections de la bouche. Y eut-il donc jamais de scorbut sans ces affections (1)? Vous y parlez aussi de taches, tantôt rouges, etc. Encore des taches rouges dans le scorbut! Ce tableau, fût-il celui de la fièvre scorbutique que donnent les médecins de Breslau, ne peut être reçu que par des médecins solidistes qui dénaturent assez facilement ou rejetent de même les observations qui contrarient leur système, lequel, à la voix de Sydenham et de Reusnerus, va bientôt s'obscurcir. Le premier dit, en parlant de cette maladie : *Adsunt gingivarum putrefactio, oris graveolentia, maculæ lividæ, plumbeæ, flavæ aut violaceæ* : et le dernier : *Et hæc signa sunt scorbuti pathognomonica quæ sine rei in quâ sita sunt interitû, abesse nequeant.* A quelle autorité donnez-vous, vous-même, la préférence ? Sur le scorbut.

Vous dites encore, Monsieur, que Murray a aussi observé cette fièvre scorbutique : mais quel est ce Murray (2)? Nous disons, Mém. sur le scorb., p. 32 :

---

(1) Les affections de la bouche ne sont-elles pas implicitement comprises dans cette phrase [p. 443]? « Ces mouvemens fébriles existent chez des individus qui portent des taches scorbutiques, tantôt rouges et tantôt livides sur les différentes parties du corps ». [Note par F. J. D.]

(2) L'auteur a indiqué lui-même l'endroit dans lequel Murray parle de la fièvre scorbutique ; c'est au sujet de l'observation de Benjamin Lovelay, etc. Il est vrai que Murray s'est rétracté ensuite ; mais l'observation ne reste pas moins. Je ne sais d'ailleurs pas comment M. Goguelin peut contester ici l'existence de cette fièvre ; il paroît l'avoir admise lui-même après avoir rapporté cette réflexion de Reuppe. « *Cur*

Sur le scorbut.

Lind ne crut jamais que le scorbut fut une fièvre essentiellement. Murray l'atteste en lui écrivant (V. Trad. du scorb., tom. I^e^, pag. 343 et suiv.) Plusieurs personnes furent attaquées d'une fièvre miliaire que je crus être scorbutique ; mais depuis la réception de votre dernière lettre, j'ai changé de sentiment ; je me soumets à votre décision, et je reconnois qu'il n'y a point de fièvre à laquelle l'on puisse donner ce nom »... M. Yves : « Je ne me ressouviens pas, et je ne trouve point dans mes journaux que personne ait été attaqué de la fièvre dans la dernière période du scorbut. Je conviens avec vous que cette maladie est purement chronique ».

Selon vous, Monsieur, l'air humide, froid ou chaud, est donc la même chose, comme cause du scorbut ou de la fièvre adynamique : mais comment expliquerez-vous cette analogie des contraires ? En parlant de ces causes, nous demandons, Mém. sur le scorb., pag. 33 : « Le chaud et le froid produisent-ils donc les mêmes effets » ? Ibid, pag. 17 : ce que nous dit Gaubius nous met en garde contre les apparences ; Inst. Patho. ex. 61 : *Litigandi, cavillandi, ridendi materiam nasci, quasi causa sine effectu ; hic sine causâ esse, eadem causa effectûs oppositos pro-*

---

acrimonia scorbutica cor atque vasa non irritet, et febrem producat ut multa faciunt irritantia. Elle est d'ailleurs suffisamment constatée par les observations des médecins de Breslau, par les nôtres, et par celles de plusieurs praticiens de la capitale, dont nous avons consigné les résultats dans nos comptes rendus des maladies qui règnent à Paris, et particulièrement dans ceux des deux derniers trimestres. [Note par T. J. D.]

ducere,

ducere, aut idem effectûs diversis ex causis orîri possit.

Sur le scorbut.

Les moyens de guérir le scorbut et ceux que vous recommandez vous-même dans le traitement de la fièvre adynamique auroient-ils donc de l'analogie? Certes non, Monsieur, quoi que vous en disiez : car vous contenteriez-vous de conseiller pour la cure de cette fièvre les seuls végétaux récens, sous une atmosphère pure et sèche? Ils guérissent cependant le scorbut contracté à terre ou à la mer, lorsqu'il est, sans doute, sans accidens et sans complication de fièvres qui le rendent nécessairement aigu et même contagieux, si elles sont de cette nature. Les autres moyens qui ne contiennent pas de corps muqueux sucré, et desquels nous parlons dans nos formules que nous avons dit n'être pas meilleures que celles que tout médecin peut faire, ne sont donc que de simples auxiliaires, comme nous l'avons observé plus haut. Ceux qui feront bien attention à ce qui suit, ne douteront point de ces vérités. *Dum vegetabilia dico, intelligo succulenta : habentibus enim urbibus obsessis et navibus abundantiam cerealium, pisorum, fabarum, nihilominùs scorbutus in illis sæpè sævit... Ex mirandarum curarum collectione constat illas peractas esse herbis calidis et frigidis, alkalescentibus et acidis; De-Haën.... Prima autem indicatio unde tota hujus morbi cura dependet, impletur, si ægris recens procuratur victus ex oleribus paratus;* Rouppe..... Cartheuser nous rapporte ces paroles de Bécher : *Hi ergo, cum loco salis saccharo utantur, nunquam deprehenduntur scorbuto laborare. . . . . Neque minus proficua sunt saponacea confecta quæ inter eminent saccharum*

et mel ; J. F. Bachstrom et Kramer, témoins oculaires de milliers de victimes du scorbut contracté sur terre, consultent le collège des médecins de Vienne, qui disserte et conseille bien en vain divers remèdes, le quinquina même, sans songer aux végétaux que la nature qui ne disserte point, vint enfin offrir à l'approche du printems avec abondance, aux malheureux scorbutiques qui faisoient le désespoir de ces estimables médecins : V. leurs ouvrages. Quelle réputation n'ont point eue la *ruta muraria*, la chélidoine, le *sedum minus*, le sapin, etc. ? Grant, médecin distingué dit, dans son Traité des fièvres, que certains scorbutiques, étant dans l'état le plus putride qui puisse exister avec la vie, ont guéri en leur donnant de l'eau et des végétaux frais. *Imò hoc unico admoto auxilio, plerùmque et medico et medicamento carere possunt :* Rouppe..... Tous les végétaux récens guérissent donc en un air bon et sec le scorbut simple.

Sur le scorbut.

Pour être mieux entendu, Monsieur, nous croyons néoessaire de donner quelques notions sur la doctrine médicale des Milman, des Brown, des solidistes enfin, par rapport au scorbut. Le premier s'explique ainsi : V. Mém. sur le scorb., pag. 40 et suiv. « Dans le scorbut et dans les fièvres putrides, la stupeur, le peu de disposition à contracter les muscles et la diminution de la force de contraction, sont les premiers effets de leurs causes occasionnelles. Dans ces deux maladies l'on rencontre le même état de molesse et de flaccidité dans les fibres musculaires, etc.... Mais le tems auquel leurs symptômes se manifestent, la promptitude avec laquelle tous les phénomènes se succèdent, semblent en quelque sorte proportionnés à la violence et à la vîtesse avec lesquelles le pouvoir vital est diminué

dans chaque maladie : (la fibrine du sang n'est-elle donc point altérée avant que le pouvoir vital soit lésé) ? Ces taches livides sont une suite de la lésion du pouvoir vital..... Dans les affections putrides.... il faut des cordiaux, des toniques ; employer des remèdes qui agissent sur les parties mêmes : (où sont-ils) ?... Les maladies putrides ne peuvent être combattues par des médicamens qui n'agissent que sur les fluides, comme cela arrive dans les cas où l'on emploie les médicamens purement anti-septiques ». (S'il y en a, ils seroient bien inutiles, si la cause immédiate étoit dans la seule lésion du pouvoir vital)..... « Le doct. Lind, v. ibid. pag. 40, a saigné, en différens tems, cent scorbutiques, et a trouvé généralement la partie séreuse du sang parfaitement séparée de la masse rouge concrète ». Mais pour ce qui est de la saignée faite cent fois, nous lisons, Mém. sur le scorb., pag. 40 : « Ecoutons Lind lui-même : il dit... 1°. il est à remarquer que cette maladie, sur-tout quand elle est avancée, ne supporte aucunement la saignée, lors même que les douleurs les plus aiguës des membres, une fièvre portée à un très-haut degré et des hémorragies dangereuses sembleroient l'indiquer. Le malade meurt bientôt après cette opération ». Ne falloit-il donc pas, Monsieur, que Milman s'en fût ainsi imposé à lui-même, pour établir le siége du scorbut dans la lésion du pouvoir vital, la puissance motrice, etc. ? Le sang des scorbutiques qui passe froid par le tamis de crin le plus fin, v. ibid, pag. 21 et suiv., et quelquefois par les pores mêmes de la peau, peut-il donc former ainsi une masse rouge concrète ? Il en formeroit sans doute, s'il pouvoit contenir de la fibrine ; mais,

Sur le scorbut.

Sur le scorbut.

s'il en contenoit, le scorbut n'existeroit pas : ce seroit alors une autre maladie. L'on ne prouvera jamais le contraire.

Dans le scorbut, selon les Solidistes, le pouvoir vital étant ainsi lésé, il étoit pour eux conséquent de dire que les toniques, les excitans, etc. en étoient le spécifique : mais écoutons Brown, qui doit dire et qui dit ; en effet, avec le ton d'assurance que l'on remarque dans sa doctrine médicale, que les végétaux sont incapables de guérir le scorbut ; et J. Frank, fidèle interprète de la doctrine de ce médecin, renchérit encore sur lui, en disant que la nourriture végétale, loin d'être un anti-septique, favorise la putridité en augmentant la foiblesse ; v. ibid, pag. 62... N'avez-vous point dit plus, Monsieur, en avançant que le scorbut se manifestoit dans nos villes malgré une nourriture végétale ? Mais pourquoi aujourd'hui cette nourriture végétale, en bon air, a-t-elle donc perdu la vertu spécifique de prévenir et de guérir le scorbut, laquelle lui a été reconnue pendant plus de deux cens soixante ans ? La doctrine des Milman et des Brown peut seule rendre raison de ce phénomène. V. ibid, p. 1 et suiv.

Peu importe si ces médecins nous considèrent comme humoristes : la vérité seule nous plaît, et elle ne peut le faire, si elle n'est au moins vraisemblable. Nous n'avons jamais prétendu dire que le système musculaire dans le scorbut n'est point lésé ; mais il ne l'est que consécutivement, comme tous les autres systêmes organiques. L'albumine et la gélatine y souffrent aussi quelques altérations, mais c'est toujours celle du gluten plastique qui est la plus sensible, et qui

paroît destinée à former le tissu propre du muscle : V. ibid, pag. 45 et 49. Je vous prie donc, Monsieur, de comparer l'histoire du scorbut que nous allons donner, avec celle que vous semblez donner vous-même. Peut-être, après sa lecture, reviendrez-vous à la mieux juger.

Sur le scorbut.

1°. Les causes déterminantes du scorbut sont le manque dans le régime de végétaux récens et l'air froid et humide. Mais, comme une de ces causes ne peut seule produire le scorbut, nous ne les considérons avec Lind que comme des sémi-causes, dont l'ensemble forme la cause déterminante, nécessaire et commune. Si donc une de ces sémi-causes vient à disparoître, cette maladie cesse bien de faire des progrès, mais elle ne guérit pas ; l'observation le prouve.

2°. La cause immédiate est donc l'altération ou même la destruction de la fibrine du sang qui s'y manifeste toujours, en raison de l'intensité, etc. de la cause ci-dessus déterminante commune ; de manière que cette cause immédiate ne peut ainsi cesser d'exister, si la déterminante ne cesse elle-même de le faire.

3°. Mais à mesure que la cause immédiate se forme, les affections ou signes de la bouche se manifestent avec celles de la peau, symptômes pathognomoniques du scorbut : et il est bon d'observer qu'ainsi qu'une des sémi-causes déterminantes ne peut donner naissance à la cause immédiate, de même aussi une des affections, soit de la bouche, soit de la peau, ne peut caractériser le scorbut. Elles n'en sont donc individuellement que des sémi-symptômes dont l'existence simultanée forme le symptôme pathognomonique commun, identique. Tout autre signe concomittant

Sur le scorbut.

n'appartient donc pas plus au scorbut qu'à telle ou telle autre maladie, et ne peut par cela même essentiellement le caractériser. Combien de fois des médecins n'ont-ils pas vu autrement ?

4°. La cause immédiate et le symptôme pathognomonique, commun et nécessaire étant identifiés, forment donc ensemble cette maladie que l'on est convenu d'appeler scorbut, et qui se compose, ainsi que toute autre maladie, de trois choses contre nature. *Tria nimirum*, dit Gaubius, *in se œger habet quæ præter naturam sunt : morbum, hujus causam, et symptoma. Mutuus inter hæc nexus datur.* Cette maladie est d'ailleurs la même par-tout. *Ita ut idem prorsùm morbus esse appareat, terrâ marique ; De-Haën ;* V. Mém. sur le scorb., pag. 18.

5°. Enfin la première indication à remplir dans le traitement du scorbut, c'est de faire disparoître sa cause déterminante commune : elle disparoît en effet, en fournissant aux malades des végétaux, et en les plaçant dans un lieu où l'air soit sec et pur : mais il faut bien observer que ces deux moyens ne sont cependant en soi, que des semi-moyens dont l'ensemble nécessaire forme essentiellement le seul et vrai remède de cette maladie simple. Ainsi, par son usage comme par celui des contraires, la cause immédiate disparoît nécessairement. C'est en effet par son usage, quand la digestion s'en fait bien, que l'on voit bientôt les phénomènes suivans s'opérer chez les scorbutiques : le ventre s'ouvre ; la peau, de sèche qu'elle étoit, s'humecte par une abondante transpiration ; les urines se rapprochent de celles de l'état de santé ; les dents se raffermissent dans leurs alvéoles par le ton des gen-

cives ; les ulcères fongueux qui ne se montrent dans aucune autre maladie, se détergent, se cicatrisent promptement. Les symptômes concomittans disparoissent avec les taches de la peau; toutes les humeurs, ainsi que tous les systêmes organiques recouvrent leur état d'intégrité; tout enfin se passe de cette manière, à mesure que la fibrine, le gluten plastique se rétablissent dans le sang. Ces observations sont trop authentiques pour pouvoir en douter. Sur le scorbut.

Vous avez, Monsieur, paru fort étonné de lire que la partie muqueuse sucrée des végétaux guérit, ainsi que nous venons de le dire, le scorbut simple. Il faudra cependant bien s'habituer à cette idée, et ne plus tant croire aux vertus des excitans, du quinquina, etc.; les végétaux ne sont frais qu'autant qu'ils contiennent encore cette partie ; et ils sont secs dès qu'ils l'ont perdue. Leur différence est donc assez connue. Ils ne sont point les mêmes.

Rejeterez-vous encore, Monsieur, l'éthiologie du scorbut que vous retrouvez dans cette lettre ? Nous sommes portés à croire qu'ayant mis plus d'attention à l'examiner, vous la verrez d'un autre œil ; vous la goûterez peut-être. Je vous observerai seulement que rejeter une éthiologie, en disant qu'elle est systématique, et sans en donner une meilleure, est vouloir être cru sur parole : comme aussi nier sans prouver, persuade difficilement. Si nous tenions une telle conduite à votre égard, vous vous plaindriez.

Sans doute, Monsieur, la complication du scorbut avec les fièvres putrides est bien plus naturelle et bien plus fréquente qu'avec les inflammatoires ; mais nous n'en tirons point cette conséquence, qu'il existe dans

Sur le scorbut.

la première complication une vraie analogie. Ceux qui se rappeleront que le sang, dans le scorbut, a perdu son liant, sa mucosité, son gluten enfin, ne seront point étonnés de ce phénomène, parce qu'alors il n'est plus propre au travail inflammatoire : Bordeu, voy. Mém. sur le scorb., pag. 103.

Pour ce qui est, Monsieur, des divers tableaux rapprochés que nous donnons des principaux accidens et complications du scorbut avec des fièvres, etc.; nous pensons que, paroissant être encore les seuls à avoir été publiés en ce genre, ils auroient eu besoin d'être enrichis de vos observations et éclairés de vos lumières, pour être plus utiles aux jeunes médecins et chirurgiens qui exercent à la mer, etc. Vous eussiez encore d'ailleurs pu y faire sentir combien peu ces tableaux ressemblent à ceux que donnent les *Eugalenus* qui admettent, pour caractériser le scorbut, seulement soixante-neuf signes, etc... A la vérité, Waldschimdt vient à leur secours, en disant : *Notandum est quod, quando multa symptomata numerantur, tunc esse cogitandum de nomine congerlem morborum indicante, ut Scorbutus.* Mais *Eugalenus* n'ayant point compté la vieillesse comme cause de cette maladie, Dolœus s'est plu à dire : *Qui ex senio moriuntur, moriuntur ex scorbuto.* V. ibid., pag. 68.... Que d'*Eugalenus* encore !

Peu importe, Monsieur, quel sort les médecins solidistes préparent à notre opuscule : nous y disons, pag. 64 et suiv. « Sans doute comme tant d'autres médecins, nous aurons aussi payé notre tribut à l'erreur... Que nos erreurs soient donc remplacées par des observations vraies ! Car s'il en étoit autrement, ne seroit-

ce pas laisser le scorbutique au même degré de sa douleur et de sa défaite ? Ne seroit-ce donc pas le jouer à l'aide de dénominations nouvelles, etc. » ?

Sur le scorbut.

J'ose espérer, Monsieur, que vous ne trouverez pas mauvais que je demande l'insertion de la présente au Journ. Génér. de Médecine, dont M. Sédillot est le rédacteur. Je le prie donc de vouloir bien l'y insérer toute entière (1).

Je vous salue avec une vraie estime,

J. G. Goguelin, D. M.

---

(1) J'avois d'abord eu le projet de réfuter dans un bien plus grand nombre de notes les différentes propositions de cette lettre; mais j'ai trouvé plus convenable de renvoyer le lecteur à ce que j'ai dit sur le scorbut dans le cahier de floréal an XII : je désire sur-tout que l'on puisse en faire la comparaison avec les Mémoires de M. Goguelin, et notamment avec l'introduction qu'il a mise en tête de l'édition qu'il vient de publier. J'aurois peut-être dû répondre aux attaques dirigées par M. Goguelin contre la belle collection des médecins de Breslau; collection qu'il a sûrement critiquée sans la connoître, et qui offre le rare mérite d'avoir été rédigée de la manière la plus simple, et d'être dégagée de toute considération théorique, hypothétique ou systématique.

Quant aux accusations de solidisme que dirige contre moi M. Goguelin, elles pourront être appréciées à leur juste valeur par les personnes qui lisent régulièrement et avec attention le Journal auquel je travaille. Je dirai seulement que de tous les tems j'ai cherché à me tenir en garde contre les séductions des systêmes. Frappé de bonne heure de la vérité de cet axiôme de Voltaire : « Le privilège de l'erreur est de donner son nom à une secte »; j'ai évité à-la-fois les prétentions excessives des Dogmatiques et des Méthodistes, des Galénistes et des Boërhaaviens, des Humoristes et des Solidistes,

BIBLIOGRAPHIE MÉDICALE.

Bibliographie méd.

Dissertation sur l'anévrysme, suivie de propositions médicales sur divers objets et des aphorismes d'Hippocrate sur le spasme ; par F. DEGUISE, docteur en médecine, chirurgien en chef de l'hospice et maison nationale de Charenton, etc. in-4°. 68 pag. avec fig. Paris an XII.

L'auteur après avoir fait, d'une manière succincte, mais précise, l'exposition anatomique des artères en

---

des Mécaniciens et des Chimistes, etc. pour m'attacher fidèlement à la sage méthode d'Hippocrate. J'ai cependant cherché à prendre connoissance de tous ces systèmes, et le résultat de l'étude que j'en ai faite m'a persuadé qu'ils ont tous quelque fondement, et qu'ils ne pèchent en général que par la confiance exclusive ou par les extensions forcées que leur ont données leurs sectateurs : ceci est particulièrement vrai du solidisme, dont l'application raisonnable et raisonnée peut devenir sur-tout avantageuse à la doctrine du scorbut et des fièvres putrides. C'est un très-grand malheur dans les sciences que les préventions; Hobbes l'a dit avec autant d'énergie que de vérité ». Quand les hommes ont une fois acquiescé à des opinions fausses, et qu'ils les ont authentiquement enregistrées dans leurs esprits, il est tout aussi impossible de leur parler intelligiblement que d'écrire lisiblement sur un papier déjà barbouillé d'écriture ». Je terminerai en faisant ici ma profession de foi, que tous les médecins devroient répéter avec Klein : *Liberam profiteor medicinam nec ab antiquis nec à novis sum, utrosque ubi veritatem colunt sequor, magni facio sæpius repetitam experientiam.* [Note par F. J. D.]

général et de leur distribution, passe aux considérations pratiques relatives aux anévrysmes. Il examine successivement chacun des principaux moyens que l'on peut opposer à cette maladie, et ces moyens sont suivant lui : 1°. la compression ; 2°. les réfrigérens ; 3°. les astringens ; 4°. la méthode de Valsalva ; 5°. les caustiques ; 6°. la ligature ; 7°. l'amputation. Il apprécie chacune de ces méthodes curatives à sa juste valeur, et assigne les circonstances où l'on doit préférer telle ou telle autre. Bibliographie méd.

Parmi les propositions importantes sur divers objets de médecine que l'auteur a placées à la suite, nous noterons celle qui a pour objet les prolongemens sacciformes que l'on rencontre quelquefois dans les organes creux. Voici comment il s'explique à cet égard :

« Tous les organes creux, composés de plusieurs membranes superposées, qui sont d'un tissu différent, sont très-sujets à des prolongemens sacciformes, que l'on désigne communément sous le nom d'*appendices digitales* ou *herniaires*, parce qu'on les a comparées à un doigt de gant, ou au prolongement formé par le péritoine dans une hernie abdominale.

» On a depuis long-tems observé ce genre d'altération à quelques-uns des points de l'intestin. Litre, Ruisch, etc., en ont donné des figures ; et il n'est point d'anatomiste un peu exercé qui ne pût en rapporter des exemples plus ou moins remarquables. Plusieurs fois nous avons trouvé, dans nos dissections, sur une même portion d'intestin deux ou trois de ces appendices. Nous avons vu, dans le cabinet de feu M. de la Faye, une portion de l'iléon de la longueur de 60 centimètres (environ 22 pouces), sur laquelle on comptoit

Bibliographie méd.

quinze de ces appendices, d'une forme et d'un volume différens ».

» Il n'est pas fort rare de trouver de semblables prolongemens sacciformes à la vessie urinaire : ils sont quelquefois très-nombreux, mais très-petits, et forment seulement des cellules propres à recevoir l'extrémité du petit doigt ; d'autres fois, ils sont plus étendus, de manière à former, en quelque sorte, une seconde vessie, comme Tenon en rapporte un exemple, *Académie des Sciences*, 1768. Outre ces divers cas et quelques autres analogues, rapportés par différens écrivains, et que nous confirmons par nos propres observations, nous avons vu deux fois de semblables prolongemens sacciformes à l'estomac ; l'un au corps et au milieu de cet organe près sa grande courbure ; l'autre près son extrémité splénique. Deux fois aussi nous avons observé ce mode d'altération à l'œsophage, et en ventôse dernier nous avons été consultés par MM. Demanet et Beyts, médecins de Gand, pour M. P..., qui depuis plus de quinze ans éprouvoit, après avoir mangé, une sorte de rumination qui ramenoit à la bouche une partie des alimens qu'il avoit pris : il fut enfin attaqué de douleurs, de difficulté très-grande dans la déglutition, et mourut dans l'émaciation la plus grande. A l'ouverture du cadavre, on trouva sur la partie latérale de l'œsophage un sac membraneux qui communiquoit avec la cavité de l'œsophage, dans lequel les alimens s'introduisoient, et qui, par sa forme, sa direction, sa distension, comprimoit l'orifice de l'estomac, et empêchoit l'entrée libre des alimens. On trouve un cas à-peu-près semblable rapporté par M. Ludlow, chirurgien de Bristol, dans le volume III

s *Medical Observations and inquiries*, pag. 85. Ce nre de maladie de l'œsophage a aussi été observé usieurs fois sur des chevaux, et on en trouve quel- ies exemples dans le cabinet de l'école vétérinaire Alfort, où on les désigne sous le nom d'*œsophage ı jabot.*

Bibliographie méd.

Mémoire sur les eaux minérales de Naples et sur s bains de vapeurs, avec des Dissertations patholoiques et pratiques sur le traitement de diverses maadies, par leur moyen et par les eaux minérales en énéral; par M. ATTUMONELLI.

Nous avons fait connoître dans le tems ce Mémoire. r. tom. XI, p. 233. M. Desessartz en fit également peu-près à la même époque un rapport à l'Institut, ıpport qui est entièrement favorable à l'ouvrage. Nous bserverons seulement que les eaux dont il est queson dans ce Mémoire sont préparées avec beaucoup exactitude dans l'établissement de MM. Paul, 'riayre et compagnie, à Tivoli.

Mémoire sur la vaccination des bêtes à laine; par r. VOISIN, docteur en chirurgie, etc.

L'auteur a répété une foule d'expériences tendantes à épandre quelque jour sur l'origine du virus vaccinique. Il a vacciné des moutons; et après avoir comparé l'éruption de ceux-ci à celle de l'espèce humaine, l a cherché vainement à communiquer directement a vaccine des premiers à des individus de l'espèce humaine; mais il a réussi à communiquer le *cow pox* aux vaches au moyen du fluide vaccinique pris des moutons, et ce *cow-pox* des vaches a ensuite donné à des enfans de la très-bonne vaccine.

Bibliographie méd.

Quant aux différences de la vaccine chez les moutons, comparée à celle de l'homme, il a fait observer que chez les bêtes à laine, les premiers symptômes d'invasion et de développement sont presque les mêmes que dans l'espèce humaine, et paroissent à-peu-près aux mêmes époques ; mais que la période inflammatoire suit de près l'invasion, à laquelle succèdent très-rapidement la suppuration et la dessication ; du 3 au 8e. jour, tout ce travail s'opère.

» Dans la vaccine humaine, c'est du 3 au 5e. jour que la vésicule se montre ; du 5 au 8e., progrès, développement ; elle se remplit alors de matière gommeuse et transparente. Du 8 au 9, cette matière est très-propre à la transmission. Du 9 au 11, développement de l'aréole, de toute la période inflammatoire et de la suppuration. C'est au 11e. que la dessication commence et fait ensuite des progrès, etc.

» Chez les moutons, la rougeur de la base des pustules est foible, s'éloigne peu d'elle, et comme par de petits rayons divergens ; dans la vaccine humaine, l'aréole s'étend plus ou moins sur les bras, et offre des zônes ondoyantes d'un rouge plus ou moins foncé, selon le tempérament de l'individu.

» La matière vaccinale qui, chez l'homme et dans la vache, présente trois degrés de consistance bien prononcés, n'en présente que deux dans les bêtes à laine : celui de consistance puriforme plus ou moins dense, du 5 au 7e., et celui de concrétion.

» Cette matière chez l'homme est abondante, et passe lentement à l'état de concrétion ; celle des moutons est très-rare et se dessèche rapidement.

» La vaccine humaine offre une dépression très

tensible au centre des pustules, dès les premiers degrés de leurs dévelopemens. Cette dépression augmente dans la progression; au plus haut degré de la période inflammatoire, le bouton vaccin présente une surface platte, aussi large au sommet qu'à la base, et dont les bords sont comme renflés et arrondis. Bibliographie méd.

» Chez les moutons, la pustule est plus large à sa base qu'au sommet. Il y faut regarder de bien près pour y distinguer une très-légère dépression ».

Ce travail de M. Voisin, par ses résultats utiles, rappelle d'autres travaux importans de ce praticien sur le même sujet. (V. le Journ., tom. V, p. 71.)

Dissertation (*inaugurale*) *sur la vaccine*, par M. Ragot-Desparanches, in-4°. Paris an XII.

C'est un abrégé historique de la vaccine, de sa marche et de ses avantages, rédigé avec méthode.

Instruction de la Société de médecine du Gard sur les moyens de diminuer dans les campagnes les maladies d'été, broch. de 31 *pag.* Nismes an XII, chez J. B. Guibert.

Traité des hydropisies ascite et leuco-phlegmatie qui règnent dans les marais du département de la Vendée. Paris an XII, chez Croullebois, libraire, rue des Mathurins. Prix 3 fr. 50 cent, et 4 fr. 50 cent. par la poste.

Nouveaux élémens de thérapeutique et de matière médicale, suivis d'un nouvel Essai sur l'art de formuler; par J. L. Alibert, médecin de l'hôpital St.-

Bibliographie méd.

Louis, etc. 2 vol. in-8°. Paris an XII, chez Crapart, Caille et Ravier, libraires, rue Pavée, n. 12. Prix 12 fr. et 15 fr. franc de port.

Il n'en a paru encore qu'un volume.

La Médecine clinique rendue plus précise et plus exacte par l'application de l'analyse, ou *Recueil et résultats d'observations sur les maladies aiguës, faites à la Salpétrière*; par PH. PINEL, membre de l'Institut national, professeur à l'Ecole de médecine de Paris, et médecin en chef de l'hospice de la Salpêtrière. Seconde édition, revue, corrigée et augmentée. 1 vol. in-8°. de 530 pag. Prix broché 6 fr., et franc de port 7 fr. 50 c. Paris an XII, chez J. A. Brosson, libraire, rue Pierre-Sarrazin, n. 6.

Dans notre prochain cahier nous rendrons compte de ces trois derniers ouvrages.

Correspondencia literario-medica ó periodico trimestre de medicina, cirugia, quimia, pharmacia, etc. de el Dr. en médicina D. Wincente Mitjavilla y Ficonell., *etc.*

C'est un Journal de médecine imprimé à Barcelone, qui paroît tous les trois mois, et dont on a déjà publié deux numéros. Le rédacteur, qui a d'abord le mérite d'avoir songé à répandre parmi les médecins de sa nation les lumières nouvellement acquises sur l'art de guérir, a encore celui de faire un bon choix de morceaux; la plupart sont extraits de la collection entière de ce Recueil.

Observations sur le tétanos ; par M. Carron, *docteur-médecin à Annecy.*

Tétanos traumatique guéri par l'opium.

Dans le mois de mai 1794, un soldat d'Esseler fut blessé par un éclat d'obus à la partie externe de la jambe droite, un peu au-dessous du genou; la peau et les muscles seuls étoient percés. Quatre jours après la blessure, le malade commença à ressentir de la gêne dans la respiration et dans la déglutition. Bientôt des spasmes accompagnés de violentes douleurs s'emparèrent de tous les muscles du dos : après quelques instans de relâche, les mouvemens spastiques des muscles reparoissoient avec plus d'intensité; ce qui ne laissa point douter que le malade ne fût atteint de tétanos emprosthotonos. Je fis aussitôt débrider la plaie, que l'on couvrit de cataplasmes émolliens avec l'opium et la mie de pain. La difficulté que le malade éprouvoit à avaler, ne permit que l'usage de quelques lavemens, auxquels on ajouta cinquante gouttes de laudanum liquide de Sydenham. J'administrai en même

Sur le tétanos.

Sur le tétanos.

tems des frictions sur les muscles du dos avec un mêlange d'opium et d'huile; j'ordonnai aussi un bain tiède. L'effet de ces remèdes parut se borner à rendre les intervalles des accès spasmodiques beaucoup plus courts, et à rétablir après trente heures la déglutition. Comme nous n'avions pas de musc, je résolus de donner intérieurement l'opium seul à grande dose; le malade prenoit à chaque heure une pilule d'un grain et demi d'opium, et de plus, deux lavemens avec 60 gouttes de laudanum liquide de Sydenham dans les 24 heures. Après que le malade eut pris cinq de ces pilules, les accès convulsifs diminuèrent singulièrement, de même que la douleur; le pouls devint plus fort, le visage plus animé. Le malade, après 36 heures d'usage des mêmes pilules, ne ressentoit plus aucune atteinte de tétanos; il n'avoit éprouvé ni assoupissement ni délire; le pouls étoit plus élevé et plus fort; une sueur gluante et générale recouvroit toute la surface du corps du malade, qui ne se plaignoit que d'altération et de démangeaison à la peau.

Comme il n'alloit point à la garderobe, je diminuai l'usage de l'opium, et le 3e. jour je n'en administrai que seize grains. Je donnai des lavemens purgatifs qui produisirent des

évacuations alvines. Le 4e. jour il n'existoit déjà plus d'état spasmodique. Je continuai cependant l'opium, en en diminuant chaque jour la dose progressivement, et je commençai à permettre quelque nourriture au malade; au bout de 15 jours il fut parfaitement guéri. Sur le tétanos.

L'opium donné à grandes doses a été jusqu'à ce jour avec le musc le remède le plus efficace dans le tétanos, soit traumatique, soit essentiel.

Hyllary, Vohile, Chalmers ont les premiers employé l'opium à des doses très-fortes : en suivant leurs traces j'ai ajouté une observation de plus en faveur de l'opium. Mais il n'a pas toujours eu le même succès, peut-être parce qu'on l'employoit trop tard et à des doses peu proportionnées à l'intensité et à la nature des spasmes.

Trismus traumatique guéri par l'amputation.

Le nommé de..... agriculteur de Dingy, eut, dans le mois de pluviôse an X, la jambe fracassée par un billot de bois qu'on précipitoit du haut de la montagne : les os tibia et péroné étoient brisés, les parties molles contuses, et plusieurs esquilles osseuses se

Sur le tétanos.

montroient à travers le corps des muscles déchirés. Le malade se plaignoit de douleurs très-fortes le long de la cuisse et du dos. Nous jugeâmes avec M. Rochette, chirurgien, que l'amputation étoit le seul moyen de prevénir le spasme, de diminuer les douleurs et de s'opposer au trismus (1). Nous procédâmes donc de suite à l'amputation de la jambe un peu au-dessous du genou. Les douleurs cessèrent, et le malade éprouva encore pendant la nuit une légère atteinte du trismus, qui ne reparut plus par la suite. La consolidation de la plaie fut prompte, et le malade guérit parfaitement.

Trismus produit par la présence des vers, et par la perforation des intestins chez un soldat blessé.

Dans le mois de janvier 1776, un soldat autrichien, dans l'hôpital de Saluces, portoit une blessure ancienne produite par une balle à la partie moyenne interne de la cuisse droite. Avec une forte suppuration, il avoit

(1) Peut-être trouvera-t-on que l'auteur de cette observation auroit dû entrer dans de plus grands détails sur l'état des parties dont la lésion a nécessité l'amputation du membre. (*Note du rédacteur.*)

une fièvre lente, et son corps étoit dans un état de dépérissement extrême ; il éprouva pendant la nuit des douleurs de coliques qui ne furent calmées par aucun remède. Comme il rendit au moyen des lavemens émolliens deux vers ascarides, j'ordonnai des bols anthelminthiques et l'huile de Ricin, qui firent évacuer encore quelques vers de même nature. Cependant les douleurs continuèrent, le ventre devint dur, et la déglutition très-difficile : le malade commença à éprouver de la rigidité dans les mâchoires, et bientôt il fut atteint du vrai trismus. Quoiqu'on eut recours aux bains tièdes, aux lavemens avec des gouttes de laudanum, cet état de spasme dura. La douleur cessa tout-à-coup le 4e. jour ; plusieurs déjections fétides eurent lieu ; le pouls devint petit, serré, et le malade mourut après une heure de calme.

Sur le tétanos.

Autopsie cadavérique.

A l'ouverture du cadavre nous vîmes les intestins grêles enflammés, parsemés de taches gangréneuses. Plusieurs vers avoient percé les tuniques des intestins, et nous trouvâmes dans l'abdomen des ascarides et un épanchement de sérosité puriforme.

Sur le tétanos.

Nous examinâmes la plaie, et nous n'y observâmes aucun corps étranger.

Tétanos occasionné par la suppression d'une hémorragie.

Un jeune homme du Comté de Nice, d'un tempérament sanguin, âgé de 17 ans, sujet aux hémorragies, éprouva dans le mois d'avril 1794, une hémorragie alarmante que l'on s'empressa d'arrêter en introduisant des petits tempons dans les narines. Il fut transporté à l'hôpital de Tende, où je le vis le soir, se plaignant de mal de tête, d'insomnie. Le lendemain matin il éprouvoit un resserrement spasmodique des mâchoires qui ne lui permettoit ni de parler ni d'avaler; le visage étoit rouge; le pouls plein et accéléré; la chaleur de la peau considérablement augmentée. J'examinai d'abord si le malade portoit quelque blessure, et n'en ayant point reconnue, d'après les renseignemens que j'obtins, je pensai que la présence d'une humeur rhumatismale métastasée sur les muscles moteurs de la mâchoire inférieure pouvoit être la cause du trismus. J'ordonnai une saignée et des lavemens émolliens, d'après le conseil de Stoll; je fis appliquer sur le trajet des muscles masseter et crotaphite des cataplasmes avec la

mie de pain et la jusquiame. A midi le malade éprouva une attaque parfaite d'emprosthotonos, les yeux étoient saillans, le pouls dur, plain ; j'ordonnai une nouvelle saignée du pied, des lavemens nitrés, et je fis prendre un bain tiède, et de la poudre tempérante de Stahl avec la liqueur d'Hoffman. Comme le malade, bien loin de ressentir du soulagement des bains et des saignées, éprouvoit des attaques de tétanos, et plus fréquentes et plus violentes, j'eus recours au laudanum liquide en lavement, et j'ordonnai intérieurement un grain d'opium à prendre chaque heure ; les spasmes devinrent affreux ; le malade tomba dans un état de stupeur entremêlée de délire ; les sueurs gluantes et froides et les lipothymies qui survinrent, me déterminèrent à abandonner l'usage de l'opium. La chûte d'un petit tempon, suivie de quelques gouttes de sang, m'éclaira sur la nature de la maladie ; j'appris seulement alors qu'il y avoit eu hémorragie. Je cherchai, mais en vain, à la rappeler au moyen de la vapeur d'eau tiède et des sangsues. L'état de stupeur continuoit ; dans l'intervalle des accès la mâchoire étoit béante, le visage plombé. Le malade mourut le matin du 3e. jour, au milieu d'une attaque

Sur le tétanos.

Sur le tétanos.

de tétanos avec des convulsions affreuses de tous les muscles de la peau.

Autopsie cadavérique.

Je trouvai le corps des muscles très-flasque, la peau sphacélée; les viscères contenus dans le bas-ventre n'offroient aucune lésion, le cœcum renfermoit beaucoup de matières fécales endurcies. Dans la cavité du thorax, le cœur paroissoit beaucoup plus flasque que de coutume.

Les vaisseaux de la face étoient un peu engorgés, de même que ceux du cerveau et de ses membranes, au point qu'on auroit cru qu'ils avoient été injectés.

Je trouvai un épanchement séreux dans les ventricules du cerveau, et je crus observer que la substance médullaire étoit beaucoup plus molle qu'elle ne l'est ordinairement.

L'opium, qui a très-bien réussi dans plusieurs cas de tétanos, a évidemment, dans le précédent, augmenté la congestion, et rendu les convulsions plus fréquentes; il a jeté le malade dans un état de stupeur; ce qui n'est point arrivé dans le cas de tétanos traumatique.

Je pense, comme M. Rogery, que l'opium peut être utile dans quelques cas d'hémorragie spasmodique, et je m'en suis servi avec succès : mais on doit avouer avec la même franchise qu'il est évidemment nuisible, lorsqu'il y a pléthore, congestion, et disposition à l'inflammation. Sur le tétanos.

Le médecin, qui est appelé pour traiter une hémorragie, doit soigneusement s'appliquer à reconnoître si l'hémorragie peut être abandonnée à la nature, ou bien s'il doit la réprimer par les secours de l'art.

Dans les hémorragies, dites actives, on ne peut se refuser à reconnoître une augmentation de l'énergie vitale du système vasculaire en général; mais dans plusieurs cas cette augmentation de vitalité paroît se borner à quelque partie isolée de ce même système, et y occasionne une détermination plus prononcée du fluide sanguin.

L'observation suivante prouve qu'il seroit très-souvent imprudent d'interrompre brusquement les mouvemens hémorragiques du système vasculaire de cette partie.

Un jeune homme de 20 ans, n'ayant jamais eu d'hémorragie, se livroit depuis quelque tems aux plaisirs de la table, lorsque,

Sur le tétanos.

à la suite d'un exercice forcé à pied, il éprouva, dans le commencement de fructidor an VIII', une hémorragie nasale qui devint alarmante, malgré les saignées, l'électuaire de Diesson, le repos.

Effrayé par la quantité de sang qu'il avoit perdu, par la petitesse du pouls et par la pâleur des extrémités, il s'introduisit un tempon dans le nez, le flux cessa : mais une demi-heure après, les vaisseaux du visage se gorgeoient, la figure prenoit une teinte violette, le malade éprouvoit des vertiges et des envies de vomir ; j'enlevai le tempon, et je sollicitai une dérivation des mouvemens désordonnés, en plaçant des moyens d'irritation sur des parties éloignées. J'ordonnai au malade des bains de pieds sinapisés, des vésicatoires volans aux jambes, et de petites doses de la poudre de Dower : une légère sueur survint ; et l'hémorragie cessa insensiblement.

Observations sur l'obstruction du pylore ; par Jh. Bourges, *docteur de l'Ecole de Montpellier, et l'un des médecins de l'armée des côtes de l'Océan.*

Sur l'obstruction du pylore.

L'obstruction du pylore est regardée comme une maladie rare et très-difficile à guérir. L'ignorance de la plupart de ses causes, et la lenteur de sa formation ont sans doute retardé la connoissance parfaite de son diagnostic. Peut-être, si l'on s'étudioit davantage à découvrir les signes qui la caractérisent dans le principe, et si l'on savoit mieux quelles sont les maladies aiguës dont elle est la suite, peut-être, dis-je, parviendroit-on alors par un traitement suivi et raisonné à prévenir cette maladie ou à arrêter ses progrès. Les trois observations que je présente sur cette affection, constatant d'une manière certaine son existence, donnent quelques notions sur ses causes et sur son diagnostic ; mais elles ne fournissent aucune idée bien précise qui puisse en diriger le traitement. On y verra cependant que, la maladie une fois formée, il vaut mieux la livrer aux soins de la nature, et faire ob-

Sur l'obstruction du pylore.

server en même tems au malade un régime exact, que de le tourmenter par des remèdes, sinon dangereux, du moins inutiles.

C....., soldat, eut dans le mois de vendémiaire an XII un rhume très-fort avec fièvre. Entré à l'hôpital, il prit dans l'espace de huit jours un émétique, quelques looks et de la tisane d'orge miellée : la fièvre se calma; mais il resta toujours une toux fatigante le soir et après les repas. Le malade fut renvoyé à son régiment, quoiqu'éprouvant encore une petite toux sèche et une gêne dans la région de l'estomac. Ces anxiétés, qui duroient une heure environ après avoir mangé, ne l'empêchoient point de faire son service. Dans le mois de ventôse il fut atteint de nouveau d'une affection catarrhale avec toux et envies de vomir. Rentré à l'hôpital, on lui donne deux émétiques qui lui rendirent le calme; mais la toux qui étoit sèche et sans expectoration persista, avec redoublement de la douleur obtuse qu'il avoit éprouvée auparavant dans la région épigastrique. On lui permit quelques alimens; il les vomissoit en partie un quart-d'heure environ après les avoir pris. On lui prescrivit la tisane d'orge miellée et un calmant le soir. La sensation de douleur fixée à l'estomac diminua; mais le vomis-

sement avoit toujours lieu après le repas. Voici l'état dans lequel j'ai trouvé ce militaire en germinal : âgé de 28 ans, il avoit une taille au-dessus de l'ordinaire; son corps étoit légèrement courbé, la poitrine assez large, mais les épaules un peu rapprochées du sternum; figure maigre et alongée; commissure des lèvres retirée; leur contour et les aîles du nez d'un jaune pâle; yeux cernés; cornée jaunâtre; langue humide et légèrement blanchâtre sans être chargée; presque point de toux; respiration libre. L'estomac n'étoit fatigué que demi-heure après le repas; les vomissemens se faisoient sans beaucoup de difficulté. Les matières rendues ne m'ont paru que foiblement altérées; j'y reconnoissois tous les alimens. Une fois que l'estomac étoit vide, le malade se trouvoit parfaitement bien. Le tact ne laissoit appercevoir dans l'abdomen aucun engorgement, aucune dureté; il n'y avoit ni douleur ni tension. Les excrémens étoient rendus tous les deux ou trois jours en petite quantité et sans diarrhée. Le malade pouvoit boire beaucoup de bierre ou d'eau sans éprouver de vomissemens. Les urines étoient dans leur état naturel; le pouls petit et un peu précipité; la tête parfaitement libre et sans douleur. Les forces de ce soldat di-

Sur l'obstruction du pylore.

Sur l'obstruction du pylore.

minuant à mesure que sa maigreur faisoit des progrès, il a été renvoyé au dépôt de son régiment comme incapable de faire son service. J'ai observé que la viande, le vin et les autres boissons étoient ce qu'il digéroit le plus facilement. Dans les matières vomies, on ne voyoit guères que du pain et des légumes. Tous les remèdes ne faisoient que le fatiguer davantage. Avec le régime et la privation de toute liqueur il rendoit ses maux supportables.

Le second fait, quoique moins évident que le premier, décèle pourtant une obstruction du pylore. P...., soldat piémontois, d'une taille ordinaire, âgé de 35 ans, valétudinaire ou malade depuis environ deux ans, s'est présenté à mon observation vers la fin de germinal. Il dit n'avoir eu aucune affection catarrhale, ni aucune autre espèce de maladie aiguë. Il éprouve depuis fort long-tems, sans pouvoir préciser l'époque, une douleur dans la partie droite de la région épigastrique. Cette douleur a toujours été obtuse et non lancinante, et elle a continuellement persisté au même endroit : le tact ne l'augmente point. Il y a six mois, la digestion devint plus difficile, et bientôt après le malade commença à vomir une partie des alimens : ce vomisse-

ment avoit lieu demi-heure après le repas. Cet état persistant, et les remèdes ne pouvant alléger ses souffrances, il se priva lui-même de toute espèce d'alimens; il ne prenoit que du café, et quelque peu de pain qu'il mêloit à cette boisson. Il est à présent d'une maigreur extrême, il a le corps voûté, la figure pâle et décharnée, les yeux brillans, le contour des lèvres jaunâtre, la langue dans l'état naturel. Il trouve du goût à tous les alimens, mais il les vomit demi-heure après les avoir pris, excepté le café. Son pouls est petit et concentré; il est sans toux et avec une respiration libre; sa voix est un peu voilée. Il n'a su me donner le détail exact des remèdes qu'il a pris; tous l'ont généralement beaucoup fatigué, sur-tout les purgatifs. Il a été renvoyé au dépôt de son régiment, pour attendre les bienfaits de la nature, si toutefois elle peut lui être favorable. Comme ce militaire paroissoit d'un tempérament sensible, je l'ai souvent questionné pour savoir s'il avoit eu quelqu'affection d'ame ou s'il avoit été tourmenté par quelque passion. Il m'a toujours répondu d'une manière négative : en sorte que, d'après son rapport et l'ancienneté de la maladie, il est assez difficile d'assigner la cause première de l'affection qui provoqua le vo-

Sur l'obstruction du pylore.

missement. Il y a tout lieu de croire que cette affection est une obstruction ou une oblitération partielle du pylore.

Sur l'obstruction du pylore.

N...., militaire, âgé de 30 ans, petit, mais paroissant avoir été d'une complexion forte, malade depuis environ six mois, éprouve après le repas des vomissemens qui, d'abord peu considérables, ont toujours été en augmentant. Il n'a eu aucune maladie aiguë; il n'a ressenti durant le premier mois de son indisposition que des douleurs et des angoisses dans la région de l'estomac. On lui a donné quelques minoratifs, de la tisane d'orge oximèlée, et par intervalles des potions calmantes : le tout a été pris sans amélioration sensible. Dans l'état actuel sa figure conserve encore un peu d'embonpoint; une couleur jaunâtre couvre le contour des lèvres, les ailes du nez et la paupière inférieure; l'appétit et la langue sont dans l'état naturel. Les alimens ne sont vomis que trois quarts-d'heure et même quelquefois une heure après le repas. Les matières rendues paroissent avoir subi un degré de décomposition. Il en passe une grande partie dans les voies de la nutrition, puisque les forces se maintiennent. Le pouls est petit et lent; ce symptôme a été presque toujours constant. Le tact fait

appercevoir

appercevoir une petite dureté dans la partie droite de la région épigastrique, qu'on pourroit soupçonner être le lobe moyen du foie ou appuyée dessus. Les vomissemens se font sans beaucoup d'efforts ni de difficulté. J'ai observé que dans les jours humides ils étoient moins fréquens, et les matières rendues en moindre quantité. Ce malade doit espérer que, par le tems et un bon régime, son état s'améliorera, sur-tout en se privant de liqueurs fortes, dont j'ai su, après son départ, qu'il faisoit beaucoup usage, avant et même dans le commencement de sa maladie.

Sur l'obstruction du pylore.

Par le mot obstruction du pylore, l'on ne doit entendre ici qu'une oblitération plus ou moins forte de ce conduit, formée par une cause quelconque fixée sur cette partie, et capable d'être un obstacle au passage libre des substances alimentaires. L'analogie qu'il y a entre les trois observations que je viens de rapporter, tant par les symptômes que par la lésion de la même fonction, démontre avec évidence que ce sont des maladies semblables, quoique paroissant tenir à des causes différentes. On ne peut, je crois, y méconnoître une obstruction du pylore : les signes de la figure, l'époque à laquelle les vomissemens ont lieu, la constance de ce symptôme, l'état du pouls,

Sur l'obstruction du pylore.

la perte graduée de l'embonpoint et des forces caractérisent absolumeut cette maladie, quoiqu'l'autopsie cadavérique n'ait pu nous éclairer sur ces faits. Les causes occasionnelles, différentes en apparence, se rapprochent par le mode de leur action. Dans la première observation, l'affection catarrhale a porté un point d'irritation sur l'estomac, que peut-être les émétiques n'ont fait qu'accroître ; il s'est formé une inflammation chronique, dont la terminaison a été l'induration ou la squirrhosité de la partie. Dans le 2e. fait, cette douleur constante à la région épigastrique annonce l'existence d'une semblable inflammation, qui par suite a eu la même terminaison. Le troisième fait offre une analogie à-peu-près égale, sur-tout lorsqu'on sait que le soldat qui en étoit le sujet a usé beaucoup des liqueurs fortes. D'après ces seules données, il est difficile d'asseoir une méthode curative rationnelle, et qui puisse s'adapter à tous les cas. Cependant en observant la marche de la maladie, en considérant les causes qui y donnent lieu, on peut présumer qu'elle est le plus souvent la suite d'une inflammation chronique fixée sur cette partie. Les moyens thérapeutiques devront tendre alors à détruire cette première maladie ; car

l'obstruction une fois formée, je ne sais par quels remèdes on doit espérer de la guérir. Un régime exact et suivi est ce qui convient le mieux.

Sur l'obstruction du pylore.

IVe. Observation ; par F. J. Double.

Aux trois observations précédentes nous ajouterons celle-ci : incessamment nous en publierons encore deux qui nous sont propres ; et c'est en suite de cette collection de faits réunis à ceux que l'on connoît déjà, que nous partirons pour donner avec plus de détail et plus de précision l'histoire générale ou la monographie de ce genre de maladies.

Mathieu Godlicht, natif de Prague en Bohême, âgé de 49 ans, de grande stature, prisonnier de guerre, entra à l'hôpital St.-Eloy de Montpellier, le 21 nivôse an 6. Né de parens sains et robustes, et ayant lui-même pendant sa vie joui de la meilleure santé, il rapporte que, s'étant employé dans les fabriques de tabac à Béziers pendant environ trois ans en qualité de rapeur, il ne tarda pas à ressentir que ce genre d'occupation lui étoit nuisible ; il fut forcé cependant de continuer à s'y livrer, n'ayant pas d'autre moyen de fournir à sa subsistance. Dès les premiers momens sa

Sur l'obstruction du pylore.

santé se dérangea sensiblement; il éprouva des douleurs dans la région épigastrique; douleurs qui se communiquèrent bientôt à la poitrine et entre les deux épaules. Il perdit l'appétit et une partie de ses forces; il eut fréquemment des digestions laborieuses. Cet état, qui n'empira que lentement, l'obligea d'entrer à l'hôpital de Béziers deux ans après. On lui administra une grande quantité de remèdes qui ne le soulagèrent point. Il se déclara à cette époque un vomissement de grumeaux sanguinolens mêlés aux matières alimentaires, vomissement qui dura pendant quelques jours et qui paroissoit soulager le malade, sans que ce soulagement fût de longue durée; au bout de cinq mois de tentatives de toutes les sortes, son médecin lui conseilla de venir à Montpellier.

Les premiers jours de son entrée à l'hospice, il présenta à notre examen les symptômes suivans; amaigrissement considérable; figure décharnée, livide et plombée; les yeux caves, ternes; la sclérotique et le contour des yeux de couleur jaune-verdâtre; douleur assez forte à l'estomac, douleur dont le siège, d'après le tact, correspond à l'ouverture pylorique; on sent même dans cette partie une tumeur, mais peu considérable. Cette douleur augmente par

l'impression des alimens; le malade a des vomissemens fréquens, de la difficulté à avaler les solides seulement; car il prend avec plaisir les boissons, sur-tout lorsqu'elles sont fraîches. Il éprouve de tems en tems des frissons vagues, des sueurs partielles sur la poitrine, des bouffissures à la face, sur-tout à la joue gauche, et de la constipation. Il fut mis à l'usage des crêmes de ris, de la décoction blanche de Sydenham, des bouillies de salep: les lavemens remédient à la constipation; le suc de citron saturé de sucre calme le vomissement, et un épithème composé avec la thériaque, la résine tacamahaca et le laudanum liquide de Sydenham, semble diminuer un peu les anxiétés épigastriques; cet état dura pendant environ une semaine.

Sur l'obstruction du pylore.

IIe. semaine. Les digestions plus laborieuses, les anxiétés épigastriques plus fortes, les envies de vomir et les vomissemens plus fréquens, la débilité des forces vitales plus considérable, la constipation plus opiniâtre ajoutent à la gravité du pronostic. Le malade se plaint en outre d'insomnies fatigantes et d'un sentiment de constriction à la gorge: on prescrit un léger parégorique le soir, et de deux jours l'un un verre de petit-lait de Veiss. Ce dernier remède procure quelques évacua-

Sur l'obstruction du pylore.

tions alvines, qui se composent presque exclusivement de crotins secs et noirâtres ; ce qui amène un léger soulagement.

IIIe. semaine. Même état, mêmes moyens. On n'a administré le petit-lait de Veiss qu'une fois seulement ; il a produit d'assez bons effets, les selles ont été presque naturelles.

IVe. semaine. La déglutition est tous les jours plus pénible ; le malade ne prend guères plus que du vin blanc mêlé au jus de pruneaux ; la constriction du gosier augmente ; il se manifeste assez fréquemment des défaillances, des vertiges ; les vomissemens ont lieu toutes les fois que le malade prend des alimens ; la diarrhée se déclare ; le pouls devient tous les jours plus petit.

Ve. semaine. Même état. Le malade a mille fantaisies que l'on s'empresse de satisfaire ; mais il vomit tout ce qu'il prend. Il a demandé qu'on lui appliquât un vésicatoire au bras : on le lui a accordé plus par condescendance, que dans l'intention de remplir quelque indication. La diarrhée continue ; il se manifeste un œdème considérable aux extrémités, et un mouvement fébrile remarquable, sur-tout le soir.

Ventôse 1er. L'état du malade s'aggrave tous les jours ; la face présente une altération

sensible, mais sur-tout une couleur jaune-bleuâtre; les extrémités deviennent froides, et l'on sent auprès du malade une odeur comme cadavéreuse; la maigreur est telle, que l'on apperçoit d'une manière assez sensible le mouvement péristaltique des intestins. On a aussi remarqué un mouvement à-peu-près semblable dans la région abdominale correspondante à l'estomac. Sur l'obstruction du pylore.

2e. et 3e. Même état : et de plus, diarrhée colliquative; découragement extrême. On a donné une potion avec la thériaque.

4e. Chûte totale des forces; le malade a éprouvé plusieurs syncopes. La face hippocratique est bien caractérisée dans tous ses signes : c'est ainsi qu'on remarque les yeux caves, enfoncés et recouverts comme d'une membrane transparente, les oreilles retirées en arrière, les joues déprimées, les narines effilées, les lèvres pâles et entièrement décolorées, le bout du nez et même les extrémités froides, le pouls petit, foible, et se dissipant sous les doigts qui l'explorent, enfin une grande propension de la part du malade à se porter vers les pieds du lit. La mort arriva le 7 à midi, à la fin d'une syncope, mais d'ailleurs sans aucune agitation.

Autopsie cadavérique. Le manque de ca-

davres obligea l'Ecole à garder celui-ci pour les démonstrations publiques : ce ne fut donc que dans les leçons d'anatomie que l'on put examiner les différentes parties de la cavité abdominale, les seules sur lesquelles on trouva des traces de la maladie qui avoit eu lieu. Ces traces consistoient en une diminution considérable et en une sorte de dessication de l'épiploon, et sur-tout en une tumeur squirrheuse au pylore qui en bouchoit presque toute l'ouverture ; l'état squirrheux se propageoit aussi à la membrane muqueuse interne, particulièrement à la portion qui va en remontant vers l'œsophage.

Sur l'obstruction du pylore.

On peut présumer avec assez de vraisemblance, que le travail auquel le malade s'étoit adonné dans les manufactures de tabac, n'a pas peu contribué à déterminer le vice organique dont il est question. Ce soupçon est autorisé d'abord par le résultat de l'observation générale, qui atteste que le genre de vie qui exige qu'on soit habituellement courbé en avant, comme cela a lieu en rapant le tabac, est une des causes occasionnelles de ces sortes de lésions : il est justifié encore par cette considération que, comme nous l'avons vu dans l'historique de la maladie, le malade a commencé à se plaindre peu

de tems après s'être livré pour la première fois au genre d'occupation qu'il avoit adopté pour subsister.

Sur l'obstruction du pylore.

Analyse de l'ail; par C. L. Cadet :

Lue à la Société, le 11 floréal an XII.

Analyse de l'ail.

L'ail considéré comme aliment ou comme remède a des propriétés si utiles, que Galien l'a surnommé la *Thériaque des paysans*. Comme aliment il excite puissamment l'appétit. Les médecins l'ont recommandé comme mâturatif, épispastique, antiseptique, diurétique, vermifuge. Il entre dans la composition du vinaigre des quatre voleurs.

L'histoire de l'ail offre des particularités remarquables. Chez les Egyptiens il a été adoré comme les oignons. Chez les Romains on en donnoit aux soldats pour exciter leur courage, et même aux coqs que l'on dressoit pour les combats. Perse rapporte qu'on en faisoit prendre pendant plusieurs jours à ceux qui vouloient se purifier de quelques crimes (1). Les paysans du midi en font un

(1) Bomare, Dict. d'Hist. Nat.

Analyse de l'ail.

grand usage ; les Grecs plus délicats l'avoient en horreur.

Si quelques anciens médecins ont vanté l'ail comme un remède puissant, d'autres l'ont regardé comme un poison. S. Pauli veut qu'on le banisse entièrement des cuisines ; Pisanellus et Spigelius disent que le suc d'ail pris en boisson donne des vertiges et fait mourir. Crantzius raconte dans son histoire des Saxons, que l'empereur Arnould étoit mort de petits vers qui s'étoient engendrés dans ses chairs pour avoir mangé trop d'ail ; enfin d'autres disent qu'il corrode l'estomac. Ces différentes opinions devoient engager les chimistes à faire l'analyse d'une substance dont les propriétés paroissoient si énergiques, soit qu'on la regardât comme bienfaisante, soit qu'on la trouvât nuisible.

Geoffroi, qui examina le premier l'ail dans ses rapports chimiques, dit qu'il est composé d'un sel ammoniacal uni avec beaucoup d'huile, soit subtile, soit grossière, âcre, mais capable d'une très-grande expansion. A l'époque où écrivoit Geoffroi, l'analyse végétale se bornoit à la distillation, et l'on sait combien ce moyen est inexact et insuffisant. Depuis ce premier apperçu, Lewis, Neuman, Spielman, Murray ont examiné l'ail, et n'

ont remarqué qu'un extrait aqueux qu'ils appèlent mixte ou inerte, et une huile essentielle qu'ils estiment former $\frac{1}{100}$ du poids de la gousse. Analyse de l'ail.

M. Peyrilhe, dans sa matière médicale, dit que l'ail contient :

Extrait aqueux. . . . . $\frac{3}{8}$.
Extrait spiritueux. . . . . $\frac{1}{8}$.
Huile essentielle. . . . . $\frac{1}{512}$.

Cette huile, selon lui, est une des plus actives qu'on connoisse. Comme la plupart des huiles essentielles des plantes transmarines, elle tombe au fond de l'eau.

Comme M. Peyrilhe n'explique pas ce qu'il entend par extrait spiritueux, et qu'il ne parle ni du mucilage, ni du parenchyme, ni des sels ou acides contenus dans l'ail, on ne peut regarder l'analyse qu'il rapporte que comme un apperçu. Pour avoir des résultats plus exacts, j'ai traité l'ail selon la méthode des chimistes modernes.

Suc exprimé.

Deux bottes de gousses épluchées et pilées m'ont fourni un suc épais, visqueux, ayant la consistance du mucus nasal; il rougissoit très-légèrement le papier bleu.

Afin de soumettre ce suc à l'analyse, le sé-

Analyse de l'ail.

parer du parenchyme et le rendre assez liquide pour être filtré, je l'ai étendu dans quatre parties d'eau distillée. Il avoit encore une saveur âcre; il ne rougissoit plus sensiblement le papier bleu.

J'ai exposé ce suc à l'action d'un feu gradué; il s'est formé une pellicule blanche à la surface de la liqueur. Cette pellicule s'est précipitée, et il s'en est bientôt formé une seconde. Je vis en même tems une multitude de flocons blanchâtres nager dans la liqueur. Ces flocons recueillis sur un filtre ont présenté les caractères de l'albumine végétale. Ce qui confirme cette opinion, c'est que les acides opèrent dans le suc étendu d'eau le même effet que la chaleur, et que le précipité qu'ils forment est en grande partie soluble dans l'ammoniaque.

Le suc d'ail essayé par différens réactifs m'a offert les phénomènes suivans:

La potasse caustique y a fait un très-léger précipité. L'acide sulfurique y a déterminé la formation d'un précipité blanc, et il s'est produit une légère odeur d'acide acéteux.

Le prussiate de potasse, l'hydrosulfure de potasse, la dissolution de gélatine n'ont eu aucune action sur lui.

Le nitrate de baryte n'y a point fait de pré-

cipité sur-le-champ ; mais au bout de quelques tems il s'est déposé une petite quantité de matière blanche.

Analyse de l'ail.

Le nitrate de mercure y a fait un précipité blanc qui, au bout de douze heures est devenu rose.

Le sulfate de fer y a fait un précipité gris ; le nitrate de plomb a donné un précipité blanc.

L'infusion de noix de galle y a fait un précipité gris-blanc.

L'alcool et l'acide oxalique ont fourni un précipité blanc.

Décoction et distillation de l'ail.

J'ai distillé vingt livres d'ail dans suffisante quantité d'eau ; j'ai obtenu quatre gros d'une huile citrine, d'abord plus légère que l'eau, mais devenant bientôt plus pesante. Cette huile extrêmement âcre et odorante est très-volatile ; elle passe ordinairement dans les premières portions d'eau qu'on distille. Elle excite le larmoiement.

Je n'ai pas obtenu la même quantité d'huile essentielle que Lewis, Neuman, Spielman et Peyrilhe, puisque je n'en ai trouvé que $\frac{1}{640}$; mais cela dépend probablement de la saison dans laquelle j'ai opéré.

Analyse de l'ail.

Les effets de la distillation expliquent pourquoi l'ail qui a subi l'ébullition, soit dans l'eau, soit dans un ragoût, n'a plus d'odeur ni de saveur, tandis que le liquide dans lequel il a bouilli a conservé l'arôme qu'il lui a cédé.

Cet arôme est si pénétrant, que la sueur des hommes qui mangent beaucoup d'ail exhale l'odeur de la plante. On a remarqué aussi que l'haleine des malades à qui l'on avoit appliqué des cataplasmes alliacés sentoit l'ail. L'huile essentielle mise sur la peau y excite une irritation et un sentiment de douleurs presque insupportable. On pourroit s'en servir pour faire un vésicatoire, et peut-être y trouveroit-on cet avantage, qu'il n'agiroit point sur la vessie comme les cantharides.

J'avois observé plusieurs fois qu'en pilant de l'ail dans un mortier de fer, cette plante noircissoit sur-le-champ, et que cet effet n'avoit point lieu si je me servois d'un mortier de marbre ou de granit. Pour connoître si cela étoit dû à l'huile essentielle, j'en triturai avec de l'oxide de fer récemment précipité d'une dissolution verte de fer, et je vis se former à l'instant une belle couleur noire.

Je mis d'autres oxides en contact avec cette huile, et je n'eus aucun changement de cou-

leur, même avec l'oxide de bismuth; je répétai plusieurs fois cet essai, parce que je croyois, comme tout le monde, que le blanc de fard étoit altéré par l'odeur de l'ail; mais il m'est démontré maintenant que cette opinion est erronée.

Analyse de l'ail.

L'huile d'ail brûle comme les huiles essentielles, en répandant beaucoup de fumée. Elle exhale une odeur piquante qui paroît avoir de l'analogie avec l'acide sulfureux. Elle se dissout très-bien dans l'alcool.

En ne poussant pas trop loin la distillation, on a dans l'alambic une forte décoction mucilagineuse qui, en refroidissant, se prend comme une gelée. Le mucilage est si abondant dans l'ail, qu'il peut servir à coller; il adhère très-fortement aux surfaces les plus lisses, et peut même réunir des morceaux de verre ou de crystal brisé.

Distillation de l'ail à feu nud.

L'ail distillé à feu nud dans une cornue a fourni d'abord un liquide peu coloré très-piquant, ensuite une huile brune épaisse : il s'est dégagé beaucoup de gaz hydrogène carboné et d'acide carbonique. Le liquide obtenu dans le récipient, mis en contact avec de la chaux, répand une odeur vive d'ammoniaque.

Analyse de l'ail. On obtient aussi de l'ammoniaque quand on distille le mucilage d'ail.

Action de l'alcool sur l'ail.

J'ai mis de l'ail en digestion dans l'alcool ; la liqueur s'est colorée en jaune tirant sur le rouge. Cette teinture évaporée a donné pour résidu une matière extractive brune, très-âcre, et qui s'humecte légèrement à l'air.

Examen des cendres d'ail.

J'ai incinéré 4 liv. 6 onces d'ail, et j'ai obtenu 8 onces 4 gros de cendres. J'ai pris 2 gros 28 grains de ces cendres que j'ai traitées par l'eau et par l'acide muriatique.

Par l'eau j'ai obtenu :

Carbonate de potasse mêlé de potasse pure. . . . . 38 grains.

Sulfate de potasse mêlé d'une petite quantité de muriate de potasse. . . . . 58 grains.

Par l'acide muriatique, j'ai précipité avec l'ammoniaque 17 grains $\frac{6}{10}$ de phosphate de chaux mêlé d'alumine. J'ai traité ce mélange par la potasse, qui a dissous 2 grains d'alumine. Il est resté 15 grains $\frac{6}{10}$ de phosphate de chaux coloré par un peu d'oxide de fer. Cette même dissolution muriatique déjà précipitée par

par l'ammoniaque a été traitée par la potasse. Il s'est formé un nouveau précipité qui a été lavé. J'ai versé dessus de l'acide sulfurique qui en a dissous une portion. Cette dissolution, précipitée par la potasse caustique, a donné 9 grains de magnésie. La portion non dissoute par l'acide sulfurique a été lavée et calcinée, elle pesoit 35 grains; c'étoit du sulfate de chaux. Le filtre du premier traitement par l'acide muriatique contenoit 8 grains de matière qui ont refusé de se dissoudre dans les acides, et qui avoient les caractères de la silice.

Analyse de l'ail.

Le phosphate de chaux a été traité par l'oxalate d'ammoniaque, qui a formé de l'oxalate de chaux et du phosphate d'ammoniaque. Ce dernier sel décomposé par le feu a fourni de l'acide phosphorique. L'oxalate de chaux a été également calciné, dissous dans l'acide muriatique et précipité par l'ammoniaque, qui en a séparé une petite quantité d'oxide de fer, que j'ai reconnu tel par le prussiate de potasse.

Après avoir séparé cet oxide de fer, j'ai précipité la liqueur par la potasse, et j'ai obtenu du carbonate de chaux qui, après avoir été calciné, pesoit dix grains $\frac{5}{10}$.

Ainsi deux gros vingt-huit grains (ou 172 grains) de cendres d'ail contiennent:

Analyse de l'ail.

Potasse et carbonate de potasse.	33	
Sulfate de potasse mêlé d'un peu de muriate de potasse. . . .	58	
Alumine.	2	
Phosphate de chaux. . .	15	6
Oxide de fer.	1	5
Magnésie.	9	
Chaux.	14	
Silice.	8	

Il restoit à évaluer les proportions de mucilage, d'albumine et de parenchyme que l'ail contient ordinairement; et pour cela j'ai pilé et réduit en pulpe très-fine dans un mortier de marbre deux onces un gros trente-huit grains de gousse d'ail épluchée. J'ai fait macérer cette pulpe dans sept à huit pintes d'eau, et j'ai passé à travers un linge serré sans exprimer.

La liqueur qui a passé a été évaporée jusqu'au quart et filtrée, l'albumine qui s'étoit coagulée est restée sur le filtre; je l'ai mise à part. Cette albumine d'abord blanche s'est colorée en brun.

La pulpe épuisée par l'eau froide a été traitée par l'eau bouillante; l'ébullition a même été continuée pendant deux heures. La décoction a été jetée sur un filtre, et la matière parenchymateuse fut séparée.

Il se précipita également une portion de matière albumineuse qui fut jointe à la précédente. J'ai fait évaporer cette décoction jusqu'à consistance syrupeuse pour obtenir le mucilage sous forme de colle. Analyse de l'ail.

La liqueur de l'ail traitée à froid a paru agir sur le cuivre, et s'est elle-même colorée.

La liqueur de l'ail traitée à chaud n'a point agi sur le cuivre, et ne s'est point colorée.

Les deux onces deux gros trente-huit grains d'ail m'ont fourni :

Extrait mucilagineux.		7 g.	16 g.
Matière albumin. séchée.			37
Parenchyme sec.			48
Eau de végétation évaluée.	1 onc.	3	9 g.
Total.		3	38

Résumé.

Parmi les différens matériaux de l'ail, il en est deux qui doivent principalement fixer l'attention des médecins et des artistes. Le premier est cette huile essentielle, si volatile, si âcre, si pénétrante, qui attaque avec énergie et cautérise la peau, qui agit sur le fer, qui se dissout dans l'alcool, qui est plus pesante que l'eau, et qui lui communique son arôme. Elle forme $\frac{1}{100}$ environ du poids de

Analyse de l'ail.

la gousse; sa rareté la rend assez chère : on se la procureroit difficilement maintenant à moins de 8 francs l'once. C'est à elle que l'ail doit toute l'action stimulante dont il est doué; privé d'elle, ce n'est plus qu'un émollient. Quoique renfermée dans le parenchyme du végétal, cette huile agit vivement sur nos organes. Les médecins savent que dans les hôpitaux militaires les soldats qui veulent prolonger leur séjour, se donnent une fièvre momentanée en s'appliquant de l'ail épluché au sphincter de l'anus. Il seroit donc intéressant de tenter quelques expériences sur l'effet de l'huile essentielle d'ail dans quelques affections morbifiques, pour déterminer à quelle dose et dans quel cas elle peut être remède ou poison, soit administrée intérieurement, soit appliquée comme topique, seule, ou unie à quelqu'excipient. L'effet de l'ail sur certains insectes fait espérer que cette huile sera un anthelmentique.

Les pharmaciens trouvent souvent des difficultés à préparer du vinaigre des quatre voleurs très-clair. En employant l'ail entier, une portion du mucilage reste en suspension dans la liqueur, passe même à travers les filtres, et rend le vinaigre trouble. On n'éprouve point cet inconvénient, quand on em-

ploie l'huile essentielle d'ail dissous dans un peu d'alcool.

Analyse de l'ail.

Un second produit de l'ail fort remarquable, c'est l'extrait mucilagineux qu'il contient en si grande abondance. Ce mucilage qui, après une forte ébullition, n'a plus aucune odeur, parce que toute l'huile essentielle est volatilisée, peut rendre de grands services comme émollient. Il forme à-peu-près la moitié du poids de la gousse. Sa viscosité est extrême. Les arts peuvent en tirer parti, et déjà les colleurs de papier de tenture ont reconnu qu'en mettant de l'ail dans leur colle ils avoient non-seulement l'avantage d'éloigner les insectes par l'odeur de cette bulbe, mais encore celui de faire adhérer plus fortement les papiers. Les gommes augmentent de prix tous les jours : déjà l'on a cherché jusques dans l'*hiacinthus non scriptus* un mucilage qui pût remplacer la gomme arabique. L'ail, plus commun encore que la jacinthe des près, le fournira peut-être.

Il étoit naturel de croire qu'il y avoit beaucoup d'analogie entre l'oignon, l'échalotte et l'ail. Non-seulement ces plantes sont de la même famille, mais leur odeur, leur sa-

Analyse de l'ail.

veur, le larmoiement qu'elles excitent, leurs propriétés sténiques sembloient établir entr'elles de grands rapports; et j'ai dû penser qu'elles contenoient comme l'ail une huile essentielle volatile. Pour m'en assurer, j'ai distillé plusieurs livres d'oignons et d'échalottes; je n'ai obtenu ni de l'un ni de l'autre aucune trace d'huile essentielle : leur eau distillée étoit très-odorante, mais beaucoup moins cependant que leur bulbe. Leur décoction rapprochée n'étoit point mucilagineuse; elle a fourni par l'évaporation un extrait brun et acide qui attiroit l'humidité de l'atmosphère.

L'alcool, mis en digestion sur de l'oignon coupé ou sur de l'échalotte, dissout un peu de matière extractive; mais cette teinture légère ne précipite point par l'eau comme celle de l'ail; et le fait prouve que l'oignon et l'échalotte ne contiennent pas d'huile essentielle. Cependant en examinant l'alambic qui m'avoit servi à distiller l'oignon, je vis que le chapiteau d'étain étoit noirci. L'eau distillée laissa même déposer au bout de quelque tems une poussière noirâtre que j'ai reconnue pour de l'oxide d'étain. Il paroit que le principe aromatique de l'oignon agit sur le métal. Cet effet n'a pas fourni un précipité assez considérable pour être apprécié.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

De THERMIDOR AN XII,

J. du m.	THERMOMÈTRE. MAXIMUM	MINIMUM.	A MIDI.	BAROMÈTRE. MAXIMUM.	MINIMUM.	MIDI.
1	+13,8 s.	+11,4 ma.	+12,4	27,8,10 ma.	27,7,35 s.	27,7,98
2	+13,9 mi.	+12.0 s.	13,9	27,10,50 s.	27,7,88 ma.	27,8,90
3	+16,4 mi.	+10,8 s.	+16.4	27,11,35ma.	27 7,85 s.	27,10,51
4	+16,2 mi.	+10,7 ma.	+16,2	27,8,40 s.	27,8,10 s.	27,8,35
5	+17,4 s.	+ 9,5 ma.	+17,2	27 9,24 mi.	27,8,26 ma.	27,9,24
6	+15,2 mi.	+10,6 ma.	+15,2	27,9,50 mi.	27,8,15 s.	27,9,50
7	+17,2 mi.	+11,0 ma.	+17,2	27,8,65 s.	27,7,60 mi.	27,7,60
8	+17,6 s.	+10,2 ma.	+16,2	27,9,60 s.	27,8,85 s.	27,9,15
9	+19,2 mi.	+12,8 s.	+19,2	27,9,81 mi.	27,9,40 s.	27,9,81
10	+19,8 s.	+11,8 s.	+18,0	27,11,75 s	27,9,85 ma.	27,10 88
11	+18,6 mi.	+13,5 s.	+18 6	28,2,55 s.	28,0,30 ma.	28,1,00
12	+19,2 mi.	. . .	+19,2	28,2,88 ma.	. . .	28,2,88
13	+20,6 s.	+17,0 s.	+19,6	28,2,95 ma.	28,2,05 s.	28,2,73
14	+21,6 s.	+16,0 ma.	+20,8	28,1.10 ma.	27,11,90 s.	28,0,30
15	+24,8 s.	+15,4 ma.	+21,7	27,10,85ma.	27,9,78 s.	27,10,25
16	+19,1 mi.	+15,4 s.	+19,1	27,11 85 s.	27,10,25ma.	27,10,40
17	+19,2 s.	+16,2 s.	+18,2	28,1,02 s.	28,0,55 s.	28,0,92
18	+17,2 mi.	+12,2 s.	+17,2	28,2 50 s.	28,0,40 ma.	28,2,05
19	+16,8 mi.	+ 9,5 ma.	+16,8	28,3,50 mi.	28,2,75 s.	28,3,50
20	+17,5 s.	+1,37 ma.	+16,5	28,0,17 ma.	27,10,70 s.	27,10,93
21	+19.6 mi.	. . .	+19,6	28,0,15 mi.	27,11,25 s.	28,0,15
22	+17 3 s.	10,4 ma.	+17,2	28,0.80 s.	27,10,35ma.	27,11,55
23	+19.2 s.	+13,2 s.	+17,6	28.2,50 ma.	28,1,80 s.	28,2,35
24	+10,4 s.	. . .	+10,0	28,0,20 ma.	27,10,15mi.	27.10,15
25	+16,4 s.	+ 9,2 ma.	+15,0	27,10,85ma.	27,7,35 s.	27,9,55
26	+17,9 mi.	+11,6 ma.	+17,9	27,9,30 s.	27,7,15 ma.	27,8,30
27	+17,6 mi.	+14,6 ma.	+17 6	27,10,75 s.	27,9,55 ma.	27,10,27
28	+19,4 mi.	+14,8 s.	+19,4	27,11,92 s.	27,10,60ma.	27,11,23
29	+16,5 s.	+ 9,9 ma.	+16,0	28,1,60 s.	28,0,70 ma.	28,1,50
30	+14,9 mi.	+ 9,6 ma.	+14,9	28,1,17 s.	28,0,25 s.	28,1,17

RÉCAPITULATION.

Plus grande élévation du mercure.	28,3,50 le 19
Moindre élévation du mercure.	27,7,15 le 24
Elévation moyenne.	27,11,32
Plus grand degré de chaleur.	+ 24,8 le 15
Moindre degré de chaleur.	+ 9,2 le 25
Chaleur moyenne.	+ 17,0

FAITES A L'OBSERV. NAT. Par BOUVARD astronome, membre de l'Institut national.

J. du mois	Hyg. à mid	Vents.	VARIATIONS DE L'ATMOSPHERE.
1	72,0	O. N. O.	Pluie à divers interv. de la journée.
2	76,0	o.n. o.n.	Ciel couvert.
3	65,0	O. S. O.	Ciel couvert; pluie à divers interv.
4	66,5	S.	Ciel couv. et pluie une partie de la journée.
5	68,0	S S. O.	Ciel nuageux et pluie par interv.
6	66,0	O.	Ciel couvert ; pluie fine sur le soir.
7	70,0	O. N.O.	Pluie toute la nuit ; ciel extrêm. nuag.
8	61,0	O. S. O.	Beauc. d'éclaircis toute la journée.
9	59,0	S. O.	Pluie à divers interv. ; ciel nuageux.
10	67,5	S S. O.	Ciel couvert ; pluie abond. ; éclair, et tonn.
11	67,0	N. N. O.	Ciel couvert toute la journée.
12	60,0	O. N. O.	Ciel idem.
13	65,5	N. N. O.	Ciel nuageux ; éclairs et tonn. au loin.
14	76,0	N. E.	Quelques éclaircis ; ciel très-nuageux.
15	79,5	E. N. E.	Ciel nuag. ; averse ; grêle ; éclairs et tonn.
16	79,0	O. N. O.	Ciel couv. ; quelq. gouttes d'eau par interv.
17	65,0	O.	Soleil très-foible ; ciel en grande part. couv.
18	55,2	O.	Beau ciel par intervalle.
19	55,0	N. O, O.	Assez beau le mat. ; le reste de la jour. ciel c.
20	57,5	S.	Ciel couv. ; vent viol. ; quelq. gout. d'eau.
21	64,5	S.	Beau par interv.
22	58,0	S. O. E.	Vent très-fort ; ciel nuageux.
23	52,9	S. O.	Idem.
24	62,0	O. S. O.	Couvert; forte pluie ; assez beau ciel le s.
25	67,0	S. F.	Ciel couv. ; pluie et vent très-fort.
26	80,0	E. s. S.o.	Pl. une p. de la nuit; f. et ab. par int. p. t. la j
27	87,0	S. S. O.	Pluie abondante et vent violent.
28	68,0	O. S. O.	Ciel couv. ; for. av. entre 1 à 2 h. ; pl. par int.
29	61,5	O. S. O.	Beaucoup d'éclairc. ; avers. par interv.
30	55,0	O. S. O.	Ciel très-nuageux et fortes av. par interv.

Récapitulation.

Nomb. de jours beaux.	5	Le vent a s. du N.	3 fois.
de couverts.	25	N. E.	2
de pluie.	19	E.	0
de vent.	30	S-E.	0
de gelée.	0	S.	3
de tonnerre.	3	S-O.	13
de grêle.	2	O.	15
de neige.	0	N-O.	8

Eau de pluie tombée 4 pouc. 6 lig. 9-10.

MÉDECINE DE MONTPELLIER.

Contre-ouverture à la vessie, au-dessus du pubis, pour l'extraction de la pierre, par l'appareil latéral; par M. SERNIN.

Opération de taille.

Les principes lumineux, consignés dans plusieurs ouvrages sur les différentes méthodes d'extraire la pierre de la vessie (1), semblent être portés au plus haut degré de perfection, et ne laisser rien à desirer. L'habitude même de faire cette opération paroît devoir la rendre facile dans les cas les plus épineux. Le cours de la pratique en offre cependant de si singulièrement combinés, de si difficiles à prévoir, qu'on se trouve, malgré soi, dépendant des difficultés qu'ils opposent.

Le fait que je vais rapporter est de ce genre.

Le fils d'un boulanger, nommé V. . . . . de la ville de La Grasse, au diocèse de Carcassonne, fut sujet, dès l'instant de sa naissance, à des symptômes non équivoques de calcul dans la vessie. Ces symptômes augmentèrent d'une manière sensible, à mesure que l'enfant avançoit en âge; et, pour abréger son histoire, l'on peut dire que, du moment qu'il vit le jour jusqu'à l'âge de onze ans, les plus cruelles douleurs ne cessèrent de le tourmenter et de le tenir au bord du tombeau.

Il rendoit habituellement ses urines sans le sentir :

(1) Voyez entr'autres le Traité de la taille, par M. Deschamps.

Opération de taille.

il découloit sans cesse du bout de la verge une matière sanguine et purulente, dont la causticité auroit entièrement détruit les bourses, sans les soins assidus et empressés de ses parens. Mais la crainte d'une opération et la force de l'habitude leur rendoient, en quelque manière, supportable l'affreuse situation de leur malheureux enfant. On le laissa donc en proie à tous les maux qu'il eut à endurer pendant onze ans, et ce ne fut que par les vives sollicitations du malade que son père me fit appeler le 19 décembre 1782.

Un squelète mouvant et recouvert d'une peau tannée, un visage déjà vieilli et représentant la décrépitude : voilà le tableau exact de cet enfant, dans l'état de dépérissement où je le vis à ma première visite.

Après avoir long-tems médité sur sa triste situation, sur ce que la nature presque éteinte étoit capable de faire pour lui, et sur les secours qu'il devoit attendre des ressources de l'art, je cherchai à m'assurer de l'état de la vessie par le moyen de la sonde et du doigt porté dans le rectum.

J'introduisis donc une algalie jusqu'au-delà du sphincter de la vessie avec beaucoup de facilité, parce qu'il étoit béant. Mais parvenu jusqu'à ce point je sentis le bout de ma sonde arrêté par la présence d'une pierre qui me parut fixe, et qui ne me permit d'entrer un peu plus avant qu'avec des difficultés infinies, et en usant de tous les mouvemens que l'expérience put me suggérer. La sonde ainsi engagée ne pouvoit faire le plus léger mouvement, sans causer des douleurs aiguës; et je n'eus pas moins de peine à la retirer, que je n'en avois eue à l'introduire. Le doigt porté

dans le rectum ne me servit qu'à découvrir une espèce de masse informe d'une consistance assez dure. Opération de taille.

C'en fut cependant assez pour me faire juger que la vessie, excessivement racornie, s'étoit rehaussée et rendue adhérente dans un sens très-oblique, sous les os pubis, et que la pierre devoit remplir toute sa capacité. Je conçus d'autant plus facilement la possibilité de la position contre-nature de cet organe, que le malade, sans cesse occupé du soin de rendre ses vives douleurs plus supportables, demeuroit toujours couché sur le côté gauche, les talons rapprochés des fesses, et l'épine du dos dans un état de courbure considérable.

Une maladie de cette nature, accompagnée de tels symptômes, me parut d'abord devoir être rangée dans la classe de celles que nous appelons décidément incurables. Comment tenter en effet une opération grave par elle-même sur un organe si délabré, et sur un sujet dont le principe vital étoit presque éteint ?

La crainte de compromettre ma réputation, considération à laquelle on s'arrête quelquefois un peu trop, pas plus que les difficultés bien senties de l'opération ne purent cependant m'arrêter; j'étois persuadé que l'extraction de la pierre étoit le seul moyen de guérison.

En conséquence, l'enfant fut préparé à la hâte, parce qu'il y avoit un danger imminent dans le retard. Ce fut le 24 décembre 1782, que j'entrepris l'opération par l'appareil latéral, en présence de M. Clarst, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, et de plusieurs chirurgiens de la ville de La Grasse.

Ayant placé le cathéter dans la vessie avec une extrême difficulté, je procédai à l'ouverture suivant les

Opération de taille.

principes, et avec tout le ménagement possible. L'incision extérieure et celle de la vessie étant faites, j'eus beaucoup d'obstacles à surmonter pour placer de petites tenettes entre les parois internes de la vessie et la surface de la pierre. Je parvins néanmoins à la saisir d'une manière si avantageuse, que je ne doutois plus de la possibilité de l'extraire. Mais au premier mouvement que je fis avec ma tenette, je sentis tout l'embarras de mon entreprise. Je vis alors que les choses étoient disposées de manière que la pierre et la vessie ne faisoient qu'un, et que, si je m'obtinois à vouloir terminer l'opération, je m'exposois à arracher la vessie.

Ma seule ressource dans cette circonstance fut de vouer mon malade à l'opération en deux tems, supposé qu'il survécût quelques jours à la première.

Pendant quatre jours de délai, je mis tout en usage pour relâcher la vessie, calmer la douleur, parer aux menaces de l'inflammation, et soutenir le peu de force qui restoit au malade.

Mais les symptômes inquiétans, bien loin de diminuer, s'aggravoient pour ainsi dire de moment en moment. Les frissons devenoient fréquens, la fièvre augmentoit, les urines étoient rares, la plaie de la taille extrêmement béante; il n'en découloit qu'une suppuration verdâtre, un peu plombée, d'une odeur si approchante de celle de la gangrène, que j'en appréhendois le développement d'un pansement à l'autre. Le malade cruellement tourmentée par un spasme, des crampes momentanées, faisoit des cris perçans, qui le réduisoient

Dans un tel état, je vis que, s'il y avoit encore un moyen de sauver la vie à cet enfant, ce ne pouvoit être que de terminer l'opération. J'y procédai le cinquième jour. Même difficulté pour charger la pierre, même impossibilité de la déplacer pour l'extraire, sans s'exposer à faire suivre la vessie. Opération de taille.

Une circonstance aussi périlleuse qu'embarrassante, loin de me décourager, ranima mon imagination, et me fournit de suite l'idée de pratiquer au-dessus du pubis, du côté droit près de la ligne blanche, une contr'ouverture jusqu'à la vessie, non pour opérer l'extraction par cette ouverture, à l'exemple de Franco (1), mais dans la vue de porter le doigt indice de la main gauche dans la vessie pour déplacer la pierre, la faire biaiser méthodiquement, de concert avec la tenette, et la tirer par l'incision de l'appareil latéral.

L'entreprise étoit hardie, mais je la jugeai possible. Pour cet effet, je confiai au docteur Claret la tenette que je n'avois point déplacée, et qui embrassoit la pierre; alors, pinçant la peau en travers au-dessus du bord supérieur des os pubis, j'y fis une incision d'un pouce et demi d'étendue: continuant ensuite l'ouverture à côté de la ligne blanche avec toute la circonspection possible, pour éviter la cloison du péritoine, et la dirigeant vers l'arcade du pubis, je parvins sans accident à la rencontre de la vessie. Cet organe étoit pelotonné, d'une forme oblongue, situé le long du bord inférieur de la branche gauche du pubis, ayant la consistance d'un gésier de dinde.

(1) Dans son Traité des hernies, de la pierre et de la cataracte, pag. 139 et suiv.

Opération de taille.

Parvenu jusqu'à ce point, je pris de la main droite la tenette qui embrassoit la pierre. Dans le même tems, je portai le doigt index de la main gauche sous l'arcade, pour observer si je pourrois, avec la tenette, rehausser la vessie et la rendre par-là plus apparente; mais du premier essai je reconnus positivement que la vessie avoit adhéré d'une manière si intime et si fort contre-nature à la face interne de l'os pubis gauche, que je remis bien vite la tenette au docteur Claret, en lui recommandant de tenir la pierre bien assujétie; et portant de suite un bistouri demi-courbe, enveloppé d'une bandelette dans les trois-quarts de son étendue, dans le fonds de l'arcade, sur la partie de la vessie qui y correspondoit, je fis une ouverture d'un pouce de long, en appuyant toujours l'instrument sur la pierre.

Après cette incision, je portai, non sans peine, le doigt index de la main gauche entre les parois internes de la vessie et la surface de la pierre; prenant alors ma tenette de la main droite, et la faisant agir de concert avec le doigt index de la main gauche, je déchatonnai la pierre, et la poussai si avantageusement par derrière, que je parvins à en faire l'extraction par la voie de l'appareil latéral sans la moindre déchirure.

L'extraction faite, je voulus m'assurer de l'état de la vessie, et je reconnus que je l'avois bien jugé, en comparant cet organe à un gésier de dinde; car ses parois en avoient au moins l'épaisseur.

Il est bon d'observer, ici que, la vessie étant disposée de la manière que je viens de le dire, la ressource du haut appareil étoit absolument nulle, soit par

l'impossibilité de faire, par cette voie, sur ce viscère une ouverture capable de donner passage à la pierre, soit par le danger inévitable d'ouvrir le péritoine. Opération de taille.

La pierre présentoit un ovale un peu alongé. Elle avoit à-peu-près la figure et la grosseur d'un œuf de poule; elle pesoit trois onces un gros.

Durant cette pénible opération, le malade n'eut qu'une légère syncope, à laquelle on remédia par une cuillerée de vin d'alicante avec addition de quelques gouttes de Lilium. Il fut de suite porté dans son lit; on fit des embrocations d'huile rosat et des fomentations émollientes sur le ventre; on lui tira environ six onces de sang, dans douze heures de tems, en trois reprises, et il ne fut nourri, tout ce jour-là, que de petit-lait édulcoré avec le sirop d'althæa, et de quelques cuillerées de crême de sagou.

Les deux premiers jours après l'opération furent orageux; il fallut payer le tribut de la trop forte révolution qu'éprouva le système nerveux. La fièvre augmenta; le visage jusqu'alors plombé devint très-allumé; le hoquet parut par intervalles; il survint une toux d'autant plus inquiétante, qu'elle causoit de fréquentes secousses qui déterminoient les plus vives douleurs; le ventre se tuméfia légèrement; mais, dès l'instant de l'extraction de la pierre, le malade n'eut plus ces douleurs d'érétisme et de crampe qui lui rendoient auparavant la vie insupportable.

Le troisième jour, les urines devinrent beaucoup plus abondantes; les symptômes effrayans se calmèrent; les autres cédèrent insensiblement par l'effet d'un bon régime, par l'usage des loocks blancs,

Opération de taille.

des boissons calmantes et adoucissantes; les deux ouvertures de la vessie furent parfaitement consolidées le vingt-septième jour après la dernière opération; et les urines sortirent à volonté par le canal de l'urètre. J'avois pris trop de peine et trop d'intérêt à cette opération pour en perdre de vue les suites; et j'avoue que j'en ai été avantageusement dédommagé par l'heureux succès qui a couronné mon entreprise.

Depuis le vingt-septième jour de l'opération, cet enfant a toujours maîtrisé ses urines; la vessie s'est peu-à-peu si fort assouplie et si considérablement dilatée, qu'elle contient une très-grande quantité d'urine, qu'il a la faculté de garder huit heures entières, sans en être incommodé.

Du reste, à son ancien état de marasme a succédé un embonpoint considérable; l'épine du dos s'est redressée; le sujet a grandi d'une manière surprenante; il est devenu fort et d'une très-agréable gaîté, sans qu'il lui reste la plus légère incommodité.

Nota. Ce jeune homme, qui depuis sa guérison a pris l'état de chirurgien, jouit de la plus parfaite santé, et exerce la chirurgie à La Grasse, département de l'Aude.

Réflexions sur cette observation; par M. Deschamps.

C'est en vain que, dans mon Traité de la lithotomie, j'ai insisté sur cette vérité incontestable, que dans la pratique de l'opération de la taille il étoit plus aisé d'entre

d'entrer dans la vessie que d'en sortir chargé de la pierre. Les génies superficiels ne considèrent que l'incision, et leurs vues ne se portent pas plus loin ; de là cette foule d'instrumens inutiles et ridicules contre lesquels je ne cesse de m'élever (1). Opération de taille.

Qu'auroit servi à M. Sernin tout ce fatras d'instrumens qu'un simple couteau remplace ? C'est dans des circonstances aussi embarrassantes, aussi difficiles que celle qu'a éprouvée l'auteur de l'observation, que le véritable génie sait trouver des ressources. L'incision faite au-dessus du pubis étoit-elle nécessaire ? A-t-elle même été utile ? Une incision du col de la vessie plus prolongée que de coutume, et l'emploi du forceps (2) auroient-ils pu dispenser de la section hypogastrique ? C'est sur quoi il est difficile de prononcer. L'opérateur seul est à portée dans ce cas de juger sainement des difficultés et des moyens les plus sûrs de les vaincre ; et quand ceux usités sont reconnus insuffisans, toutes les tentatives doivent être permises, lorsqu'elles donnent lieu d'espérer du succès. On ne peut donc qu'applaudir au courage éclairé du chirurgien qui, dans des cas aussi difficiles et aussi pressans, a recours à son génie et à son adresse pour le salut du malade.

---

(1) Je n'ignore point que ma franchise déplait aux auteurs et aux partisans de procédés et d'instrumens nouveaux ; mais quelle que soit mon estime pour eux, je ne leur sacrifierai point les intérêts de l'art.

Diligo chirurgum ; ars sed amica magis.

(2) Traité de la taille cité, tome III, p. 236 et suiv.

LITTÉRATURE MÉDICALE FRANÇAISE.

Recherches chronologiques sur Hippocrate; par C. J. J. Legallois, *docteur en médecine.*

Recherch. chronolog. sur Hippoc.

C'étoit une opinion généralement admise qu'Hippocrate a vécu vers le tems de la guerre du Péloponnèse, lorsque M. Boulet s'est élevé tout-à-coup contre ce point de chronologie. Il a soutenu qu'Hippocrate n'a jamais existé, et que les ouvrages qu'on lui attribue ont une antiquité de près de 13 mille ans. Au premier abord cette dispute paroît presque oiseuse. L'essentiel, en effet, est que nous possédions les ouvrages d'Hippocrate et que nous en fassions notre profit. Leur antiquité et l'existence vraie ou fabuleuse de celui dont ils portent le nom ne peuvent rien ajouter à nos connoissances médicales. Cependant, si un philologue n'épargne ni tems ni peines pour découvrir le sujet et la date d'une antique, souvent d'un mince intérêt pour le fond comme pour la forme, pourquoi des médecins ne consacreroient-ils pas quelques veilles pour constater à quel homme et à quelle époque appartiennent des ouvrages où ont été jetés les premiers et les plus solides fondemens de leur art? Il me semble qu'un juste sentiment de reconnoissance leur impose le devoir d'en rechercher l'auteur. Ce travail n'est pas d'ailleurs une affaire de pure érudition : il a une étroite liaison avec l'histoire de la médecine, et je pense que, sous ce point de vue, il n'est nullement indifférent que les plus anciens ouvrages de médecine qui nous

soient parvenus, aient été écrits 400 ans seulement avant l'ère chrétienne, ou qu'ils soient antérieurs de près d'onze mille ans.

Recherch. chronolog. sur Hippoc.

Mais observons que rechercher dans quel siècle ils ont été écrits, c'est véritablement constater dans quel siècle a vécu Hippocrate; car son nom est inséparable des principaux d'entre les ouvrages qui lui sont attribués. Indépendamment des témoignages qui, comme nous le verrons, ne permettent pas de douter de son existence, toutes les raisons qu'allègue M. Boulet, en faveur de la première partie de son opinion, tendent uniquement à prouver qu'Hippocrate a vécu à une époque fort différente de celle qu'on admet communément; mais aucune ne prouve qu'il n'a point existé, ni qu'il n'est pas l'auteur des ouvrages en question. Et cependant il faudroit des preuves bien puissantes pour nous autoriser à dépouiller cet auteur, quel qu'il soit, d'un nom qu'il a constamment porté dans tous les siècles depuis qu'il est connu, et sous lequel ont été désignés ses ouvrages dès les premiers tems où il en a été fait mention. M. Boulet a si bien senti lui-même l'impossibilité de les isoler du nom d'Hippocrate que, pour sauver la difficulté qui en résulte contre son système, il s'est vu réduit à supposer que ce nom ne désigne pas un auteur, mais seulement un recueil d'anciens Traités de médecine.

La seule question qui se présente à résoudre dans la controverse actuelle, consiste donc à déterminer dans quel siècle a vécu Hippocrate. Je vais examiner ce que nous apprennent à cet égard : 1°. le témoignage des écrivains antérieurs à la guerre du Péloponnèse; 2°. quelques points les plus marquans de la doctrine

Recherch. chronolog. surHippoc.

d'Hippocrate ; 3°. le témoignage des auteurs qui ont écrit pendant ou après la guerre du Péloponnèse ; 4°. le dialecte dont s'est servi Hippocrate ; 5°. l'époque de l'année où se levoient et se couchoient de son tems certaines constellations, comparée aux mêmes révolutions actuelles.

J'aurai soin que les principales raisons dont M. Boulet étaye son opinion trouvent leurs réponses dans la discussion de ces divers articles.

§. Ier. *Du témoignage des écrivains antérieurs à la guerre du Péloponnèse.*

Aucun d'eux n'a fait mention d'Hippocrate. M. Boulet en convient ; et il est même fort embarrassé du silence d'Homère. Il avoue que ce poëte qui a parlé de tout ce qui étoit connu de son tems, auroit nommé Hippocrate s'il l'avoit connu (1). Bien décidé pourtant à ne rien rabbattre de l'antiquité qu'il veut lui donner, M. Boulet a pris le parti d'ajouter à celle d'Homère. Cependant ce silence d'Homère n'est pas plus embarrassant, et l'est peut-être même beaucoup moins que celui d'Hérodote ; car cet historien s'est appliqué bien plus scrupuleusement encore que ne l'a fait le poëte, à désigner tous les faits et tous les personnages qui, à quelqu'époque que ce fût, avoient eu de la célébrité, soit dans la Grèce, soit chez les nations barbares. Il parle de la

(1) Une preuve sans replique qu'Hippocrate n'existoit pas avant Homère, c'est qu'il cite ce dernier dans un de ses ouvrages, dont la légitimité n'a jamais été contestée [*lib. de nat. fœtus.*] Je dois cette remarque au savant docteur Coray.

médecine et des médecins de presque toutes les contrées connues de son tems. Il nomme plusieurs médecins grecs, et entr'autres Démocède de Crotone. Et dans son enthousiasme pour la prééminence des Grecs, il ne manque pas de faire remarquer la supériorité que montra ce médecin grec à la cour de Darius sur les médecins égyptiens. Il rappelle à cette occasion « que » Démocède étoit le plus habile médecin qu'il y eut » alors dans la Grèce », et que ses talens donnèrent un grand lustre à « l'Ecole de Crotone, qu'ils placèrent » au premier rang, tandis que celle de Cyrène occu- » poit le second ». Mais il ne dit pas un mot d'Hippocrate ni de ses ouvrages ; et il parle de Cos sans parler de son Ecole. L'histoire d'Hérodote finit à la bataille de Mycale, 47 ans seulement avant la guerre du Péloponnèse. Il est donc clair qu'à cette époque les ouvrages d'Hippocrate n'étoient pas plus connus que sa personne, et que l'Ecole de Cos n'avoit point encore de célébrité. Ce fut à Hippocrate qu'elle dut celle qu'elle acquit par la suite ; de même que l'Ecole de Crotone avoit été redevable de la sienne à Démocède.

Recherch. chronolog. sur Hippoc.

§. II. *De quelques principaux points de la doctrine d'Hippocrate.*

L'importance de certains nombres est célèbre dans les écrits d'Hippocrate. C'est une opinion presque générale parmi les médecins, qu'il s'est à cet égard un peu trop abandonné aux idées de Pythagore. Le reproche lui en a été fait très-anciennement, et même par Celse, c'est-à-dire, dans un tems où l'on avoit tous les moyens de reconnoître dans quelle source il avoit puisé cette doctrine.

Il faut donc qu'Hippocrate ne soit venu qu'après

Recherch chronolog. sur Hippoc.

Pythagore. Mais il n'existe aucun doute sur le tems où a vécu ce philosophe; on sait qu'il est mort environ 60 ans avant la guerre du Péloponnèse.

Un autre point de la doctrine d'Hippocrate peut nous servir à limiter encore davantage l'époque de son existence. Il est généralement reçu qu'Hérodicus fut le premier qui introduisit la gymnastique et la diététique dans la médecine. Platon (Rép. liv. 3) s'en explique très-formellement : ce philosophe, qui ne vouloit que des hommes robustes dans sa république, apostrophe vivement Hérodicus pour avoir, dit-il, fait connoître aux hommes valétudinaires des procédés qui ne sont bons qu'à leur procurer une longue mort. Mais Hippocrate a fait un grand usage de la gymnastique, et sur-tout de la diététique, dont il s'est appliqué à circonstancier l'emploi dans les diverses maladies, bien au-dela de ce qu'avoit fait l'inventeur. Le médecin de Cos est donc postérieur à Hérodicus. On en a d'ailleurs une autre preuve en ce qu'il cite lui-même Hérodicus. Il le cite nominativement comme aggravant l'état des fièvreux par un usage immodéré de la gymnastique (Epid. liv. 6, sect. 3, aph. 23.). Or, il est prouvé qu'Hérodicus vivoit au tems de la guerre du Péloponnèse. Cela est prouvé, dis-je, par le témoignage de Platon, qui nous le donne comme son contemporain, et cela pourroit l'être par celui de beaucoup d'autres auteurs, puisqu'Hérodicus étoit frère de Gorgius, rhéteur fameux, et qui joua un rôle dans les événemens précurseurs de la fatale expédition de Sicile, une des principales causes de la ruine d'Athènes, et par contrecoup de la Grèce entière.

Tout ce que je viens de dire dans les deux articles précédens, démontre suffisamment que le tems où a vécu

Hippocrate ne remonte pas à plus de quatre siècles avant l'ère chrétienne. Mais il me reste encore à déterminer l'époque précise de son existence : c'est ce que je vais essayer de faire dans les articles suivans.

Recherch' chronolog. sur Hippoc.

§. III. *Du témoignage des auteurs qui ont écrit pendant ou après la guerre du Péloponnèse.*

Un des principaux argumens que fait valoir M. Boulet, est que du tems de cette guerre les ouvrages d'Hippocrate étoient fort célèbres dans la Grèce, tandis que rien n'indique que sa personne y fut connue. Or, c'est précisément le contraire. Les auteurs contemporains désignent très-clairement la personne d'Hippocrate, sa patrie, sa généalogie, et ne disent pas un mot de ses ouvrages. J'en citerai pour preuve un passage de Platon, tiré du dialogue intitulé *Protagoras*. Voici de quoi il est question dans ce passage : Un nommé Hippocrate d'Athènes (car ce nom que M. Boulet regarde comme formé tout exprès pour désigner un recueil, une compilation, étoit fort commun dans la Grèce du tems de Platon.) (1) ; Un nommé Hippocrate, dis-je, apprend que le célèbre Protagoras d'Abdère vient d'arriver à Athènes. Il court de grand matin chez Socrate pour lui annoncer cette heureuse nouvelle, et le prier de l'accompagner chez Protagoras ; car il a une envie démesurée d'entendre ce rhéteur et de prendre de ses leçons. Socrate, après l'avoir écouté tranquillement, lui promet de l'accompagner. Puis voulant lui montrer le ridicule de l'empressement qu'il témoigne pour entendre un homme

[1] Le mot *Hippocrate* signifie vainqueur à cheval, *equitatu victor*, de ἵππος, *equus*, et de κρατεῖν, *vincere*, *superare*.

Recherch. chronolog. sur Hippoc.

qui ne possédoit qu'une vaine science, il le pousse de questions en questions, et le force de convenir que Protagoras n'étant qu'un sophiste, s'il va prendre de ses leçons, ce ne peut être que dans le dessein de devenir sophiste lui-même. Les deux interlocuteurs s'expriment ainsi dans le dialogue : (Je traduis presque littéralement sur le grec de l'édition de Henri Etienne, en conservant les mêmes tournures de phrases, et les mêmes répétitions de mots que dans le texte).

« Socrate. Dites-moi, Hippocrate, vous voilà » donc bien décidé à aller chez Protagoras et à lui » payer des honoraires. Quelle qualité voyez-vous en » lui qui vous détermine à cette démarche, et que pré- » tendez-vous devenir en le fréquentant? Car, suppo- » sons que vous fussiez dans l'intention d'aller chez » Hippocrate de Cos, ce descendant des Asclépiades, » qui porte le même nom que vous, et de lui payer des » honoraires; si l'on vous disoit : vous allez donc » payer des honoraires à Hippocrate; en quelle qua- » lité va-t-il les recevoir de vous? que répondriez- » vous? – Hippocrate. Je répondrois que c'est en » sa qualité de médecin. – Socr. Et si l'on ajoutoit : » que prétendez-vous devenir en les lui payant? » – Hipp. Je répondrois, médecin ». – Socr. Pareil- » lement supposons que vous fussiez dans l'intention » d'aller chez Polyclète d'Argos, ou chez Phidias » d'Athènes, et de leur payer des honoraires; si l'on » vous disoit : en quelle qualité Polyclète et Phidias » vont-ils recevoir de vous ces honoraires? que répon- » driez-vous? – Hipp. Je répondrois que c'est en leur » qualité de statuaires. – Socr. Et si l'on ajoutoit : » que prétendez-vous devenir en les leur payant? » – Hip. Je répondrois, statuaire; cela va sans dire.

» – Socr. Fort bien. Maintenant donc que nous voilà » disposés vous et moi à aller chez Protagoras et à lui » payer tout ce qu'il exigera pour ses honoraires, » dussions-nous recourir à nos amis, dans les cas où » nos propres moyens n'y pourroient pas suffire; si » quelqu'un témoin de ce grand empressement nous » demandoit : en quelle qualité Protagoras va-t-il re- » cevoir de vous tout cet argent ? que répondrions- » nous ? etc., etc. ».

Tel est le passage de Platon, qu'à la vérité M. Boulet n'a pas omis d'indiquer, mais qu'il s'est bien gardé de citer littéralement. Il est clair, en effet, que c'est de la personne même d'Hippocrate et nullement de ses écrits qu'il est fait mention dans ce passage ; et que c'est en allant le trouver pour prendre de ses leçons, et non en lisant ses ouvrages, qu'on y parle d'apprendre la médecine. Il y est question d'aller chez Hippocrate, comme d'aller chez Phidias, chez Polyclète et chez Protagoras. La tournure de la phrase, les expressions, et, ce qu'il importe sur-tout de remarquer, les tems des verbes sont absolument les mêmes pour les uns comme pour les autres. Or, Protagoras, Phidias et Polyclète vivoient incontestablement du tems de Socrate. Comment donc admettre que ce philosophe, qui avoit pour méthode constante de s'arrêter aux personnages les plus connus, aux objets le plus à la portée de tout le monde, au point que la trivialité de ses comparaisons étoit presque passée en proverbe ; comment, dis-je, admettre qu'il ait proposé d'aller chez un médecin que personne n'avoit jamais ni vu ni connu ; et qu'il en ait parlé sur le même ton qu'il parle de trois de ses contemporains, dont celui qui fait le sujet du parallèle, est en mérite et en talent, bien inférieur à tous les autres ?

Recherch. chronolog. sur Hippoc.

Au témoignage de Platon, d'ailleurs si positif et d'un si grand poids qu'il seroit presque superflu d'en ajouter d'autres, j'ajouterai pourtant encore celui de Pline, qui dit expressément qu'Hippocrate vivoit du tems de la guerre du Péloponnèse. A la vérité, Pline étoit éloigné de cette époque de plus de 400 ans; mais cet intervalle n'a point été un tems de barbarie, qui ait pu faire perdre la trace des évènemens antérieurs. Les lettres ayant survécu dans la Grèce à la décadence des gouvernemens, on peut croire qu'une foule de traditions s'y étoient conservées pures jusqu'à Pline; outre qu'il avoit sous les yeux un grand nombre d'auteurs contemporains qui sont perdus pour nous. Il en est de même de Celse, de Diogène Laërce, d'Ælien, et de plusieurs autres qui nous apprennent, les uns qu'Hippocrate a été le disciple de Démocrite, lequel vivoit pendant la guerre du Péloponnèse, les autres qu'il fut appelé pour le traiter. De leur tems on avoit encore tant de moyens de s'assurer si Hippocrate avoit été ou non contemporain de Démocrite, que s'il ne l'avoit pas été, on ne peut pas admettre qu'ils l'eussent fait ni son disciple ni son médecin. Les motifs que quelques-uns donnent de l'entrevue de ces deux grands hommes, et les circonstances qu'ils en rapportent seront invraisemblables ou puériles tant qu'on voudra; mais tout cela n'infirme en rien le fait de l'entrevue en lui-même. Il faut bien, au contraire, que quelque chose ait donné lieu à des bruits si généralement répandus.

La plupart de ceux qui se sont plu à attaquer la certitude de l'histoire, n'ont pas assez distingué entre les faits principaux et les détails de ces faits. Presque

toujours c'est uniquement sur les détails que doit tomber le septicisme. Quel est l'homme sensé qui refuseroit de croire à l'assassinat de César au milieu du sénat romain? Mais aussi quel est celui qui oseroit garantir toutes les causes et toutes les circonstances qu'on en rapporte? Et le plus souvent en savons-nous davantage sur les évènemens même qui se passent sous nos yeux? Si, pour établir la réalité d'un fait, il falloit prouver celle de tous les accessoires avec lesquels il nous a été transmis, il n'y auroit peut-être pas un évènement qu'on ne pût révoquer en doute, pas un personnage historique dont on ne pût nier jusqu'à l'existence. Quant au fait de l'entrevue ou des liaisons de Démocrite et d'Hippocrate, quelques-uns des écrits légitimes de ce dernier semblent confirmer ce qu'en ont dit les auteurs. En effet, les constitutions médicales qu'Hippocrate a observées à Thase, île voisine d'Abdère, et le grand nombre de malades qu'il a soignés dans cette île et à Abdère, prouvent que réellement il a séjourné dans la patrie de Démocrite.

Mais il est possible d'approcher encore plus près du but. J'ai prouvé précédemment qu'Hippocrate n'a pas existé avant Hérodicus. J'aurois pu ajouter qu'il passe dans quelques auteurs, et avec beaucoup de vraisemblance, pour avoir été disciple et d'Hérodicus et de Gorgias. Cette circonstance, sur-tout en ce qui concerne Gorgias, pourroit faire connoître à quelques années près quel étoit son âge au commencement de la guerre du Péloponnèse, et servir en même tems à résoudre cette question, tant de fois agitée parmi les érudits; savoir: s'il est vrai que pendant la fameuse peste d'Athènes il ait été appelé pour y apporter

Recherch. chronolog. sur Hippoc.

remède. Nous apprenons de Platon, dans le premier des dialogues intitulés *Hippias*, que c'est à l'occasion des ambassadeurs Léontins envoyés pour demander du secours contre Syracuse, que Gorgias fut connu à Athènes : il étoit à leur tête ; et ce fut la grande éloquence dont il fit preuve alors qui lui donna de la célébrité dans la Grèce. Suivant Thucydide et Diodore de Sicile, cette ambassade eut lieu la 5e. année de la guerre du Péloponnèse. Diodore ajoute que Gorgias repartit pour la Sicile immédiatement après avoir rempli sa mission. Ce ne put donc être qu'à quelque tems de là qu'il revint à Athènes pour y donner des leçons d'éloquence. Mais d'une autre part on ne peut guères supposer qu'Hippocrate ait eu plus de 30 ans lorsqu'il suivoit des leçons qui n'étoient que foiblement accessoires à la profession à laquelle il s'étoit voué. D'après ce calcul, j'admets qu'il n'auroit pas eu 25 ans au commencement de la guerre du Péloponnèse, et qu'il auroit eu tout au plus cet âge lors de la peste d'Athènes. D'où il faut conclure qu'il auroit été beaucoup trop jeune pour jouer dans cette peste le rôle qu'on lui prête. Le moyen de croire que les Athéniens aient fait venir avec tant d'éclat un médecin qui, plus de 3 ans après, en étoit encore à suivre les sophistes et à prendre des leçons d'éloquence.

§. IV. *Du dialecte dont s'est servi Hippocrate.*

« Les Hellénistes, dit M. Boulet, ne s'accordent » pas sur le dialecte dans lequel a écrit Hippocrate ». Je lui en demande bien pardon, mais il n'y a point de controverse là-dessus ; Hippocrate a écrit en dialecte ionien. « Cependant, ajoute-t-il, quelques-uns

» pensent que le dialecte dont il s'est servi est l'ancien » dialecte attique ». Ceci est captieux ; car le dialecte d'Hippocrate a réellement beaucoup de conformité avec l'ancien dialecte attique. Et comme l'auteur de la thèse prétend que les arts et les sciences avoient fleuri à Athènes bien des siècles avant la guerre du Péloponnèse, et que ce n'étoit qu'après une longue barbarie qu'ils avoient commencé à refleurir à cette époque, on seroit tenté d'en conclure avec lui que les ouvrages d'Hippocrate ont été écrits dans le premier âge de la splendeur des lettres à Athènes. Mais voici à quoi tout cela se réduit : Les colonies grecques qui peuploient cette partie des côtes de l'Asie-mineure, qu'on appeloit Ionie, étoient anciennement venues de l'Attique. Or, pendant que la langue de la métropole se perfectionnoit et devenoit ce beau dialecte qu'on appelle particulièrement dialecte attique, celle des colonies Ioniennes subissoit bien aussi quelques modifications ; mais ces changemens étoient moins considérables et se succédoient moins rapidement que chez les Athéniens, en sorte que chez les Ioniens la langue conserva beaucoup plus de son caractère primitif. Cet ancien dialecte attique que fait valoir M. Boulet est donc tout uniment le dialecte Ionien qu'on parloit du tems de la guerre du Péloponnèse, et que sans doute on a encore parlé long-tems après.

Recherch. chronolog. sur Hippoc.

Mais on peut prouver d'une manière plus directe que le dialecte d'Hippocrate se rapporte au tems de cette guerre.

Hérodote et Hippocrate, qui étoient presque compatriotes, ont aussi écrit dans le même dialecte, à quelques différences près pourtant, dont les princi-

Recherch. chronolog. sur Hippoc.

pales consistent en ce que Hérodote écrit avec le *sigma* la préposition ξυν et ses composés, et qu'il substitue l'*alpha* au *nu* dans la 3e. personne plurielle de certains tems du passif; tandis qu'Hippocrate se sert du *xi* dans le premier cas, et que dans le second il conserve le *nu*; ou quand cela n'est pas possible, il emploie le participe avec le verbe *être*. Ainsi il écrit ξυμφέρει au lieu de συμφέρει, τετρήαται au lieu de πέπρηται, ἐντετρήαται au lieu de ἐντέτρηται, τετμημένοι εἰσὶ au lieu de τέτμηνται, etc. Ces différences dans le dialecte en établissent nécessairement une dans les tems où ont écrit ces deux auteurs. Mais lequel des deux est antérieur à l'autre? Cette question est déjà résolue par le silence d'Hérodote sur Hippocrate. Elle peut l'être encore en comparant leur dialecte avec celui d'Homère; car bien que ce grand poëte ait mis presque tous les dialectes à contribution, il a cependant employé l'ionien de préférence. Or, on remarque qu'abstraction faite des licences poétiques, Homère diffère beaucoup plus d'Hérodote et d'Hippocrate, que ces deux derniers ne diffèrent entr'eux; mais qu'il diffère pourtant un peu moins d'Hérodote que d'Hippocrate. Par exemple, le *sigma* tenant la place du *xi*, et l'*alpha* substitué au *nu*, que je citois tout-à-l'heure comme distinguant Hérodote d'Hippocrate, sont propres à Homère de même qu'à Hérodote. Et si l'on fait attention que ces locutions se rencontrent pareillement dans les auteurs que la chronologie place entre eux, dans Anacréon, par exemple, qui vivoit plus de 60 ans avant Hérodote, on en conclura qu'elles ont appartenu au dialecte ionien depuis Homère jusqu'à Hérodote, et que les auteurs ioniens dans lesquels on ne les retrouve plus

doivent avoir été postérieurs à Hérodote. Or, ce dernier n'écrivit son histoire qu'une quinzaine d'années avant la guerre du Péloponnèse.

On sait d'ailleurs que la substitution du *xi* au *sigma* est de l'essence du dialecte attique, et qu'elle y étoit devenue d'un usage habituel vers le tems de cette guerre, comme on en peut juger par Thucydide, auteur contemporain, qui ayant écrit en dialecte attique l'emploie d'un bout à l'autre de son histoire. Les Ioniens ayant fait cause commune avec les Athéniens, et le théâtre de la guerre ayant été transporté plusieurs fois sur les côtes de l'Asie-mineure, il est hors de doute que les relations très-fréquentes qui s'établirent alors entre ces peuples influèrent sur leur langue, et que ce fut à cette époque que les locutions concernant le *xi* et la 3e. personne plurielle de certains tems du passif, ainsi que quelques autres, s'introduisirent dans le dialecte ionien. Ces emprunts, faits au dialecte attique et qui sont si fréquens dans notre auteur, n'ont point échappé à Galien. Ce sont eux qui lui ont fait dire qu'Hippocrate aimoit l'atticisme. Nous devons les considérer comme des indices certains qu'il a écrit dans un tems très-voisin de celui où ils ont été faits, c'est-à-dire, très-voisin de la guerre du Péloponnèse; tant parce qu'il est un des premiers auteurs où on les trouve, que parce que quelques-uns de ces emprunts n'étoient pas encore consommés et ne s'étendoient pas à tous les cas lorsqu'il écrivoit. C'est ce qui a lieu sur-tout par rapport à la rencontre des tenues devant l'esprit rude. Dans le dialecte attique, et en général dans la langue commune, quand les trois tenues κ, π, τ rencontrent un mot qui commence par une

voyelle marquée d'un esprit rude, elles sont remplacées par leurs aspirées χ, φ, θ, et l'on dit, par exemple, $\dot{\alpha}\varphi\iota\sigma\tau\eta\mu\iota$ au lieu de $\iota\sigma\tau\eta\mu\iota$. Mais les Ioniens n'admettoient pas cette substitution, et conservant la tenue ils disoient $\dot{\alpha}\pi\sigma\tau\eta\mu\iota$. C'est ce qu'on trouve par-tout dans Hérodote. Hippocrate substitue l'aspirée à la tenue, à la manière des Attiques; mais il est remarquable qu'il conserve encore la tenue à la manière d'Hérodote et des Ioniens, devant certains mots, et entr'autres devant le verbe $\iota\kappa\nu\epsilon o\mu\alpha\iota$. Ce qui prouve, comme je le disois tout-à-l'heure, qu'il écrivoit dans un tems où cette innovation étoit récente, et où elle ne s'étendoit pas encore à tous les mots de la langue.

Du reste, s'il étoit besoin de montrer par quelqu'exemple pris dans une langue plus connue combien l'examen comparé des locutions et de l'ortographe des auteurs est propre à nous faire connoître, et même avec une très-grande approximation, le tems où chacun d'eux a vécu, il suffiroit de citer les poëtes Lucrèce et Virgile, qui diffèrent considérablement entr'eux, malgré que la naissance de Lucrèce n'ait précédé que de 28 ans celle de Virgile.

§. V. *De la saison où se levoient et se couchoient certaines constellations du tems d'Hippocrate, comparée à celle où elles se levent et se couchent maintenant.*

Je ne me propose pas dans cet article de déterminer l'époque de l'existence d'Hippocrate par des observations astronomiques, mais uniquement d'examiner une des principales objections de M. Boulet. C'est celle qu'il déduit de la précession des équinoxes, et qui

qui est une des plus extraordinaires qu'il fût possible d'imaginer.

Chaque année la précession des équinoxes produit dans la longitude des étoiles une augmentation d'environ 50 sec. et 20 tiers de degrés; c'est-à-dire, que si le soleil est en conjonction avec telle étoile au commencement de l'année, il s'en faudra de 50″ 20‴ qu'il ne soit en conjonction avec la même étoile après l'année tropique révolue. Et, continuant de s'en éloigner chaque année à-peu-près de cette même quantité, il s'en trouvera distant de 180°, ou de la moitié du ciel, au bout de 12870 ans révolus. Ce n'est pas qu'il ne revienne une fois chaque année en conjonction avec cette étoile; mais cela n'a plus lieu au même instant et à la même distance de l'équinoxe que la première fois. Il n'y reviendra à cette même distance qu'au bout de 25740 ans, quand les points équinoxiaux auront parcouru le cercle entier de l'écliptique. Si donc on lisoit dans un ancien auteur que de son tems, tant de jours avant ou après l'un des équinoxes, ou ce qui revient au même, tant de jours avant ou après l'un des solstices, le soleil étoit à telle proximité d'une certaine constellation, et que de notre tems à pareil jour il s'en trouvât plus éloigné de 180°, par exemple, on seroit en droit d'en conclure que cet auteur vivoit il y a 12870 ans; et en général qu'il vivoit à une époque qu'on détermineroit toujours facilement, en divisant par 50″ 20‴ le nombre de degrés dont la longitude de la constellation se trouveroit être augmentée.

Tels sont les principes que M. Boulet met en avant, et qu'il n'est pas possible de lui contester. Pour en tirer parti, il cite un passage d'Hippocrate, duquel il

résulte que, du tems de ce médecin, le commencement et la fin de chaque saison étoient indiqués par le lever ou le coucher de certaines constellations de la manière suivante :

Recherch. chronolog. sur Hippoc.

« L'hiver commençoit au coucher des pléiades, 44 » jours avant le solstice de cette saison, et finissoit à » l'équinoxe du printems ».

» Le printems s'étendoit depuis l'équinoxe jusqu'au » lever des pléiades ».

» L'été depuis le lever des pléiades jusqu'au lever » d'Arcturus ».

» L'automne depuis le lever d'Arcturus jusqu'au » coucher des pléiades ».

Dans ce passage, M. Boulet s'attache particulièrement au coucher des pléiades, parce que le tems de l'année où il avoit lieu est bien déterminé; c'étoit 44 jours avant le solstice d'hiver. Il fait remarquer que le coucher de cette constellation n'arrive plus maintenant que 38 jours avant le solstice d'été, et qu'ainsi il a lieu environ 6 mois et 8 jours plus tard que du tems d'Hippocrate. Or, 6 mois en tems répondent à 180° dans les espaces célestes. La longitude des pléiades a donc augmenté depuis Hippocrate de 180°, et même d'un peu plus, à cause des 8 jours qui excèdent les 6 mois. Et par conséquent il s'est écoulé depuis lui jusqu'à nous un espace de plus de 12870 ans.

Cette conclusion qui se présente avec tout l'appareil du calcul et de l'astronomie, est capable d'en imposer au premier abord. Mais heureusement la question est au fond beaucoup plus simple que ne semble l'annoncer tout cet appareil. Trois ou quatre vers d'Ovide ou de Virgile suffisent pour en faire justice. En effet, tout

éduit à savoir si quelques auteurs anciens qui vi- Recherch. chronolog. sur Hippoc.
ent à une époque bien connue, ont parlé du cou-
r et du lever des pléiades, et dans quelles saisons
les placent. S'il arrive qu'ils en parlent comme
ppocrate, et qu'ils s'en servent pour désigner les
mes saisons, il en faudra conclure qu'Hippocrate
st guères plus ancien qu'eux, ou bien qu'ils sont
si anciens que lui ; et qu'en dépit de toutes les his-
res, de toutes les médailles et de tous les monumens
iques, ils vont tous se perdre comme lui dans une
iquité de près de 13 mille ans. Ces auteurs ne sont
difficiles à trouver ; car toute l'antiquité, depuis
siode, a caractérisé les divisions de l'année par les
mes signes célestes qu'Hippocrate. Ainsi Aristote,
i l'a suivi de fort près, Varron, Ovide, Virgile,
lumelle, Pline, Galien, etc. désignent comme lui
commencement de l'été par le lever des pléiades, et
ui de l'hiver par leur coucher. Voici comment
ide annonce le retour de l'été dans le 5e. livre des
tes : Vers. 599.

« Pleiadas adspicies omnes totumque sororum
» Agmen, ubi ante Idus nox erit una super.
» Tum mihi non dubiis auctoribus incipit æstas ».

Virgile indiquant qu'il y a chaque année 2 récoltes
miel, l'une au commencement de l'été, et l'autre
commencement de l'hiver, fait connoître le mo-
ent de l'une et de l'autre dans les quatre vers suivans:

« Taygete simul os terris ostendit honestum
» Pleias, et oceani spretos pede repulit amnes :
» Aut eadem sidus fugiens ubi piscis aquosi
» Tristior hibernas cœlo descendit in undas.

Georg. liv. 4, v. 232.

Recherch. chronolog. sur Hippoc.

« Deux fois d'un miel doré ses rayons sont remplis ;
» Deux fois ces dons heureux tous les ans sont cueillis ;
» Et lorsqu'abandonnant l'humide sein de l'onde,
» Taygète monte aux cieux pour éclairer le monde,
» Et lorsque cette Nymphe au retour des hivers
» Redescend tristement dans le gouffre des mers ».

Traduct. de l'abbé de Lille.

En un mot, tous les auteurs que je viens de nommer s'accordent entr'eux et avec Hippocrate dans la manière de désigner les saisons. Tous nous apprennent que le lever des pléiades et l'été arrivoient vers les premiers jours de mai, celui d'Arcturus et l'automne vers les premiers jours de septembre, le coucher des pléiades et l'hiver vers les premiers jours de novembre.

J'observerai en passant que ces divisions, à l'inconvénient près de la précession des équinoxes qui les dérange à la longue, correspondoient mieux aux changemens successifs qu'éprouvent dans nos climats l'atmosphère et la surface de la terre, que celles que nous déduisons des deux solstices et des deux équinoxes. Dans le sens que nous attachons au mot hiver, il est presque ridicule de dire que l'hiver commence à la fin de décembre, quand il y a plus de six semaines que la terre a changé de face, et que nous sommes obligés de nous munir de vêtemens chauds. Les divisions des anciens étoient trop dans la nature pour qu'elles ne soient pas parvenues jusqu'à nous. Aussi, tandis que M. Boulet les regarde comme appartenant à des tems totalement étrangers au nôtre, et comme des indices d'une immense antiquité, nous les conservons encore sans presque nous en douter : nos pri-

cipales fêtes religieuses en sont l'emblême. L'ascension répond au lever des pléiades (*Ascensus pleiadum*, célébré par les Rogations), Notre-Dame de septembre au lever d'Arcturus (*Nativitas Arcturi*), et la Toussaint au coucher des pléiades (*Occasus, mors pleiadum*) : trois époques de l'année, qui sont encore aussi remarquables chez nous qu'elles l'étoient chez les anciens pour beaucoup d'usages de la vie civile, et notamment pour l'agriculture. Il ne seroit pas difficile de prouver que ces conformités ne sont point un effet du hasard. Je ne sais même si quelqu'auteur ne l'a pas déjà fait.

Mais revenons à l'objection de M. Boulet. A quoi se réduit-elle donc ? A rien du tout. Et si elle étoit fondée, elle se réduiroit à donner une antiquité de treize mille ans au siècle d'Alexandre et à celui d'Auguste : cela est incontestable. La proposition fondamentale de M. Boulet est que le coucher des pléiades qui, du tems d'Hippocrate, avoit lieu 44 jours avant le solstice d'hiver (vers le 7 de novembre), arrive maintenant 38 jours avant le solstice d'été (vers le 14 de mai). Si cette assertion est vraie, il est impossible qu'Hippocrate échappe à l'antiquité qui le menace. Mais Aristote, mais Varron, mais Columelle, etc. placent aussi le coucher des pléiades vers les premiers jours de novembre; Alexandre et Auguste doivent donc être plongés dans la même antiquité. Il est pénible sans doute de déposséder ces deux potentats des deux places qu'ils se sont si bien acquises dans la chronologie. Mais, en revanche, il est consolant pour les médecins de voir leur patriarche en si bonne compagnie, quelqu'ancienne qu'elle puisse être. Ils n'ont plus à craindre pour son existence.

Recherch. chronolog. sur Hippoc.

Il est évident que je pourrois me dispenser d'entrer plus avant dans la question ; car Alexandre et Auguste, en révendiquant leurs propres places dans la chronologie, sont bien capables de maintenir Hippocrate dans la sienne. Mais on présume bien qu'il y a dans tout ceci quelque équivoque ; et il ne sera peut-être pas inutile de la faire connoître. Voici en quoi elle consiste. Il est très-vrai que les pléiades se couchent maintenant au mois de mai ; mais ce que ne dit pas M. Boulet, ou ce qu'il dit si doucement et si énigmatiquement qu'à peine peut-on l'entendre, c'est qu'elles se couchent aussi à la fin de novembre. Cela tient à ce que les pléiades et les astres en général ont deux manières de se lever et deux manières de se coucher ; et pour ne parler ici que des couchers, l'un des deux a lieu quand on cesse d'appercevoir les pléiades du côté de l'occident après le soleil couché. Le soleil en est alors à environ dix degrés. Mais s'en approchant de plus en plus par son mouvement propre d'occident en orient, il est bientôt en conjonction avec elles ; puis il les dépasse, et un peu plus de six mois après il se trouve à dix degrés au-delà de l'opposition ; en sorte qu'un peu avant qu'il se montre à l'horison du côté oriental, et que le jour ait fait disparoître les étoiles, les pléiades y sont du côté occidental, et paroissent se coucher au moment où il va se lever. C'est là l'autre coucher des pléiades, et c'est celui qui est si célèbre dans toute l'antiquité, et qui marquoit le commencement de l'hiver. Il s'appelle le coucher cosmique ou le coucher du matin ; mais par excellence on le nomme simplement le coucher des pléiades. Celui dont j'ai parlé d'abord s'appelle le coucher du soir ou

le coucher héliaque, parce qu'il a lieu très-peu après celui du soleil. Les auteurs n'en font mention que très-rarement, et il ne comptoit pas dans la division des saisons. C'est le coucher du soir qui a lieu maintenant au mois de mai. Celui qui arrive à la fin de novembre est le coucher du matin. Il s'agit donc de savoir duquel de ces deux couchers a voulu parler Hippocrate; car il ne s'en exprime pas cathégoriquement. M. Boulet, profitant de ce silence, a cru qu'il pouvoit opter entre l'un ou l'autre, et n'a pas hésité sur le choix. Il a vu que le coucher, qui a lieu maintenant au printems, est celui du soir, et il a soutenu que celui dont parle Hippocrate, et qu'il place en automne, est aussi le coucher du soir; ce qui lui a fourni tout d'un coup un retard de six mois et une antiquité en conséquence. Mais il n'a pas fait attention que la plupart des auteurs anciens ne s'expriment pas plus formellement qu'Hippocrate, comme on en peut juger par les vers que j'ai cités plus haut. D'après quels motifs donne-t-il donc à son texte une interprétation qu'il pourroit tout aussi bien, mais qu'il n'oseroit pas donner au leur? Il dit qu'Hippocrate ne parle nulle part du coucher du matin; mais il ne parle pas davantage de celui du soir. On conçoit que les auteurs anciens n'avoient pas besoin de tant circonstancier une chose qui étoit connue de tous leurs contemporains, et qui devoit l'être chez des peuples qui n'avoient d'autre calendrier que celui qu'ils lisoient dans le ciel. Ils omettent non-seulement les mots de *Soir* et de *Matin*; mais même très-souvent celui de *Coucher*. Il est fort commun qu'ils s'expriment ainsi : « Telle chose arriva sous la pléiade, telle chose dura pendant tout l'automne et

Recherch. chronolog. sur Hippoc.

jusques sous la pléiade ou jusqu'à la pléiade ». De leur tems, cela n'étoit équivoque pour personne. Aussi Galien, dans la préface de son Glossaire sur Hippocrate, blâme-t-il un certain Dioscoride de s'être amusé à définir les noms des principales constellations dont a parlé le médecin de Cos, choses, dit-il, que jusqu'aux enfans connoissent.

J'ajouterai qu'ayant examiné avec soin le texte d'Hippocrate dans tous les passages où il est question du lever et du coucher des astres, je n'y ai pas trouvé un seul mot qui puisse autoriser l'opinion qu'adopte M. Boulet. Et il faut bien qu'il n'en ait pas trouvé lui-même, puisqu'il n'en cite aucun. Dans son embarras il a recours à Homère et à Hésiode; mais par malheur il lui arrive, à l'égard de ces deux poëtes, ce qui lui étoit arrivé à l'égard d'Hippocrate : il les interprète à contresens. Dans Homère (Iliade, chant 21, v. 98), les mots νυκτὸς ἀμολγῷ signifient, selon lui, le crépuscule du soir; et dans Hésiode (Trav. et jours, ch. 2, v. 183), il veut que l'épithète ἀκρηγενέταο désigne le crépuscule du matin; tandis que, selon tous les Hellénistes, les deux premiers mots doivent s'entendre du milieu de la nuit, et le dernier du crépuscule du soir. D'ailleurs, s'il étoit vrai que le lever et le coucher des constellations fussent indiqués dans Homère et dans Hésiode, conformément à son opinion, il lui resteroit encore à prouver qu'Hippocrate devroit être interprété par ces deux poëtes, qui ne le citent point, et avec lesquels il n'a rien de commun, excepté la langue, plutôt que par les auteurs des siècles d'Alexandre et d'Auguste qui le citent, et dont une foule de circonstances le rapprochent.

« Mais enfin, dit M. Boulet, si l'on admettoit » qu'Hippocrate a voulu parler du coucher du matin, » il en résulteroit qu'il a presque vécu de notre tems ; » ce qu'il seroit absurde de supposer ». Ceci semble signifier que de nos jours le coucher du matin des pléiades arrive comme du tems d'Hippocrate, vers le 7 de novembre : c'est une erreur. Il n'a plus lieu qu'à la fin de ce mois, comme je l'ai déjà dit, et comme on peut s'en convaincre en jetant les yeux sur un globe céleste, et en faisant attention qu'un astre n'est visible à l'horison que quand le soleil est à environ dix degrés au-dessous; ainsi la différence est d'environ 24 jours. Mais n'y en eût-il aucune, la difficulté ne seroit pas propre à Hippocrate, elle retomberoit encore sur Aristote et sur les auteurs romains ; car ces auteurs poursuivent par-tout M. Boulet. Il est étonnant qu'il ne se soit arrêté nulle part à leur faire face. Varron, par exemple, place le coucher des pléiades au 8 de novembre, un jour seulement plus tard qu'Hippocrate. Je pressens que cette petite différence peut devenir elle-même le sujet d'une difficulté. En admettant, dira-t-on, qu'Hippocrate ait réellement vécu vers le tems de la guerre du Péloponnèse, il y auroit eu entre lui et Varron un intervalle de près de 400 ans, et par conséquent le coucher des pléiades auroit dû être retardé de plus d'un jour. J'en conviens ; il auroit dû l'être d'un peu plus de 5 jours. Mais prenons garde que, quand il s'agit du lever et du coucher des astres chez les anciens, il ne faut pas faire attention à une erreur de 5, ni même souvent de 15 jours. Comme ils n'observoient les astres qu'à la vue simple et à l'horison, différens observateurs les voyoient se lever et se coucher plutôt ou plus

Recherch. chronolog. sur Hippoc.

tard la même année, et sous la même latitude, suivant la bonté de leur vue, la sérénité de leur atmosphère et l'étendue de leur horison. Cela est si vrai, que le lever ou le coucher d'un astre est souvent indiqué au même jour dans des auteurs distans les uns des autres de plusieurs siècles, et avec une différence de 15 jours chez d'autres qui ont presque vécu du même tems. Ainsi Columelle étoit postérieur à Varron d'environ 60 ans, et cependant il place le coucher des pléiades 15 jours plutôt que Varron, ce qui, interprété à la rigeur, le rendroit antérieur à ce dernier de plus de mille ans. Aussi j'admire beaucoup le sérieux avec lequel M. Boulet nous apprend que le livre *De Structurâ hominis* est antérieur de 400 ans à ceux *De Sanorum victûs ratione*, parce que le coucher des pléiades arrive 5 jours plutôt dans le premier que dans les derniers.

Il est donc de toute évidence qu'Hippocrate ne diffère en rien, touchant le lever et le coucher des constellations, des auteurs qui ont écrit aux époques les mieux connues; et qu'il n'y a d'équivoque dans tout ceci que pour ceux qui veulent y en mettre. S'il plaît à quelqu'un de prendre la chose à rebours, sans y être autorisé par aucun mot, par aucune circonstance quelconque; soit. Mais à ce compte rien n'empêche qu'il ne donne une existence de 13 mille ans à un almanach de l'an dernier. Ce que je trouve de plus remarquable dans cette objection astronomique, c'est l'adresse qu'il a fallu pour venir attenter à l'existence d'Hippocrate jusques dans son sanctuaire avec une arme aussi frêle. On ne sauroit disconvenir que M. Boulet n'ait dirigé son attaque avec beaucoup d'art et d'érudition.

Je conclus de tout ce que j'ai dit dans ce Mémoire, qu'Hippocrate a vécu dans le tems de la guerre du Péloponnèse, 1°. parce qu'aucun écrivain antérieur à cette guerre ne fait mention de lui ; 2°. parce que quelques points de sa doctrine sont manifestement empruntés d'auteurs qui n'ont vécu que pendant ou peu avant cette même guerre ; 3°. parce que des auteurs dont le témoignage est irréfragable, et qui ont écrit, soit pendant, soit après la guerre en question, disent très-formellement qu'il a vécu à cette époque, ou citent à son égard des circonstances qui signifient la même chose ; 4°. parce que le dialecte dont il s'est servi se rapporte à cette même époque ; 5°. parce que l'objection déduite des observations astronomiques, qu'on donne comme une preuve péremptoire de sa grande antiquité, n'est qu'une futilité qui n'auroit pas mérité d'être réfutée sérieusement, si beaucoup de personnes n'y avoient soupçonné de l'importance.

Recherch. chronolog. sur Hippoc.

Réflexions sur le véritable mode d'action du froid et du calorique, tant à l'égard de l'économie animale, que de tout le règne organique vivant ; par D. L. Rozière.

Le sujet de cette Dissertation inaugurale est sans contredit un des plus curieux et des plus importans ; il tient de près à l'avancement de la science physiologique et médicale ; et en cela on doit savoir gré à M. Rozière d'avoir cherché à éclairer un point aussi difficile.

Sur l'action du froid et du calorq.

On a presque toujours regardé le froid comme toni-

Sur l'action du froid et du caloriq.

que, et le calorique comme débilitant; et Brown est peut-être le premier qui, dans ces derniers tems, a manifesté une opinion contraire et fixé l'attention sur ce point de physique animale. Quoique la doctrine peu solide de cet homme célèbre ait été beaucoup moins accueillie en France qu'en Angleterre, et surtout en Allemagne, cependant les médecins français ont su apprécier les vérités de détail qui sont répandues dans ses ouvrages. L'opinion de Brown sur la propriété débilitante du froid a déjà été soutenue dans une excellente Dissertation de M. Gouiffés, insérée dans le premier volume des Mémoires de la Société médicale d'Emulation; et c'est la même opinion que défend M. Rozière dans sa thèse.

Tandis que des médecins célèbres réunissent tous les faits qui tendent à prouver que le calorique débilite, et que le froid est un stimulant très-avantageux dans une foule de cas; pendant que d'autres médecins également éclairés retracent les nombreux avantages de la chaleur sur les principaux phénomènes de la vie, et les inconvéniens qu'entraîne l'action du froid sur ces mêmes phénomènes, il seroit peut-être plus utile de chercher à rendre raison de ces faits également évidens, quoiqu'en apparence contradictoires, que de prendre parti exclusivement pour les avantages de la chaleur ou pour ceux du froid. Mais, avant de me permettre aucune réflexion sur le fond de cette question, je dois rendre compte du travail de M. Rozière.

Ce travail, que l'auteur annonce n'être qu'un extrait d'un ouvrage complet sur cette matière, est divisé en quatre sections.

La première et la seconde réunies traitent de la

nature du froid et du calorique, et de leurs effets considérés isolément.

Sur l'action du froid et du caloriq.

L'auteur, après avoir rapporté les propriétés du froid, qui ne sont que des effets produits par l'absence du calorique, relate une partie des phénomènes qu'il détermine dans les êtres vivans. Puis, par opposition, il trace les caractères physiques et les propriétés chimiques du calorique et ses principaux effets sur la matière brute et sur les corps organisés, tant dans les phénomènes de la vie, que dans les moyens de guérison où cet agent est employé avec avantage.

La troisième partie présente des considérations générales sur les différens phénomènes, produits en grand dans la nature par l'influence du froid et du calorique.

L'auteur retrace à grands traits les changemens qui se remarquent dans notre organisation, aux différentes saisons de l'année, et qui doivent être attribués à l'action du calorique ou à celle du froid. Ainsi au printems nos organes acquièrent plus de force et d'énergie, et exécutent leurs fonctions physiques et intellectuelles avec toute leur plénitude par les effets de la puissance calorifique universellement répandue à cette époque.

En été une chaleur trop intense, en appelant la vitalité à la surface, la dissémine, l'expose à être plus facilement attaquée; ce qui prive les organes intérieurs de l'énergie nécessaire pour le complément de la vie.

L'auteur, en attribuant à cet excès de chaleur les maladies superficielles qui sont très-fréquentes et d'une contagion facile dans les pays chauds, pense que la

Sur l'action du froid et du caloriq.

même influence du calorique qui les occasionne suffit pour les guérir ; ce qui fait qu'on recherche les pays chauds pour le traitement des affections lymphatiques et cutanées.

En automne divers dérangemens proviennent des nombreuses vicissitudes qui se font observer alors dans la température atmosphérique.

Enfin, passant à la saison des frimats, l'auteur retrace les caractères qu'apporte sur la nature vivante l'influence fâcheuse du froid ; alors la force vitale abandonne la périphérie de nos organes, et se concentre vers les parties intérieures ; ce qui occasionne les maladies éminemment inflammatoires quand le froid est excessif.

L'auteur, après avoir parcouru les effets variés du froid et du calorique sur l'économie vivante dans les diverses saisons, les examine dans les divers climats ; il fait remarquer les différences frappantes qui existent entre les productions des pays chauds et celles des pays froids, et pense que c'est près de l'équateur que les corps vivans offrent le plus grand degré de développement et de longévité. Il croit, contre l'opinion de Montesquieu, que dans les pays chauds les hommes présentent la force et l'énergie au suprême degré ; tandis que dans les contrées froides ils sont presque toujours foibles et sans énergie. M. Rozière, ne trouvant pas l'état actuel de l'Europe favorable à son opinion, invoque les monumens de l'histoire ; il rappèle ce qu'a dû être l'énergie des Egyptiens, des Perses et des Carthaginois pour s'élever à l'état de grandeur où ils paroissent avoir atteint, et met ce tableau en parallèle avec celui que présente la nature vivante sous les zônes glaciales.

La dernière section de ce travail, qui est la plus étendue, a pour objet des *considérations plus particulières à l'économie animale sur les différens phénomènes qu'y opèrent le froid et le calorique.* Sur l'action du froid et du calorique.

L'auteur examine successivement les phénomènes produits par le froid et le calorique sur la motilité, sur la sensibilité, sur les organes des sens, sur ceux de la respiration, de la digestion, de la reproduction, sur les passions, et dans les différentes circonstances de maladie; par-tout il trouve des preuves de l'action débilitante du froid et de la propriété stimulante du calorique, qu'il attribue en général à ce que le froid affoiblit l'action vitale à la surface, la concentre et la prive d'une irradiation préservatrice aussi étendue; tandis que le calorique, en exaltant toutes les fonctions, et se répandant à la surface, produit un grand épanouissement des forces vitales.

Dans ce chapitre l'auteur cherche à rendre raison de la production de la caloricité animale et de sa permanence au même degré dans toutes les circonstances. Cette recherche est sans contredit une des plus importantes en physiologie; mais il ne m'a pas paru que la cause du phénomène de la caloricité pût être déduite du contrebalancement mutuel qui existe entre l'excitement extérieur et intérieur, produit par l'action stimulante du calorique et débilitante du froid.

Dans cette Dissertation, M. Rozière nous semble s'être trop concentré dans l'examen de la seule action du calorique et du froid qui agissent très-rarement d'une manière isolée; le plus souvent leur influence est modifiée ou changée par la présence de l'humi-

Sur l'action du froid et du caloriq.

que, et le calorique comme débilitant; et Brown est peut-être le premier qui, dans ces derniers tems, a manifesté une opinion contraire et fixé l'attention sur ce point de physique animale. Quoique la doctrine peu solide de cet homme célèbre ait été beaucoup moins accueillie en France qu'en Angleterre, et surtout en Allemagne, cependant les médecins français ont su apprécier les vérités de détail qui sont répandues dans ses ouvrages. L'opinion de Brown sur la propriété débilitante du froid a déjà été soutenue dans une excellente Dissertation de M. Gouiffés, insérée dans le premier volume des Mémoires de la Société médicale d'Emulation; et c'est la même opinion que défend M. Rozière dans sa thèse.

Tandis que des médecins célèbres réunissent tous les faits qui tendent à prouver que le calorique débilite, et que le froid est un stimulant très-avantageux dans une foule de cas; pendant que d'autres médecins également éclairés retracent les nombreux avantages de la chaleur sur les principaux phénomènes de la vie, et les inconvéniens qu'entraîne l'action du froid sur ces mêmes phénomènes, il seroit peut-être plus utile de chercher à rendre raison de ces faits également évidens, quoiqu'en apparence contradictoires, que de prendre parti exclusivement pour les avantages de la chaleur ou pour ceux du froid. Mais, avant de me permettre aucune réflexion sur le fond de cette question, je dois rendre compte du travail de M. Rozière.

Ce travail, que l'auteur annonce n'être qu'un extrait d'un ouvrage complet sur cette matière, est divisé en quatre sections.

La première et la seconde réunies traitent de la

nature du froid et du calorique, et de leurs effets considérés isolément.

Sur l'action du froid et du caloriq.

L'auteur, après avoir rapporté les propriétés du froid, qui ne sont que des effets produits par l'absence du calorique, relate une partie des phénomènes qu'il détermine dans les êtres vivans. Puis, par opposition, il trace les caractères physiques et les propriétés chimiques du calorique et ses principaux effets sur la matière brute et sur les corps organisés, tant dans les phénomènes de la vie, que dans les moyens de guérison où cet agent est employé avec avantage.

La troisième partie présente des considérations générales sur les différens phénomènes, produits en grand dans la nature par l'influence du froid et du calorique.

L'auteur retrace à grands traits les changemens qui se remarquent dans notre organisation, aux différentes saisons de l'année, et qui doivent être attribués à l'action du calorique ou à celle du froid. Ainsi au printems nos organes acquièrent plus de force et d'énergie, et exécutent leurs fonctions physiques et intellectuelles avec toute leur plénitude par les effets de la puissance calorifique universellement répandue à cette époque.

En été une chaleur trop intense, en appelant la vitalité à la surface, la disémine, l'expose à être plus facilement attaquée; ce qui prive les organes intérieurs de l'énergie nécessaire pour le complément de la vie.

L'auteur, en attribuant à cet excès de chaleur les maladies superficielles qui sont très-fréquentes et d'une contagion facile dans les pays chauds, pense que la

Sur l'action du froid et du caloriq.

même influence du calorique qui les occasionne suffit pour les guérir ; ce qui fait qu'on recherche les pays chauds pour le traitement des affections lymphatiques et cutanées.

En automne divers dérangemens proviennent des nombreuses vicissitudes qui se font observer alors dans la température atmosphérique.

Enfin, passant à la saison des frimats, l'auteur retrace les caractères qu'apporte sur la nature vivante l'influence fâcheuse du froid ; alors la force vitale abandonne la périphérie de nos organes, et se concentre vers les parties intérieures ; ce qui occasionne les maladies éminemment inflammatoires quand le froid est excessif.

L'auteur, après avoir parcouru les effets variés du froid et du calorique sur l'économie vivante dans les diverses saisons, les examine dans les divers climats ; il fait remarquer les différences frappantes qui existent entre les productions des pays chauds et celles des pays froids, et pense que c'est près de l'équateur que les corps vivans offrent le plus grand degré de développement et de longévité. Il croit, contre l'opinion de Montesquieu, que dans les pays chauds les hommes présentent la force et l'énergie au suprême degré ; tandis que dans les contrées froides ils sont presque toujours foibles et sans énergie. M. Rozière, ne trouvant pas l'état actuel de l'Europe favorable à son opinion, invoque les monumens de l'histoire ; il rappèle ce qu'a dû être l'énergie des Egyptiens, des Persans et des Carthaginois pour s'élever à l'état de grandeur où ils paroissent avoir atteint, et met ce tableau en parallèle avec celui que présente la nature vivante sous les zônes glaciales.

La dernière section de ce travail, qui est la plus étendue, a pour objet des *considérations plus particulières à l'économie animale sur les différens phénomènes qu'y opèrent le froid et le calorique.* Sur l'action du froid et du calorique.

L'auteur examine successivement les phénomènes produits par le froid et le calorique sur la motilité, sur la sensibilité, sur les organes des sens, sur ceux de la respiration, de la digestion, de la reproduction, sur les passions, et dans les différentes circonstances de maladie; par-tout il trouve des preuves de l'action débilitante du froid et de la propriété stimulante du calorique, qu'il attribue en général à ce que le froid affoiblit l'action vitale à la surface, la concentre et la prive d'une irradiation préservatrice aussi étendue; tandis que le calorique, en exaltant toutes les fonctions, et se répandant à la surface, produit un grand épanouissement des forces vitales.

Dans ce chapitre l'auteur cherche à rendre raison de la production de la caloricité animale et de sa permanence au même degré dans toutes les circonstances. Cette recherche est sans contredit une des plus importantes en physiologie; mais il ne m'a pas paru que la cause du phénomène de la caloricité pût être déduite du contrebalancement mutuel qui existe entre l'excitement extérieur et intérieur, produit par l'action stimulante du calorique et débilitante du froid.

Dans cette Dissertation, M. Rozière nous semble s'être trop concentré dans l'examen de la seule action du calorique et du froid qui agissent très-rarement d'une manière isolée; le plus souvent leur influence est modifiée ou changée par la présence de l'humi-

dité et par celle de plusieurs autres causes plus difficiles à apprécier.

Sur l'action du froid et du caloriq.

En hiver, ce n'est pas directement le froid qui débilite ; on supporte aisément, dans un beau tems sec, une fort basse température qui semble même donner de l'énergie ; tandis qu'un froid bien moins rigoureux, mais humide, paroît émousser toutes les facultés de la vie. C'est principalement l'air humide, chargé d'exhalaisons particulières, qu'on reconnoît souvent dans les tems de brouillard à leur odeur et à la sensation désagréable qu'elles font éprouver aux yeux et à la gorge, qui est le plus dangereux ; cette atmosphère donne lieu à une foule de maladies parmi lesquelles on remarque les affections catarrhales qui se manifestent souvent alors d'une manière épidémique et deviennent très-meurtrières.

Il en est de même de la chaleur ; ce n'est pas en raison directe de son degré d'intensité qu'on se trouve accablé par son influence. Il est tel degré de chaleur qu'on supporte avec facilité par un tems sec, tandis que sous une température beaucoup moins élevée, particulièrement à l'approche des orages, on se sent quelquefois accablé, on éprouve une grande inertie musculaire, les sens sont émoussés et les facultés morales très-obtuses. Cette disposition de l'atmosphère tient probablement à son état électrique ; et il est à croire qu'on retireroit un grand avantage d'un recueil d'observations journalières sur l'état électrométrique de l'atmosphère, et de leur comparaison avec celles qu'on suit sur son état barométrique, thermométrique et hygrométrique.

M. Rozière rend bien compte de l'action générale du

du calorique sur l'ensemble des corps vivans ; mais il ne distingue point suffisamment la différence qui existe sous ce rapport entre les végétaux et les animaux à sang froid, dont la température suit à peu-près celle des milieux dans lesquels ils vivent, et les animaux à sang chaud qui conservent une température fort élevée, uniforme dans tous les climats, et presque toujours plus haute que celle de l'atmosphère qu'ils respirent. Cette différence est trop importante pour ne pas déterminer des changemens remarquables dans la nature des phénomènes principaux que produit sur eux l'action du calorique.

Sur l'action du froid et du caloriq.

Enfin l'auteur ne nous semble pas avoir expliqué d'une manière satisfaisante le phénomène de la caloricité dans les animaux à sang chaud, ni celui de leur température constante dans tous les climats. Il ne rend point raison du premier et principal effet produit sur nos organes, quand on leur enlève ou qu'on leur ajoute du calorique ; ce qui est cependant le véritable point de la question (1).

Pendant le phénomène de la nutrition générale, qui s'opère sans cesse dans tous les points de l'organisation, on peut remarquer que les substances excrétées présentent une densité toujours plus grande que celle des matériaux qui les remplacent, ou en d'autres termes, que ce qui sort du corps est plus consistant que ce qui y entre. Ainsi nous voyons que les matériaux qui s'échappent par différentes voies sont : le gaz acide

(1) L'auteur de cette analyse a extrait les considérations suivantes de son Cours d'études médicales. [Note de Réd.]

Sur l'action du froid et du caloriq.

carbonique (le plus lourd de tous les gaz); des liquides chargées de sels, d'acides, d'albumine, etc.; et des substances grasses; tandis que les matériaux absorbés sont, dans les poumons, de l'oxigène, et peut-être un peu d'azote; dans l'appareil gastrique, le chyle produit de la digestion, et beaucoup d'eau à l'état de vapeur et conséquemment très-pure.

Puisque les substances que les organes absorbent ont beaucoup moins de densité que celles qu'ils excrètent, il doit en résulter un dégagement de calorique, et il s'opère en effet par le travail de nutrition continuelle qui a lieu dans tous les points de l'organisation pour le développement des parties, leur entretien, et les changemens qui s'y exécutent sans cesse.

Le calorique dégagé se trouve ensuite retenu par la nature et la disposition des parties: ainsi le tissu cellulaire qui garnit les organes intérieurs, la couche graisseuse qui entoure tout le corps, l'enveloppe cutanée presque toujours recouverte dans les animaux de diverses fourrures, sont autant de substances qui, conduisant très-mal le calorique, deviennent très-propres à le retenir. Ce fluide accumulé élève le sang à une haute température, et la chaleur se distribue uniformément par le moyen de la circulation.

Cependant cette élévation de température, parvenue à un certain point, se trouve arrêtée par la vaporisation qui se fait sans cesse à la surface du corps, de l'humeur de la transpiration. Cette évaporation est toujours proportionnée à la quantité de calorique qui se dégage: ainsi elle est abondante sur les individus qui font un grand emploi des facultés physiques; tandis qu'elle est presque nulle chez les pa-

sonnes qui restent dans un état de foiblesse et d'inaction.

Sur l'action du froid et du caloriq.

La chaleur animale est donc un résultat des sécrétions; son excès réagit sur les organes comme stimulant, et provoque particulièrement l'excrétion de la sueur. La vaporisation de ce fluide abaisse bientôt la température du corps; à mesure que celle-ci diminue, la sueur n'est plus aussi fortement provoquée, la perte de chaleur cesse d'avoir lieu avec la même force, et il ne se fait plus que celle qu'emporte la transpiration pulmonaire et cutanée habituelle, et qui est remplacée sans cesse par la chaleur que développe l'exercice de la vie. C'est au moyen de ce régulateur organique, que la caloricité animale se maintient toujours à-peu-près à la température de quarante degrés. (Therm. de Farhén.)

Cette explication rend parfaitement raison du développement de la chaleur animale et de sa permanence au même degré dans les diverses circonstances de la vie (1).

[1] Cette explication, outre qu'elle est beaucoup trop mécanique pour que la vitalité s'en accommode, ne nous paroit point éclairer suffisamment le phénomène de la chaleur animale, et sur-tout ne rend point raison de sa permanence au même degré dans les diverses circonstances de la vie. Parmi le grand nombre de preuves que nous pourrions rapporter à l'appui de notre assertion, choisissons la suivante:

Dans les végétaux, mais plus encore dans les animaux à sang froid, aussi bien que dans ceux à sang chaud, les substances que les organes absorbent ont bien moins de densité que celles qu'ils excrètent, et il doit en résulter également un dégagement de calorique: chez les premiers la nu-

Sur l'action du froid et du caloriq.

Voici ensuite comment on explique, dans le même travail, ce qui arrive lorsque le corps se trouve plongé dans des milieux de températures très-différentes de la sienne, et qui tendent alors à leur enlever ou à leur fournir du calorique (1).

Si les liqueurs contenues dans nos vaisseaux suivoient les différens degrés de température atmosphérique, il surviendroit les changemens les plus considérables dans l'organisation, par leur condensation ou leur raréfaction plus ou moins grande ; et tous ces liquides aqueux ou graisseux se géleroient au-dessous de 0, et se fondroient ou se vaporiseroient à la température habituelle des pays chauds.

Tout être vivant a la faculté de se maintenir à la température qui lui est propre ; et quand il se trouve vaincu par l'excès de chaleur ou par la violence du froid, il meurt avant que ses liqueurs prennent la température atmosphérique.

L'homme supporte peut-être mieux les changemens de température que les animaux ; on le trouve dans les climats les plus différens, sous la zône torride et sur les bords des mers glaciales. Pendant un voyage autour du monde, les mêmes hommes ont quelquefois subi une variation thermométrique de près de 100 de-

---

trition a au moins autant d'activité relative que chez les derniers. Pourquoi donc la caloricité de tous ces êtres se montre-t-elle différente? C'est dans l'ensemble des fonctions vitales, c'est dans leur énergie mutuelle, qu'il faut en chercher la raison, et non pas dans la considération exclusive des excrétions. [Note de Réd.]

[1] Voyez le chapitre des sensations.

grés, pendant laquelle le sang conserve à-peu-près sa même température.

Sur l'action du froid et du caloriq.

L'organisation présente des moyens différens pour résister au froid et pour supporter la chaleur. Lorsqu'un homme se trouve soumis à une basse température, l'atmosphère lui soutire de son calorique, et cette soustraction le met dans un état de mal-être qui le provoque au mouvement. S'il obéit à cette impulsion, s'il marche ou travaille avec énergie, sa respiration et sa circulation se trouvent augmentées; son appétit est plus grand, sa digestion plus prompte, et le dégagement de chaleur qui résulte de l'exercice des diverses fonctions est beaucoup plus considérable. D'un autre côté, l'action du froid tend à resserrer le tissu de la peau, la transpiration cutanée est diminuée, et la perte de chaleur qu'entraîne la respiration, beaucoup moins grande.

Mais, si la soustraction de chaleur qu'opère l'air atmosphérique augmente considérablement, et que l'action de la vie ne puisse développer du calorique en proportion de la perte qui s'en fait, l'individu s'affoiblit graduellement; et, épuisé par les efforts d'une longue réaction, il tombe dans un assoupissement qui devient bientôt mortel.

Lorsqu'au contraire un homme se trouve exposé à une température très-élevée, il ressent un mal-être d'une autre espèce : la respiration d'un air très-raréfié devient plus difficile et moins énergique; il éprouve une tendance au repos; son appétit diminue; la peau directement stimulée par le contact de l'air chaud sécrète de la sueur en abondance, et sa vaporisation entraîne une grande quantité de calorique. Mais si la

Sur l'action du froid et du caloriq.

chaleur de l'air continue ou augmente dans une proportion excessive, l'homme succombe nécessairement, et il s'épuise non-seulement par l'emploi des forces nécessaires pour se débarrasser de l'excès de chaleur qui le pénètre, mais encore par la perte réelle de sucs qu'entraîne une abondante transpiration.

Ainsi, soit que l'air atmosphérique enlève ou fournisse du calorique en excès, l'ensemble de l'organisation fait effort pour se ramener et se maintenir à la même température habituelle. Dans l'un et l'autre cas la force de la vie commence par se trouver exaltée, et l'on peut dire que la soustraction ou l'addition d'une certaine quantité de calorique commence toujours par être un stimulant pour l'organisation. Mais, lorsque l'action stimulante de la chaleur ou du froid est trop violente ou dure trop long-tems, elle consomme les forces et laisse dans un état de foiblesse ou d'épuisement plus ou moins marqué.

On a occasion de se convaincre de cette vérité à chaque instant dans les habitudes ordinaires de la vie: ainsi, quand un homme sort d'un bain froid et qu'il est essuyé, il ne tarde pas à éprouver une chaleur universelle très-remarquable; tandis que s'il quitte un bain fort chaud, il ressent bientôt après un frisson très-incommode. Pendant qu'on est dans le bain froid, l'organisation fait effort pour produire une quantité de calorique capable de remplacer celui que soutire l'eau du bain; mais si l'on en sort promptement, cette action ne cesse pas à l'instant, elle se prolonge et produit bientôt un excès de chaleur considérable sur toute la surface du corps. Lorsqu'au contraire on quitte un bain fort chaud, la transpiration établie se continue dans

un air frais, et le calorique qu'elle entraîne abaisse bientôt la température, au point de produire un frisson très-incommode.

Sur l'action du froid et du calorique.

Qui ne se rappèle encore de la chaleur brûlante qu'on éprouve aux mains après avoir pelotoné de la neige pendant quelque tems ? Ce phénomène très-remarquable tient à la même cause ; la neige qu'on comprime entre les mains, prive ces parties de leur chaleur naturelle, et ne tarderoit pas à les geler, si elles n'entroient dans un mode d'action qui leur fait produire une quantité de calorique suffisante pour résister à cette perte. Quand on cesse brusquement de toucher la neige, la production de calorique se continue et occasionne une chaleur aride et cuisante, parce qu'il ne s'établit pas assez promptement une transpiration capable de l'emporter (1).

Une partie des phénomènes inflammatoires qui se montrent dans les diverses phlegmasies et dans les paroxysmes fébriles sont dus à la même cause et s'expliquent de la même manière.

D'après tout ce que nous venons de dire, on voit qu'il doit y avoir une foule de cas en médecine où l'on peut également tirer avantage de l'application du calorique ou de celle du froid à divers dérangemens organiques, sans que l'on puisse cependant établir en thèse générale que l'un ou l'autre soit stimulant ou débilitant d'une manière exclusive.

BURDIN, D. M.

[1] Ici l'auteur expose bien la vérité des faits ; mais il ne dit pas pourquoi les mêmes phénomènes n'ont pas lieu lorsque les animaux à sang froid sont exposés à des températures semblables. [Note de Réd.]

HISTOIRE NATURELLE.

Traité élémentaire d'histoire naturelle; par A. M. CONSTANT DUMÉRIL, *docteur en médecine, professeur d'anatomie et de physiologie à l'Ecole de médecine de Paris.*

Elémens d'histoire naturelle.

Le Gouvernement, ayant senti toute l'importance de l'étude de l'histoire naturelle, a voulu qu'elle fît partie de la première éducation que l'on recevra dans les Lycées; en conséquence il a ordonné la publication de nouveaux élémens sur cette branche de nos connoissances, et M. Duméril a été chargé de les rédiger. C'est dans un Traité de cette espèce qu'il étoit important d'employer une méthode claire et précise; de faciliter la mémoire des élèves par des divisions sages et bien ordonnées, et de rependre sur des sujets quelquefois ingrats un intérêt qui tient souvent à la grace du style. Il est impossible de remplir toutes ces conditions d'une manière plus satisfaisante que ne l'a fait M. Duméril.

Deux grandes classes d'êtres existent dans la nature; les uns sont bruts ou inorganiques, les autres sont vivans ou organisés. Les premiers, tels que les sels, l'eau, les pierres, peuvent être formés par des circonstances purement physiques; leur origine se rapporte à l'*attraction*. Les seconds au contraire, tels que les plantes et les animaux, proviennent d'individus semblables à eux, et en ont été séparés, sous formes d'œufs, de germes ou de petits vivans.

Les corps bruts ou inorganiques sont simples ou

composés. Les premiers sont combustibles ou incombustibles ; les seconds renferment les sels et les pierres. Dans les corps simples et combustibles sont rangés l'oxigène, l'hydrogène, l'azote, le carbone, le diamant, le phosphore, le soufre et les métaux.

Les terres et les alcalis forment la classe des corps simples et incombustibles.

Les corps bruts ou inorganiques composés sont ceux dans lesquels on reconnoît la présence d'une ou de plusieurs terres ou alcalis réunis à un acide quelconque, ou sans combinaison d'acide ; les premiers forment les sels, les seconds forment les pierres.

L'auteur passe ensuite à l'histoire des corps organisés. Il établit d'une manière précise la limite qui sépare les corps inertes des corps organisés. Mais il n'est pas aussi facile de diviser en deux sections les êtres organisés ; car les deux fonctions principales à l'aide desquelles ces êtres s'accroissent, se développent et se reproduisent, la nutrition et la génération, s'exercent d'une manière bien différente chez ces divers êtres. La nutrition et la génération sont modifiées dans les animaux par deux facultés ; l'une est la motilité ou le pouvoir d'exécuter des mouvemens à volonté ; l'autre est la sensibilité, ou la faculté qu'ont les êtres vivans de percevoir les impressions que les corps exercent sur eux. Ces deux facultés président aux fonctions appelées animales, et elles sont les principaux attributs des animaux. Les végétaux au contraire en sont entièrement dépourvus ; mais malgré cette ligne de démarcation entre les végétaux et les animaux, la difficulté de classer les corps organisés n'en existe pas moins ; car il est des animaux dans lesquels les caractères ci-dessus

Elémens d'histoire naturelle.

désignés sont peu apparens, et qui par conséquent se rapprochent des végétaux (les zoophites) ; tandis que quelques plantes paroissent douées de la faculté de se mouvoir et d'être sensibles à la présence de certains corps.

Les végétaux ou plantes sont des êtres organisés sans mouvement volontaire, qui se nourrissent et se développent par une succion ou absorption exercée à l'extérieur, sans cavité digestive. Tout végétal provient d'un individu semblable à lui. Il perpétue son espèce par une véritable génération, et il périt à une époque déterminée. L'auteur passe bientôt aux fonctions qu'exercent les végétaux, aux organes par lesquels les plantes absorbent, à la connoissance des racines des plantes, à l'usage des pores de ces racines, au liquide qu'absorbent et les racines des plantes et leur tige qui paroît aussi jouir de cette faculté. Il poursuit avec autant de clarté que de concision l'histoire physiologique des végétaux, et passe ensuite aux différentes méthodes de les étudier. Il entre dans quelques détails sur les principaux systèmes établis par Tournefort, Linnée; et il expose ensuite la méthode de Jussieu. Les plantes dans quelque famille, dans quelque classe qu'elles se trouvent, ont des propriétés qui les rendent précieuses à l'homme. Un grand nombre d'entr'elles sont souvent opposées aux maux qui affligent l'humanité ; d'autres non moins précieuses servent de nourriture à l'homme et augmentent ses jouissances. Les arts et les métiers empruntent souvent aussi du règne végétal des secours puissans.

Les animaux diffèrent entr'eux par l'exercice de leurs fonctions. Les uns relativement à la digestion n'ont

qu'un estomac ; d'autres, en petit nombre à la vérité, en ont plusieurs. Il en existe dont le mode de génération est absolument ignoré ; il en est qui n'ont point de sexe, et qui se reproduisent par bourgeons, ou par la séparation de quelques parties de leur corps ; les autres ont des sexes ; mais tantôt les individus sont tout à-la-fois mâles et femelles ; tantôt les sexes sont distincts : quelques-uns font des petits vivans, et sont nommés vivipares ; d'autres naissent d'œufs, et on les nomme alors ovipares.

Les animaux diffèrent sur-tout par les organes du mouvement ; et de cette différence naît la grande division des animaux vertébrés et invertébrés. Les premiers sont les mammifères, les oiseaux, les reptiles et les poissons ; les seconds sont les mollusques, les vers, les crustacées, les insectes et les zoophytes.

Les organes de la respiration conduisent à séparer les animaux vertébrés en deux grandes sections. Les uns ont le sang chaud ; et dans ceux-ci, ce fluide passe en totalité à travers leurs poumons : leur cœur, agent principal de la circulation, a deux ventricules. Parmi ces animaux, il en est de vivipares, tels que les mammifères ; d'autres sont ovipares, tels sont les oiseaux. Les autres animaux vertébrés, les reptiles et les poissons, ont le sang froid. Leur cœur n'a qu'un ventricule ; les uns respirent l'air par les poumons, ce sont les reptiles ; les autres absorbent l'air contenu dans l'eau qu'ils habitent, au moyen de leurs branchies, ce sont les poissons.

Les animaux invertébrés se partagent aussi en deux grandes séries ; ceux qui ont des vaisseaux, et

ceux chez lesquels on n'en a point encore reconnus. A la première série appartiennent les mollusques, qui ont une moëlle nerveuse simple, sans membres articulés ; les crustacées qui ont une moëlle formée par une suite de renflemens, quelquefois leur corps muni de membres ; et les vers qui en sont absolument privés. A la dernière appartiennent les insectes et les zoophytes.

La partie de l'histoire naturelle qui traite des zoophytes, ainsi appelée, parce que plusieurs paroissent vivre à la manière des plantes, est la moins avancée. On reconnoît les zoophytes à l'absence des vertèbres, ainsi qu'à l'absence des organes destinés à la circulation ou à la respiration ; à l'absence des nerfs et des membres articulés. Quelques-uns paroissent privés d'une cavité digestive ; d'autres des organes de la génération ; un petit nombre de la faculté de se mouvoir. Les zoophytes sont divisés en deux grandes sections ou ordres ; en zoophytes libres, et en agglomérés. Les zoophytes libres comprennent quatre familles, les *microscopiques*, les *intestinaux*, qui ne se développent que dans le corps des animaux vivans, les *échinodermes* qui ont une enveloppe rude et calcaire, et qui se trouvent dans les eaux ; et les *malacodermes*, dont le corps est mou et charnu, et qu'on ne trouve aussi que dans les eaux.

Les zoophytes agglomérés ont le plus grand rapport avec les plantes. Ils sont fixés à un tronc ou à une demeure commune qu'on nomme polypier ; quand cette habitation est solide et pierreuse, les zoophytes prennent le nom de *lithophytes* ; lorsqu'elle est flexible, cartilagineuse, on les nomme *cératophytes*.

Les insectes qui occupent la huitième classe du règne animal sont des animaux sans vertèbres, respirant par des trachées, et ayant un corps et des membres articulés. M. Duméril les partage en huit ordres. Dans le premier sont rangés les *aptères*, qui ne subissent pas de métamorphoses; les *dyptères*, qui ont deux ailes et qui ne subissent pas de métamorphoses; les *lépidoptères*, où l'on trouve la belle famille des papillons, et qui ont une bouche dépourvue de mâchoires, et formant une langue roulée; les *hémiptères*, dont la bouche forme un bec non roulé; les *hyménoptères*, qui ont une bouche pourvue de mâchoires, et parmi lesquels on voit les abeilles et les fourmis; les *névroptères*, qui ont les ailes réticulées; les *orthoptères*, où l'on remarque les sauterelles, les grillons; et enfin les *coléoptères*. Cette partie de l'ouvrage de M. Duméril offre le plus grand intérêt, et présente, tant sur l'organisation que sur la classification des insectes, des vues que l'on chercheroit en vain chez les autres naturalistes. On est toujours frappé d'étonnement, quand on voit réuni aux vues grandes et élevées cet esprit de détail qui poursuit jusques dans leur moindre partie des êtres à peine sensibles à l'œil.

Élémens d'histoire naturelle.

La septième classe du règne animal comprend les *crustacées*. Ces animaux sont semblables aux insectes, mais ne respirent que par des branchies : ils n'ont point de vertèbres; leur corps est partagé par une sorte de test et terminé par une queue; leurs membres sont articulés, et au moins au nombre de dix; ils ont des vaisseaux et des organes particuliers destinés à la respiration de l'eau, dans laquelle ils vivent presque tous. Ils se nourrissent de matières animales. Leur

Elémens d'histoire naturelle.

une coquille calcaire, et qui ont toujours le corps couvert de plumes. Les oiseaux peuvent voler, se diriger à volonté dans l'air; ils peuvent aussi se mouvoir sur terre, et même à la surface des eaux; leur colonne vertébrale est immobile; et il n'y a que les vertèbres du cou et de la queue qui exercent quelques mouvemens; de longues plumes roides, élastiques, sont supportées par leurs membres pectoraux, et sont appelées aîles; une double clavicule et un large sternum leur servent d'appui. Tous les oiseaux ne sont pas aussi bien conformés pour voler; il en existe que la pesanteur de leur corps et le peu d'étendue de leurs aîles retiennent à la terre : tels sont l'autruche, le cacoar. D'autres ne peuvent que voler; et il en existe de mieux organisés pour la nage que pour le vol et la marche. Les oiseaux ont l'odorat et l'ouïe très-développés, les sens du toucher et du goût sont presque nuls. Mais l'organe de la vue est chez eux porté au dernier degré de perfection, et peut franchir en un instant des espaces immenses. Les oiseaux se nourrissent à l'aide d'un bec destiné à saisir les alimens. Ces alimens sont imprégnés de salives dans le jabot, et broyés dans le gésier; ils respirent au moyen de poumons très-développés; ils ont une température très-élevée et un sang très-rouge. Les oiseaux ont deux larynx pour la production de la voix: l'un inférieur, où se forme le son brut; et l'autre placé à la base de la langue, où il est modifié : ils sont ovipares. La conformation des oiseaux a servi à établir une méthode avantageuse de les étudier; les lieux où ils vivent, et la manière dont ils marchent sont indiqués par la forme de leurs pattes; et la nature des alimens dont ils se nourrissent peut aussi être indiquée par

la forme de leur bec. On a donc, d'après la conformation des pattes et la disposition des doigts, divisé les oiseaux en six ordres; et d'après la configuration de leur bec, on les a partagés en 24 familles. Les oiseaux partagés en six ordres sont les *Palmipèdes* ou nageurs, les *Rapaces*, les *Grimpeurs*, les *Gallinacées*, les *Echassiers*, les *Passereaux*.

Eléments d'histoire naturelle.

La première classe du règne animal renferme les *Mammifères*. Tous ont des vertèbres; ils ont le sang rouge et chaud; ils respirent par des poumons; ils font des petits qu'ils nourrissent de lait. La classe des *Mammifères* présente un grand nombre de variations dans les organes du mouvement : il en est qui marchent, qui sautent, qui courent, qui grimpent, qui nagent, qui plongent, qui volent; les uns ont quatre membres, les autres n'en ont que deux principalement destinés au mouvement. Ces mouvemens s'exécutent à l'aide des os et des muscles. L'auteur entre ici dans des détails sur l'organisation du squèlete et des organes musculaires des *Mammifères*. Leurs organes des sens sont plus parfaits dans leur ensemble que ceux des animaux précédens; leur cerveau est plus volumineux, plus compliqué; leurs nerfs plus nombreux. Les *Mammifères* présentent entr'eux des différences bien remarquables relativement aux organes de la nutrition; ces différences dépendent des alimens dont ils se nourrissent, et de la manière dont ils s'en saisissent. Chez tous les mammifères, les alimens saisis à l'aide de lèvres charnues et mobiles, incisés et broyés par les dents, humectés par une salive abondante, sont transportés dans les cavités digestives; dans un estomac chez quelques-uns, dans plusieurs estomacs chez d'au-

Elémens d'histoire naturelle.

tres. Ils passent de-là dans un intestin grêle, où après avoir subi l'action des sucs bilieux et pancréatiques, ils se divisent en deux parties, dont l'une va dans les gros intestins pour être rejetée au-dehors, et l'autre est absorbée pour fournir à toutes les parties du corps les matériaux de leur nutrition. Tous les *Mammifères* ont deux poumons contenus dans la poitrine, et un cœur à deux oreillettes et à deux ventricules aussi contenu dans la poitrine, et agent principal de la circulation. Tous ont une voix produite par un seul larynx; tous portent dans une matrice des petits qui viennent vivans; et seuls parmi les animaux, ils sont pourvus de mamelles dans lesquelles se prépare la nourriture qui doit servir à leur développement.

Les *Mammifères* se classent d'après les organes du mouvement et de la nutrition. Les uns ont les pattes courtes, applaties, échangées en nageoires, et vivent habituellement dans l'eau où à leur surface: ce sont les *Nectopodes*; les autres ont des pattes propres à marcher sur la terre; mais chez les uns les doigts sont enveloppés à leurs extrémités par une corne arrondie qu'on nomme sabot, de manière qu'ils ne peuvent s'en servir pour attaquer les animaux; ils se nourrissent de matières végétales: ce sont les *Ongulés*; enfin les autres ont les doigts armés à leurs extrémités d'une corne tranchante, pointue ou applattie, qui souvent est employée à attaquer les autres animaux; aussi beaucoup d'entr'eux vivent-ils d'animaux qu'ils déchirent avec leurs ongles: ce sont les *Onguiculés*.

M. Duméril arrive enfin à l'être placé au premier degré de l'échelle naturelle des êtres. L'homme, abstraction faite de la raison qui établit une si grande

distance entre lui et les autres animaux, a des caractères distinctifs tirés de la conformation qui peuvent encore servir à l'en séparer. Il est en effet le seul mammifère qui se tienne et marche debout ; il oppose aux autres doigts les pouces de ses mains ; enfin aucun n'a les dents incisives verticales à la mâchoire inférieure, et le menton saillant. Sa structure prouve évidemment qu'il est destiné à se tenir debout. Ses extrémités inférieures sont trop longues, sa face n'est point assez prolongée, sa tête est trop lourde. Les organes des sensations en général, et ceux de la voix chez l'homme et dans les autres animaux indiquent encore les grandes différences qui existent entre ces êtres. Les divers individus de l'espèce humaine peuvent être rapportés à cinq races ou espèces. Ils diffèrent par la couleur de la peau, la forme du visage, et les parties du globe sur lesquelles ils vivent.

Elémens d'histoire naturelle.

Je terminerai ici cet extrait bien imparfait du travail intéressant de M. Duméril. Mais je crois en avoir dit assez pour inspirer à ceux qui le liront le desir de connoître son ouvrage. Ils ne verront pas sans étonnement toutes les difficultés que l'auteur a dû vaincre pour resserrer dans un si court espace tant de faits rassemblés, sans pour cela nuire à la clarté ni à l'intérêt : le style en est simple, correct et précis. Ce Traité élémentaire est distribué par demandes et par réponses ; ce qui offre des avantages pour la mémoire des étudians, mais aussi des inconvéniens dont on ne pourroit sans injustice accuser l'auteur, qui a été obligé de se conformer aux ordres du Gouvernement. Enfin cet ouvrage, qui ajoute encore à la réputation de M. Duméril, peut être placé à côté de

Elémens d'histoire naturelle.

ceux dont il a déjà enrichi les bibliothèques d'histoire naturelle.

DESCHAMPS fils, docteur en médecine.

BIBLIOGRAPHIE MÉDICALE.

Bibliographie méd.

Des moyens de perfectionner la médecine et d'asseoir les bases les plus sûres de la salubrité publique, avec des notes et des observations sur d'autres objets particuliers et accessoires; par J. B. DEMANGEON..., avec cette épigraphe :

« Si l'histoire naturelle a besoin d'une bonne géographie physique, la science de l'homme a besoin d'une bonne géographie médicale ».

CABANIS. Rapport du physique et du moral de l'homme.

Paris, an XII, chez Méquignon l'aîné, rue de l'Ecole de médecine. Prix broché 60 cent.

La brochure que nous annonçons est remplie de bonnes vues de police médicale et d'hygiène publique. Malheureusement toutes ces améliorations, tous ces projets sont très-beaux en spéculation ; mais ne sont point admissibles en pratique, moins par eux-mêmes que par la disposition actuelle d'une foule de circonstances dont le changement ne peut pas être opéré en quelques momens, et sur-tout par le caractère de l'esprit humain, que l'on ne consulte pas assez lorsqu'on compte sur le succès de pareilles propositions.

Propositions sur la doctrine d'Hippocrate, relativement à la médecine pratique; par R. T. H. LAEN-

NEC, in-4°. 38 pages. Paris an XII ; chez Méquignon, libraire, rue de l'Ecole de médecine.

Bibliographie méd.

L'auteur de cette Dissertation a prouvé qu'il sentoit le besoin de puiser dans les ouvrages du vieillard de Cos le goût de la bonne doctrine médicale. Il a cherché en conséquence à en bien saisir l'esprit, et a présenté dans ses propositions quelques-uns des résultats que lui a fournis la lecture d'Hippocrate. C'est ainsi qu'il a commenté assez longuement cette idée. « Parmi les symptômes que présente une maladie, il en est qui lui sont propres et qui la caractérisent ; il en est d'autres qui peuvent se présenter dans toutes les maladies ».

Il a fait sentir la différence de l'intérêt qu'Hippocrate attachoit à l'étude des signes diagnostiques et à celle des signes pronostiques ; ces derniers, qui embrassent les épiphénomènes, étant ceux qui concourent les plus à modifier les méthodes générales de traitement, il n'est pas étonnant que le père de la médecine s'en soit spécialement occupé ; aussi voit-on que la partie séméiotique est celle qui l'emporte dans tous ses ouvrages.

Enfin M. Laënnec est entré dans d'assez longs détails sur la doctrine d'Hippocrate relativement aux fièvres. Il pense que le père de la médecine considéroit la fièvre comme une affection essentielle qui peut être compliquée de toutes les autres maladies ou les compliquer toutes.

Quelques idées générales sur l'action des sangsues dans les phlegmasies, avec des observations cliniques et des considérations thérapeutiques particulières sur

Bibliographie méd.

leur application dans la pleuresie ; par C. D. CHALVET, in-4°. Paris.

Cette Dissertation, sans offrir rien de nouveau aux praticiens, fixe de la manière la plus précise les indications et les effets des sangsues dans les phlegmasies. L'auteur, avec beaucoup de modestie, a fait preuve de connoissances solides dans les bons principes de la thérapeutique.

Dissertation (inaugurale) contenant quelques recherches pratiques sur la fièvre putride d'hôpital, suivie d'une observation sur le diabète sucré ; par C. L. BERDOT. Strasbourg an XI-1803.

Fateor, me floribus arnicæ multò fuisse auspicatiùs usum ac alio quocumque remedio. Sed oportebat et tempora nosce, et morbi conditionem medicamento huic opportunam. Stoll. rat. med.

Dans cette Dissertation, l'auteur rend compte des résultats de sa propre pratique à l'armée du Rhin. Il s'est apperçu qu'en général on n'a pas assez égard, dans les hôpitaux, aux considérations relatives au tempérament et aux diverses complications inflammatoire, bilieuse, etc., qui se joignent si souvent à la fièvre putride d'hôpital, et qui doivent en rendre le traitement beaucoup moins uniforme qu'on ne le pense communément ; enfin il cherche à rappeler l'attention des praticiens sur l'usage de l'arnica et du camphre, qu'il place au nombre des principaux remèdes à opposer à cette maladie. « Nous avons, dit-il, prescrit d'abord la fleur d'arnica en infusion légère, d'après Selle (1) ;

(1) Méd. clin.

mais ce n'est que lorsque nous l'avons administrée en décoction à haute dose, à la manière de Stoll (1), que nous avons obtenu de son usage les résultats heureux que ce praticien célèbre avoit annoncés ». J'observe relativement à l'arnica, que l'usage de cette plante ne convient pas à tous les individus. Je me suis convaincu, par exemple, que les tempéramens nerveux, par spasme, ne la supportent que difficilement ; ce qui est une nouvelle preuve des propriétés toniques de cette plante.

Bibliographie méd.

Des considérations et des observations qui font le sujet de la thèse de M. Berdot, on déduira les propositions suivantes :

1°. La fièvre d'hôpital proprement dite subit des variations relatives à la constitution des sujets qu'elle attaque, et à d'autres causes qui paroissent très-générales, mais qui n'ont pas encore été bien appréciées.

2°. Il y a des symptômes assez marqués capables de caractériser ces variations, parmi lesquels l'état de la langue doit occuper un des premiers rangs.

3°. Il est important de bien distinguer la fièvre putride qui attaque les sujets d'un tempérament sanguin, bilieux ou pituiteux, pour y adapter un traitement convenable.

4°. Chez les pituiteux, cette maladie ne paroît autre chose que la fièvre pituiteuse des auteurs, dénaturée dans les hôpitaux où règne la fièvre putride.

5°. La décoction des fleurs d'arnica a paru être le remède le plus actif et le plus certain dans le traite-

(1) *Rat. med.*

Bibliographie méd.

ment de cette maladie, lorsque la langue se recouvre d'une couenne épaisse et semblable à un vernis.

6°. Le camphre à haute dose mérite la préférence, quand la langue est fuligineuse.

Par rapport à l'administration du camphre, M. Berdot remarque que Murray (1), après avoir parlé des effets nuisibles de cette substance sur les personnes en santé, ajoute que ce médicament donné à haute dose n'incommode nullement les malades attaqués de fièvre bilieuse. Murray cite à ce sujet l'opinion de Callisen (2), exprimée en ces termes : « *Quum ad febrem bilioso-putridam coercendam largior camphoræ dosis exhiberetur à granis decem ad drachmam dimidiam, tertiâ vel quartâ quâvis horâ; quin quibusdam casibus, singulis horis, etc.*

Une observation de diabète sucré bien caractérisé termine la Dissertation de M. Berdot. L'auteur a guéri le malade en assez peu de tems par un régime corroborant, et par une diète fortement tonique, à la méthode de Rollo.

De fallaci atque nocuo obturamenti in hemorragiis uteri cohibendis usu, cum potiorum remediorum etc. Sur les inconvéniens des tampons dans les hémorragies utérines, avec l'exposition des meilleurs remèdes à employer ; par J. B. DEMANGEON, Dissertation inaugurale. Paris an XI, chez Méquignon l'aîné, libraire, rue de l'Ecole de médecine. Prix 1 fr. 20 c.

L'auteur, après avoir assigné les principales causes

---

[1] *Apparat. medicam, t. IV, p.* 481.

[2] *Acta R. Soc. Med. hafn. vol. I, p.* 418.

des hémorragies utérines, prouve que le tamponnement ne peut faire cesser aucune de ces causes, et que par conséquent il n'est qu'un palliatif même assez inefficace dans ces maladies. Le traitement doit être analogue à la nature de la cause qui a déterminé l'hémorragie. En général, l'auteur compte quatre grands moyens capables d'arrêter toute hémorragie : ce sont les styptiques, la compression, la ligature et l'ustion. Il ne s'est guère occupé que des styptiques, et a indiqué parmi ces derniers ceux que la pratique a spécialement sanctionnés, et ceux qui entre ses mains se sont montrés plusieurs fois efficaces. Tous les praticiens s'appercevront facilement que ces quatre classes de médicamens n'embrassent pas tous les moyens que l'art peut opposer aux hémorragies utérines. Les émétiques, le mélange de l'opium et du quinquina ont souvent été employés par des mains habiles, dans des circonstances données avec le plus grand succès. Nous-mêmes nous comptons deux guérisons opérées par ces deux méthodes. Mais il n'entre pas dans notre plan de nous étendre plus longuement ici sur ce sujet; peut-être y reviendrons-nous dans une autre circonstance. Faisons remarquer toutefois qu'il faut bien saisir dans ces cas l'indication des émétiques qui, employés mal à-propos, pourroient produire des accidens funestes.

Bibliographie méd.

Traité de la propriété exclusivement stimulante de l'opium, contenant de nouvelles idées sur la nature de l'inflammation, des convulsions, de la veille et du sommeil, etc.; par J. F. CHORTET, etc. auteur de plusieurs ouvrages sur le système de Brown, broch.

Bibliographie méd.

in-8°., 147 pages. Paris an XII, chez Levrault, rue de Seine; chez Gabon et chez Méquignon, rue de l'Ecole de médecine. Prix 2 fr. 25 c., et 2 fr. 75 c. par la poste.

Un des services rendus à l'art de guérir par le brownisme, c'est de nous avoir fait mieux connoître les véritables propriétés de l'opium, en attirant d'une manière plus particulière l'attention des médecins sur la manière d'agir de ce remède. Ici, comme dans presque toute leur théorie, les Browniens ne sont coupables que d'opinions exagérées; sans doute l'opium n'a pas exclusivement et dans toutes les périodes de son action une vertu stimulante; mais il l'a dans quelques circonstances; et cela conformément à la dose que l'on en a employée, à l'époque de son administration, à la préparation qui a été mise en usage, et enfin à la disposition actuelle des forces vitales de l'individu. Or, avant Brown, cette propriété stimulante de l'opium étoit presqu'entièrement méconnue, ou du moins on n'en tenoit pas assez compte dans la pratique.

En faisant l'exposition de son sujet, M. Chortet a aveuglément adopté toutes les exagérations et tous les vices du système qu'il a embrassé. On remarquera en outre, dans plusieurs endroits de sa brochure, ce vague et cette obscurité de mots que ne comportent jamais la netteté et la précision des idées.

Voici comment il définit l'expérience :

« L'expérience est la connexion causale entre la cause est l'effet ».

Plus bas il fait sentir en ces termes la différence qu'il y a entre l'observation et l'expérience.

« Si dans une fièvre intermittente je prescris le quinquina, l'opium, la nourriture animale, la crême de tartre, le nitre, etc., et que la maladie se guérisse ; je n'ai fait qu'une observation, c'est-à-dire que je puis affirmer avoir observé que la maladie a été guérie par l'administration des excitans et des affoiblissans. Si, au contraire, l'on ne fait prendre au malade que des stimulans ou des débilitans, on aura fait une expérience ; on pourra dire avec assurance que ces médicamens ont éloigné la fièvre, parce qu'on est en état de prouver qu'il existe une connexion causale entre l'action (la cause) des *remèdes prescrits, et la guérison l'effet de La maladie* ».

Bibliographie méd.

De nosographiâ febrium ; Dissertatio analytica ; auctore CHRESTIEN, *M. D. Paris., anno* 1804. Brochure in-4°. Prix 1 fr. 75 cent. A Paris, chez l'auteur, rue des Blanc-Manteaux, n° 61 ; chez Gabon et Compagnie, libraires, place de l'Ecole de médecine.

Cette Dissertation, qui vient d'obtenir les suffrages des professeurs de l'Ecole de médecine de Paris, et qui est rédigée d'après les principes de la nosographie de M. Pinel, est écrite avec soin ; le style en est aphoristique et d'une bonne latinité.

Essai sur les propriétés médicales des plantes, comparées avec leurs formes extérieures et leur classification naturelle ; par A. P. DECANDOLLE, broch. in-4°. Paris an XII, chez Méquignon l'aîné, libraire, rue de l'Ecole de médecine. Prix 2 fr. 50 c., et 3 fr. 60 c. par la poste.

Dans la discussion de cette question, l'auteur a fait preuve de connoissances en histoire naturelle bien

Bibliographie méd.

plus qu'en médecine. L'analogie des vertus des plantes avec leur classification naturelle, analogie que les naturalistes auroient voulu pouvoir établir, afin de surcharger la matière médicale des méthodes botaniques, est depuis long-tems appréciée à sa juste valeur. Sans doute elle existe pour quelques genres de certaines familles; mais il n'est pas une seule famille dont tous les genres et toutes les espèces puissent aux yeux de l'observateur clinique être décorés des mêmes propriétés. Dans un examen plus approfondi de la question, et en suivant avec M. Decandolle toutes les familles naturelles des plantes, il ne seroit pas difficile de prouver qu'il n'en est pas une seule où l'on ne rencontre un grand nombre d'individus qui jouissent de propriétés opposées à celles qui sont attribuées à la famille entière.

Bornons-nous, quant à présent, à indiquer quelques exemples de plantes ayant des facultés identiques, quoique appartenant à des familles bien éloignées. Nous signalerons ensuite des individus de la même famille, doués de vertus différentes, souvent même opposées. C'est ainsi que l'on trouve des fébrifuges, des toniques, des amers dans les rubiacées (quinquina, etc.); dans les corymbifères (*arnica*, etc.); dans les gentianées (*gentiana centaurium*, ect.); dans les amentacées (l'écorce du saule, etc.). On en trouve encore de non moins efficaces dans les familles des tithymaloïdes (1), des laurinées (2), des asaroïdes (3), des magnoliers (4), des ombellifères (5), etc.

---

[1] La cascarille, *Croton cascarilla. L.*

[2] La canelle.

[3] La serpentaire, *Aristolochia serpentaria. L.*

[4] *Le quassia amara*, le *Quassia simarouba.*

[5] L'angélique.

Il ne sera pas plus embarrassant de trouver dans les familles même les plus naturelles des genres doués de vertus bien différentes. C'est ainsi que dans la famille des labiées on n'assimilera jamais les propriétés du lierre terrestre à celles de la menthe, du marrube, de l'origan; celles de la germandrée (*teucrium*), à celles de la bugle (*ajuga*), et de la bétoine, etc.

Dans la famille des Borraginées, quelle distance entre les propriétés de la bourrache, de la consoude, de la buglosse et de la cynnoglosse, etc.

Mais nous ne pousserons pas plus loin l'examen de cette opinion, que le raisonnement renverseroit encore. Comment, en effet, seroit-il étonnant de trouver de la variété dans les propriétés des genres d'une même famille de végétaux, lorsqu'on apperçoit aussi évidemment cette variété, non-seulement dans les mêmes genres, venus sur des terreins plus ou moins différens, mais encore dans les nombreuses parties intégrantes de ces individus élevés sur un sol identique.

Tous les moyens auxquels on a plusieurs fois essayé de recourir pour reconnoître d'avance les vertus des médicamens sont fautifs. On ne doit pas plus compter sur les qualités sensibles et sur la composition chimique des substances que sur leur analogie naturelle; l'observation et l'expérience cliniques qui ne sauroient être le fruit de quelques années de travail, sont la seule et unique méthode de déterminer d'une manière non équivoque les facultés médicinales des végétaux, des minéraux et des animaux. Il est en médecine spéculative une foule de travaux qui manquent à la science, et que l'on peut confier sans crainte au zèle éclairé des jeunes médecins; mais la réforme, que nous attendrons

Bibliographie méd.

sans doute encore long-tems, dans la matière médicale doit être le fruit des méditations des praticiens consommés, qui auront sur-tout à s'occuper de rayer du catalogue des médicamens une foule de substances inertes dont on a surchargé nos livres de matière médicale même les plus récens ; ils devront exclure aussi de cette partie purement pratique de la médecine la série des conceptions purement spéculatives, tant modernes qu'anciennes, que quelques personnes prennent pour du savoir, et qui, tant qu'elles existeront, attireront sur la médecine et sur les médecins les railleries méritées des plaisans de tous les siècles.

Traité des maladies vénériennes, précédé de l'histoire naturelle des vers et de leur origine dans le corps humain ; par VALERIAN-LOUIS BRERA, professeur de clinique à l'université de Pavie, orné de 5 planches ; traduit de l'italien et augmenté de notes, par MM. J. BARTOLI, docteur en médecine, et CALVET neveu, ex-secrétaire de la Société médicale d'Emulation, un vol. in-8°. 300 pages. Paris an XII, chez Delaplace, libraire, rue Pavée St.-André-des-Arcs, n°. 21. Prix 5 fr. 50 cent., et 7 fr. par la poste.

Dans l'un de nos prochains numéros nous ferons connoître cette traduction, l'ouvrage original ayant déjà été analysé, v. tom. XVIII, pag. 343.

SUITE

Suite des Mémoires manuscrits parvenus a la Société.

854 Histoire de la constitution médicale du premier trimestre de l'an XII; par M. Desparanches, docteur-chirurgien à Blois.

855 Observations sur l'épidémie variolique qui a régné à Strasbourg pendant les années X et XI ; par J. P. Graffenauer, docteur-médecin à Strasbourg.

856 Note relative à un cercle solide observé au colet du sac d'une hernie inguinale ; par M. Pipelet, chirurgien herniaire.

857 Mémoire sur les connexions des systêmes artériel et nerveux ; par M. Prost, docteur-médecin.

858 Histoires de deux observations de manie ; par M. Gastaldy, docteur-médecin.

859 Rapport fait à M. Frochot, Préfet du département de la Seine, sur la visite des conscrits de l'an XI et de l'an XII, réclamans l'exemption du service militaire pour cause d'infirmité ; par M. Richerand, docteur-chirurgien, au nom de la Commission de santé chargée de cette visite.

860 Observation d'une affection maniaque ; par M. Marie, docteur-médecin à Compiègne.

861 Rapport sur une épidémie de fièvres continues adéno-méningées (pituiteuses), compliquées d'une éruption miliaire et d'esquinancie qui ont régné à Laval dans les mois de brumaire et de frimaire an XI ; par M. Rosière, docteur-médecin à Laval.

Mémoires divers.

862 Observation sur un accouchement de deux enfans jumeaux, dont chacun avoit son placenta; par M. MANGIN, chirurgien du gouvernement à Constantinople.

863 Observations sur les fractures du col du fémur; par M. RAMPONT, chirurgien à Chablis.

864 Mémoire de chimie sur les toiles d'araignées; par C. L. CADET, pharmacien.

865 Sur la Yapana, plante de la famille des Jacobées; par M. ALYON.

866 Observation sur un calcul de l'estomac; par le même.

867 Mémoire en forme de lettre adressée à M. J. DEVÈZE; par le docteur CASSAN, sur la fièvre jaune.

868 Mémoire sur le tétanos traumatique; par François-Eloy BEAUVAIS, artiste et professeur d'économie rurale vétérinaire, bréveté et entretenu par le gouvernement aux îles de France, etc.

869 Recherches sur les causes, le siège et les signes des maladies divisées en deux ordres principaux; par M. PROST, docteur-médecin.

870 Remarques sur le traitement de la fracture de la clavicule; par M. VERMANDOIS, chirurgien à Bouy.

871 Observations sur un croups aigu; par M. BEAUCHÊNE, docteur-médecin à Paris.

872 Mémoire faisant suite à celui n°. 857; par M. PROST.

Fin du Tome Vingtième.

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE TOME XX

DU JOURNAL GÉNÉRAL DE MÉDECINE, DE CHIRURGIE, DE PHARMACIE, etc.

Histoire naturelle, Physique et Chimie, Météorologie médicale.

Traité élémentaire d'histoire naturelle ; par A. M. Constant DUMÉRIL. Page 448

Essai sur les propriétés médicales des plantes, comparées avec leurs formes extérieures et leur classification naturelle ; par A. P. DECANDOLLE. 469

Sur la Yapana ; par M. ALYON. 172

Manuel du galvanisme ; par M. Izarn. 310

Examen physique et chimique du charbon et de ses divers usages ; par S. MORELOT. 265

Analyse de l'ail ; par C. L. CADET. 385

Observations météorologiques faites à l'Observatoire national de Paris ; par M. EOUVARD, membre de l'Institut. 44, 173, 296, 399

Histoire de la médecine, Physiologie, Hygiène.

Coup-d'œil sur les révolutions et sur la réforme de la médecine; par P. J. G. CABANIS. Page 184

Discours sur les progrès futurs de la science de l'homme; par Ch. L. DUMAS. 319

Recherches chronologiques sur Hippocrate; par M. LEGALLOIS. 410

Lettre de M. HEURTELOUP sur l'époque de l'invention de la poudre à canon. 221

Nouveaux élémens de physiologie; par A. RICHERAND. 61

Réflexions sur le véritable mode d'action du froid et du calorique, tant à l'égard de l'économie animale que de tout le règne organique vivant; par D. L. ROZIÈRE. 435

Usage des sels alkalis dans les Etats-Unis pour désinfecter l'air. 226

Traité des moyens de désinfecter l'air, de prévenir la contagion et d'en arrêter les progrès; par L. B. GUYTON-MORVEAU. 120

Flacons désinfectans et anti-contagieux proposés par M. BOULET, d'après les procédés de M. GUYTON. 126

Sur les filtres de MM. SMITH et CUCHET. 231

Nosologie, Séméiotique Matière médicale, Thérapeutique.

Fondemens de la science méthodique des maladies; par J. B. Th. BAUMES. 73

Fragmens de séméïotique générale : sur les signes et les symptômes ; par F. J. DOUBLE. Page 3

De la méthode iatroliptice ; par A. J. CHRESTIEN. 175

Observations sur l'emploi du tartrite antimonié de potasse dans les affections rhumatismales ; par A. VIDAL. 298

Sur les propriétés de l'*arnica montana* dans la fièvre putride des hôpitaux ; par C. L. BERDOT. 466

Traité de la propriété exclusivement stimulante de l'opium ; par F. J. CHORTET. 467

Médecine pratique.

Sur la maladie cardiaque des anciens ; par M. LORDAT. 46

Traité de la nature et du traitement de la phthisie pulmonaire ; par J. BONNAFOX DE MALLET. 94

Phthisies idiopathiques. 111

Phthisies symptomatiques. 112

Phthisies consécutives à une affection idiopathique des poumons. 116

Observations sur l'épidémie variolique qui a régné à Strasbourg dans les années X et XI ; par J. P. GRAFFENAUER. 129

Rapport et Réflexions ; par F. J. DOUBLE. 140

Histoire de la constitution médicale observée à Paris pendant le troisième trimestre de l'an XII ; par F. J. DOUBLE. 152

Sur les coliques bilieuses. 161

Sur la toux stomacale. 166

Tableau du nombre des fous admis dans les hôpitaux de Paris dans les années XI et XII. Page 171

Traité du diagnostic médical, traduit de l'allemand du docteur DREYSSIG; par Léop. Jos. RENAULDIN. 197

Lettre du docteur LADEVÈZE sur la phthisie. 260

Traité des fièvres intermittentes pernicieuses; par J. L. ALIBERT. 332

Lettre de M. GOGUELIN, médecin à St.-Brieuc, à M. DOUBLE, médecin à Paris, sur le scorbut. 339

Observations sur le tétanos; par M. CARRON, d'Annecy. 361

Observations sur l'obstruction du pylore; par Jh. BOURGES. 371

Observation sur le même sujet; par F. J. DOUBLE. 379

Lettre de M. VALENTIN sur la vaccine. 223

Mémoire sur la vaccination des bêtes à laine; par F. VOISIN. 357

Chirurgie.

De l'union du lithotôme du frère Côme au cathéter conducteur de M. Guérin dans la taille latéralisée; par M. FERRIER. 23

Rapport sur cet instrument; par M. DESCHAMPS père. 33

Considérations sur l'opération de la cataracte; par M. LACOURNÈRE. 212

Dissertation sur l'anévrysme; par F. DEGUISE. 355

Contr'ouverture à la vessie au-dessus du pubis pour

l'extraction de la pierre par l'appareil latéral ; par M. SERNIN, Page 401
Réflexions sur cette observation ; par M. DESCHAMPS. 408

Nouvelles concernant les Sciences ; Sociétés savantes ; Objets divers.

Rapport sur les conscrits de l'an XI et de l'an XII ; par A. RICHERAND. 249
Bibliographie médicale. 232, 356 et 462
Prix proposés par la Société de médecine pratique de Montpellier. 235

Fin de la Table.

Fautes à corriger.

Page 35, lig. 6, Sarda ; *lisez*, Jarda.

Page 37, lig. 9, en avant, ; *lisez*, en avant ;.

Page 38, lig. 10, force et déchire ; *lisez*, force, il déchire.

Page 87, lig. 11 et suiv., elles sont loin de fournir la matière de quelques apperçus, ou de devenir etc. ; *lisez*, et, malgré qu'elles fournissent la matière de quelques apperçus, elles sont loin de devenir la base d'un système entier des maladies.

Page 175, lig. 3, à l'intérieur ; *lisez*, à l'extérieur.

Page 188, lig. 9, par le fameux incendie ; *lisez* par le second incendie.

Page idem, lig. 10, de la bibliothèque d'Alexandrie. Cette bibliothèque ; *lisez*, de la bibliothèque d'Alexandrie, bibliothèque qui déjà